ROMANS D'AMOUR — 65 cent. — DRAMES DE PASSION

JULES MARY

ZIZI LA GUEUSE



Éditions Jules TALLANDIER

75, Rue Dareau, Paris

ZIZI-LA-GUEUSE

JULES MARY

ZIZI-LA-GUEUSE

ROMAN



PARIS
ÉDITIONS JULES TALLANDIER
75, RUE DAREAU (14e ARR.)

ZIZI-LA-GUEUSE

PREMIÈRE PARTIE

LA LETTRE SANGLANTE

I

Un bourreau, une victime.

Par le travers de l'île Saint-Paul.

Le paquebot *Ville-de-Bordeaux*, faisant le service de Buenos-Ayres, avait touché, en passant, à Rio-de-Janeiro où il avait pris des passagers à Bahia et à Pernambuco. Il filait maintenant ses vingt nœuds à l'heure, sur les flots calmes de l'Océan Atlantique et, jusqu'à cette soirée de juillet, tout faisait prévoir que la traversée de trois semaines serait délicieuse, sans à-coup, sans accident.

Le spardeck était plein de monde. Les passagers sortaient de table. Du salon de musique, montaient les harmonies de toutes les valses rapides ou lentes, de tous les bostons simples ou doubles, de tous les pas français ou américains.

Et devant le globe rouge du soleil qui se noyait lentement, et qui semblait vouloir caresser de son œil flamboyant les rires et les joies qui s'épanouissaient, on dansait.

On dansait, n'ayant pas le souci du lendemain...

Car ceux qui dansaient, ne se doutaient pas que le lendemain n'existerait plus pour eux... que le globe rouge du soleil avait la sinistre couleur des incendies, et que la mer n'est jamais plus traîtresse que lorsqu'elle est plus calme.

A Rio-de-Janeiro, ce magnifique navire n'avait pris que deux passagers.

Une femme d'une quarantaine d'années, un homme de

cinquante à soixante ans : Nicolas Blancafort et Sonia, sa femme : un Français, une Slave.

Dix ans auparavant, ils avaient débarqué à Rio, avaient acheté un joli chalet sur la hauteur de Castel, d'où l'on défie les épidémies et la terrible fièvre jaune.

Ils paraissaient riches. Ils n'avaient pourtant formé aucune relation. Ils avaient vécu chez eux, entre eux, pour eux... La femme douce, résignée, triste... l'homme sinistre et dur...

Les gens qui les approchaient, pour les besoins de la vie quotidienne, avaient surpris bien souvent, chez Sonia, des regards et des supplications, des regards qui disaient :

— Pourquoi me condamnes-tu à cette vie d'isolement ?

Des supplications qui clamaient :

— Ramène-moi en France, auprès des visages que j'aime, auprès de mes deux fils que j'adore...

L'homme restait indifférent, impénétrable, glacé. Ils échangeaient de rares paroles. Lui, chassait. Elle se tuait, s'aveuglant à de minutieux ouvrages de femme, à moins qu'elle ne passât des journées entières à dormir, avec l'espoir que peut-être, à force de sommeil, l'oubli de la vie viendrait.

Ce fut ainsi que les années s'écoulèrent.

Brusquement, il y avait de cela quinze jours à peine, l'homme lui avait dit :

— Nous allons partir... rentrer en France.

— Je vais revoir mes deux fils... mes deux grands garçons...

Car pour elle, pour la mère, tout est là ! Rien en dehors. Qu'importe le reste, vraiment...

Elle fit ses préparatifs de départ, fébrilement, joyeuse pour la première fois depuis l'éternité... Et quand le paquebot largua ses amarres, s'élança, frémissant et hautain sur l'océan conquis, elle vit sans regrets disparaître la retraite ombreuse, paradis sur terre, qu'on appelle la Gloria et les maisons blanches et roses, et Sainte-Thérèse et le Castel. Peu à peu, ce fut le voile du lointain, un voile sur du soleil d'or, qui enveloppa doucement les côtes brésiliennes, le rocher fantasque du Pain de Sucre et le Corcovado d'un blanc de neige...

— Adieu, adieu, pays d'exil, pays où j'ai souffert...

Elle se retourna et par delà les milliers de kilomètres qui la séparaient de l'arrivée, elle crut sans doute entrevoir la France, car elle murmura encore :

— Salut, pays où peut-être je vais souffrir encore...

Elle chercha des yeux Blancafort. Il était assis dans un fauteuil de toile, sous la tente qui claquait à la brise du large. Il avait les bras croisés et semblait veiller sur elle et penser :

— Ici ou là, tu ne m'échapperas pas !

Sonia soupire profondément et se redit la plainte anxieuse, entendue tant de fois par les autres :

— Pourquoi ? Mais pourquoi ?

Cet homme, dès les premiers jours de la traversée, avait attiré la surprise des passagers. Il ne parlait pas. Il vivait en lui-même. Ce visage blême avait le masque des fatalités. Ceux qui essayèrent de l'entretenir en revinrent avec une sorte d'effroi. Il n'était pas ridicule. On ne songea point à rire. On le craignit. On se rapprocha de Sonia, qui tentait avec ses grands yeux vagues, d'un gris clair, et sa figure distinguée et pâle de Slave et ses admirables cheveux de bronze à reflets d'or bruni. Malgré ses quarante ans et sa maternité, tant il y avait de grâce dans la souplesse de cette taille, tant il y avait de tristesse en elle, tant il y avait à consoler, elle attirait... Nul pourtant ne la voyait sourire... Mais on lisait sa vie dans la profondeur de son regard... cette vie était celle d'une victime... Chez l'homme, on ne lisait rien... la porte de cette âme mystérieuse et redoutable était fermée... C'était le bourreau...

On dansait sur le spardeck. On dansa très tard... Brusquement, le vent hurla... On était si joyeux et si insouciant que personne n'avait consulté le ciel... Au coup de vent, on leva les yeux... La nuit était venue depuis longtemps, mais il n'y avait pas d'étoiles... Au-dessus du navire, un gigantesque nuage d'un noir d'encre s'appesantissait... Jamais l'océan n'avait été plus calme... C'était un grand lac aux eaux immobiles... L'effroi envahit les âmes... L'homme de barre piqua dix heures... La cloche s'entendit nettement dans le profond silence qui s'était fait tout à coup. Et l'on entendit aussi le timonier qui répondait à une passagère affolée déjà :

— Avec un navire comme le nôtre, non, madame, rien à craindre... nous avons deux hélices et deux machines... La tempête ne pourrait rien... N'y a que le feu... mais on se garde !

Beaucoup descendirent aux cabines, quelques-uns restèrent sur le pont. Parmi eux était Nicolas Blancafort. Il n'y demeura qu'une femme : ce fut Sonia...

Blancafort vint à elle et lui dit, sans terreur comme sans tendresse, cette phrase bizarre :

— Quoi qu'il arrive, je vous sauverai !...

— J'aimerais mieux que vous me laissiez mourir...

— Je ne veux pas que la tempête vous prenne... vous êtes à moi... je vous garde pour moi !...

Un coup de roulis bouscula les passagers. Des ordres brefs, précis, s'envoyèrent. Le pont fut déblayé de ses impedimenta, tentes amarrées ; la tempête éclatait avec fureur, presque d'une minute à l'autre. Les vergues

ployaient, le gréement grinçait, les amarres stridaient sur les écoutes, le beau navire craquait dans sa membrure. Les lames devenaient énormes, balayaient le pont ; les embruns allaient retomber jusque sur la passerelle supérieure du commandant à son poste.

Blancafort et Sonia étaient restés seuls. Sans doute, ils étaient habitués à tous les dangers, car ces deux visages n'exprimaient aucune crainte.

Lui, pâle, comme méprisant, avec un défi à ce bouleversement.

Elle, les yeux rayonnants d'un espoir, celui peut-être d'échapper enfin, par la mort, à une vie qu'on lui faisait insupportable.

Il comprit, redit encore, en souriant cette fois :

— Je vous sauverai !

Malgré les ordres, ils ne voulurent point descendre aux salons ou dans les cabines ; mais des vagues pouvaient les emporter, ils s'amarrèrent.

La tempête était déchaînée. On roulait en plein cyclone. Il y eut tout à coup un craquement terrible et le navire trembla. Le grand mât venait de s'écrouler dans un coup de roulis et deux embarcations, arrachées à leurs palans, plongèrent sous une vague et s'engouffrèrent. Les ténèbres étaient intenses. On devait craindre un abordage. Alors, la sirène gronda, lugubre, comme la plainte d'un animal fantastique. Une autre plainte y répondit aussitôt, venant des profondeurs du navire : un arbre de couche venait de se briser. Une énorme secousse ébranla ce grand corps qui frissonna longuement. Les cris des femmes montèrent, avec des rumeurs d'hommes. Malgré le vent, malgré la foudre, malgré les paquets d'eau, malgré les hurlements de la mer déchaînée, les passagers envahirent le pont... Une lame heurta le flanc du paquebot, grandit contre, se souleva, s'abattit, et disparut... Il y eut de la stupeur, puis des cris d'agonie... Dix passagers venaient d'être balayés comme des fétus... Et dans le silence épouvanté, un éclatement, un rauque sifflement... La machine s'affola, puis s'arrêta... Un tuyau de prise venait de se fendre, un flot de vapeur brûlante noyait les chauffeurs qui se tordirent dans un dernier spasme, avant qu'il fût possible de leur porter secours... Etait-ce possible ? D'autres éclatements, des cris, des râles... Deux hommes se jetèrent pour fermer la soupape... Ils ne remontèrent pas... Un officier se dévoua... On ne le revit plus... Le navire n'obéissait plus... jouet des lames, repoussé de vague en vague...

Enfin, un peu de calme... L'océan mollissait, comme s'il avait voulu se reposer de ce premier assaut, ou bien comme s'il s'était rendu compte que sa part de travail était faite dans la catastrophe et que la tâche d'un autre commençait.

Dans cette minute d'effarement, mais d'espoir, un cri retentit, strident, affreux :

— Le feu ! le feu !

C'est vrai. L'incendie, dans toute son horreur, succédait aux affres de la tempête.

Pendant trois heures, les pompes luttèrent : l'incendie gagnait. Les ponts étaient envahis par la cohue des passagers, des hommes et des femmes en détresse. Un cri d'épouvante sortit de toutes ces entrailles, le sauve-qui-peut de la foule qui délirait :

— Les chaloupes à la mer !

Déjà elles étaient envahies, parmi des scènes de tuerie, de sauvagerie abominable. Des hommes s'entr'égorgeaient. Des femmes étaient piétinées et râlaient. Quelques-unes élevaient leurs enfants au-dessus des têtes en criant :

— Sauvez-les ! Par pitié, sauvez-les !

Les chaloupes glissèrent sur les palans. La première sombra, prise par une lame qui la retourna et la brisa comme une coque de noix contre le flanc du paquebot. L'autre essaya de s'éloigner à force de rames. Trop chargée, elle coula. On entendit, dans le calme revenu, des râles avec des bruits de déglutition. Le feu s'était allongé, sournois, faisant sa besogne traîtresse, par tout le navire... Nul doute, c'était la mort... On allait sombrer... Les pompes devenaient impuissantes... on les abandonna... Le feu restait le maître...

Le commandant — un petit homme à l'allure vulgaire, mais dont les yeux étaient admirables d'énergie — remonta lentement sur la passerelle... les deux mains sur la barre d'appui... La lune qui sortit d'une trouée de nuages disloqués l'éclaira... il ressemblait à un fantôme...

Blancafort s'était attaché autour de la poitrine une ceinture de sauvetage. Il avait forcé sa femme à prendre la même précaution...

Elle disait en se débattant :

— J'aime mieux mourir que vivre une pareille vie...

— Je vous arracherai à la tempête, à l'incendie... à Dieu, si Dieu se dresse devant moi !

Il jeta une bouée à la mer... prit Sonia par le poignet, l'entraîna, l'enleva... de force.

Elle poussa un cri en se sentant dans l'espace... et tous deux roulèrent sous les flots... reparurent. Il la tenait toujours : « Laissez-moi mourir ! » Il s'accrocha à la bouée et s'y maintint... Le steamer dérivait à l'abandon... immense brasier flottant sur l'eau... Il s'éloignait lentement, dans une apothéose d'enfer... Blancafort se souleva et regarda... Un moment, dans un écartement des fumées et des flammes, il entrevit un petit homme, là-haut, debout, calme, dans des rayons de gloire... le commandant à son poste...

Une détonation formidable... des vagissements, des sanglots, des prières, des anathèmes... Les remous d'un tourbillon secouèrent la bouée... Ils se trouvèrent dessous... Ils se retrouvèrent dessus... et alors, ils ne virent plus rien devant eux, autour d'eux... Le brasier venait de s'éteindre... Le navire avait sauté, et près d'eux voguaient des débris de toute sorte, avec des noyés que Blancafort repoussait du pied, dans leurs suprêmes efforts pour atteindre son refuge.

Ce fut ainsi qu'au lever du jour un bateau venant de Pernambuco les sauva...

. . . .

Six semaines après, ils arrivaient à Paris, descendaient à l'*Hôtel des Deux-Mondes*.

— Monsieur fera un long séjour à l'hôtel ?

— Deux jours, au plus. Dans trois jours, au matin, vous me procurerez une limousine de louage que je garderai jusqu'au soir et qui rentrera sans nous à Paris...

— Bien, monsieur, dit le gérant. Je prends note...

Sonia demandait timide :

— Où irons-nous ?

— Vous le saurez... Je vous ménage une surprise...

Elle soupira, baissa la tête. Elle se résignait toujours, habituée depuis longtemps à obéir, à ne plus même discuter. Ils étaient mariés depuis plus de vingt ans et pendant les dix premières années elle avait été heureuse, heureuse infiniment, d'un bonheur sans égal, trop heureuse. Des joies aussi parfaites ne sont pas éternelles. Un jour, sans transition, sans qu'elle pût rien s'expliquer, son mari se présenta devant elle, non plus avec ces yeux si tendres qu'elle aimait, avec cet air de bonté sérieuse qui seyait si bien à ce grave et pur magistrat, mais le visage tiré, fatigué, méconnaissable, le regard méchant, les lèvres pâles par une sourde colère. Elle s'était émue, avait questionné, il n'avait pas voulu répondre. Et c'était ainsi qu'ils avaient vécu depuis lors, malgré son instance, ses supplications et ses pleurs, comme deux étrangers, comme deux ennemis. Peu après, Blancafort donnait sa démission de juge d'instruction au tribunal de Bordeaux et emmenait sa femme au Brésil, laissant en France leurs fils jumeaux, joie et orgueil de la mère : Georges-Claude et Ludovic. Des ans d'exil, de solitude, d'alarmes. Enfin, la voici revenue en France... Pourrait-elle seulement les reconnaître, ses enfants ?... Jadis, ils étaient si pareils l'un à l'autre que le père et la mère parfois s'y trompaient et les petits s'en amusaient, si gracieux et si doux !... En ces années passées au loin, ils avaient écrit, mais peu à peu la mère n'avait plus vu les âmes, dans ces lettres, dans celles de Ludovic surtout, de Ludovic qui avait quitté Paris et qui

était allé faire son éducation à New-York, sous la surveillance d'un précepteur choisi par Blancafort.

— Je vous ménage une surprise !...

Hélas ! une nouvelle torture, sans doute ! Elle s'attendait à tout. Pourtant, elle questionna encore... Là-bas, dans l'atroce nuit de l'océan, devant l'enfer déchaîné sur le paquebot, pendant que son mari l'empêchait de couler, la sauvant malgré elle, une seule pensée lui était venue :

— Je ne reverrai plus mes fils.

Et ce fut la question qu'elle posa :

— Quand les reverrai-je ?

— Demain ! !

Encore des heures à attendre. Elle tremblait d'anxiété et d'énervement. Elle ne dormit pas, compta tous les quarts d'heure, entre les quarts d'heure compta toutes les minutes... Elle aspirait de tout son cœur maternel après cette entrevue. Alors, pourquoi avait-elle si grand'peur ?

De Bordeaux, à l'arrivée du train de Pauillac, il avait envoyé deux dépêches.

L'une adressée à un certain Rouscouban ; l'autre à un certain Lauvoyer. Elle avait vu ces deux noms qui lui étaient inconnus. Il la renseigna.

— C'est à Rouscouban que j'ai confié Georges-Claude autrefois et, depuis lors, il n'a pas cessé de veiller sur votre fils... A Lauvoyer, j'ai confié Ludovic, et il n'a jamais quitté votre autre enfant...

Elle remarqua qu'il disait : « Votre fils, votre autre enfant... » Pourtant il en était le père !

Le lendemain — quelle nuit elle avait passée, sans une heure de repos ! — à dix heures, un garçon monta, remit une carte de visite à Blancafort. La carte portait : « Rouscouban ».

Sonia s'écriait, dans un transport de fièvre :

— Georges-Claude l'accompagne !

— Patientez, Sonia, fit Blancafort... Veuillez patienter, je vous prie...

Il descendit au salon, où l'homme attendait. Ils s'y trouvèrent seuls. Rouscouban salua. Blancafort répondit à peine, demanda simplement :

— Georges-Claude ?

— Il est au salon de lecture et attend de savoir pourquoi je l'ai amené ici...

— Bien... Asseyez-vous... Notre entretien sera court et personne ne nous écoute... Il y a dix ans, deux hommes, accusés de vol, étaient dans le cabinet d'un juge d'instruction de Bordeaux... deux êtres vicieux... qui avaient pu jusqu'alors échapper à la justice, côtoyant le code, esquivant la loi et le châtiment... mais capturés enfin, convaincus, et que le bagne, tous les deux, attendait... Il suffisait

au juge de faire son devoir bien simple et ces misérables étaient perdus... Il ne fit point son devoir et les sauva... Ces deux hommes s'appelaient Rouscouban et Lauvoyer... Le juge...

Rouscouban, — tête railleuse, yeux de fièvre — s'inclina et acheva :

— Le juge, c'était vous... Les plus étonnés furent Lauvoyer et moi... On n'a pas tous les jours pareille aubaine... On arrive chez le curieux en se disant : « Flambé, vieux ! » et on en sort avec de l'or plein ses poches, des fafiots dans le portefeuille et une situation dans le monde... Chouette ! Vous m'avez dit : « J'ai deux fils. Je vous en confie un. Vous l'élèverez à votre guise. Je suis obligé de m'expatrier !... » Et voilà comment j'ai été chargé de l'éducation d'un gosse, moi, Antonin Rouscouban, professeur de philosophie, ancien lauréat de tous les concours et polyglotte...

— Qu'avez-vous fait de Georges-Claude ? Rendez-moi compte de votre mission...

— C'est facile... Depuis dix ans, votre fils et moi, nous ne nous sommes pas quittés... Oh ! ce n'était pas les idées d'indépendance qui lui manquaient, et son affection pour moi ne l'étouffait pas, mais, grâce à vous, je tenais les cordons de la bourse... Et la vie s'est continuée en commun... Quelle vie ?... Vous ne m'aviez pas dit ce qu'il fallait faire du petit... Mais on ne confie pas une éducation religieuse, civique et morale à Antonin Rouscouban, sans une arrière-pensée... Et votre pensée Rouscouban l'avait comprise... L'enfant, n'est-ce pas, devait devenir un être à mon image ?

— Passez !

— Je passe... Je ne vous conterai pas notre vie depuis dix ans. Votre rêve, et votre ordre, était que Georges-Claude fût laissé la bride sur le cou — dans cette ville où se déchaînent avec le plus d'âpreté les passions les plus violentes, la soif du gain, la bataille pour le luxe et pour l'or... Votre volonté était qu'il reçût les plus exécrables conseils, mais avec prudence, avec doigté, pour ne pas éveiller sa crainte. Vous ne pouviez, en ceci, mieux tomber, mon cher juge, qu'en vous adressant à la parole onctueuse et aux raisonnements subtils d'Antonin Rouscouban, maître de philosophie. J'ai eu jadis, dans mes conférences et même dans des réunions publiques, de grands succès oratoires. Eh bien, j'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre, et c'est tant pis pour votre rêve, tant pis pour votre vengeance... Votre fils Georges-Claude est resté, par ma foi bien malgré moi, un honnête homme.

Blancafort ferma un instant les yeux. Son teint prit une couleur terreuse.

— Oui, je comprends votre déconvenue. Il faut vous faire à cette idée. De vos deux fils, je ne sais pas ce qu'est devenu l'autre. Quant au mien, il a la probité chevillée au corps, comme la vie... Et je vous le prédis... il perdra la seconde avant la première... C'est un être d'élection, simple, affectueux, gai, travailleur et brave... Tout petit, il s'est révolte contre moi, il a deviné que j'étais un misérable... Il aurait fallu me le donner plus jeune... voyez-vous... Dans cette âme tendre flottaient toujours les premières leçons de la mère...

Blancafort blémit. Un soupir gonfla sa poitrine.

— J'ai lutté contre lui pendant les premiers cinq ans... et il est arrivé ceci que pendant les cinq autres années, ce n'est pas moi, mauvais génie placé auprès de lui pour le perdre, qui ai fait sa conquête... C'est lui, l'enfant, qui m'a conquis... Je me suis mis à l'aimer, à l'admirer, à le respecter comme les gens qui ont la foi respectent ce qu'ils croient venir de leur Dieu !...

Antonin Rouscouban fléchit l'échine et salua, grotesque.

— Je parie trois bouteilles pleines contre trois bouteilles vides que ça ne vous satisfait qu'à moitié, ma petite histoire ?

Blancafort se raidit. Il fit un effort énorme pour tirer de sa poche un carnet de chèques, dont il détacha une feuille qu'il tendit à l'ancien professeur.

— Voici la somme convenue... Allez ! Je reprends mon fils et n'ai plus besoin de vous...

Rouscouban, sans regarder, déchira le papier.

Oh ! il avait gros cœur et grand regret !... Mais il le déchira...

— J'avais pour mission de faire de Georges-Claude un bandit... C'est lui qui a refait de moi un honnête homme... Gardez votre argent, mon juge... je ne l'ai pas gagné...

Pirouettant, il gagna la porte et, sans se retourner, il sortit.

Blancafort appuyait son mouchoir sur ses lèvres qu'il mordait jusqu'au sang.

— La vengeance, m'échapperait-elle ?

Il consulta sa montre :

— Onze heures ! Lauvoyer devrait être ici...

Un garçon de l'hôtel entra, le cherchant, une carte de visite à la main. La carte portait :

« Lauvoyer, docteur en droit, docteur en médecine ». Blancafort tressaillit.

— Je l'attends. Quant au jeune homme qui doit l'accompagner, priez-le de patienter au fumoir.

Cinq minutes après, le complice de Rouscouban se présenta : gros homme à l'œil rusé et faux, au front bas, aux lèvres fortes et pendantes... orné de bijoux en or, de mau-

vais goût... De cet homme émanait je ne sais quel relent de tous les vices, de toutes les bassesses, de toutes les corruptions...

Il salua, gauchement, une fois, deux fois, puis n'insista plus.

— Vous savez pourquoi je vous ai fait venir... Parlez... Faites vite... Allez au but...

— Stanislas Lauvoyer, docteur en droit et en médecine, a consacré son savoir à la haute mission de désorganisation morale que vous avez ordonnée. Il n'y eut point de peine. Ce fut un terrain fertile où la semence germa... Je connais peu d'hommes mieux préparés que Ludovic à la vie d'ambitions effrénées, de ruses, de batailles et de triomphes... J'ai fait de votre fils un chef-d'œuvre !

Dans l'éclair des yeux de Blancafort une joie passa, démoniaque.

Il murmura :

— Un sur deux... Cela me suffit !

Ainsi que pour Rouscouban, il arracha une feuille remplie et signée d'avance à son carnet et la tendit à Lauvoyer qui s'inclina, après un rapide coup d'œil sur la somme.

— Vous êtes généreux, monsieur le juge !

Il offrit une poignée de mains. Blancafort se détourna avec dégoût. Le docteur ricanait :

— Vous faites le difficile... Vous avez tort... Je vaux mieux que vous, bien que je ne vaille pas cher.

Pour la troisième fois, Blancafort prit son carnet, griffonna deux ou trois lignes au stylographe, détacha la feuille au pointillé et la tendit.

L'autre eut un geste de surprise.

— Un rabiot de cinquante mille ? Paraît que vous êtes content. Merci, prince !

Et se reculant, avec une sorte de crainte étrange chez un pareil misérable :

— C'est égal, je ne suis pas impressionnable, mais vous me faites peur... Dans mon existence panachée, j'ai fréquenté bien des coquins, et je dois vous rendre justice, je n'en ai jamais rencontré un seul pour piger avec vous... Bonne chance, mon magistrat !

Sur le seuil, il s'arrête :

— Pour ce cadeau, un conseil, gratis... Votre fils est là, mais prenez garde à lui ! Lorsque vous l'aurez lâché en liberté, renfermez-vous ! Renfermez-vous tous, vous et les autres ! comme on enferme les moutons quand rôdent les bêtes de rapine, affamées par les froids et les neiges... Ludovic n'est plus un homme... c'est un loup !

Il eut un geste bénisseur, de sa main scintillante de pierres fausses, et sortit, en souriant d'un air bonhomme !...

Quelques minutes après, Blancafort se retrouvait auprès de Sonia.

Il sonna un garçon.

— Faites monter ici le jeune homme qui attend au fumoir, en même temps que celui que vous trouverez au salon de lecture.

Et à Sonia :

— Vous allez revoir vos enfants...

Transfigurée, en extase, la pauvre femme joignait les mains. Elle oubliait d'un coup les angoisses des dix dernières années, la vie lourde, menaçante, silencieuse auprès de celui dont l'âme lui était devenue étrangère. Elle souriait, les yeux fixés sur cette porte qui allait s'ouvrir enfin sur ses fils reconquis.

— Oh ! monsieur, pour cet instant de félicité, je vous pardonne ce que vous m'avez fait souffrir.

Le garçon avait exécuté l'ordre de Blancafort.

Au fumoir, un jeune homme attendait, debout, appuyé sur sa canne, rêveur. C'était un grand garçon svelte et robuste, aux larges épaules, cheveux coupés ras, très brun, avec des yeux couleur ardoise. Une fine moustache châtain-clair ombrageait à peine des lèvres assez fortes mais ourlées, et le jeune homme ayant bâillé parce qu'il s'impatientait, le bâillement découvrit des dents merveilleuses. D'un étui d'or, il tira une cigarette qu'il n'eut pas le temps d'allumer. Le garçon entrait.

— M. Blancafort recevra monsieur chez lui.

Au salon de lecture, l'autre fils, las d'attendre, s'était plongé dans la lecture d'un magazine anglais. Debout aussi, la canne pendue à son bras, il était l'exacte reproduction du précédent. Même taille, même carrure, même sveltesse. Et c'était, avec la même couleur des cheveux, de la moustache et des yeux, des traits pareils, coulés dans le même moule. Fantaisie singulière, et fréquente aussi, de la nature qui, dans les jumeaux, semble prendre plaisir à modeler les mêmes lignes, à estomper les mêmes ombres, à faire luire les mêmes clartés et passer les mêmes frissons, copies parfaites et inquiétantes du même modèle.

Si parfaites que le garçon de l'hôtel, interdit, resta bouche béante.

— Eh bien ! faut l'avoir vu pour le croire ! murmura-t-il.

Et il fit sa commission.

Les deux jeunes gens sortirent en même temps, l'un du fumoir et l'autre du salon de lecture, longèrent le hall et tout à coup s'arrêtèrent. Leur visage se réfléchissait, dans une vaste glace, devant eux. La glace dédoublait chacun si exactement qu'ils eurent un sursaut de surprise, se regardèrent en se trouvant face à face. Et il y eut quelques

secondes d'un silence émouvant, d'un examen plein de trouble.

Enfin, l'un des deux ouvrit les bras :

— Mon frère ! Est-ce toi, mon frère ?

— Georges-Claude !

Ils s'étreignent, se séparent, s'examinent, pour recommencer de s'étreindre encore.

« Un honnête homme », avait dit Rouscouban. « Un loup ! » avait dit Lauvoyer. Peut-être, mais en ce moment il n'y a que deux enfants qui, sur leurs années, en avaient vécu dix dans des tendresses, côte à côte. De ces deux, quel était le bandit formé par un misérable ? Quel était celui dont l'âme énergique, résistante et immaculée, fleur parmi des pourritures, avait conquis l'âme abjecte de Rouscouban ? Ludovic, enfin, ou Georges-Claude ? Nous ne savons. Mais peut-être que celui qui était voué, par l'atroce et mystérieuse vengeance du père, à la perdition, au vice et au crime, aurait pu être sauvé encore, puisque la petite flamme languissante n'était pas éteinte en son cœur et puisqu'il aimait son frère !

— Troisième étage, appartement 64, avait dit le garçon.

— Notre père ! fit l'un... Depuis si longtemps que nous ne l'avons pas embrassé !

Et l'autre bégaya, les yeux mouillés, la voix assourdie par l'émotion :

— Notre pauvre gentille maman !

Ils entrèrent, et quand elle les vit, Sonia, folle, s'élança vers eux avec toute la violence de sa maternité malheureuse, les réunit sur son cœur, les enlaça, cria dans un sanglot : « Mes enfants ! Toi, mon Georges, toi, mon Ludovic ! » et s'affaissa, toute faible, dans leurs bras.

Admirable instinct de la mère ! Alors que le père, lui-même, restait incertain, elle ne s'était pas trompée. Le baiser que Georges-Claude reçut, c'était bien à Georges qu'elle le donnait. L'autre, aussi ardent, était bien pour Ludovic. Ils ne pouvaient être jaloux. Le foyer de cet amour brûlait pareillement pour tous deux.

Blancafort, près de la fenêtre, restait insensible à cette scène. A l'étreinte de ses fils, il répondit à peine, esquissa même un geste pour les repousser. Et sur leur joie l'accueil du père tomba comme un désastre. Alors Sonia fit cette remarque que Blancafort regardait Ludovic avec une persistance opiniâtre. Elle les attira sur un canapé, prit place entre eux, retint leurs mains dans les siennes, pleurant et riant, et conta son bonheur de les retrouver enfin.

Se tournant vers son mari :

— Pour toujours, n'est-ce pas ? Cette fois, c'est pour toujours ?

Il dit, énigmatique :

— Je vous demanderai encore de me consacrer la journée de demain sans les voir, Sonia. Demain, il faut que nous quittions Paris dès le matin.

Elle se dressa, éperdue.

— Je refuse ! Laissez-moi auprès de mes fils ! cria-t-elle, véhémente, exaltée.

— J'ai dit qu'il me fallait un jour, Sonia... fit-il, sinistre... Ensuite, nous serons libres, et rien ne nous retiendra plus, ni vous, ni moi !

Les deux frères écoutaient, frappés par ces paroles, devinant un secret, des détresses, tout un drame lointain qui leur échappait.

L'un des deux, froidement, examinait Blancafort, tâchant de pénétrer en lui, et il devina sans doute bien des choses, car il eut un sourire railleur, connaisseur, admiratif...

L'autre prit doucement entre ses mains le visage maternel, baigné de larmes.

Et il but ces larmes...

Celui-là, c'était Georges-Claude...

II

Le château mystérieux.

L'auto s'arrêta, blanche de poussière, à l'entrée d'une admirable avenue de chênes : elle venait de faire, sans panne, plus de six cents kilomètres.

Il était neuf heures du soir. La lune brillait.

Partis le matin, Sonia et Blancafort se retrouvèrent à quelques kilomètres de l'embouchure de la Gironde, dans le doux pays de Saintonge, et comme pour bien montrer qu'ils étaient loin, loin du fracas de Paris, de sa fièvre et de ses emportements, on entendit derrière une haie, juste au moment où l'auto stoppa, la voix aigrelette d'une fille qui chantait, en son patois, la *Chanson de la Bergère* (1) :

A s'en vat, la tête couvarte
D'in devantau de refilon.
Et son cotillon, qui s'essarte,
Est poin trop chaud, et poin trop long.

Blancafort, qui était sur le siège, près du chauffeur, a sauté sur la route et ouvert la portière. Sonia sommeillait. L'arrêt de l'auto venait de la réveiller. Elle descend.

(1) Chanson de M. Esmein.

— Où sommes-nous ?

— Voyez, dit-il, et reconnaissez vous-même !

Elle promène autour d'elle un regard indécis et un cri joyeux lui échappe :

— La Roche-Aiglon ! Là où je fus si heureuse ! où j'aurais voulu vivre toujours !...

Blancafort a glissé un fort pourboire dans la main du chauffeur et retiré de l'intérieur de la limousine une valise. L'auto prend du champ dans le carrefour, recule, vire, puis s'élance à toute vitesse, retournant vers Saintes, vers Paris. Elle disparaît dans le lointain. La lumière de son phare s'éteint bientôt dans la clarté lunaire.

Sonia a pris les mains de son mari. Elle frissonne, toute tremblante :

— Est-ce enfin le dernier jour de ce supplice qui dure depuis tant d'années ?

— Oui, Sonia, dit-il, c'est le dernier jour...

— Et vais-je savoir pourquoi, vous, si bon, m'avez rendue si malheureuse ?

— Vous le saurez... Venez ! Suivez-moi...

— Vous avez averti le régisseur ? Leduc nous attend ?... Je ne vois personne...

— Ne vous inquiétez de rien J'ai les clefs. Vous ne verrez personne. Leduc est mort.

— Alors, murmura-t-elle avec épouvante, qu'allons-nous faire là ?

— Chercher nos souvenirs de bonheur... tâcher d'y réveiller le passé...

Ils marchèrent sous les chênes verts dont les cîmes s'entre-croisaient ; c'était l'obscurité, mais au bout de l'avenue, une tache blanche, argentée par les rayons de la lune : le manoir élégant et triste, la Roche-Aiglon, qui appartenait depuis un siècle à la famille de Blancafort et où Sonia pendant dix ans était venue passer tous les étés, dans les joies trop grandes d'un bonheur complet.

Ils marchèrent lentement. Et lui seul parlait. Chaque arbre semblait faire renaître un détail de leurs amours. Et il disait :

— C'est d'ici que vous ne manquiez jamais de venir guetter mon arrivée, lorsque j'accourais, de Bordeaux, vivre quelques heures auprès de vous...

— Des heures si douces ! fit-elle très bas, et comme en prière... Si vite écoulées !

Ils passèrent le portail de la Renaissance, en pierres rouges, dont les soubassements représentaient deux lions accroupis. Derrière, c'était la cour d'honneur, puis le vieux donjon du XII[e] siècle, puis le château surplombant la vallée ombreuse et verte, au fond de laquelle, sous des roseaux, des joncs et des iris, fuyait sans bruit la Bouille-

Bleu, aux ondes tranquilles et claires. Il entraîna Sonia sur l'esplanade après avoir déposé, près du donjon, sa valise qui ne l'avait pas quitté. Mais Sonia lui échappa tout à coup, traversa l'esplanade et courut s'appuyer sur les balustres gonflés d'une végétation de pariétaires, et que supportent cinq arcades cintrées. De là, devant elle, toute une mer de feuillage s'étalait, toute une forêt de chênes dont on ne pouvait plus dire l'âge.

— C'est ici que vous aimiez venir tous les soirs, Sonia... C'est ici que pour la première fois je vous ai avoué mon ardent amour et que vous m'avez répondu : « Je t'aime ! »

— Oui, c'est ici... et quand vous me quittiez, rappelé loin de moi par quelque devoir, c'est ici encore que je venais en votre absence, et que je redisais : « Je t'aime ! » comme si vous aviez été là... Et plus tard, quand mes fils grandirent et qu'ils commencèrent à comprendre, c'est ici, toujours, que je les amenais, devant le spectacle admirable de cette nature qui évoquait si bien les vieux temps disparus, et que je leur répétais leur prière où votre nom revenait sans cesse avec le bégaiement de leur amour filial... je n'y ai jamais manqué... tous ces souvenirs m'étouffent... Ai-je enfin touché au terme de mes tortures ?...

Ils descendirent, se perdirent dans les inextricables fouillis de fougères parmi les arbres dont les ramures puissantes avaient vu les âges anciens, les chevauchées, les cavalcades des seigneurs, les misères et toutes les opulences des petits et des grands... Mais il y avait trop de souvenirs d'amour... A chaque pas, Blancafort s'arrêtait... Ils s'étaient aimés ici et puis là, et puis partout... Tout chantait l'ivresse de leurs rendez-vous... Partout, ils étaient passés enlacés, silencieux et pleins de trouble, par des nuits semblables... Là sur ces ponts jetés sur les vastes fossés... là-haut, au long des mâchicoulis... au pied des deux tours aux toits coniques... ils s'étaient assis contre tous ces chênes... ils s'étaient amusés, comme des enfants, à barboter dans le ruisseau, qui riait sous ses herbes en sourdine... Ils s'étaient cachés dans le labyrinthe des grottes profondes où chaque chose prenait des airs de fantômes. Ils s'y étaient endormis parfois, à la fraîcheur reposante, durant les lourdes journées orageuses du plein été. Mon Dieu, comme ils avaient été heureux !...

— Ami, dit-elle, oppressée... c'est ici que j'ai toujours désiré mourir...

— Votre vœu s'accomplira peut-être...

Il la ramena au château. Autour d'eux, la solitude complète. Cette ceinture d'arbres les isolait du monde. Tous les crimes, tous les drames de la terre auraient pu s'accomplir là cette nuit, sans éveiller les soupçons. Depuis dix ans, en dehors du gardien Leduc, nul être humain

n'avait mis les pieds dans les vastes salles, richement meublées, où ils pénétrèrent. Cependant, la vie n'était pas loin, car, dans le silence, ils entendirent encore la fillette qui chantait :

Mais bientôt va tomber la brume !
O se fait tard, pour la saison
Faut quitter tieû pilot qui fume
Pour s'en r'venir-z-à la maison...

Malgré l'abandon, tout était soigné, tout était propre. Ils auraient pu s'y installer tout de suite et reprendre dès le lendemain, la vie si brutalement interrompue.

Aux premiers pas qu'elle fit dans la royale demeure, Sonia avait tressailli :

— Ami, on dirait que c'est hier que nous avons quitté ce nid de notre amour...

— Toutes choses sont restées telles que vous les avez connues... C'étaient mes ordres...

— Vous saviez donc qu'un jour vous deviez revenir ?....

— Je le savais.

Elle releva sur lui ses beaux yeux tristes. Elle le vit plus pâle, plus cruel, plus sinistre que jamais. Elle eut peur... tout à coup... de se trouver là, seule, avec cet homme... Le regard de Blancafort était étrange, plein de troubles inconnus. Il eut un rire bref, saccadé... Elle recula, bouleversée par une pensée horrible. Pour la première fois, oui, pour la première fois depuis dix ans, un doute affreux, épouvantable, venait de surgir au fond d'elle...

Cet homme avait l'air d'un fou ! Cet homme était fou ! !

Ils se trouvaient dans une chambre à coucher dont les fenêtres donnaient sur l'esplanade. Tous les meubles, les chers meubles d'autrefois, étaient là et chaque souvenir devenait lancinant, brûlant, comme une torture. Le lit, le grand lit Louis XVI, les fauteuils et les chaises, sa coiffeuse, la bergère où elle lisait, son petit bureau... et les profonds rideaux dont la soie était doucement fanée, comme attendrie par les ans...

Il disait :

— Le soir de notre mariage, c'est ici que nous sommes venus... J'avais eu soin, comme aujourd'hui, d'écarter tout le monde... comme aujourd'hui, nous n'étions que nous deux... Nous avions apporté avec nous de quoi dîner... C'est moi qui dressai la table et qui voulus vous servir... Je vais dresser la table et vous servirai encore.

Il alluma des bougies qui restaient intactes à des candélabres. La valise contenait tout ce qu'il fallait pour une collation. Elle essaya de l'aider. Il s'y refusa :

— Non ! Comme autrefois !... Comme au jour où vous m'aimiez, où vous vous êtes donnée !

— Je n'ai jamais cessé de vous aimer...

Le rire de Blancafort éclata, sec, strident. Sonia essuya son front. Maintenant, elle tremblait.

— Asseyez-vous et mangeons, dit-il. Moi, je me sens une faim d'ogre...

Elle voulut l'imiter, mais à chaque bouchée son cœur se soulevait. Lui continuait de rire.

— Ah ! ah ! c'est comme le soir de nos noces... Vous n'aviez pas faim... Moi non plus... J'avais faim et soif de vos baisers... Et vos yeux alanguis disaient que vous partagiez mon impatience. Ah ! ah ! aujourd'hui, je dévore, comme si je mangeais pour la dernière fois !...

Les lèvres de Sonia étaient sèches. Elle les humecta dans une coupe de champagne.

— Tout à l'heure, nous trinquerons, n'est-ce pas ? dit-il... A notre bonheur, à nos anciennes amours.

La pensée horrible traversa de nouveau l'esprit de la pauvre femme...

— Cet homme est fou ! J'ai vécu auprès d'un fou !... Et ce fou va me tuer !...

Elle était défaillante... Elle se leva de table, se traîna vers une fenêtre, l'ouvrit et respira... La mer verte des feuillages était devant elle, comme figée dans la clarté sereine de la lune.

Et la beurgère chérentaise
Rentre avec son cheun au logis.
Dame ! a n'est point tréjou ben aise,
La beurgère de noût payis...

Elle aurait voulu être auprès de cette gamine qui chantait, là-bas, dans le soir humide. Elle se retourna vivement, au choc cristallin, qu'elle entendit, d'un verre contre un verre... Elle vit son mari qui, avec sa serviette, s'essuyait lentement le front... Et quand il rejeta la serviette sur ses genoux, Blancafort lui apparut avec un visage nouveau, moins pâle, les yeux moins troubles ; ces yeux de délire et de fièvre étaient rassérénés... Il y eut presque de la bonté dans son regard...

Elle revint prendre place à table.

— C'est moi qui suis folle, pensa-t-elle. Où ai-je l'esprit ?

Alors, lui, tout de suite, levant sa coupe :

— Trinquons, Sonia, et oublions le passé !

Sonia tendit son verre :

— Ami, dit-elle, je n'ai jamais repris mon cœur...

Et elle porta le verre à ses lèvres... les paupières baissées... dans un joli geste de grâce, coquette et tendre... Elle but, lentement... Et ce fut seulement quand la coupe fut vidée que Blancafort but à son tour... Après quoi, il appuya son coude sur la table et resta longtemps rêveur...

Ses yeux étaient fermés et on eût dit qu'il voulait se laisser aller au sommeil... Quand il les rouvrit, ils étaient emplis d'une immense pitié... de remords peut-être... Mais cela passa vite et le visage redevint dur, implacable et sinistre.

Tout à coup, il se mit à parler bas, comme à lui-même :

— Sonia, j'ai tenu à vous conduire ici pour que vous voyiez ce château pour la dernière fois...

Elle eut un geste d'alarme.

— Ne m'interrompez pas. Je vous dirai, tout à l'heure, pourquoi nos minutes sont comptées. La Roche-Aiglon ne m'appartient plus. Je l'ai vendu, l'acte a été signé, hier, par moi, l'argent a été versé... et cet argent, sur mon ordre, a été porté au compte de Georges-Claude et de Ludovic... Quand je vous ai épousée, vous étiez pauvre... Vos enfants n'auront donc et ne peuvent rien avoir venant de vous... Le reste de ma fortune, qui était peu de chose, en dehors de ce domaine vendu six cent mille francs, n'existe plus... Les bribes en ont été dispersées par moi et les dernières sommes liquides offertes, hier, à Rouscouban et à Lauvoyer, les deux précepteurs de vos fils, en récompense promise de leurs efforts... étaient tout ce qui nous restait...

— Nous sommes ruinés ? dit-elle.

Et rien ne marqua chez Sonia, de la stupeur ou du regret.

— Ruinés complètement... Nous n'avons plus de quoi vivre...

— Comment vivrons-nous ?

— Nous n'avons plus besoin de vivre !... Sonia, vous vous êtes inquiétée, depuis dix ans, de mon changement d'attitude envers vous. L'heure a sonné de vous en faire connaître les raisons...

Elle se pencha, ardente, pour boire ses paroles...

— Oh ! oui ! faites cesser ce cauchemar... Je vous en supplie ! Je vous en conjure !

— L'heure est venue, vous dis-je... Sonia, je vous ai aimée follement... comme on ne peut aimer qu'une fois... Mon cœur et mes sens étaient pris... Ce furent des joies délirantes... Les avez-vous oubliées ? Non... On n'oublie pas de pareils moments ! Et, pourtant, il fut un jour où vous ne vous en êtes plus souvenue... où vous êtes devenue infâme...

— Moi ? Moi ! dit-elle, dressée, éperdue, dans une protestation de folie...

Il alla ouvrir une porte qui communiquait avec une admirable salle, cabinet de toilette et salle de bains, meublée aussi, comme un boudoir, d'étoffes légères. Un peu de la lumière des candélabres y pénétra. Il prit la main glacée de Sonia et l'entraîna.

— C'est ici que vous saurez tout, dit-il, parce que c'est

ici que le crime fut commis... Vous aimiez cette retraite, parmi ces peintures d'artistes de la Renaissance enchâssées dans ces lambris... sous ce plafond, aux massives guirlandes de fleurs et de fruits, sculptées en plein bois... car il vous semblait, n'est-ce pas ? que vos souvenirs d'amour et vos cris de plaisir s'y éteindraient entre ces murailles épaisses et sous la lourde voûte !...

— Revenez à vous !

— C'est ici que je vous ai surprise un jour, alors que vous m'aviez vu partir, que vous me croyiez loin de vous, surprise, toute pâmée dans les bras d'un homme, dans les bras de votre amant... Taisez-vous, je souffre le martyre... au spectacle que j'évoque... Cet homme que je connaissais à peine, vous le receviez en secret... Mais il a fallu vraiment que votre audace fût inouïe, il a fallu que la croyance en votre impunité fût bien grande, pour négliger à ce point le souci de votre sécurité... Je vous ai surprise dans les bras de cet homme, recevant ses baisers, toute chancelante, et si folle d'amour que dans un de vos gestes désordonnés vous avez renversé ce vase, sur ce guéridon, qui s'est brisé à vos pieds et dont voici encore les morceaux... Car tout est resté ici, Sonia, pareil au jour et à l'heure de votre crime...

Chose étrange ! la pauvre femme semblait, enfin, sortir de son cauchemar. Elle respirait, soulagée. Elle était redevenue souriante, avec des yeux apitoyés, infiniment tendres... Ce n'était même pas les yeux de l'amante et de l'épouse, mais ceux de la femme, presque de la mère, quand elle sait qu'elle va, d'un mot, consoler la terrible douleur de son enfant...

— Je me suis retiré... Je me suis enfui, sans qu'aucun bruit pût me trahir... Comment ne vous ai-je pas tués, tous les deux ? J'étais fou... J'ai erré toute une journée, toute une nuit, à travers les champs, les marais et les bois... Je me suis retrouvé devant la mer, seul, sur les dunes, et c'est là, devant l'immensité, que je résolus ma vengeance, immense, et profonde comme l'océan... Quelques jours après, nous étions partis pour le Brésil... L'exil n'était rien... C'eût été trop doux, vraiment... Je fis mieux... En écoutant votre entretien d'amour, vos effusions, qui parfois se précisaient par des dates, misérable, je rapprochai ces dates, et ce fut, pour moi, la certitude que vous m'aviez toujours menti, et que votre crime n'était pas d'hier, l'œuvre d'une crise passagère et d'un égarement, mais remontait aux premiers temps de notre mariage... cet homme, vous l'aviez toujours aimé, et je comparai ses traits, inoubliables, avec le visage des deux fils que vous m'aviez donnés, et que j'adorais, hélas !... C'était, à s'y méprendre, les traits de cet homme... Vos enfants ne sont pas à moi !... Ils

lui appartiennent... Et ce fut là ma vengeance, terrible, certes, monstrueuse, oui !... qui n'a réussi qu'à demi, mais qui est assez complète, cependant, pour me laisser en ce moment l'atroce joie de vous voir souffrir... de vous entendre crier dans vos tortures...

Elle se jeta sur lui, saisit ses bras, affolée.

— Malheureux, je suis innocente... avec un seul mot, je vous le prouverai... mais vous, vous, quel crime abominable avez-vous donc commis sur ces enfants ?...

— Innocente ! dit-il en la repoussant avec violence...

Et il eut ce même rire qui effrayait tant Sonia, parce que c'était le rire d'un fou.

— Ecoutez donc, fit-il... car l'heure a sonné, je le répète, où il faut que vous sachiez tout... Dans un instant, ce sera trop tard... Je ne pourrai plus parler... Vous ne pourriez plus entendre !...

Il eut une sorte d'éblouissement et chancela, en portant les mains à sa gorge. Ses traits se convulsèrent. Il laissa échapper un gémissement...

Sonia, aussi, éprouvait la même torture... Sa gorge brûlait, sa poitrine était en feu... De grosses gouttes de sueur roulaient sur son front...

Elle se laissa tomber dans un fauteuil, avec un souffle rauque et précipité.

— Qu'ai-je donc ? murmura-t-elle... Je ne sais pas ce que j'éprouve...

III

L'effroyable erreur.

— Mon crime ? disait-il, égaré... car j'ai toute ma raison, et je sais bien que j'ai commis un crime, et que jamais peut-être vengeance n'aura été plus atroce, le voici : les deux hommes auxquels je confiais vos enfants étaient deux hors-la-loi, auxquels j'avais fait grâce, dans mon cabinet de juge d'instruction, en usant, contre mon devoir, de ma toute-puissance redoutable... Je leur ai fait grâce à une condition, c'est qu'ils donneraient à Ludovic et à Georges-Claude une instruction parfaite — et ils le pouvaient, car ils sont tous deux dans les marges de la vie où ils se traînent, dévoyés, d'une grande intelligence — mais qu'ils dirigeraient leurs âmes de façon à faire de vos fils deux misérables comme eux... sans pitié pour les douleurs humaines... armés pour bousculer autour d'eux tous les

obstacles... en révolte au besoin contre la justice elle-même...

— C'est horrible ! clama la pauvre Sonia... Je ne vous crois pas...

— Il faut me croire...

— Un père n'est pas capable d'une pareille abomination !

— Vous oubliez que je ne suis pas leur père !

— Je ne vous crois pas, vous dis-je !... Vous cherchez à m'épouvanter... Ce que j'entends est tellement monstrueux que si cela était vrai, le reste de votre existence se passerait dans des larmes de sang, dans des cris d'horreur, dans des remords qui rendent fou !...

— Par tout l'amour que j'ai eu pour vous, et que j'ai encore, hélas ! je vous le jure, j'ai fait cette chose... Sonia, il n'y a point de passion plus terrible au monde que la jalousie... c'est la jalousie qui fait commettre les plus exécrables forfaits, longuement préparés, longuement réfléchis... au milieu des tortures sans cesse renaissantes... car je vous aime, Sonia... Je vous aime et c'est mon amour qui me conseillait et me fortifiait dans l'œuvre de mal, dans l'œuvre de damné que j'avais entreprise... et que je n'ai réussie qu'à demi...

Elle reculait, loin de cet homme... Etait-ce réel, tout cela ? Etait-elle bien sûre d'entendre ?... Elle avait tant vécu dans l'adoration de ce malheureux !...

— Pitié ! Pitié ! bégayait-elle, avec des gestes pour repousser des images qui voltigeaient autour d'elle, grimaçantes, dans des rictus de mort... Pitié ! Réveillez-moi ! !

— Je n'ai réussi qu'à demi... L'un de vos fils a résisté aux infâmes conseils...

Une joie céleste, sur le visage de la mère... une fraîcheur parmi ces brûlures... Et ce fut bien un cri maternel qui s'échappa de ce cœur bouleversé :

— Je ne veux pas connaître quel est celui des deux dont vous avez fait un bandit... Ils m'aiment... je l'ai bien vu hier, à leur tendresse... Des fils ne sont pas perdus tant qu'ils aiment leur mère... Votre œuvre effroyable, c'est moi qui la détruirai... Je serai plus forte que le vice, que le mal, puisque j'aurai mes larmes pour supplier, puisque je suis l'amour...

— Vos fils seront livrés à leurs seuls instincts, car nous allons mourir !...

— Mourir !

— J'ai versé du poison dans nos verres et nous l'avons bu tout à l'heure jusqu'à la dernière goutte.

Elle tomba à genoux, brisée, les bras tendus vers lui... les yeux exorbités, et, pendant quelques minutes, on n'entendit plus que son souffle haletant...

Elle reprit lentement ses forces... Lui, le malheureux,

venait de s'affaisser dans un fauteuil... Ses doigts se crispaient à sa poitrine... La mort venait, sans doute, pour lui comme pour elle... Et elle était sinistre, la mort de ces deux êtres, face à face en ce château abandonné où nul être humain ne les soupçonnait à cette heure... Il balbutiait :

— Sonia, je vous aime... Je vous ai trop aimée... J'ai vraiment trop souffert !...

Quel effort galvanisa la pauvre femme ? Elle se traîne jusqu'à lui sur les genoux... Il faut qu'elle soit tout près de lui pour qu'il puisse l'entendre. Sa voix est si faible que, de quelques pas, il ne l'eût point entendue... Et il faut qu'elle parle...

— C'est vrai, tu n'as pas menti. Je sens le poison qui me brûle... Et pourtant ce n'est pas de cette souffrance-là que je meurs... Je meurs de ce que tu viens de me révéler sur mes fils... Eh bien, tu as trop souffert, dis-tu ?... Non, tu te trompes, tu vas souffrir plus encore... Ce que tu as fais est effroyable, vois-tu... Tu aurais dû épargner mes fils, qui ne sont pas coupables du crime que tu me reproches... Et moi, moi...

Elle eut la force de se redresser et ce fut debout qu'elle jeta ce grand cri :

— Moi, malheureux, je suis innocente...

— Non... Qu'importe !... A présent que nous allons mourir, je vous pardonne !

— Et moi, je ne vous pardonnerai pas !... Vous mourrez sans mon pardon, vous mourrez sans ma pitié... Je suis innocente... Il est vrai qu'un jour, ici, vous avez pu me surprendre dans les bras d'un homme, toute meurtrie par son étreinte passionnée... Vous m'avez vue une fois, vous auriez pu me voir, auparavant, bien d'autres fois encore... L'homme n'était pas un amant, l'homme était mon frère !... Et si, en ce jour néfaste, ses baisers étaient plus tendres, c'est qu'ils étaient des baisers d'adieu... Il s'exilait et je savais que je ne devais le revoir jamais plus...

— Vous n'avez eu qu'un frère... râla-t-il... et ce frère était mort depuis longtemps !

— Il vivait !... Ah ! si j'avais pu deviner votre jalousie criminelle ! Mon frère vivait... Pour ma détresse, à moi ! Pour votre honte, à vous, magistrat... Courte, mais lamentable histoire... Mon Dieu ! donnez-moi la force d'aller jusqu'au bout...

Ses genoux pliaient... Elle suffoqua... Ses dents s'entrechoquèrent... puis elle se remit. La mort venait de passer... s'éloignait en lui donnant quelques minutes de répit...

— C'était mon frère !... Mon frère, Karl Vassilevitch... Sur le visage de mes fils... ce sont ses traits... que vous avez reconnus... Il avait fait courir le bruit... de sa mort...

La vérité, c'est qu'il s'était lié avec les plus dangereux anarchistes... Il y avait, alors, à Saint-Pétersbourg... un savant français, Saint-Cast... un illuminé... chimiste à la recherche de découvertes destinées... à rendre la guerre impossible... tant elle deviendrait meurtrière... Cœur généreux et confiant... Il avait formé des élèves... L'un d'eux profita de ses leçons et de son laboratoire dans un but criminel... le trahit... Une effroyable tuerie fut le résultat de la trahison. On envoya Saint-Cast, innocent, en Sibérie. Il y est encore. Le traître prit la fuite... C'était mon frère... Il vécut d'abord en se cachant en France, ayant horreur de son acte, puis quitta l'Europe... C'est tout !...

Elle s'arrêta, ses genoux pliaient tout à fait.

Elle roula aux pieds de Blancafort... et ses derniers mots passèrent dans un souffle :

— A vous... magistrat honoré, sans tache, pouvais-je révéler la parenté ignoble ?... sans briser votre carrière... votre vie ?... C'est mon silence qui m'a tuée...

Elle étendit les bras sur la mosaïque froide du parquet, laissa, dessus, glisser sa tête et ferma les yeux... prête à la mort qui approchait...

Lui, se taisait...

Ces paroles mirent longtemps à pénétrer jusqu'à son cerveau.

Quand il comprit, il eut un cri de fou :

— Sonia, Sonia, dites que vous mentez.

Il écouta la voix qui lui parut lointaine :

— Karl était mon frère ! !

— Sonia, par pitié, vous mentez ! Dites que vous mentez ! !

La voix devint plus lointaine encore :

— Karl était mon frère ! !

— Sonia, c'est effroyable... Pitié, Sonia, pardon !

Plus rien ne répondit.

Un sanglot affreux, un cri d'agonie et il roule auprès d'elle, contre le joli corps aux formes souples, où toujours tout avait été amour et tendresse pour lui...

Un long silence...

Dehors, une brise fraîche, venant de la mer, fit frissonner les feuilles des chênes verts.

Cependant, ils ne sont pas morts...

De temps en temps, un soupir, une plainte... révèle la torture qui les broie...

C'est elle qui se soulève... se ranime... C'est Sonia qui puise une force nouvelle dans la pensée qui vient de traverser son agonie...

La pensée de ses fils !... Réparer l'exécrable crime ! Les sauver l'un par l'autre !... Confier à l'un la mission divine, la mission surhumaine de veiller sur l'autre..., de le proté-

ger malgré lui, de le ramener au bien, au nom de la mère qui avait été si malheureuse et dont le cœur saigne, au nom de la mère qui se meurt...

Et la voilà qui se traîne, sur les genoux, sur les mains...

Ce qu'elle veut ? Ecrire à son fils, à celui des deux que le crime n'a pas touché et qui est resté l'enfant tendre, tel que la mère l'avait choyé autrefois. Elle ne s'est pas encore demandé, la malheureuse, quel était celui-là, de ses deux enfants. Elle ne s'est pas dit qu'elle l'ignorait. Elle est, pour l'instant, dans la peur de mourir sans avoir essayé ce moyen de salut.

Dans sa chambre à coucher, elle réussit à se lever, à se tenir debout, et, en s'appuyant aux meubles, aux chaises, à la muraille, elle se dirige vers le petit bureau. C'était là, jadis, qu'elle écrivait... Tout est en place, l'encrier, les porte-plumes, dont les plumes sont rongées par la rouille... Il y a du papier, aussi, aussi des enveloppes. Oh ! Blancafort l'a bien dit. Tout est resté en place. Mais l'encre est desséchée depuis longtemps au fond de l'encrier. Et, expirante d'horreur, elle cherche partout des crayons, sans les trouver... Elle tombe sur une chaise, devant le bureau. Sa tête vacille. Ses doigts s'enfoncent dans la chair de son front. Que faire ?...

— Je ne veux pas mourir !

Et il semble vraiment, par une sorte de miracle, que sa volonté éloigne la mort ! !

Là, dans cette mignonne boîte de vieil émail, il y avait des épingles. Elle l'ouvre. Les épingles y sont encore. Elle en prend une, la plus longue, et relève la manche de sa robe jusqu'à la saignée du bras... Elle enfonce, de toutes ses forces, l'épingle dans la veine...

Elle n'a presque point ressenti de douleur.

Son corps est comme paralysé... la volonté seule survit... le corps est mort !

Aucune goutte de sang n'apparaît... Une seconde passe, deux secondes, trois secondes.

Elle élargit la blessure, elle se martyriserait, s'il le fallait... Quelle attente !...

Enfin, du rouge apparaît...

Une grosse goutte de sang noir surgit lentement, se gonfle, puis une autre... coule le long du bras blanc... et elle y trempe une plume neuve...

Elle écrit :

« *Consacre ta vie à ton frère... Au prix de ton bonheur,*
» *s'il le fallait, empêche-le de descendre dans tous les*
» *vices... de rouler dans tous les crimes...* »

Le sang épais, lui permet à peine d'écrire...

Le sang, épais, se raréfie, ne coule presque plus...

« *Ta mère, mourante, victime, affolée, t'adresse cette* » *prière suprême, qu'elle trace avec les dernières gouttes* » *de son sang...* »

Les mots vont être presque illisibles... car la veine ne rend plus :

« *Elle te bénit !* »

Elle glisse la lettre dans une enveloppe, porte l'enveloppe à ses lèvres pour la coller, mais ses lèvres sont desséchées, tuméfiées... Impossible... Alors, elle appuie la partie gommée sur son front où roulent des gouttes de sueur glacée... Et c'est ainsi qu'elle la ferme...

Elle reprend la plume... Et elle jette un cri d'inexprimable détresse...

Quel nom mettra-t-elle ? A qui cette lettre sera-t-elle adressée ?

Quel nom ? Ludovic, pour protéger Georges-Claude ? Georges-Claude, pour protéger Ludovic ?

Quel sera le berger qui protégera le troupeau contre le loup ?...

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! inspirez-moi !...

Mais Dieu est sourd et aveugle... Aucun rayon ne s'allume dans ces ténèbres, et autour d'elle, en elle, les ténèbres s'appesantissent... Le froid l'envahit... Une dernière convulsion a raison de sa résistance désespérée... Sa tête, lentement, s'est abaissée sur son bras... Elle ne bouge plus... Est-elle morte ? Rêve-t-elle ? Prie-t-elle ?

Encore un effort, le dernier... Encore une goutte de sang, à la veine de son bras... Elle y trempe la plume et elle écrit sur l'enveloppe :

Pour l'un de mes fils !

Sa tête retombe. Cette fois, c'est fini. Elle est morte et elle a l'air de dormir...

Un bruissement se fait entendre dans la salle voisine. C'est comme le glissement d'un corps qui se traîne, avec des halètements, avec des sanglots. Un grand corps apparaît au ras de la porte, dans la lumière blafarde et vacillante des bougies que la brise venue de la forêt, par la fenêtre ouverte, caresse lentement.

C'est Blancafort, pareil à un cadavre qui se ranimerait.

Blancafort qui semble sortir d'une tombe...

— Sonia !

Mais Sonia ne répond pas. La pauvre Sonia ne répondra plus jamais !

Il s'avance péniblement jusqu'à elle, se soulève contre elle, la prend dans ses bras, baise ce front jauni par la torture et qui n'a pas encore trouvé la sérénité éternelle, baise les mains glacées, baise les cheveux dénoués et tout à coup aperçoit la nudité du bras avec la légère blessure où une toute petite goutte de sang s'est figée...

— Elle a écrit !

Il voit la lettre, il lit : « Pour l'un de mes fils ! » Et il comprend. Il n'a pas besoin de déchirer l'enveloppe pour savoir ce qu'elle renferme...

La dernière pensée de la mère, est-ce qu'elle n'éclate pas, fulgurante ?...

Alors, sa main qui tremble et se tord va chercher son stylographe...

Et en caractères heurtés, informes, lisibles pourtant, il trace à son tour un nom, car il sait, lui, ce que la mère n'avait pas voulu savoir... Un nom qui, dans l'enfer où il se roule, lui apparaît maintenant comme la seule espérance du rachat d'une âme... et que sa tâche de bourreau sera, quelque jour, rendue inutile peut-être...

Peut-être !

Et le nom qu'il écrit, c'est :

Georges-Claude ! !

Puis, il se laissa glisser aux genoux de Sonia et perdit connaissance...

Mais il n'était pas mort... il râlait toujours...

. . . .

Mais que buffe le vent de bise
La bairgère s'en vat au champ
Et, sous lieû vent fred qui la bise,
A tricote tout en marchant.

La petite pastoure du pays de Saintonge s'arrêta, tête en l'air, yeux écarquillés, et bouche béante, dans la grande avenue des chênes verts au bout de laquelle était le manoir...

Elle venait de voir de la lumière à une fenêtre... cette fenêtre s'ouvrir... et distinctement elle avait vu aussi une femme qui se penchait pour se retirer presque aussitôt.

Mais la fenêtre resta ouverte et la lumière continua de briller... là-haut... falote.

Elle eut peur, fit un grand signe de croix et prit la fuite... car c'était des revenants bien sûr, puisque le château était inhabité, puisque personne n'en avait les clefs, sauf Leduc, et puisque le vieux Leduc était mort...

Elle s'enfuit et alla conter son épouvante et l'apparition, à la ferme.

On ne la crut pas.

Alors, elle dit au fermier :

— Suivez-moi, et je vous montrerai la fenêtre.

On la suivit — le fermier et ses garçons — et elle montra. Les bougies vacillaient, contre la façade, faisant de l'ombre et de la lumière. A la fenêtre, aucune figure ne se présenta. Ils firent le tour de la Roche-Aiglon et remarquèrent que la grande porte était ouverte en haut du perron de la cour d'honneur. Donc, il y avait des hôtes au château... Des voleurs, sans doute... Le père Leduc n'était plus là pour défendre le bien de ses maîtres.

— Faut les pincer comme dans une souricière ! fit le fermier. Seulement, défions-nous !

On courut chercher des fusils et des fourches. On garda toutes les issues, en silence.

Après quoi, bravement, le fermier se hasarda, une lanterne à la main...

Cinq minutes après, il redescendait, éperdu, en hurlant :

— Les maîtres du château ! assassinés !... Monsieur et madame, l'un près de l'autre... C'est affreux !

Un garçon de ferme monta à cheval et, à bride abattue, courut à Saintes, prévenir la justice...

Au matin, le parc et le château étaient pleins de monde. Tout le village voisin, tous les hameaux, jusqu'à Saint-Porchaire, semblaient être rassemblés là !...

Sonia était morte, déjà raidie...

Blancafort vivait...

Le malheureux avait si bien prévu sa fin et celle de sa femme, qu'il avait songé à tout, préparé tout. En fouillant dans son portefeuille, on trouva une lettre qui disait le suicide, à deux, sans en expliquer les raisons, sa volonté d'être enterré à la Roche-Aiglon, au cimetière du village, et d'autres papiers où les adresses de Ludovic et de Georges-Claude, à Paris, furent retrouvées.

Des dépêches partirent aussitôt, leur apportant la douloureuse nouvelle...

Blancafort fut conduit à l'hôpital de Saintes.

On avait trouvé aussi, sur le petit bureau, la lettre de Sonia, sanglante du sang de la mère. Le magistrat ne se reconnut pas le droit de l'ouvrir. Les aveux de Blancafort écartaient toute idée de crime. Le suicide consenti paraissait évident. Il la remettrait ou la ferait passer à Georges-Claude.

Georges-Claude arriva dans la nuit, accablé par cette catastrophe. Il se voyait en plein mystère. Du reste, depuis dix ans qu'il était loin du père et de la mère, ne vivait-il pas en plein drame ?

Il était venu seul...

Ludovic n'avait pas été trouvé chez lui.

Ce fut le juge qui remit à Georges-Claude la lettre rouge...

Il la déplia en tremblant... et quand il eut fini la lecture, il était mortellement pâle... Il ferma un instant les yeux... C'était comme des milliers d'étincelles qui passaient sous ses paupières.

Le juge lui expliquait le drame affreux...

Georges-Claude écouta, bouleversé, hors d'état de rien entendre, ni de rien comprendre...

Il ne pleura point... C'était le désespoir immense, concentré, tragique...

En revenant du cimetière, il courut à l'hôpital... Blancafort, sans être hors de danger, pouvait parler... Sonia, la victime, était morte... Lui, le bourreau, survivrait à la terrible nuit.

Georges-Claude s'approcha du lit : ce fut une rencontre émouvante au possible... De sourds sanglots sortaient de la gorge de Blancafort, contractée...

Le fils tendit la lettre sanglante... C'est à peine s'il put balbutier :

— Est-ce vrai, père ?

— C'est vrai... Et c'est moi qui ai tué votre mère... Ce n'est pas tout... auparavant, j'avais cherché à tuer votre âme... Je ne demande pas votre pardon... Je sais que je ne l'obtiendrais pas... J'en suis indigne et je suis indigne de reparaître devant vous... Votre mère, en mourant, a eu la force d'écrire... Je n'avais pas lu sa prière suprême... Je la devinais... Et je devinais aussi quel était celui de vous deux à qui elle l'eût adressée, si elle avait connu la vérité... Elle est morte sans savoir... vous aimant tous deux de la même passion, puisqu'elle ignorait lequel de vous deux était resté bon, lequel avait l'âme corrompue...

— Ainsi, dit Georges à voix basse, contenue par l'épouvante, c'est vous, père, c'est vous qui aviez voulu... de mon frère et de moi... faire deux misérables...

— Oui, pitié pour moi, mon fils... pitié...

— En recevant les leçons infâmes de l'homme à qui vous m'aviez confié, j'avoue que cette pensée m'était venue, mais je la repoussais avec horreur...

— Pitié, ne m'accable pas ! C'est moi qui, sur la lettre inachevée de ta mère, ai écrit ton nom, Georges, parce que tu es resté un honnête homme... Georges, ce n'est pas moi qui te supplie... c'est ta pauvre mère... c'est la victime... Moi, je n'ai pas le droit d'implorer... je suis le bourreau...

Georges avait repris à son père la lettre sanglante... Et il relisait, lentement, chaque mot.

Il la porta à ses lèvres... Et il pleura, enfin, il pleura pour la première fois... Et ses larmes, qui tombaient sur les lignes rouges, tracées par les mains maternelles, les

avivaient, et semblaient en ranimer le sang... Mais il dompta son émotion...

Il murmura à lui-même :

— Adieu mes rêves d'ambition et de gloire... adieu les travaux qui étaient la joie de ma vie et qui me passionnaient...

Et il entrevit sans doute une image tendre, éplorée comme lui, une image délicieusement jolie que le bouleversement de sa vie et que son abandon allaient faire souffrir, car il disait :

— Adieu Zizi, adieu mon amour !...

Blancafort le contemplait, effaré..., mais il se taisait, n'ayant pas le droit d'implorer.

Il eût imploré vainement. Ce n'est pas à lui, le père, que l'enfant eût répondu.

L'enfant ne voulait répondre qu'à sa mère.

Il embrassa une dernière fois la lettre avec un sanglot, et balbutia :

— Je t'obéirai, maman, sois tranquille... Je consacrerai ma vie à mon frère... au prix de mon bonheur, s'il le faut, je l'empêcherai de rouler dans tous les vices et dans tous les crimes... Tu peux me bénir, chère et douce maman, je t'obéirai...

Il glissa la lettre contre son cœur.

Et il crut entendre son père qui murmurait :

— Hélas ! ce sera une tâche surhumaine... une tâche redoutable !...

— Adieu, mon père !

— Adieu, mon fils... pour toujours !... vous ne me reverrez plus ! Adieu !

— Je reviendrai demain... je resterai auprès de vous jusqu'à ce que vous alliez mieux...

Il répéta, avec un accent singulier :

— Je n'ai plus le droit de vivre parmi les hommes... Adieu, Georges, pour toujours...

En sortant, Georges-Claude parla longuement aux infirmiers et aux surveillants :

— Veillez sur lui et prenez garde !...

Le lendemain, on apprenait que Blancafort, moribond, à peine sortant d'une agonie horrible, avait réussi à sortir de l'hôpital... Il avait pris la fuite... Jusqu'à présent, toutes les recherches étaient restées infructueuses... L'homme avait complètement disparu, sans laisser de traces... Le bruit courait qu'il s'était noyé dans la Charente, mais le fleuve garda jalousement son corps...

Un mois après, Georges-Claude était avisé du retour de Ludovic... rentré à Paris depuis la veille... Sans perdre une minute, il se fit conduire à l'*Hôtel des Deux-Mondes*,

où il savait que son frère était descendu, en attendant de se préparer une installation boulevard Pereire.

Ludovic était chez lui.

Georges-Claude entra.

Pour la première fois, seuls, les deux frères étaient en présence.

IV

L'entrevue des deux frères.

Ludovic tenait à la main la dépêche venue de la Roche-Aiglon. Sur une table s'entassaient des journaux qu'il avait fait acheter pour y lire le récit du drame... Des deux frères, Georges-Claude, seul, était en deuil. Ludovic n'avait pas eu le temps de changer son costume clair, de coupe élégante, contre les tristes étoffes noires...

Il montra les journaux, d'un geste brusque, à Georges-Claude :

— Je suis au courant de tout, comme tu vois, sauf de la vérité... La connais-tu ?

— Non. C'est un acte de folie de notre père. A quelle passion, à quels mobiles a-t-il obéi ?...

Ludovic eut un sourire d'ironie.

— Moi, je vais te le dire... Je ne dirai que ce que tu souçonnes. Il y a eu, dans la vie de notre père et de notre mère, un drame... Ce drame remonte à dix ans... Un jour, sans raison, nous avons été abandonnés, chassés, exilés... Notre père se vengeait donc de nous. Qu'avions-nous fait ? Rien... Si, nous avions commis une grande faute... Nous étions venus au monde... Et notre père a dû vouloir se venger de cette naissance sur la mère à laquelle, sans doute, il reprochait quelque crime d'amour...

— Ne l'insulte pas, notre pauvre et douce maman... Tu en aurais des remords...

— Des remords, moi ? Connais pas. Du reste, je n'ai garde d'insulter. Je dis ce qui est... ce qui ne peut ne pas être... Et tout prouve que je ne me trompe pas... L'exil, le refus de nous revoir, qui a duré plus de dix ans, pendant lesquels pas une seule fois notre père ne nous a écrit... Ce retour... la vente du château, le partage entre nous... le voyage en Saintonge... sans la pensée de revenir... l'étrange attitude de notre père envers maman... à laquelle il donnait des ordres et qui obéissait... enfin, le suicide, tout indique un projet réfléchi depuis longtemps... cela saute aux yeux... La vie, auprès de lui, a dû être lamen-

table... je plains notre mère... et la dernière nuit, au château, a dû être terrible... Laisse-moi achever... Je touche au principal... Un jour, Lauvoyer me dit : « Ton père sera content de moi !... Il voulait faire de toi ce que tu es devenu ! » Ce que je suis devenu, tu vas le savoir d'un mot : « Je ne crois à rien, je n'ai peur de rien... et je suis prêt à me jouer de la vie des autres, comme de la mienne, ainsi que le vent se joue d'une feuille morte qu'il ramasse en plein champ. » Et toi ?... A Paris, où tu es resté, pendant qu'on m'envoyait à New-York, les tentations n'ont pas manqué... Rouscouban m'est connu. Lauvoyer n'en parle qu'avec admiration... Il a dû te façonner à sa façon... Et l'atroce châtiment rêvé par un père qui nous renie comme ses fils, a dû être complet ?...

Georges-Claude répondit lentement :

— Détrompe-toi... Là où Lauvoyer a réussi, Rouscouban a échoué... Quand il me parlait, quand il essayait de faire entrer dans mon cœur ses criminelles leçons, je n'écoutais pas... Mon âme s'absentait... Je ne voyais plus qu'une douce figure de femme, où la droiture éclatait, de qui ne tombèrent jamais que des paroles de tendresse... Et comme, tout petits, elle nous faisait comprendre où était notre devoir, je ne me suis jamais souvenu que de ce qu'elle nous apprenait...

Ludovic laissa peser sur son frère un regard de pitié et de sarcasme.

— Avant même de commencer ta vie, tu es déjà vaincu...

— Te considères-tu comme un conquérant ?

— J'en ai l'âme et je m'en sens la force... parce que je n'ai pas de scrupules, et parce que je mets mon orgueil à n'avoir qu'un bloc de glace à la place du cœur... Je me sens les appétits de toutes les jouissances... Je sens, en germe, toutes les passions les plus redoutables.... Mais je sens en moi, également, la puissance qu'il faudra pour les réfréner... pareil à un homme qui pourrait jeûner pendant des jours et des jours, sans se plaindre, parce qu'il sait que l'orgie l'attend ensuite... Je jeûnerai tant qu'il faudra, mais je veux l'orgie... Je veux l'orgie de l'ambition, et du luxe, de la puissance, des femmes... Je veux dominer les hommes qui ne seront, dans mes mains, que de pauvres jouets débiles... Je ne tiens pas à travailler toute ma vie pour acquérir une fortune qui me sera inutile lorsque la vieillesse sera venue... Je veux tout de suite, demain d'un coup, la fortune, mais la fortune immense... quand même elle m'arriverait dans un ruisseau de sang... Je la veux et je l'aurai... Je sais où la prendre et je la prendrai !... Alors, je vivrai... J'ai vingt ans... La vie est à moi...

— Et si tu trébuches en chemin ?

— Je ne tomberai pas... Je suis armé contre tous les obstacles...

— Il en est peut-être que tu ne prévois point...

— J'ai tout prévu.

— Même la rencontre de ton frère, sur ta route ?

— Nous vivrons chacun de notre côté. Nous sommes trop loin l'un de l'autre pour nous rencontrer jamais... Tant mieux pour toi, Georges. Tu serais brisé !

— Tu oserais, même contre ton frère ?

— Oui, si mon frère se place entre moi et mes rêves... entre moi et les cent millions que je veux...

— Tu ignores que je sens ma force aussi redoutable que la tienne. J'ai, comme toi, la même insouciance de la vie, mais de la mienne seulement. J'ai les mêmes appétits. Je veux la célébrité, je veux davantage : la gloire. Je ne compte pas sur le crime ou sur les faiblesses, les vices ou les passions des hommes pour arriver... Je compte sur moi, sur mon savoir et sur l'âpreté de mon travail...

— Tu seras brisé...

— Je te ressemble en tout, sauf en ton âme. J'ai tes traits et tes yeux. J'ai ta taille, ton élégance, ton adresse dont tu es fier et ta force que l'on devine... Je suis plus fort que toi... Je crois !

— Est-il des choses en quoi l'on peut croire encore ?

— Je crois à mon honneur et à l'honnêteté des autres... à la science... à Dieu... à tout ce qui est bon et tout ce qui est beau... je crois à l'amour...

— Tu seras brisé... Tu es trop vieux... Tu retardes ! fit Ludovic en riant.

— Ou j'avance ! fit Georges avec douceur. Les foyers éteints engraissent la terre d'où s'élancent bientôt des fleurs nouvelles...

— D'autres fleurs !

— Les mêmes, plus éclatantes et plus fraîches... J'ai dit que je croyais à l'amour... Toi, Ludovic, à l'âge où il est le plus fort, le plus impétueux, n'y crois-tu point ?

Ludovic leva lentement le doigt et désigna une petite table... Parmi des objets de voyage, de toilette, des lettres ouvertes et des journaux froissés, il y avait une photographie dans un cadre richement orné. Et dans le cadre, une jeune fille, une enfant plutôt, car elle ne devait pas avoir plus de quinze ans, adorablement belle.

Gorges-Claude tournait le dos à son frère.

Il se pencha sur la photographie et son visage devint livide...

Un nom accourut à ses lèvres, qu'il eut à peine la force de retenir, un nom bizarre :

— Zizi ! !

Longuement, longuement, afin d'avoir le temps de se

remettre d'une émotion qui, dans sa brutalité, le bouleversait, il regarda le doux visage de vierge, au sourire mutin, aux yeux énormes... longuement, longuement, il parut admirer ce qui était vraiment admirable... les formes frêles et délicates encore de l'enfance que trahissait le maillot qui s'y collait étroitement et la taille souple qui devait ployer au moindre contact...

Enfin il fut maître de lui... Quand il fut de nouveau, face à son frère, il était bien pâle encore, mais sa voix ne trembla point lorsqu'il dit :

— Cette enfant est divinement belle... Et tu l'aimes ?...

Ludovic haussa les épaules :

— J'ai déjà aimé dix fois avec la même passion... Donc, tranquillise-toi... je ne cours aucun danger...

— Elle est ta maîtresse ? dit Georges dont la voix, malgré tout, s'étonna un peu.

Ludovic se mit à rire :

— Comme tu y vas ! Non, pas encore !... Je te dirai même qu'elle ne m'a jamais vu ... C'est toute une histoire que je te conterai un jour, si nos relations continuent, comme je l'espère... Et si elles ne continuent pas, à quoi bon te conter cette histoire ?

Georges-Claude semblait renaître. De tout cela, il n'avait entendu que les mots :

— Elle ne m'a jamais vu !

Et il se les répétait intérieurement avec une joie délirante.

— Qu'as-tu donc ? Tout à l'heure, tu étais pâle et te voici rouge comme une tomate...

— C'est que je t'aime, Ludovic, et que je ne voudrais point te quitter sans avoir fait un dernier effort... Frère, ne me laisse pas partir désespéré... Sois juste, sois bon... Reviens à toi et laisse-toi convaincre... Viens vivre auprès de moi... Ne nous quittons pas... Tu t'associeras à mes travaux... Tu te passionneras pour mes rêves, qui seront bientôt les tiens... Je te confierai le secret des recherches que je tente, et les résultats que j'ai obtenus... A deux pas de Paris, en haut de Sèvres, dans le coin tranquille et solitaire où j'ai réuni quelques ouvriers qui partagent mes espérances et qui sont devenus mes amis, tu trouveras le calme, l'oubli de tes ambitions détestables et folles, et le bonheur. Et tu ne seras pas seulement l'associé de mes rêves les plus intimes, tu seras l'associé de la gloire qui m'attend... Frère, dans six mois, dans un an au plus, j'aurai fabriqué les moteurs qu'il faut à l'aéroplane de l'avenir... Mes calculs sont absolus, mes dessins sont prêts... le moteur existe... la machine volante, construite avec amour, avec passion, dans le plus profond mystère, essayée par moi sans témoins, jalousement, l'oiseau triom-

phant et dominateur sortira de mes mains... s'envolera aisé et gracieux, planera, glissera dans l'éther, descendra sans fatigue avec la foudroyante vitesse d'un grand rapace pour s'arrêter sans efforts à quelques mètres de la terre où il se reposera doucement... Viens, je te dirai mes rêves, car la machine volante sera un engin de guerre formidable aussi... la Terreur aux mains de la France...

Ludovic allumait une cigarette, tirée d'un étui d'or. Il examinait Georges d'un air narquois.

Et avec une parfaite indifférence :

— Ah ! tu es inventeur ? Pauvre fou ! ! Garde pour toi tes rêves... J'ai les miens !

— Ludovic, je te supplie, au nom de notre mère...

La figure de Ludovic devint sombre, les yeux se firent mauvais, cruels.

— Georges, nous sommes d'une famille tragique. Je suivrai ma destinée. Toi, va-t'en !... Le jour où tu me prouveras que mon père s'est trompé dans sa vengeance et que notre mère a été fidèle à ses devoirs... ce jour-là, je te le promets, je redeviendrai un honnête homme, parce que, ce jour-là, je retrouverai des larmes pour les plaindre...

— L'aveu de notre père, à l'hôpital, ne te suffit-il point ?

— Non... J'aurais voulu l'entendre... Lui, je le croirais... Toi, je ne te crois pas...

— Soit... Je ne retiens qu'une chose... la promesse que tu viens de me faire... Je te la rappellerai quand il sera temps ! dit Georges avec une émotion profonde, presque avec solennité. Toutefois...

Il tira de son portefeuille un petit carré de papier, l'ouvrit, le baisa longuement, des larmes tout de suite à ses yeux, et le présenta ouvert à Ludovic surpris :

— Avec le sang de notre mère, dit-il, sa dernière, sa suprême pensée !...

Si fort qu'il fut, si maître de lui, Ludovic n'en resta pas moins troublé, interdit. Il dissimula son émotion sous un air ennuyé, prit la lettre rouge et la lut... Ses doigts tremblèrent un peu et Georges, ardemment, l'espoir au cœur, sur ce beau et fin visage où la fatigue des passions précoces avait déjà mis son empreinte, essayait de lire le combat intérieur, les hésitations, les remords, la révolte contre lui-même... et le triomphe de Sonia, souriant dans sa tombe...

Il crut l'avoir vaincu et que, sans avoir lutté, du premier coup, il le ramènerait :

— Ludovic, pèse bien chaque mot, relis cette lettre... écoute parler notre mère...

Ludovic mumura :

— Pauvre maman !

Et Georges eut un cri de joie... Georges tendit les mains à son frère...

Mais le mal était plus profond qu'il ne pensait. La gangrène s'y était mise. Ce n'était pas du jour au lendemain que cet homme était devenu mauvais. Il avait fallu des années pour que la corruption fut complète. Elle l'était, irrémédiablement. Lauvoyer s'en était vanté. Il avait bien fait les choses.

Il l'avait pris par la paresse tout enfant et lentement, il avait détruit, dans la jeune âme, les généreuses pensées, les croyances et les illusions.

Georges s'attendait à un élan, à de la douleur, à de l'attendrissement.

Il n'y eut rien de tout cela. Ludovic se taisait et semblait réfléchir.

Il rendit à Georges la lettre maternelle. Sa main s'affaissa dans ce geste si simple, comme si la lettre avait pesé sur ses doigts lourdement.

Et il dit, secouant la tête :

— Il est trop tard. Je ne suis ni hypocrite, ni faible... Je sais que si j'accepte ton offre de vivre auprès de toi, je n'y demeurerai pas... Cette tentative est donc inutile... Je te parle franchement... Laisse-moi diriger ma vie comme je l'entends sans te mettre en travers... C'est un conseil affectueux que je te donne, pour la dernière fois... Le mal est fait. Je n'y vois point de guérison possible... N'essaye pas d'en être le médecin...

Georges soupira. Son espérance s'envolait. Mais, brusquement, toute trace d'émotion venait de disparaître, ses traits se durcirent, ses yeux étincelèrent. Il y eut, sur ce visage doux, une indomptable énergie. Maintenant, il traitait d'homme à homme. Les deux frères se valaient. Il y aurait chez l'un comme chez l'autre, autant de ruse, de souplesse, de bravoure et de volonté, l'un pour le mal, l'autre pour empêcher ce mal.

Ludovic comprit et fronça le sourcil :

— Prends garde... dit-il... Tu as tort de n'avoir pas peur de moi !...

— Je n'ai pas peur !... Adieu, Ludovic !

— Adieu, Georges !... Nous sommes bien d'une famille maudite... puisque nous voici ennemis...

— Tu te trompes... Tu es mon frère et je t'aime...

— Mauvaise condition pour commencer la lutte...

— Tu te trompes encore... Tu as la haine, moi j'ai l'amour ! Nous sommes égaux...

Ils se séparèrent sans se serrer les mains et lorsque Georges-Claude fut parti, Ludovic resta un instant à écouter le bruit des pas qui s'éloignaient dans le large escalier de l'hôtel.

Une main grasse, chargée de bagues, s'appuya sur son épaule.

Il se retourna. C'était Lauvoyer.

— Ah ! Tu étais là ?

— Oui, dans l'autre chambre... En entrant, j'ai entendu des voix... Ça m'a paru intéressant...

— Et tu as écouté ?

— Je l'avoue... Nous avons lié partie ensemble et notre habitude est de n'avoir point de secrets l'un pour l'autre... Puis-je savoir ce que contenait la fameuse lettre ?...

— Une menace pour l'avenir... le premier rocher sur notre route, le dévouement d'un homme aussi doué pour le bien que tu m'as doué pour le mal... Voici ce que disait cette lettre : « *Consacre ta vie à ton frère !... Au prix de » ton bonheur, s'il le fallait, empêche-le de descendre dans » tous les vices, de rouler dans tous les crimes...* » Georges a accepté cette mission. Il aurait pu me la cacher. Il a préféré jouer carte sur table... Et ainsi, Lauvoyer, du premier coup, il se pose comme un rude adversaire...

Lauvoyer haussa ses larges épaules :

— Petit, dit-il, si nous parlions de choses sérieuses ?... Je me charge de souffler sur ton frère, le jour où il nous gênera... Après quoi, ce sera fini... Flancherais-tu, par hasard ?... Hé ! Hé ! petit ! mieux vaudrait me le dire... Mais l'heure serait mal choisie... L'héritage de ton père est arivé juste à point pour te sauver d'un embarras terrible... et va te permettre de retirer les fausses lettres de change que nous avons émises avant de partir de New-York... Seulement, les lettres de change retirées, je te préviens qu'il te restera quelqus billets de mille, de quoi faire figure dans le monde pendant l'hiver. Au printemps, tu seras nettoyé, petit... L'aurais-tu oublié ?...

— Je n'oublie jamais rien... La preuve...

— Bien, très bien, petit... Donne ta preuve au papa Lauvoyer...

— Pendant l'absence que je viens de faire, tu m'as promis de mettre au point... certaine entreprise à Sèvres, sur laquelle tu n'as voulu me donner que de vagues renseignements... Je sais qu'il s'agissait d'une courtière en diamants très connue, madame Gérard...

— Chut, petit, chut ! fit Lauvoyer... Plus bas ! Très bas ! Les murs d'hôtel ont des oreillles... Je vois que ta mémoire est bonne... Bravo !... La courtière se propose de partir pour une tournée en Europe, au compte des grands bijoutiers hollandais... Elle a chez elle, depuis hier, son stock de diamants au complet... Depuis hier seulement... Il n'y a donc pas de temps perdu... mais il n'y a pas non plus une minute à perdre... Es-tu prêt ?

— Je suis prêt !

— Cela va être ton début... Les faux, ça ne compte pas ! Es-tu l'homme au cœur fort que j'ai dressé, façonné, dont j'ai fait un admirable et redoutable instrument ?...

— Tu verras ! Tu m'as promis, pourtant, une fois pour toutes, que je ne m'attaquerais jamais qu'à des choses qui en valent la peine... Je ne serai pas un criminel vulgaire... Je vois grand !

— J'estime que les diamants vendus par moi aux recéleurs de Londres nous rapporteront six cent mille francs... C'est un joli chiffre... la vie large assurée pour quelques mois...

— Sur ce chiffre, tu prélèveras pour ta part... en attendant notre grande affaire...

— Rien, petit... Ce que tu voudras... Je fais de l'art pour l'art... J'ai mis ma fierté et ma vie en toi, mon élève et le fils de mon âme... Je n'existe que par toi... Je me traîne humblement, inconnu, dans la lumière qui émane de toi... Je suis à la fois ton esclave et ton maître... Tu garderas tout, si tu veux. Moi, je ne réclame rien... Du reste j'ai confiance... et j'ai peu de besoins... Je n'ai que des appétits grossiers qui coûtent peu à satisfaire... Toi, tu es généreux... Tu dépenses sans compter... comme un roi... Puis-je maintenant vous expliquer, sire, la petite combinaison des six cent mille francs dont vous avez besoin pour votre argent de poche ?... Il faut bien vivre !...

— J'écoute...

— La maison est isolée, dans des jardins, sur la côte raide qui part du bas de Sèvres et monte en pente rapide vers Bellevue. Voici le plan de cette maison, avec la distribution des locaux... Rien n'y manque... En bas, le vestibule ; à gauche, le salon ; à droite, la salle à manger ; au fond, l'escalier. A l'étage, deux ou trois chambres, dont l'une sert à la domestique. C'est tout. La mère Gérard couche dans la chambre à gauche de l'escalier. C'est là qu'est le magot, dans un solide coffre-fort. Ne te frappe pas. Le coffre-fort, ce n'est rien.

— Comment t'es-tu procuré ces détails ?

— Par moi-même, mon fils. En visitant la maison, sous la conduite de madame Gérard, qui voudrait sous-louer, car son absence va durer une année ou deux... J'ai visité si minutieusement que j'ai pris les empreintes de toutes les serrures... Tiens, petit, voici la clef de la grille, celle de la porte du perron, celle de la chambre, celle de la domestique, celle du pavillon où couche le jardinier, qui est en même temps concierge et valet de chambre...

— Ah ! diable, mais il y a tout un régiment dans cette maison ?

— Confiance, petit, confiance ! Tu seras chez la courtière comme chez toi... A preuve : une dépêche est arrivée cet

après-midi, venant d'Angers, annonçant au jardinier la mort de son frère... Le jardinier est parti... Je l'ai suivi de loin à la gare... La dépêche est de ce bon papa Lauvoyer... qui a des amis à Angers... Le frère n'est pas mort... Aucun train ne peut ramener notre homme avant demain après-midi... Nous avons le temps... Reste la domestique et sa patronne... Ceci, petit, est ton affaire... Tu as plusieurs moyens... Je t'ai tout enseigné... L'assassinat... tu y répugnes, moi aussi... Nous sommes des élégants, et c'est l'expédient suprême, en cas de péril grave... Le ligotage et le bâillon... Dangereux, car la bonne femme pourrait te voir, malgré ton masque... et te reconnaître... Le masque peut glisser... Mauvaise invention... Nous avons mon vaporisateur, la fameuse vapeur du mortiforme, de mon invention... dont tu refuses de te servir, parce que tu n'as pas confiance, ce qui blesse mon amour-propre... enfin nous avons le chloroforme vulgaire... Tu n'as que l'embarras du choix.

— Je m'inspirerai des circonstances.

— Tu ne trembleras pas ?... Tu ne perdras pas la tête ?...

— Non. Et toi ?

— Oh ! moi, je suis lâche. Je guetterai aux alentours. Je suis excellent pour préparer et je ne vaux rien à l'exécution. Laisse-moi dans mon rôle. Mes coups de sifflet t'avertiront, pour te rassurer, ou, s'il y a lieu, pour te mettre en garde...

— Pas de voisins ?

— A gauche, en montant vers Bellevue, un chalet inoccupé ! Les locataires viennent de rentrer à Paris. Point de concierge. A droite, en descendant la côte, vers Sèvres, un autre où il n'y aura personne... Les deux amoureux qui l'habitent ont reçu un coupon de première loge pour l'Opéra... total cent quatorze francs que j'ai déboursés... Ce coupon leur est envoyé par un ami qu'ils ont à l'orchestre... Ils ne rentreront pas avant une heure du matin, au bas mot. Et peut-être coucheront-ils à Paris !... Plus bas, et plus haut, d'autres villas inoccupées ou habitées, mais trop éloignées pour que tu t'en préoccupes... Une seule domestique chez les amoureux... Rien à craindre d'elle... Toutes les nuits elle découche, pour ne rentrer que vers quatre ou cinq heures du matin... La place est libre, sire, vous pouvez entrer !...

— Le coffre-fort ?

— Au fait, j'oubliais. Vraiment cela vaut-il la peine d'y penser ?... Puisque, grâce à mes précautions que tu ne sembles pas apprécier à leur juste valeur, tu vas opérer littéralement dans le désert, je te conseille de ne pas te gêner... Il faut faire vite... Une cartouche de dynamite...

légère... juste de quoi disloquer le bloc de fonte... Tu rafles les diamants... n'oublie pas ta sacoche... et tu files... notre auto ne sera pas loin... Tu es le roi des chauffeurs... Et le lendemain je serai à Londres.

— Pendant que tu as préparé le coup, tu n'as pas été surveillé, suivi ?...

Lauvoyer hésita un peu avant de répondre. Il fit tourner ses bagues et agita ses doigts énormes, luisants de graisse, épais comme des saucisses.

Et il finit par dire :

— Deux fois en face de l'hôtel, un miséreux en béquilles m'a tendu la main... Et hier, au bas de la côte de Bellevue, je l'ai rencontré pour la troisième fois, clopin-clopant... Je l'ai interrogé... pour l'examiner de plus près... Il me semblait avoir déjà vu ces yeux-là... Je me trompais... Il m'a répondu qu'il n'était pas mendiant de profession, mais ouvrier tailleur sans ouvrage et chargé de famille... Il m'a donné son nom et son adresse... Je m'y suis rendu... Il était absent... mais les renseignements m'ont été confirmés... Donc, rien à craindre... Ce soir, à onze heures, je t'attendrai sur le pont de Sèvres. Passe devant moi sans me parler. Je te suivrai de loin, et te rejoindrai au bas de la côte... Pas un bec de gaz... La nuit complète...

— L'auto ?

— Au coin du pont, sur l'autre rive... roues enchaînées, crainte des rôdeurs... Tu n'oublieras aucune de mes recommandations ?... Ton cœur ne bat pas plus vite ?

— Assure-toi !

Lauvoyer posa sa main potelée sur le cœur, en souriant, puis sur le front... puis consulta le pouls... E il hochait sa large tête bouffie, d'un air satisfait et béat.

— Tout est normal ! All right ! A ce soir...

— Tu ne dînes pas avec moi ?

— Non, par prudence. Mieux vaut qu'on ne nous voie pas ensemble ?

Il sortit. Ludovic alluma une cigarette Royal-Derby, lança deux bouffées en l'air et murmura, en regardant la fumée odorante qui s'allongeait contre le plafond :

— Je voudrais bien savoir comment s'y prendra mon honnête homme de frère pour sauver les diamants de madame Gérard !...

V

L'alibi.

Lauvoyer habitait le même hôtel que « son esclave et son maître ». Il remonta chez lui pour y prendre son chapeau et son parapluie. Le parapluie ne le quittait jamais, même aux jours les plus purs et les plus chauds de la belle saison.

Lorsqu'il fut devant la porte de sa chambre, il tira sa clef, l'introduisit dans la serrure et tourna : la porte ne s'ouvrit pas. Lauvoyer donna un tour de plus. Elle s'ouvrit.

Pourtant le gros homme n'entra pas. Il resta sans bouger, devant cette porte, comme s'il avait été frappé d'une réflexion subite.

Et en effet, il se disait :

— En sortant tout à l'heure, je me rappelle très bien n'avoir donné qu'un tour de clef...

Avant d'ouvrir, il se pencha, examina attentivement le bas de la porte.

— On est entré chez moi !

C'était un homme de précautions que le gros Lauvoyer. En descendant chez Ludovic, il avait eu soin d'attirer à lui la portière dont l'étoffe s'était prise, invisiblement pour tout autre œil que le sien, entre le bas de la porte et le plancher. Or, plus trace d'étoffe d'aucune sorte...

Rien de plus simple à expliquer, sans doute ? Le garçon de chambre était entré là.

Justement, il traversait le couloir. Lauvoyer l'appela. Le garçon s'empressa d'accourir.

— Qu'aviez-vous à faire chez moi ? Ma chambre était prête depuis le matin...

Le garçon eut une légère hésitation, et finit par répondre :

— J'ai rangé !

— Personne autre que vous n'est venu ?

— Personne que je sache. Désirez-vous que je m'informe au bureau ?

— Inutile. Il y a deux clefs. Vous aviez l'une. J'ai l'autre.

Le garçon fit mine de s'éloigner. Lauvoyer le prit par l'épaule et le fit tournoyer, comme une plume. En même

temps disparaissait, sur ce visage de graisse, l'air bonhomme qu'il affectait, masque de son âme redoutable et cruelle. Les yeux brillaient, durs. Il était devenu pâle.

— Reste... et attends !...

Il poussa la porte et pénétra chez lui. Il ne fit qu'un pas, s'arrêta et promena autour de lui un regard circulaire, d'une étrange acuité. Tout à coup, il se dirigea vers sa valise, en bois recouvert de toile, très commune et vieillie par l'usage... râpée et salie... Elle était sur un trépied... Tout à l'heure, cette valise dépassait le trépied, à gauche, d'une quinzaine de centimètres... Il la retrouvait le dépassant à droite d'à peu près la même longueur... En outre, le trépied faisait face — c'était une précaution qu'il avait prise — aux deux serrures de cuivre du milieu d'une commode... Il avait été dérangé... Ce n'était pas tout... Il avait accroché son chapeau à l'une des patères soutenant le rideau de la fenêtre... il le retrouvait à la patère opposée... Il le prit, examina le fond... un pli révéla qu'on avait tâté la coiffe... Ce pli n'existait pas... Ce n'était pas tout encore... La pendule n'avait jamais marché, ainsi que s'en abstiennent honnêtement toutes les pendules de tous les hôtels du monde entier... Il la retrouvait, marchant... on l'avait donc soulevée... déplacée... Le mouvement s'était répercuté au balancier... Tic, tac, tic, tac... La pendule marchait... faisait son devoir de bonne pendule... Lauvoyer se retourna vers le garçon :

— Tu l'as donc remontée ?

— J'ai cru faire plaisir à monsieur...

— Tu n'as oublié qu'une chose : c'est qu'il est sept heures et qu'elle marque midi, imbécile.

Tout à coup, il s'écria :

— Tiens, mon portefeuille qui a disparu !... Diable ! dix mille francs qu'on m'a volés...

Le garçon était interdit. Lauvoyer se planta devant lui et croisa les bras.

— Ainsi, voilà qui est convenu, c'est toi qui es entré ? Et pas un autre ?

— Dame ! monsieur... Mais quant au portefeuille...

— Tais-toi, idiot... Attends ma question... Combien t'a-t-on donné pour mentir ?

Le garçon parut se décider.

— Cinq louis.

— Très bien. En voici dix !... La vérité !... Quelqu'un est venu, pendant que j'étais chez M. Blancafort... Il a visité minutieusement jusqu'aux moindres choses qui se trouvaient ici... sans se douter que papa Lauvoyer est pur comme une jeune vierge, et que, s'il ne l'était pas, il aurait assez de malice pour ne rien laisser traîner derrière lui... Le signalement de cet homme ?...

— Je ne l'ai pas vu monter... Je ne l'ai pas vu entrer chez monsieur... Je l'ai rencontré dans l'escalier comme il redescendait. Il m'a glissé cent francs dans la main en me disant : « Si M. Lauvoyer s'aperçoit qu'on a pénétré chez lui et s'il t'interroge, tu répondras que c'est toi... » Et je n'en étais pas revenu de ma surprise que l'homme avait filé... D'abord, je voulus avertir au bureau... mais on m'aurait repris mes cent francs... probable... et, dame ! c'est une somme...

— C'est bon... le signalement... n'oublie rien...

— L'air d'un rasta... vêtu à la dernière mode... redingue... vernis à guêtre blanche... un faux col haut d'un demi-mètre... des gants jaunes... un gilet à pois... des breloques d'or à une chaîne grosse comme mon pouce... des cheveux noirs... une barbe noire... des yeux de singe... à peu près de ma taille... et puis, je ne suis pas dégoûté, mais ce qu'il puait le tabac ! !

— C'est tout ?

— Oui.

— Eh bien, fiche-moi le camp ! Et remercie-moi de ne rien dire... et de ne pas t'envoyer à la police !...

Seul, Lauvoyer réfléchit longuement. Il était intrigué. Quel était ce rasta ? Avait-il affaire à quelque grapilleur d'hôtels ? Ou un ennemi inconnu le surveillait ? Il haussa les épaules.

— A moins que ce ne soit Georges-Claude ?...

Mais cette idée le fit rire. En outre, le signalement donné se rapportait si peu à celui du frère de Ludovic ! Il finit par ne plus s'en préoccuper.

Le même soir, à onze heures moins un quart, une auto filait à vitesse modérée par le bois de Boulogne, désert, prenait le quai et venait stopper le long de la Seine, à cent mètres environ avant d'arriver au pont de Sèvres... Un gros chauffeur, à tenue correcte, débraya, sauta lestement sur la chaussée et entra dans la limousine, qui était vide. Ce fut un autre homme qui en sortit. Il en sortit un ouvrier serrurier, vêtu d'un pantalon de velours et d'un bourgeron de toile bleue, avec un gilet où pendait une chaîne d'acier. Pour coiffure, une casquette de drap maculée de taches. Sur le dos, le sac à outils, en cuir solide. Lauvoyer venait de changer de peau.

Il enchaîna une roue de l'auto, pour éviter qu'on la volât, consulta sa montre. Il était onze heures moins cinq. Il se dirigea vers le pont et s'arrêta au milieu en contemplation devant la Seine qui roulait tranquille ses eaux vertes. Deux bateaux seulement étaient amarrés sur le quai de Boulogne. Ce quai, le pont, tous les alentours étaient déserts. A peine, de loin en loin, sur la route de Versailles, des points lumineux aux rez-de-chaussée des

rares cafés. Le ciel était couvert, un petit vent frais venait de se lever.

Lauvoyer est là depuis cinq minutes à peine lorsqu'il remarque un passant, pauvrement vêtu, chaussé d'espadrilles, coiffé d'un chapeau mou et porteur d'une large sacoche, qui le frôle du coude, lui envoie dans le nez une bouffée de cigarette et traverse lentement le pont dans la direction de Sèvres.

— Ludovic est fidèle au rendez-vous...

Il lui laisse prendre de l'avance. Ludovic l'attendra au bas de la côte. Il a étudié le plan, ce qui lui a été utile, car le jeune hommme n'est pas familier avec Paris et ses environs.

Au moment où Lauvoyer va se mettre en marche, il se retourne... Un bruit de pas... C'est un homme maigre, osseux, vêtu de guenilles et qui court le long du quai... Tout à coup, un détail singulier... et Lauvoyer se frotte les yeux pour être bien sûr qu'il a bien vu... Le miséreux vient de s'arrêter de courir... Il a posé par terre la pointe de deux bâtons qu'il tenait sous le bras et il grimpe dessus.. Des échasses ? Oh ! que non pas ! Des béquilles ! Et le voilà, clopin-clopant, le pauvre diable, qui traverse le pont en suivant la chaussée...

— Il n'est pas plus béquillard que moi ! murmure Lauvoyer... Je m'en doutais !

Il retire de son gousset un court instrument d'acier dans les anneaux duquel il glisse ses doigts... C'est un coup-de-poing massif, mortel dans une poigne robuste... Le béquillard file au long des maisons, cherchant l'ombre... Deux fois il se retourne... Deux fois Lauvoyer a deviné, d'instinct, ce mouvement de défiance et s'est jeté dans une encoignure... Vingt pas, à peine, le séparent du faux mendiant... Soudain, le gros homme, si lourd d'apparence, se détend comme un ressort... bondit avec une légèreté inouïe, fantastique... retombe derrière le béquillard... son poing se lève et s'abat sur la nuque, avec la force d'une massue.

L'homme tombe, écrasé, le ventre par terre, sans un souffle, sans un cri...

— Il me semble que j'ai cogné un peu dur ! fait Lauvoyer.

Un regard autour de lui... Personne... L'obscurité... le silence... Il s'esquive...

L'avenue de Bellevue commence à la route de Versailles. Au moment où Lauvoyer apparaît, Ludovic semble se détacher d'un mur délabré qui clôt un terrain vague, en face d'un bâtiment qui porte avec orgueil : « Gendarmerie nationale ».

— Rien de nouveau ?

— Rien, mon fils, dit Lauvoyer avec la plus parfaite indifférence.

Ils montent la côte. Toujours la même solitude. La nuit y est complète. De très loin en très loin, seulement, un bec de gaz. Aucune rencontre.

— Ça marche, Lauvoyer... On dirait qu'on a fait le vide, exprès pour nous, dit Ludovic...

— Pas de fièvre ?...

— Pas la moindre émotion... Je vais là comme à une partie de plaisir...

Lauvoyer l'arrête brusquement et, à voix très basse :

— Nous y sommes !

Sur la côte, à la hauteur de la rue des Binelles, un chalet d'apparence modeste, s'ouvrant sur l'avenue par une grille. Dans les villas voisines, pas de lumière. Là-bas, derrière d'autres villas et d'autres jardinets, une masse noire, des arbres, un parc. Les becs de gaz sont loin.

— Villa des Rhododendrons... s'amuse à lire Ludovic, sur une plaque, au-dessus de la grille.

Lauvoyer lui serre la main. Chose étrange, le misérable paraît ému. Sa main est moite.

— Allons, fils... c'est ton coup d'essai... De la prudence et de la décision...

Déjà, Ludovic avait glissé la fausse clé dans la serrure de la grille... La clé tourne... Il pousse la grille qui s'ouvre lentement, sans faire de bruit.

Lauvoyer donne ses dernières instructions.

— Si tu m'entends siffler les premières mesures de la *Marseillaise*, c'est que tout sera tranquille... Si je siffle le *Chant du départ*, défile-toi au plus vite, garçon, et regagne l'auto...

Mais, Ludovic, impatient, ne l'écoute même plus... Il est entré et longe le mur garni de lierre, sans que ses espadrilles, par-dessus ses bottines, fassent crier le gravier... Le voici, rasé contre le perron, essayant d'ouvrir la porte de la villa... Ici, des difficultés qu'il n'avait pas prévues... Toute une combinaison de chaînes... Il sourit... hausse les épaules... choisit dans sa trousse une pince, un crochet, opère des pesées, écarte lentement les deux battants, fait glisser la chaîne... La serrure a cédé à la clé... Le verrou de sûreté à la pression s'est écarté du pêne... il se faufile dans l'ouverture avec la souplesse et l'ondulation d'un serpent... et il entre...

Le plan de la maison est dans sa mémoire, très présent, avec tous ses détails.

Il monte... ayant soin de suivre le mur au plus près pour ne pas faire crier le bois...

La chambre de Mme Gérard est à gauche... Il démasque sa lanterne sourde... Bon, c'est là... La chambre de la

domestique, là-bas, à l'autre bout du palier... Il referme sa lanterne et écoute... Il lui a semblé entendre un bruit très léger, imperceptible pour toute autre oreille que la sienne... Et chaque bruit, quel qu'il soit, n'est-il pas la menace d'un danger?... Oui, il ne se trompe pas... Le même bruit se reproduit... pareil à un froissement léger de papier...

Ludovic se couche sur le plancher, son œil au ras de la porte... et se relève.

Madame Gérard est en train de lire, dans son lit, sans doute... Par la fente filtre un rais de lumière. A chaque page qu'elle tourne on entend le même bruissement.

La situation est grave. Il faut patienter, jusqu'à ce que la femme soit endormie, ou brusquer les événements.

Il prit ce dernier parti.

Un félin ne ferait pas plus de bruit que Ludovic lorsqu'il s'approcha en rampant de la porte de la domestique. Il s'assure que cette porte est fermée à clé. Il colle son oreille. Rien. Si, un ronflement sonore. Celle-là, du moins, dort profondément. La clé est restée dans la serrure. Depuis longtemps cette précaution ne sert plus qu'aux cambrioleurs. Il introduit un léger instrument, pince la clé et, lentement, tourne en sens inverse. Aucun frôlement. Lauvoyer a un élève digne du maître. Il ouvre. C'est l'obscurité. On continue de ronfler. Il démasque sa lanterne. Le lit est tout près. Soudain, il referme.... Le ronflement a cessé... puis il reprend... De ce côté-là, rien à craindre. La besogne va être facile...

Sous les fenêtres de la villa, un sifflement doux lui arrive :

Allons, enfants de la Patrie

— Bon, tout va bien... Et je ne me sens pas plus ému que si j'étais au théâtre...

Il a bondi sur le lit, les deux genoux sur la poitrine de la dormeuse, ses mains autour du cou, pour étouffer les cris. Elle se débat, mais Ludovic est d'une force redoutable, insoupçonnée sous son élégance et sa sveltesse... Toute défense cesse. Elle est évanouie... Alors, il lui applique contre le visage une éponge imbibée de chloroforme...

— C'est classique, dit-il — avec un sang-froid effrayant — une autre fois, pour lui faire plaisir, j'essayerai le *mortiforme* du vaporisateur de Lauvoyer...

C'est fini. La vieille bonne a l'air d'un cadavre.

— A l'autre !

Il va se ranger contre le mur du couloir, tout contre une armoire épaisse et large qui le dérobera à la vue de madame Gérard lorsqu'elle sortira. Et là, pour attirer

celle-ci dehors, il se met à piétiner comme avec un bruit de lutte.

Une voix crie dans la chambre :

— Est-ce toi. Madeleine ? Que fais-tu donc ?

Le bruit de lutte continue. Alors madame Gérard apparaît, en chemise, en pleine lumière projetée par la porte ouverte. C'est une robuste femme d'une quarantaine d'années, un revolver à la main, calme et brave. Elle tourne le dos à Ludovic.

En un clin d'œil elle est renversée, un large foulard sur les yeux, son revolver arraché. Un coup sur la nuque d'une violence inouïe, l'assomme. Elle ne bouge plus. Et l'éponge de chloroforme fait lentement son office de mort. Un coup de pied au revolver l'envoie rouler sous l'armoire... Maintenant, Ludovic est libre... Il se relève, il entre... Il va ouvrir la fenêtre, prête l'oreille et sourit... Le même sifflement continue...

Le jour de gloire est arrivé.

Il tire les rideaux épais et il a la curiosité d'aller se regarder dans une glace.

Aucune trace d'émotion sur ce joli visage. Les yeux brillent d'un éclat insoutenable. Et il avise le coffre-fort, presque avec mépris. Six cent mille, c'est une somme, mais, comme l'a dit Lauvoyer, c'est juste ce qu'il faut pour de l'argent de poche... Lui, Ludovic, vaut mieux que cela ! Il consulte sa montre... onze heures un quart... Il n'a pas perdu de temps... alors, il s'attaque à la masse de fonte... achève ses préparatifs... place une cartouche légère du côté de l'ouverture... et se recule...

— Il y aura des trous... mais on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs.

A peine est-il dans le couloir qu'une sourde détonation retentit, avec des éclats du verre de la lampe. A la fenêtre, restée entr'ouverte exprès, rien ne bouge. La déflagration s'est amortie contre l'épaisseur des rideaux. Mais la glace est fendue. Le plancher est disloqué, du plafond des plâtras tombent en poussière. Ludovic promène la lumière de sa lanterne sur ces décombres et sourit.

Le coffre-fort est béant, penché du côté gauche, dans le trou du plancher... Ludovic, cette fois se hâte... là, un coffret... où sans doute sont les diamants.. Et c'est tout... L'armoire de fer ne contient pas autre chose... Il s'en empare, à demi aveuglé et étouffé par la fumée âcre et asphyxiante... Il enferme le coffret dans sa sacoche... Il va pour sortir et s'arrête brusquement...

Il lui semble avoir entendu des pas rapides, des murmures, qui venaient du jardin...

Mais Lauvoyer ?

S'il y a un danger, pourquoi Lauvoyer ne donne-t-il aucun signal ?...

Ah ! un sifflement au dehors... Et cette fois, Ludovic a un léger frisson... ce n'est plus la *Marseillaise* qui lui arrive de l'avenue, pour le rassurer... c'est le *Chant du Départ*, de mauvais augure, qui lui dit que le triomphe, sans doute, va s'achever péniblement :

La victoire en chantant, nous ouvre la barrière
La Liberté guide nos pas...

Le sifflement s'éloigne. Il paraît loin, déjà, très loin. On dirait que Lauvoyer prend la fuite.

On monte l'escalier... Il y a là plusieurs hommes... Pas une minute à perdre... Ludovic enjambe la fenêtre du palier, se laisse pendre pour raccourcir la distance, tombe sur de la terre molle d'un massif, se relève, s'élance vers la grille et bondit dans l'avenue... pendant que des voix hurlent du premier étage de la Villa des Rhododendrons.

— Le voilà ! Gare à vous ! Attention ! ! Tuez-le ! Tuez-le !

Un coup de revolver... une balle qui chante contre sa tête... il n'est pas atteint !...

Ludovic n'a rien perdu de son sang-froid. Dans l'ombre, descendant l'avenue en courant, il croit apercevoir des silhouettes... Dans l'ombre, il croit en apercevoir d'autres, qui montent... L'éveil est donné partout... Comment ? qui a pu deviner ? le trahir ? n'importe !

Il ricane :

— Et maintenant, vieux, pour ton début, il s'agit de te grouiller !...

L'avenue est barrée des deux côtés. En face de lui, une petite ruelle, étroite, se perdant parmi des murs bas, des jardinets, des clôtures en planches. Il s'y jette, mais sans doute qu'on a compris sa pensée, car deux gendarmes se dressent devant lui. Les poings de Ludovic se détendent à gauche, à droite... avec une force de catapulte. Les gendarmes roulent... abattus comme des roseaux. Mais ils ont aperçu le visage du jeune bandit...

L'un d'eux crie :

— Blancafort ! Blancafort ! !

Et l'autre, tout en se relevant :

— C'est Blancafort ! Je l'ai reconnu ! !

Ludovic est déjà loin. Pas si loin pourtant, qu'il ne puisse entendre les deux cris, et son nom, que l'on signale... Un moment, sans réfléchir, il reste interdit, malgré son terrible sang-froid. Comment ces gens peuvent-ils le connaître, lui, depuis si peu de temps en France, à Paris, et qui jamais n'avait mis les pieds à Sèvres ?... Mais

un souvenir le frappe... Son frère, en l'exhortant, ne lui a-t-il point parlé de Sèvres, de ses inventions, de ses travaux dans une retraite calme ?... Sans nul doute, ce cri de « Blancafort ! » c'est à Georges-Claude qu'il s'adresse.

Il éclate de rire, tout en courant :

— Un alibi ! Le voilà, parbleu ! Je ne pouvais rien souhaiter m'arrivant plus à propos...

Il s'égare dans un véritable labyrinthe de ruelles désertes, sur la côte. Toujours, partout, des murs, des grilles, des treillages, des clôtures en palisades. On le poursuit. Dans l'ombre, il entend des pas précipités, des clameurs qui s'appellent, s'interrogent, répondent : « Nous l'avons vu ! Il est passé là ! ! Blancafort ! C'est Blancafort ! » Il lui semble que quelques-uns ont fait un détour par des ruelles, et qu'il va se trouver entre deux feux... Il s'accroche au faîte d'un mur, s'enlève, saute dans un jardin à l'abandon, et trébuche contre un amas de pierres de démolition... Rapidement, il enlève des pierres, creuse un trou de cette façon, y jette sacoche et coffret, replace les pierres, traverse en courant le jardin, saute par-dessus un autre mur, un autre encore, grimpe au long des treillages, se perd dans des lacets inextricables... Il écoute...

Un instant de répit. Les voix se font lointaines. A-t-on perdu sa trace ?

— J'ai sauvé la caisse ! murmure-t-il... A présent, vieux, travaille pour ta peau !

Il tressaille ; un blasphème lui vient aux lèvres.

Les cris se rapprochent : « Par ici ! Par ici ! » mêlés à des aboiements joyeux...

— Ils ont amené un chien de police ! Ça va se gâter ! !

Et il reprend sa course au hasard, au travers des jardins et par-dessus les murs, se retrouve dans une ruelle, celle des Petits-Binelles, escarpée ; se jette dans une autre plus étroite encore, l'impasse des Porchères, est obligé de revenir sur ses pas, grimpe le long de la Sente-de-la-Plaine-Perdue, franchit la rue de l'Assaut, passe dans les jardins en friche, éveillant partout sur son passage des roquets qui hurlent furieusement et dont les cris guident ceux qui le poursuivent... puis, tout à coup, après des tours et des détours, après une dernière escalade, une dernière chute, le voici à l'angle d'un vaste terrain vague, où tout a été rasé avec soin, semé de gravier fin entassé comme du macadam et qui domine la côte, avec, en face, les coteaux qui bordent la Seine, où la lune qui se lève éclaire d'élégantes villas... Au fond du terrain, près de la rue des Binelles, une maison modeste, dont le premier étage est vivement éclairé... avec des silhouettes d'hommes qui passent et repassent, se détachant en ombres sur la clarté des lampes...

A l'angle du mur, Ludovic reste dans l'obscurité... tout contre un bâtiment en bois, sorte de hangar, accoté contre le mur et contre la rue.

Il n'entend plus ni les bruits de pas, ni les courses effrénées à l'hallali d'un l'homme... ni les clameurs des gens lancés à ses trousses...

Plus rien, que quelques abois des roquets, furieux d'avoir été interrompus dans leur repos et qui, par-dessus les jardins, les clôtures et les villas se répondent... Puis, tout cela finit par se taire, par se calmer... Tout semble indiquer qu'on a abandonné la poursuite...

Est-ce bien sûr ?...

Dans tous les cas, il serait imprudent à Ludovic de se risquer au dehors. Mieux vaut attendre... Dans une heure, dans deux heures, il s'aventurera de nouveau, gagnera le bord de la Seine, descendra le long des quais, jusqu'à ce qu'il rencontre l'auto de Lauvoyer...

Il respire.

— Ouff ! Quel joli début ! ! !

Il tire son mouchoir et s'essuie le front... Il a chaud, mais il n'est pas ému. Pas un instant le sang-froid ne l'a abandonné... Il sourit... son sourire est cruel... ses yeux luisent dans l'ombre comme ceux d'un fauve... Et pour la première fois de la soirée, il cherche dans sa poche son revolver, soulève la détente rabattue contre la sous-garde, fait glisser le bouton de sûreté, et le remet ainsi dans son veston, prêt à faire feu...

— A la dernière extrémité, bien entendu... Mais enfin, s'il le fallait ! !

Cependant, les silhouettes qui, là-bas, vont et viennent dans la clarté des fenêtres l'inquiètent... Quelqu'un sortira tout à l'heure... On pourrait l'apercevoir... Il se glisse le long du hangar, rencontre une porte, l'ouvre et disparaît... Où est-il entré ? Il veut s'en assurer, fait craquer des allumettes... et il a peine à retenir un cri de stupéfaction.

Au milieu du hangar, un aéroplane, de huit mètres sur huit environ, gréé, prêt à s'envoler... Ici et là, des étaux, une ou deux forges portatives, des tours, des fraiseuses, perceuses, des scies à rubans, des toupies, des planches de frêne ou d'acajou ou des bois d'icori... des toiles de rechange caoutchoutées... Et sur un établi, une canne oubliée, une canne à poignée damasquinée, qu'il a remarquée dans la journée entre les mains de Georges-Claude.

Et, cette fois, le cri lui échappe, d'une surprise qui le rend éperdu :

— Je suis chez mon frère ! !...

Et maintenant qu'il était en sécurité, au moins pour un certain temps, Ludovic réfléchissait.

Ce plan si bien combiné, par Lauvoyer, comment avait-il

pu échouer ? D'où était tombé le grain de sable qui avait arrêté tous ces rouages qui semblaient fonctionner à merveille ?

En deux mots, donnons-en l'explication :

Le jardinier Colibrit, sur la dépêche qui lui annonçait la mort de son frère, marchand de bestiaux à Angers, avait fait sa valise et s'était hâté d'aller à Paris prendre le premier train.

Le premier train partait à six heures trente du soir, quai d'Orsay.

Il arrivait à Angers à minuit quarante minutes.

Une fois sûr que son homme était parti, Lauvoyer fut complètement rassuré. A Angers, Colibrit apprendrait tout de suite que son frère n'était même pas malade. Mais, en supposant qu'il flairât un piège tendu pour l'éloigner de sa maîtresse, celle-ci, à cause de la nuit, ne pourrait être avertie ni par une dépêche, ni par un coup de téléphone. Le premier train, ramenant Colibrit à Paris, ne partait d'Angers qu'à quatre heures quarante du matin pour être à Paris à onze heures cinquante-cinq. De toute façon, Lauvoyer avait donc la certitude qu'ils ne seraient pas dérangés.

Il comptait sans un hasard — un hasard bien simple, que voici :

Colibrit prenait à six heures trente le train d'Angers. Comme il n'avait pas eu le temps de manger, il descendit aux Aubrais, à huit heures trente et une, et courut chercher un panier au buffet.

En entrant, il bouscula deux hommes qui en sortaient et dont l'un criait joyeusement : « Hé ! C'est Saturnin ! ! »

Colibrit se retourna, laissa échapper un cri de stupéfaction, et resta bouche ouverte, yeux dilatés.

Il se trouvait devant son frère. Des explications rapides furent échangées. Colibrit avait gardé la dépêche funèbre. Il la montra. Le frère se mit à rire, se tenant les côtes.

— Regarde bien et dis-moi si j'ai envie de casser ma pipe !...

La pensée d'un attentat dont sa maîtresse pourrait être victime traversa le cerveau de Colibrit. Son frère voulut le retenir, mais le brave homme était déjà loin, reprenait sa valise qu'il avait laissée dans le compartiment du train d'Angers, et sautait, comme un fou, dans le train qui démarrait à la même heure, dans la direction de Paris.

Colibrit était arrivé à huit heures trente et une...

Il repartait à huit heures trente-quatre, laissant sur le quai son frère ébahi et gesticulant.

En chemin, Colibrit s'informa. On lui apprit qu'il serait quai d'Orsay à dix heures quarante-quatre. Mais on lui apprit également que s'il ne s'était pas tant hâté, il aurait

pu profiter du rapide de huit heures quarante-trois, qui l'eût déposé à Paris avant dix heures et demie. Il eût gagné vingt minutes. Et la vie de sa maîtresse ne dépendait-elle pas de ces vingt minutes-là ?

Enfin, il était trop tard. Il se résignait, se rongeant les poings.

Chose invraisemblable, il n'y eut pas une minute de retard à l'arrivée en gare d'Orsay.

Il se jeta sur l'escalier roulant, perdit une minute à ouvrir sa valise à la douane. Et le voici sur le quai, en quête d'une auto-taxi. Il n'en voit pas. Il monte dans un fiacre.

— Cent sous, cocher, et à fond de train jusqu'à la Madeleine !

A la Madeleine, une vingtaine d'autos stationnent. Il n'a que l'embarras du choix. Il saute dans la première... A toute vitesse... Dix francs de pourboire...

Et il s'installe près du chauffeur, en consultant sa montre : il a perdu sept minutes, depuis l'arrivée du train d'Orléans. Il soupire. Pourtant, pouvait-il faire mieux ?

— Combien vous faut-il de temps, pour aller à Sèvres ?

— Vingt minutes.

Colibrit calcule et soupire encore. Il ne sera pas au bas de l'avenue de Bellevue avant onze heures un quart, au plus tôt. Arrivera-t-il à temps ? Il a fait son devoir. L'auto-taxi file à grande allure. A pareille heure, plus d'encombrement. On a gagné trois minutes au pont de Sèvres. En bas de la côte, Colibrit avise deux gendarmes qui rentrent d'une tournée. Il y a aussi quelques promeneurs, des ouvriers, qui sortent d'un café. Il fait appel à leur aide, les suppliant. Cependant, il n'est pas sûr qu'un crime soit commis. L'instinct seul le guide.

Et son instinct ne l'a pas trompé. On l'a vu. On sait le reste.

. . . .

Ce même soir, Georges-Claude recevait chez lui, dans une causerie intime, trois amis confidents de ses rêves et de ses efforts : Léon Manivieux, ancien élève de l'école des Arts et Métiers, son condisciple; le docteur Lormier ; Gauthier Soubise, capitaine détaché à l'école d'aérostation de Chalais-Meudon. Il les avait mandés tous les trois, par téléphone, en sortant de l'Hôtel des Deux-Mondes, après son entretien avec Ludovic. Ils avaient dîné et prenaient le thé servi par la mère Redoux, femme de ménage de Georges.

Pendant toute la soirée, Georges-Claude avait donné les marques de la tristesse la plus profonde. A plusieurs reprises, les autres s'en étaient émus.

Il avait souri, en paraissant s'éveiller d'une rêverie accablante.

— Enfin, dit Soubise avec une certaine crainte, vous nous avez fait venir ce soir, Georges, en nous avertissant qu'il s'agirait de choses graves. Or, nous vous voyons très triste et très préoccupé. Avez-vous éprouvé des déconvenues après vos dernières et admirables expériences à l'aérodrome de Juvisy ? Elles nous avaient semblé concluantes. Que s'est-il passé depuis lors ?

— Un événement qui bouleverse ma vie... dit Georges dont la voix se brisa... à tel point que je suis obligé d'abandonner tous mes projets, pour longtemps peut-être, si ce n'est pour toujours... Ce n'est pas du drame tragique de la Roche-Aiglon que je veux parler...

Ils se rapprochèrent de lui :

— Abandonner tes projets ? Laisser à d'autres peut-être la gloire de tes inventions ? Ne point montrer au monde le merveilleux spectacle de ton appareil si souple, si obéissant, qu'on le dirait animé d'une vie réelle, comme si du sang véritable courait, par son moteur, tout le long de son fuselage, de ses haubans et de ses ailes ?

— Oui, j'abandonne tout.

— Des peines de cœur ? fit Manivieux. Je suis philosophe et je te consolerai.

— Besoin d'argent ? fit Soubise. Je suis riche et je vous aiderai.

— Neurasthénique ? fit Lormier. Je suis médecin, je te guérirai.

— Rien de tout cela.

— Alors quoi ?

Georges-Claude secoua la tête, résigné :

— Je ne peux vous dire mon secret. Il est si terrible qu'il emportera peut-être ma vie !

Les trois jeunes gens restèrent troublés. Le hasard les avait réunis. Ils s'étaient reconnus dans la foule comme se reconnaissent ceux qui sont ardents et généreux, dont la pensée est haute. Ils s'aimaient.

— Mon acte de renoncement, ce n'est pas sans désespoir que je l'accomplis. Vous n'ignorez rien de mes travaux. Je vous ai fait partager ma foi et vous auriez presque le droit de m'en demander compte. Vous savez ce que j'ai voulu, et ce que j'ai obtenu. J'ai trouvé et fabriqué la turbine à explosions, à air liquide. Condensation d'essence, circulation d'eau, cylindres, pistons, bielles, elle supprime tout, et j'ai résolu le problème de l'équilibre automatique, non sur le papier, mais dans l'espace. Il restait quelques détails à trouver, après nos récentes expériences de Juvisy. Je les ai trouvés. L'oiseau qui repose dans mon hangar est prêt à prendre son vol et à se conduire, en

plein ciel, comme les êtres de plumes, de chair, d'os et de sang qu'il y rencontrera. Avec sa turbine de vingt kilos pour quarante chevaux, la *Sonia* — le nom de ma pauvre mère — fera aisément cent kilomètres à l'heure, sans fatiguer, sans bruit, en signalant à peine son passage mystérieux et redoutable par le léger sifflement de ses hélices en vibration. C'eût été une belle journée de triomphe. Je ne triompherai pas. J'ai accepté une mission bien autrement grave, pleine de tristesses, d'angoisses, d'incertitudes, où je serai sans doute vaincu, mais où j'aurai fait mon devoir...

— Cette mission, Georges ?... Est-elle si sacrée...

— Ne m'interrogez pas. Je répète que je ne puis rien vous dire... Je vais partir... Auparavant, je veux vous confier mes plans, les solutions de mes problèmes... Tous mes papiers si précieux qui peut-être bientôt ne seraient plus en sûreté chez moi... Vous les garderez comme un dépôt que je confie à votre honneur... Demain, la *Sonia*, démontée vertèbre par vertèbre, ne pourra plus trahir mon secret... Et ma mission terminée, triomphant ou vaincu, lorsque je reprendrai ma vie d'autrefois, je reprendrai mon travail où je l'abandonne, si mes idées sont restées neuves et si, dans l'intervalle, d'autres ne les ont pas eues... Veuillez m'attendre quelques minutes... Ensuite, nous nous séparerons... Et que votre amitié me soit fidèle...

Il les laissa alarmés, si interdits, que ce fut en silence qu'ils attendirent son retour... si préoccupés de ces paroles qu'ils ne s'aperçurent pas, tout d'abord, que les minutes succédaient aux minutes, et que Georges-Claude ne reparaissait pas...

Georges était entré dans son cabinet de travail, y avait réuni des dossiers, dessins, cartons, et s'apercevant que des pièces lui manquaient, laissées dans un bureau du hangar, il était sorti, avait traversé le terrain vague, en emportant une lampe allumée.

Dans le hangar, il posa la lampe, et marcha droit vers le bureau, dans un angle.

Il eut un cri de stupeur... presque d'épouvante.

Assis sur l'établi, jambes pendantes, les mains dans les poches, un homme le regardait en souriant.

— Ludovic ! ! que viens-tu faire ici, malheureux ?... Me voler !...

— Tais-toi, Georges, et écoute ! dit le misérable, dont la voix était à peine voilée par l'émotion... Te voler, non... Il faudrait être plus savant que je suis pour profiter d'un pareil vol... Et en outre, je ne connaissais même pas ton adresse... Mais, c'est drôle tout de même le hasard... Je suis venu cette nuit à Sèvres pour y faire un coup... Ça marchait bien d'abord... Ça n'a plus marché ensuite...

Pincé, quand j'emportais le magot !... Poursuivi, traqué comme un chien enragé, me voilà !... Je suis chez toi. Je m'en doutais... Tu ne l'aurais jamais su sans ton arrivée soudaine... Je patientais... attendant que ma piste fût perdue... et que les rues fussent redevenues tranquilles...

Tout à coup, il tressaillit, il fit un bond vers la porte ouverte et écouta...

Au loin, un chien donnait de la voix, joyeusement. On avait retrouvé sa trace ! ! Très loin, encore !

— Ils seront bientôt ici... et comme il est probable que dans toutes les rues, ruelles, jardins, terrains aux alentours, ils ont aposté des hommes, je ne peux plus filer de chez toi sans courir le risque de me faire prendre, comme dans un filet... Toi, frère, veux-tu me sauver ?...

Le sauver ?... Oui, malgré tout, puisque la lettre sanglante l'avait ordonné... « Au prix même de ton bonheur ! », la lettre de la mère agonisante. Le sauver, oui, parce que c'était son frère !... Le même sang !... Un autre lui-même !...

Mais comment ?

Et foudroyé par la soudaineté de cette apparition, il se taisait, il perdait la tête... en proie à une sorte de terreur... Du premier coup, leur vie se posait ainsi à tous deux... Est-ce bien ainsi que l'avait compris la pauvre Sonia ? Elle avait prévu qu'il fallait empêcher les crimes. Elle n'avait pas prévu que Georges-Claude empêcherait les châtiments...

— Te sauver, soit. Je vais essayer. Je le puis... Mais je te sauverai à une condition...

— Sans condition... Je devine ce que tu veux me faire promettre. Si j'étais lâche et hypocrite, je ferais semblant d'accepter, avec la volonté de ne pas tenir mon serment... Je refuse... Tu es libre... Mais décide-toi vite... Il me semble que la voix du chien se rapproche...

Georges appuya les deux mains sur ses yeux, dans une crispation de désespoir et ne retint pas un sourd sanglot. farouche :

— C'est notre mère qui va te sauver, dit-il... Puisse ce souvenir t'amener des remords et te faire revenir au bien... Regarde !

Il approcha la lampe du corps de l'aéroplane et montra une petite plaque de cuivre sur un des leviers et Ludovic put y lire, avec un rapide battement de paupières qui vint trahir malgré lui, à la surface, un peu de son émotion, ce simple nom :

« Sonia »

La voix du chien se faisait plus distincte. Toutefois, de temps en temps, on ne l'entendait pas. Il était en défaut,

perdant la piste au long des murs sautés par Ludovic et dans les ruelles pierreuses où s'effaçait le sentiment du gibier humain, mais on ne percevait encore aucune rumeur des hommes. Pourtant, il fallait se hâter.

— Enlève tes vêtements... prends les miens... vite !... changeons...

Docilement, Ludovic obéit. Cela fut fait en quelques secondes. Devant une petite glace, au-dessus de la lampe, ils approchèrent leur visage... Vraiment, la ressemblance était extraordinaire, presque surnaturelle. Seulement, Georges était très pâle, tandis que Ludovic restait calme et souriant.

— Il faut que tu saches qu'on a cru te reconnaître pendant que je m'échappais de la villa... J'ai entendu des clameurs parmi lesquelles ton nom était prononcé... « Blancafort ! Blancafort ! »

— Qu'importe !... qui donc connaîtrait l'existence des deux frères ? Et mes amis qui m'attendent chez moi ne vont-ils pas affirmer que je ne les ai pas quittés ?... Ludovic, pour cette nuit et jusqu'à demain, tu deviens Georges-Claude... Joue ton rôle... Ecoute et ne perds pas un détail...

Fiévreusement, il le met au courant de ce qui s'est passé chez lui, tout à l'heure, de sa tristesse, de l'abandon de ses travaux, à la veille de la victoire... sans révéler le secret de sa brusque et mystérieuse décision... Il lui dit ce qu'il était allé chercher dans son cabinet, ses plans, ses calculs, ce qu'il était venu chercher au hangar, d'autres plans, d'autres calculs... qu'il voulait remettre à ses amis en dépôt... mais il se hâte... la voix étouffée, car voici que le chien de police paraît tout près, maintenant, et l'on entend les cris des hommes, enragés, dans leur poursuite... et parmi ces cris, Georges-Claude, en frémissant de douleur, et de honte, saisit son nom : « Blancafort ! Blancafort ! »

Il faut pourtant qu'il précise certains détails...

— Trois amis m'attendent... Ce sont eux, sans le savoir, qui vont dérouter la justice... Le plus petit, Lormier, un médecin ; le blond, Manivieux, un ingénieur... tu les tutoies tous les deux... L'un Henri, l'autre Gaston ; le troisième, officier, Gauthier Soubise... Celui-là, je ne le tutoie pas... m'entends-tu ? Il y va de ton honneur, du mien, de notre vie...

— Mais toi, toi, Georges ? Que vas-tu faire ?

— Je t'ai dit que notre mère Sonia te sauverait. Ne t'occupe plus de moi. Prends cette lampe, va rejoindre mes amis... Va-t-en, va-t-en... Dans quelques minutes, il sera trop tard...

Ludovic obéit. Il est toujours maître de lui. Son sang-

froid est absolu. Il s'élance, mais Georges a eu le temps de lui dire encore :

— Demain, à l'Hôtel des Deux-Mondes ! Toute la journée !...

Ils se séparent.

Lentement, sans se presser, les papiers sous le bras, Ludovic traverse le terrain vague en se dirigeant vers la maison. Il repasse en son esprit tout ce qu'on vient de lui dire, car il va falloir jouer serré... Avant d'entrer, il se retourne... Là-bas, dans la nuit, tout au fond du vaste terrain, il croit voir remuer une chose fantastique... des ailes d'un oiseau immense qu'on dirait prêt à prendre son vol... et autour desquelles s'agite un homme, dans la fièvre, allant et venant...

Alors, seulement, il comprend le projet de Georges-Claude et murmure :

— Décidément, il est très fort !... c'est un adversaire dont il faudra nous défier...

La porte du cabinet de travail est ouverte, au rez-de-chaussée. Il y dépose la lampe, avise les plans et les dossiers réunis sur le bureau, les classe tranquillement et les serre dans deux courroies à boucles... De temps en temps, il s'arrête pour prêter l'oreille... Cette fois, il n'y a pas de doute... Le large cercle établi par les rabatteurs de gibier humain autour de la maison s'est rétréci avec méthode, sans qu'un coin ait été oublié... Tout autour, ce sont des cris d'appel, de joie et de haine... L'homme qu'ils pourchassent depuis une demi-heure, ils vont le prendre là, au gîte...

— Ça sera pour une autre fois ! murmura le jeune bandit.

Et tranquille, composant son visage, il monte l'escalier, les dossiers sous le bras... Un peu de lumière, par la porte entrebâillée, lui indique le petit salon. En ce moment et par un miracle de volonté, il n'y a plus là rien de Ludovic. Il n'y a plus que Georges-Claude. Si les yeux tout à l'heure étaient différents encore, ils ne diffèrent plus maintenant... C'est le regard du frère, énergique et doux.

Il pousse la porte et entre, résolu :

— Voici, dit-il, les plans que j'ai cherchés... que je vous avais promis... et que je vous confie...

S'il y a, malgré lui, un très léger frémissement dans sa voix, ils n'y prennent même pas garde. N'est-elle pas naturelle, cette émotion, chez Georges, après tout ce qu'ils ont entendu ? Puis, d'où viendrait le moindre doute, quand ils voient leur ami s'approcher de chacun d'eux, pâle et triste :

— Adieu, Henri, dit-il à Manivieux... Ne m'oublie pas !... ni toi, mon cher docteur... ni vous, mon cher Sou-

bise... Souvenez-vous seulement d'une chose... c'est que je suis très malheureux ! !...

Il y avait je ne sais quoi de terrible dans l'art parfait de cette étrange comédie... Pas une hésitation chez Ludovic... Il était venu se mettre en pleine lumière... Il regardait ses amis tour à tour... Il essayait de leur sourire et son sourire était navré...

Du reste, ils ne demeurèrent pas longtemps en tête à tête.

Tout à coup éclatent autour de la maison des cris de rage, des imprécations... qui partent de la rue, des environs, de derrière le mur de clôture, comme si des bandes de sauvages étaient arrivés là sans bruit, pour faire irruption soudainement.

— A mort, le Blancafort, à mort ! ! !

Ludovic se précipite à la fenêtre, l'ouvre, se penche... et lui-même jette un cri de désespoir en montrant, hagard, à ses amis, qui se pressent derrière lui, un inoubliable spectacle... Un aéroplane venait de s'enlever en spirales dans le vaste terrain, passait au-dessus du mur, se haussait au-dessus des arbres avec une aisance admirable et là-haut, après avoir ralenti, piquait brusquement vers la vallée de la Seine... où il disparaissait, noyé dans les nuages, dans l'obscurité... faisant corps avec la nuit...

Alors, Ludovic étendit les mains comme pour le retenir... Il eut un sanglot, le terrible comédien, sanglot de désespoir, de rage impuissante contre l'Inconnu qui emportait ainsi dans l'espace son secret, le fruit de ses veilles, de tant de rêves et de tant de labeurs...

— Volé ! Volé ! bégaya-t-il.

Et il tomba inanimé entre les bras de ses amis non moins affolés que lui !...

Au même instant, on heurtait à la grille, on sonnait, et sans attendre, une vingtaine d'hommes faisaient irruption dans le terrain et accouraient vers la maison. Les deux gendarmes, malmenés par Ludovic, étaient du nombre, et le commissaire de police, qu'on était allé réveillé, les précédait. Il y avait là un flagrant délit qu'on devait poursuivre partout.

Les gens restèrent en bas. Le commissaire et les gendarmes montèrent.

Lentement, sous des soins amicaux, Ludovic reprenait connaissance. Il se souleva péniblement, regarda le commissaire, interrogea d'un coup d'œil ses amis consternés et demanda enfin :

— Que se passe-t-il donc et que veulent ces hommes ?

Et soudain, paraissant se souvenir, il fondit en larmes :

— Ah ! monsieur, dit-il au commissaire, que n'êtes-vous arrivé plus tôt, vous auriez empêché un grand crime...

J'ai vu depuis quelque temps rôder autour d'ici des figures suspectes... Je me savais entouré d'espions, à la piste de l'invention dont j'étais si fier... Vous avez vu vous-même comme ils viennent de réussir, avec une audace inouïe... Votre présence à cette heure, chez moi, me prouve que vous aviez été averti de leur projet... Que ne vous êtes-vous hâté !...

Le commissaire de police paraissait assez indécis :

— Vous êtes bien Georges-Claude Blancafort ?

Ludovic haussa les épaules non sans une surprise évidente et répliqua :

— Pourquoi cette question ? Ne me connaissez-vous pas ? Et vous, mes braves, dit-il en se tournant vers les gendarmes, je vous rencontre souvent au bas de la côte et ma figure doit vous être familière ? Encore une fois, que se passe-t-il ?... Vous envahissez ma demeure comme une bande d'insurgés, en pleine nuit... Vous m'examinez avec défiance... J'ai le droit de savoir...

Et Ludovic parlait avec une dignité froide et hautaine.

Un des gendarmes murmurait en s'adressant à son camarade qui se grattait la moustache :

— C'est sûrement M. Blancafort... N'y a pas à se tromper.

— Et c'est lui, fit le commissaire, que vous avez vu sortant de chez madame Gérard ?

— C'est lui... à moins, tout de même, que nous n'ayons eu la berlue...

Ludovic s'impatientait. Ses amis manifestaient à haute voix leur surprise indignée.

— Monsieur, dit le commissaire, il y a ici cinq ou six personnes qui vous ont aperçu au moment où vous vous êtes enfui, à onze heures un quart environ, de la Villa des Rhododendrons, que vous veniez de dévaliser... Vous allez donc me suivre et vous vous expliquerez demain...

Un rire homérique, un rire éclatant, inextinguible, l'interrompit. Manivieux était tombé sur un fauteuil, en proie à une crise... Soubise et Lormier en faisaient autant... Seul, Ludovic restait grave et ne prenait point part à cette hilarité !

— Monsieur, dit-il, vous êtes victime, vous et ces braves gens, d'une méprise fâcheuse encore plus pour vous que pour moi... Je ne suis pas le cambrioleur que vous poursuivez... Je ne vous en donnerai pas d'autre preuve que celle-ci : veuillez consulter ces messieurs qui ont passé la soirée chez moi.

— Monsieur le commissaire, dit Soubise, si ce n'était pas si triste, après tout, ce serait vraiment très amusant et vous nous pardonnerez notre accès de gaieté... Nous sommes arrivés chez Georges-Claude à sept heures. Nous

avons dîné. Nous avons causé. Nous avons fumé. Nous avons pris le thé. Et nous ne nous sommes pas séparés, fût-ce durant cinq minutes... Voici ma carte... Tout à votre disposition...

Les deux autres ne purent que répéter les mêmes paroles.

Les gens restèrent interdits, avec une mine piteuse... Deux ou trois regardaient la sortie... Il était évident qu'on venait de faire une de ces bévues à scandale qu'on reproche souvent à la police, lorsque, tout à coup, une tête maigre, énergique, passa dans l'entrebâillement de la porte...

Et Colibrit, car c'était lui, insinua :

— Une chose bien simple, pour être sûr... on n'a qu'à appeler le chien...

Tout le monde avait les yeux fixés sur Colibrit. Personne ne regardait Ludovic et ce fut heureux pour lui, car son émotion l'eût trahi. Elle n'eut que la durée de l'éclair. Lorsque les yeux se reportèrent sur lui, il était redevenu maître de lui, calme, et triste... Mais quelle terrible angoisse !... Si Colibrit avait pu lire, dans cette âme de bandit, la haine sauvage qu'il venait, par un seul mot, d'y faire naître, il se fût enfui, épouvanté...

Des voix criaient, en bas, dans la foule ameutée, qui excitait le chien :

— Ici, Marengo, par ici, mon toutou ! cherche bien ! Pille ! Pille !

Un galop dans l'escalier et Marengo bondit dans le salon, glissant de toutes ses griffes sur le parquet ciré. Chez Ludovic, le sang s'était arrêté. Le cœur cessait de battre. Et pourtant, il eut l'audace, en cette minute vraiment horrible, de s'avancer vers le chien, en se détachant du groupe de ses amis.

Il venait, de lui-même, subir l'épreuve...

Ce fut rapide... Ce fut angoissant au possible...

L'animal le flaira, remua la queue, et finit par se coucher, indifférent... Les vêtements de Ludovic, imprégnés de l'odeur de Georges-Claude, ne rappelaient rien à son flair...

Le bandit était sauvé.

Tous les gens descendirent, s'éloignèrent, la tête basse, honteux de leur erreur.

— Monsieur, je vous demande pardon, fit le commissaire, gêné.

— Et moi, monsieur, je ne vous pardonne pas ! dit sèchement Ludovic.

Et il le congédia, du geste. Une violente rougeur empourprait son visage. Son cœur, qui s'était remis à battre à grands coups, lui faisait mal. Il alla s'accouder

à la fenêtre où il respira, à plusieurs reprises, profondément.

— Mes amis, dit-il enfin, l'événement de ce soir simplifie beaucoup mon existence. L'audacieux bandit qui m'a volé mon secret sera-t-il retrouvé ? Je crains bien que non. Il a sûrement des complices, il a des points de repère où ils l'attendent, depuis longtemps préparés au succès de leur entreprise. La *Sonia* sera détruite après avoir été examinée, étudiée minutieusement dans tous ses détails, photographiée sous toutes ses faces... Après quoi, on se contentera d'enlever la turbine facilement transportable. La copier ensuite et refaire l'appareil à l'étranger sera un jeu d'enfant. Je vous avais dit tout à l'heure que ce jour était la fin de mes rêves. Je ne croyais pas si bien dire et c'est vraiment la fin plus complète que je ne l'avais prévue.

— Ta résolution reste la même ? Ce drame n'y change rien ?

— Rien ! cela ne se peut. Et qui sait — acheva Ludovic avec une profonde mélancolie — si cela ne vaut pas mieux ainsi, puisque je ne laisserai derrière moi, pour accomplir ma mission, ni préoccupations, ni regrets.

— Tu comptes ne tenter aucun effort pour retrouver ton appareil ?

— J'irai demain à la préfecture de police, certes, mais sans espoir... Adieu, mes amis... Je suis bouleversé par cette catastrophe, et aussi un peu troublé, je l'avoue, par cette accusation singulière un instant portée contre moi... La foule, quand elle se trompe — et Dieu sait si elle se trompait ! — déchaîne parfois des catastrophes irrémédiables. Sans vous, j'étais bel et bien arrêté, et peut-être perdu, en dépit de ma vie de probité et de labeur.

Et, leur serrant les mains, dans une étreinte où passa toute son âme :

— Adieu, Gaston... Adieu, Henri... Adieu, mon cher Soubise !... Laissez-moi seul... J'ai besoin de réfléchir... J'ai besoin de pleurer...

Ils se retirèrent.

Le calme le plus absolu régnait maintenant autour de la maison. Les trois jeunes gens regagnèrent l'avenue et remontèrent vers Bellevue pour aller prendre le train, Soubise rentrant à Chalais-Meudon, Manivieux et Lormier retournant à Paris.

Ils firent le trajet en silence, très absorbés. De temps en temps, l'un d'entre eux s'arrêtait, plongé dans des réflexions profondes, les yeux fixés sur le sol et n'écoutant plus les deux autres qui l'appelaient :

— Soubise ! Soubise ! Tu vas manquer ton train, cher ami !...

Alors, il se réveillait et se hâtait de les rejoindre. Mais

cette attitude devint de plus en plus singulière au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient de la gare... Si bien que Manivieux l'interrogea :

— Voyons, tu as sur le cœur quelque chose que tu n'oses pas nous dire...

Soubise fut longtemps à répondre. Il regardait tour à tour ses deux compagnons avec une indécision étrange. Il parut à la fin se décider :

— C'est que, ce que j'ai à vous dire est si extraordinaire... si déconcertant... que, vraiment, j'ai peur que vous ne vous moquiez de moi... Mais tant pis, je ne veux pas garder pour moi le soupçon qui m'est venu... Vous autres, n'avez-vous rien remarqué chez notre ami Georges-Claude, à partir du moment où nous ayant quittés pour aller chercher ses dossiers, il est revenu pour nous les remettre ?...

— Rien d'anormal... pour ma part, dit Manivieux.

— Rien non plus, dit Lormier, en ce qui me concerne.

Soubise hocha la tête. Il hésitait encore. On l'entendit qui murmurait :

— Pure folie, évidemment... Comment pourrait-on imaginer...

— Mais parle, Soubise, parle, tu nous fais bouillir...

— Eh bien, dit l'officier... pendant le cours de la soirée... je ne sais trop pourquoi j'avais fait la remarque que Georges-Claude portait des bottines vernies... Peut-être ai-je fait cette remarque parce que ces chaussures chantaient à chaque pas, comme il arrive parfois à des bottines neuves... Enfin, peu importe... Je suis sûr d'avoir vu et de ne pas me tromper... Eh bien... c'est ici que j'ai besoin de toute votre indulgence, mes amis... Lorsque, après une absence assez longue, Georges-Claude est rentré au salon, — où avais-je l'esprit pour m'attarder à des remarques pareilles ? — je me suis aperçu qu'il portait des bottines jaunes...

Manivieux et Lormier considérèrent Soubise avec une certaine crainte...

— Dis donc, voudrais-tu te payer notre tête ?...

— Vous ne me croyez pas ?

— Mais si, parfaitement, au contraire... Bottines vernies, bottines jaunes, fit Lormier en riant... Est-ce que ces événements t'auraient troublé la cervelle ? Georges avait sans doute des bottines neuves qui lui faisaient mal aux pieds... Il a éprouvé le besoin d'en changer et de se mettre à son aise... Mon capitaine, il faut vous soigner... C'est grave !

— Pure folie, répétait Soubise... C'est certain...

Manivieux réfléchissait, lui aussi. Peut-être que de vagues observations, indéfinies, flottantes, lui revenaient en ce moment à l'esprit... Il les exprima tout à coup :

— Dis-nous le fond de ta pensée, ami... Nous aimons trop Georges pour que rien de ce qui le touche nous soit indifférent...

Alors Soubise murmura très bas :

— L'homme que nous avons revu, à la fin de la soirée, n'était pas Georges-Claude !

. . . .

Ludovic avait éprouvé un profond soulagement en entendant la grille se refermer sur les trois amis. Il comprenait combien sa situation était délicate, périlleuse, et qu'il était à la merci du détail le plus intime et le plus vulgaire.

Un va-et-vient dans la cuisine, l'entrée et la sortie de la mère Redoux qui faisait quelques rangements, lui apprirent que tout danger n'avait pas disparu.

— Vous pouvez vous retirer, ma bonne, je n'ai plus besoin de vous, ce soir. Demain, vous me laisserez dormir... Je tombe de fatigue... Vous ne me réveillerez qu'à neuf heures...

— Bien, monsieur... C'est la première fois que monsieur se réveillera si tard et qu'il aura besoin d'être réveillé... En voilà une affaire... A la place de monsieur, je serais sens dessus dessous...

Tout à coup, elle aussi fait la remarque qui avait frappé Soubise.

— Tiens... des bottines jaunes... je n'en connaissais pas à monsieur... où donc que monsieur les a prises ?

— Je les ai achetées, parbleu.

— Cette nuit ?... Monsieur, tout à l'heure, avait encore ses bottines vernies, même que j'ai dit à monsieur qu'il avait tort de les mettre comme ça pour un oui, pour un non, attendu que ça les défraîchit... Achetées ?... c'est drôle... on les dirait portées depuis pas mal de temps...

Ludovic évita de répondre. L'entretien s'engageait mal. Il bâilla...

— Bonsoir, ma bonne.

— Bonne nuit, monsieur, dit la vieille sans autrement insister sur un problème évidemment trop difficile pour elle à résoudre.

— Demain, je ne moisirai pas dans cette maison, murmura Ludovic.

Et il parut s'absorber dans sa rêverie... Etrange situation ! Pour quelques heures, il était redevenu un honnête homme... Cette atmosphère qui l'entourait était celle du travail et de l'honneur. Ici, autour de lui, jamais n'était née une pensée mauvaise... Il en éprouvait, non de l'envie ou du remords, mais un sentiment de sécurité absolue...

Lorsque la mère Redoux eut quitté la maison, il se mit à parcourir lentement toutes les pièces, scrutant chaque meuble, chaque objet, non point — il faut lui rendre cette

justice — poussé par une curiosité méchante, mais parce que, sans doute, la petite flamme, au fond de son cœur, n'était pas tout à fait morte... et que peut-être il éprouvait un peu de pitié pour ce frère dont le dévouement hardi venait de l'arracher au déshonneur, et au bagne. Il n'y avait là, autour de lui, que des choses bien simples, bien modestes. Cette vie de laborieux, acharné à une idée fixe, n'avait guère sacrifié au luxe, ni même à l'élégance. Rien que le nécessaire, aucun superflu. Il retrouvait un peu sur tous les meubles, dans le salon, dans la salle à manger, dans l'antichambre, des livres de science, de mécanique, qui disaient avec éloquence l'intime préoccupation de Georges-Claude. C'était le home du travail de chaque heure se poursuivant partout, des ambitions nobles, de l'austérité, de la probité rigoureuse et de la bonté...

— Où peut-il être à cette heure ? murmura-t-il en allant à une fenêtre.

Et il se mit à regarder dans le ciel, comme s'il avait espéré ou redouté le retour de l'oiseau gigantesque, de la *Sonia*, le doux nom de sa mère...

Mais le ciel resta désert... La *Sonia* ne reparut point...

— Allons dormir ! Tout de même, ce fut une rude soirée pour mon entrée dans la vie.

Et il pénétra dans la chambre à coucher.

Là aussi, des livres de science. Le travail suivait Georges-Claude jusque dans son sommeil. Un lit sans rideaux, en cuivre. Près du lit, une table avec une lampe, des papiers, des crayons. Il s'endormait le soir au milieu de ses rêves. C'est au milieu de ses rêves qu'il s'éveillait le matin. Une commode, une armoire à glace, un fauteuil profond près de la fenêtre. Et sur la cheminée, quelques photographies. Celle de leur père remontant à dix années déjà et qui n'avait pas, alors, l'air sinistre et ce visage de malédiction sous lesquels il leur était apparu quelques semaines auparavant. Celle de Sonia, souriante et douce... et si jolie. Elle avait trente ans, elle était dans tout l'éclat d'une beauté délicieuse. Et Georges-Claude et Ludovic lui ressemblaient. Celle de Ludovic aussi, dans le même cadre que celle de Georges. Les deux frères sont l'un près de l'autre, les bras passés autour des épaules et se regardant en riant.

Ah ! qu'ils étaient heureux, en ce temps-là ! Et comme ils ne pensaient guère à l'avenir !... C'était quelques jours après, pourtant que la foudre était tombée sur leur bonheur.

Parmi ces photographies, une autre, celle d'une enfant, d'une petite fille qui ne semble guère avoir plus de huit ou dix ans... une figure délicate, un peu longue, éclairée par des yeux énormes.

Et Ludovic, qui tremble soudain, ne retient pas une sorte de grondement de colère et d'effroi.

C'est que l'image de cette enfant ressemble, malgré l'extrême jeunesse, à l'image d'une jeune fille qu'il regarde, lui aussi, bien souvent. Et il se rappelle que lorsque son frère est venu à l'hôtel des Deux-Mondes la veille, il a paru se troubler devant le portrait de cette jeune fille... Comme s'il la connaissait, comme s'il l'aimait, peut-être ! Et il ne reprit un peu de calme que lorsque Ludovic eut avoué qu'elle n'était pas sa maîtresse, pas encore !

— Zizi ! ! Car c'est Zizi ! ! Il n'est pas possible d'en douter !... Il la connaît donc ? Et depuis longtemps ? Et il l'aime, sans doute ?... Ah ! malheur ! malheur à lui !

Il rejeta brusquement la photographie parmi les autres.

— Que m'importe, après tout !... Les obstacles n'existent pas pour moi. Lorsqu'ils se présentent, je les brise.

Il se dévêtit tranquillement, comme s'il avait été chez lui, se coucha avec le soupir de soulagement que donne la sécurité revenue et s'endormit.

Il ne se réveilla qu'à neuf heures. Le soleil brillait. Il alla ouvrir sa fenêtre. Un paysage charmant s'étalait devant lui, par-dessus la dégringolade des chalets et des villas. Les coteaux qui s'étageaient au long de la Seine avaient revêtu leur parure dorée d'automne. L'air était vif et pur. On entendait des petits cris d'oiseaux dans les arbres des jardins et le retentissement clair et sonore d'un marteau qui, non loin, frappait une enclume.

— C'est moi, Georges ! Beaucoup de choses à te dire...

Il passa dans le cabinet de toilette.

Presque au même moment, on frappait à la porte, et une voix criait :

— Qui, toi ? fit Ludovic, déjà en alarme.

— Hé, tu ne me reconnais pas ? fit la voix qui devint rieuse... Rouscouban, pour te servir...

Ludovic fronça les sourcils. Du premier coup, un premier danger. Mais il fallait ouvrir.

— Entre ! Je suis à ma toilette ! dit-il à tout hasard.

Et il resta, tournant le dos, torse nu, la figure baignée dans l'eau froide, s'ébrouant et soufflant.

La mère Redoux était avec Rouscouban dans la chambre.

— Monsieur a bien dormi, malgré tout ce qui s'est passé hier ?

— Très bien, cria Ludovic du fond du cabinet.

— Qu'est-ce que monsieur veut prendre ce matin pour son petit déjeuner ?

— Du thé, avec du pain grillé et du beurre...

Il y eut un silence. On eût dit, à voir Rouscouban et la mère Redoux, que cette simple réponse les avait effarés.

Ils se regardaient, les yeux écarquillés. Par une bizarrerie de son tempérament, Georges-Claude n'avait jamais pu prendre de thé, qui lui donnait des vomissements.

— Monsieur a bien dit du thé ?

— Mais oui, criait Ludovic... Qu'est-ce qu'il y a de drôle à cela ?

— Très bien, monsieur, très bien, dit la bonne femme.

Et elle s'empressa de sortir.

Rouscouban, l'attention éveillée, entrait dans le cabinet de toilette. Rouscouban était proprement vêtu, avec du linge très blanc. Détail particulier, bien qu'il fît ce jour-là une matinée superbe, il avait un énorme cache-nez autour du cou, lui grimpant, par derrière, jusqu'au-dessus de la nuque, à mi-tête. Et quand il faisait un mouvement pour se baisser, on apercevait des linges qui lui serraient le cou... On eût dit qu'il semblait souffrir encore de quelque blessure récente... En familier, il avait retourné une chaise, s'y était assis à califourchon, posant les bras sur le dossier... Tout ruisselant et le torse nu, Ludovic en riant avait essuyé ses mains pour les lui tendre.

— Bonjour !

— Bonjour, mon enfant... Raconte-moi donc par le menu cette étrange nuit...

Aucun doute possible en ce moment pour l'ancien complice de Lauvoyer. L'homme qui était devant lui, c'était celui qu'il voyait tous les jours... C'était Georges-Claude... Son Georges dont il avait voulu faire jadis un être de misère morale, de vice et de crime, ainsi qu'avait fait Lauvoyer pour Ludovic... Son Georges, auquel il avait voué un dévouement de chaque heure, une affection immense ; son Georges, dont l'âme enfantine avait fait lentement ce miracle que Rouscouban était redevenu un honnête homme !... un homme prêt à tout, prêt à mourir, s'il le fallait, pour protéger son élève : son maître et son sauveur... Son Georges, enfin, dont il était le confident, et dont il partageait, dans une abnégation absolue, les joies, les rêves ou les chagrins.

Ludovic raconta, longuement, ce que nous savons, tout en procédant, minutieusement, aux soins de sa toilette.

Il s'interrompit une fois pour dire :

— Donne-moi donc une cigarette... tu en trouveras dans la chambre...

Rouscouban fit un brusque sursaut. Pour la seconde fois, l'attention de l'ancien professeur était mise en éveil. Il éprouva je ne sais quel malaise. Il ne put s'empêcher de dire :

— Comment, tu fumes le matin, maintenant ? C'est la première fois de ta vie !

— Que veux-tu ? on change...

Remarque singulière. Depuis le drame affreux de la Roche-Aiglon, Georges-Claude n'avait pas eu un sourire. Son âme délicate et tendre avait été profondément bouleversée par une pareille catastrophe. Rouscouban connaissait aussi la mission donnée par la pauvre Sonia, et il avait vu soudain la gaieté jeune et parfois un peu folle de Georges se changer en une gravité triste comme on en voit chez les vieillards qui ont beaucoup souffert. La pénétration de Ludovic n'était pas sans se rendre compte qu'il courait d'un danger à un autre danger. Il se sentait enchaîné maintenant, pour ainsi dire, dans son double rôle comme si on lui avait passé des liens tout autour du corps si étroitement que cela lui rendait tout mouvement — c'est-à-dire toute parole — impossible. Tout à l'heure, une surprise, lorsqu'il avait demandé du thé ! Une autre surprise, maintenant lorsqu'il demande une cigarette... Ah ! comme il était difficile d'entrer dans la peau d'un autre !

Il jeta sa cigarette avec dégoût :

— En effet, tu as raison... je ne m'y habituerai jamais !

Et pendant cela, Rouscouban faisait une troisième remarque :

Comment Georges-Claude ne lui adressait-il aucune question sur ce cache-nez qui lui entourait la moitié de la tête ? Il aurait dû s'en étonner ? Or, Ludovic avait fort bien remarqué ce détail, mais une question était dangereuse au possible, pour le cas où Rouscouban avait l'habitude de s'emmitoufler de cette façon. Mieux valait donc s'abstenir de toute curiosité. Et il mit l'entretien sur des choses vagues.

La mère Redoux entrait dans la chambre et annonçait :

— Voilà le thé de monsieur ! Grand bien lui fasse ! Et voilà également le courrier !

Mais Rouscouban ramena Ludovic sur les événements de la nuit :

— De telle sorte que tu ne soupçonnes pas quel peut être ton voleur ?

— Qui soupçonnerais-je ? Nous sommes entourés de bandes d'espions si bien organisées !

— Qui joignent alors l'art de l'espionnage à celui de cambrioler et d'assassiner au besoin.

— Tous les goûts sont dans la nature, fit Ludovic en riant.

Il commençait à s'habiller et faisait face à Rouscouban. Celui-ci continuait d'affecter un air indifférent mais l'examinait en dessous, avec une attention passionnée. Deux ans auparavant, dans un voyage en Allemagne qu'il faisait avec Georges-Claude, celui-ci s'était pris de querelle, à la brasserie, avec un étudiant d'Heidelberg, lequel devinant

un Français, et du reste étant ivre, avait outragé notre pays. Une paire de gifles retentissantes n'avait pas terminé l'affaire qui se dénoua le lendemain. L'étudiant fut grièvement blessé d'un coup de sabre et Georges lui-même reçut une estafilade, en plein côté, qui, pour être légère, n'en avait pas moins laissé une trace visible.

Rouscouban cherchait cette trace.

Ludovic devinait que Rouscouban devait avoir lié partie avec Georges et qu'il aurait cet homme un jour en face de lui, peut-être comme un adversaire redoutable.

Ne pourrait-il pas le faire parler ?

Et ainsi, deviner le jeu de mort qui s'engageait avec son frère et où chacun des deux déroberait jalousement les cartes à la vue de l'autre ?

Il le tenta :

— Et toi, n'as-tu rien à me raconter ?...

— Si, fit Rouscouban qui hésitait et qui, pourtant, ne voulait pas faire paraître ses soupçons... J'ai à te conter certains événements qui t'intéressent directement et qui ne sont pas sans relations avec ce qui s'est passé chez toi cette nuit... Tu verras qu'il n'a pas dépendu de moi d'empêcher un crime et que j'ai bien failli y laisser ma peau. Celle-ci, du reste — continua-t-il plaisamment — t'appartient en toute propriété, tu le sais et tu es libre, à ta guise, d'en faire des portefeuilles, des sacs à bijoux, des porte-monnaie ou même des tambours... J'avais reconnu, certain soir, ce bon Lauvoyer qui rôdait avec une persistance de mauvais augure dans les environs de...

Un tressaillement chez Ludovic.

Mais il ne ralentit en rien sa toilette. Et il va commencer à se vêtir, tout en écoutant ardemment. Rouscouban se tait. Il est blême.

Ludovic se retourne vers lui et demande, avec un calme parfait :

— Et la suite de ton histoire ?

Mais Rouscouban se sentait envahi par une trop grande émotion pour continuer.

Le torse nu était vierge de toute blessure.

Il n'y avait pas la moindre trace du coup de sabre d'Heidelberg.

L'homme qui était là n'était pas Georges-Claude.

Or, Rouscouban avait entendu parler de la merveilleuse ressemblance des deux frères.

L'homme qui était là, ce ne pouvait être que Ludovic...

Qu'était devenu Georges ? Un vague effroi chez l'ancien voleur... à son cœur, redevenu bon, une douleur aiguë, lancinante... atroce... Où est Georges-Claude ?

Et comme pour lui enlever une dernière incertitude, s'il

lui en fut resté encore, la mère Redoux vient d'entrer et dit à Ludovic :

— Monsieur, c'est aujourd'hui mardi, et la petite Levaillant est en bas...

Imperturbable, Ludovic répondait :

— Je n'ai pas le temps aujourd'hui... Dites-lui de revenir demain... Demain sans faute...

Evidemment cette réponse étonnait encore la mère Redoux, qui ne s'en allait pas. Mais qu'était-ce que cette petite Levaillant et que venait-elle faire ? Impossible de savoir.

Rouscouban disait, avec reproche, et d'un air moqueur :

— Comment, tu n'as pas le temps de lui donner ses cent sous, à cette petite ?... Tu sais bien que sa sœur est malade et qu'il faut payer le pharmacien... Tu t'en charges tous les mardis...

— C'est vrai, au fait, dit Ludovic apitoyé. Donne-lui dix francs pour moi...

On entendit la femme de ménage refermer la porte en murmurant :

— Merci pour ces pauvres gens, monsieur. Ils vont être bien heureux !...

Lorsque, de nouveau, les deux hommes furent seuls, Rouscouban reprit place commodément sur sa chaise, tira de sa poche un revolver, l'arma, et ajusta froidement Ludovic en train de se faire les ongles. Et tranquille, sans que sa voix fût plus haute :

— Ludovic, causons, mon enfant, si vous le voulez bien !

Le frère de Georges tressaille, se retourne, se jette d'un bond sur Rouscouban, mais se heurte au vide. Et contre son front, à un mètre, le revolver est braqué. Et les yeux du précepteur brillent d'un éclat étrange. Tout ce qu'il y a eu de mauvais en lui, autrefois, se réveille ainsi à l'occasion, dans son regard.

— Si tu fais le moindre geste, je te tue comme un chien...

Le visage de Ludovic est terrible de rage et d'impuissance... Un grondement sort de sa poitrine... On dirait qu'il se ramasse pour bondir encore... Puis, il se calme.

— Que veux-tu savoir ?

— D'abord, avant tout, qu'est devenu Georges ? Où est-il ? Court-il un danger ?

— Il ne court aucun danger... Où il est à cette heure ? Je l'ignore, pardieu. Il a fui dans le ciel, cette nuit, pour me permettre de prendre sa place, et de me tirer d'embarras... Peut-être même est-il déjà chez moi, sous mon nom, à l'Hôtel des Deux-Mondes, où il est convenu que chacun de nous reprendra sa personnalité.

— Tu ne mens pas ?

— Je n'ai aucun intérêt à mentir ! Ce qu'a fait Georges pour moi, je ne l'oublierai pas... C'est une dette ! Il se peut que je la lui paye quelque jour... C'est tout !...

— Ce n'est pas tout. Qu'avez-vous fait des diamants de madame Gérard ?...

— Ecoute-moi bien, vieux, dit tranquillement le jeune bandit... Remets ton rigolo dans ta profonde... Tu peux me tuer, mais tu ne me tueras pas... La raison ? Parce que je suis le frère de Georges... et qu'il m'aime... C'est compris ? Quant aux diamants de la bonne femme, ils sont en sûreté et de par tous les diables je te le jure, tu ne sauras jamais ce qu'ils sont devenus !... Et maintenant, je suis habillé... Range-toi, et laisse-moi passer ! !

VI

Rouscouban et Lauvoyer.

Rouscouban se rangea et Ludovic passa en accentuant son regard ironique.

Une fois dehors, il descendit tranquillement vers Sèvres et se rendit à la gendarmerie. Il fallait qu'il eût l'air de s'intéresser à son aéroplane. Mais il n'en était arrivé aucune nouvelle. Au commissariat, rien non plus. Le commissaire, très ennuyé par l'histoire du vol chez madame Gérard, renouvela ses excuses. Au moment où Ludovic entra dans le bureau des inspecteurs, des gens attendaient, convoqués, pour dire ce qu'ils savaient. Entre autres, madame Gérard, la bonne Madeleine et Colibrit. Colibrit en apercevant Ludovic, détourna les yeux d'un air penaud.

Quant à Ludovic, sûr de lui, il jeta un coup d'œil indifférent sur les deux femmes, à peine remises de leur terrible émotion de la veille.

Il courut ensuite au tramway, et à Paris prit une auto et se fit conduire à l'Hôtel des Deux-Mondes, où il était à peu près certain de retrouver son frère, et où, dans tous les cas, il était obligé de l'attendre.

Il ne se trompait pas : Georges-Claude était là ! Il était entré de grand matin. et connaissant le numéro de la chambre de Ludovic, y était venu sans encombre. Dans l'immense caravansérail de l'hôtel, les voyageurs, arrivants et partants, changeaient de jour en jour, et passaient à peu près inaperçus. Puis, les allées et venues sont fréquentes et lorsque Ludovic rentra chez lui, personne

n'y prit garde. Les abords de l'hôtel étaient tranquilles et il n'y avait reconnu aucune figure suspecte.

Ludovic tendit la main à son frère et dit :

— Je te remercie et je te revaudrai ça !

Mais Georges ne prit pas la main. Il était infiniment triste.

— Je ne t'offre plus de venir partager mon existence de travail et de lutte. Il est trop tard. Si l'on nous voyait ensemble, le mystère de cette nuit s'éclaircirait trop aisément. Donc, comme tu me l'as conseillé toi-même, va de ton côté, j'irai du mien... Mais souviens-toi bien de ceci : je t'ai sauvé une fois... prends garde qu'un jour je préfère te voir mort plutôt que criminel...

— Je m'en souviendrai...

— Nous n'avons donc plus rien à nous dire... Adieu !

Et ayant repris ses vêtements, reconquis sa personnalité, il descendit, la tête baissée.

La nuit, après s'être envolé, Georges-Claude avait remonté la Seine, à toute allure... Le moteur marchait avec une régularité parfaite et une demi-heure après, la *Sonia* allait se poser doucement, comme un grand oiseau nocturne, dans la plaine de Brétigny, près de la ferme de la Maison-Blanche. Il abandonna l'aéro, revint à la gare, y prit le train le plus proche, et rentra à Paris.

En sortant de l'hôtel, il se rendit à la préfecture. Il était utile, pour terminer son rôle, qu'il demandât des nouvelles de l'aéro, bien qu'il sût mieux que personne au monde, ce qu'il en était advenu. La préfecture était renseignée. Des dépêches étaient arrivées le matin. Au moment où le jeune homme pénétra dans le bureau du chef de cabinet, celui-ci répondait à un coup de téléphone de Brétigny. Ici l'on ne savait que faire de l'appareil, lequel disait le commissaire, était en excellent état. Il semblait ne rien y manquer. L'absence même de tout dégât rendait cette affaire assez mystérieuse, car la police se demandait : « Pourquoi ce vol ? » Et de cette première curiosité naissait une autre question : « Comment pouvait-on manœuvrer la *Sonia* puisque, on l'avait appris par la rumeur publique, l'appareil marchait avec une turbine inconnue de tous et qui était restée le secret de Georges-Claude ? » Mais Georges expliqua que la direction de l'appareil était très simple entre les mains d'un aviateur déjà expérimenté et qu'il était très probable que depuis quelques jours déjà son appareil avait été étudié en vue du coup final. Seul, restait inexplicable l'abandon de la *Sonia*. Mais ici tous les commentaires étaient possibles. Le voleur pouvait avoir été dérangé, ou peut-être s'était-il contenté de prendre des photographies au magnésium pendant la nuit, ou en profitant des premières lueurs de l'aurore

Peut-être, les complices, sur lesquels il comptait, ne se sont-ils point trouvés au rendez-vous. Peut-être n'était-ce pas dans la plaine de Brétigny que le voleur mystérieux avait projeté d'atterrir.

Georges-Claude partit avec des agents de police pour faire une enquête.

Comme de juste, l'enquête ne pouvait amener aucun résultat.

Le soir, la *Sonia* était rentrée dans son hangar, et dès la nuit même Georges-Claude procédait à son démontage, pièce par pièce...

En rentrant à Sèvres, il apprit par la mère Redoux que Rouscouban était venu de bon matin. Depuis, on ne l'avait pas revu. Et la femme de ménage avait constaté que l'ancien précepteur avait l'air fiévreux et préoccupé.

Qu'était devenu Rouscouban, aux prises avec Ludovic ?

Nous allons le savoir.

. . . .

A l'Hôtel des Deux-Mondes.

Les deux frères étaient à peine séparés que Lauvoyer entrait. Il avait l'air ému et il tendit les bras à Ludovic, en disant à voix basse :

— Enfin, te revoilà, mon fils !... Quelle nuit ! Quel début !...

— Mauvais présage, car sans Georges-Claude, j'étais bel et bien arrêté et perdu...

— Sans Georges et sans moi, petit...

— Ah ! ah ! raconte !...

— J'étais avec la bande qui te poursuivait et je criais contre toi plus fort que les autres. Tu comprends ? On me regardait déjà de travers, avec mon bourgeron et mon sac de serrurier. Et j'avais entendu un gendarme qui disait à un ouvrier : « Quel est celui-là ? le gros ? » Il fallait me sauver, si je voulais t'aider, de ton côté... Ah ! j'en ai poussé des hurlements : « A mort ! A mort ! le voleur ! » Et je veux que le diable m'étouffe si je n'ai pas crié comme tout le monde : « Blancafort ! C'est Blancafort ! ! »

— Pourquoi ?

— Parbleu ! parce qu'ils étaient ainsi lancés sur une fausse piste. Heureusement, je connaissais Sèvres comme ma poche. J'y ai été pion dans ma jeunesse à l'institution Balthazar... C'était moi qui menais la poursuite et c'est grâce à moi que, de temps en temps, tu avais quelques minutes de répit. Je les égarais, les furieux... Je les ai conduits presque dans Bellevue, et je commençais à respirer, lorsqu'ils ont eu l'idée d'amener un chien... A ce moment, tout de même, j'ai eu peur... Enfin, tout est fini... Les diamants ?

— Rien n'est fini, vieux... puisque je n'ai pas les diamants !

— Où sont-ils ? Qu'en as-tu fait ? Ne les aurais-tu pas trouvés ?

— Calme-toi... Je les ai enlevés, mais, sur le point d'être pris, jetés et cachés...

— En quel endroit ?

— Je n'en sais rien. Je ne connais pas ce labyrinthe de ruelles, larges comme les deux bras, où j'entrais au hasard... Cachés sous des pierres, au pied d'un mur en démolition... Si nous retrouvons le mur, je retrouverai la cachette !

— Alors, c'est une nouvelle expédition à entreprendre... six cent mille francs perdus, au bas mot... Tout ton hiver, fils, dans le luxe et les plaisirs... et de l'argent, l'argent qu'il nous faut pour préparer la grande affaire de Sicile, ce coup-phénomène qui laissera derrière lui tout ce que l'on aura tenté de plus audacieux de nos jours... Cent millions, enfant, qui doivent nous tomber dans la main. Tu l'oublies donc ?

— Je ne l'oublie pas ! fit Ludovic en fermant un instant les yeux sous l'éblouissement d'une pareille fortune.

Et le jeune bandit, si maître de lui, eut une sorte de convulsion générale. Ses lèvres tremblaient. Ses mains s'ouvraient et se fermaient, comme si, déjà, elles palpaient l'amoncellement de cet or... Et la figure avait pris une expression de sauvagerie éloquente et redoutable qui disait assez qu'il ne reculerait devant aucun crime pour conquérir un pareil trésor.

Lauvoyer regardait cela.

— Bien, fils, très bien ! ! disait-il. Tu es armé, je le sais, formidablement armé... Pourquoi faut-il qu'il y ait un défaut à la cuirasse ? Pourquoi, toi, que j'ai créé si fort, as-tu une faiblesse... qui peut te rendre quelque jour semblable aux autres hommes, aussi veule, aussi lâche, et au Samson que tu es, faire perdre sa vigueur ?...

— Je ne te comprends pas, vieux !

Lauvoyer, sur la table, parmi tous les objets de voyage, prit la photographie de la vierge, toute jeune, presque encore enfant, aux grands yeux admirables et souriants... la photographie que Georges, chez Ludovic, avait appelée : « Zizi » en pâlissant... la photographie de la même enfant, plus jeune, que Ludovic, chez Georges-Claude, avait appelée du même nom très doux : « Zizi ! » avec non moins de trouble...

— Tu aimes ?

— Tu le sais, je te l'ai dit... J'aime avec violence... mais c'est un feu qui s'éteint vite, chez moi... après la posses-

sion... Un incendie qui menace de tout détruire et qui ne détruit rien...

Lauvoyer garda un instant dans ses mains grasses, chargées de bagues, le portrait mystérieux qui semblait l'attirer, dont il semblait ne pouvoir se détacher. Ludovic, allant et venant, fumant cigarettes sur cigarettes, ne faisait plus attention à lui. Et le visage cynique de Lauvoyer, ce visage des plus basses passions, avait changé tout à coup. Oh ! ce fut rapide, comme l'éclair qui passe et disparaît dans une partie de seconde. Et pourtant !... les yeux s'étaient adoucis, dans l'humidité d'une tendresse fugitive... Les lèvres ignobles s'étaient contractées, comme se contractent parfois les lèvres des enfants sous la poussée d'un sanglot qui ne va point éclater... Et ce fut tout.. Lauvoyer redevint ce qu'il était, le misérable sans scrupules.

— Je te l'ai déjà dit une fois... Je te le répéterai aujourd'hui pour la dernière fois, afin de ne plus y revenir... cette enfant aux yeux délicieux... cette vierge au front calme et au sourire de joie... cette enfant sera ta perte...

— Non. Tu ne me connais pas encore.

— Elle te perdra... fit Lauvoyer dont la voix eut, soudain, un accent terrible.

Ludovic en fut frappé.

— La connais-tu donc ? Sais-tu où elle est ? Ce qu'elle est devenue ?

— Je ne sais rien... C'est un pressentiment... Crois-moi ! ne pense plus à elle ! !

— Je la veux. Je la retrouverai. Et elle sera à moi. Et maintenant que ceci est une chose décidée, parlons des diamants de cette bonne madame Gérard...

— Soit !

Ils convinrent que pendant les jours qui allaient suivre, ils ne se hasarderaient à aucune tentative pour les retrouver. Toute tentative, en effet, pouvait être dangereuse, surtout dans le cas où les diamants auraient été ramassés par la police. Les journaux n'en avaient point parlé. Mais ce pouvait être un piège tendu par des policiers : le voleur reviendrait une nuit ou l'autre rechercher le magot abandonné, et tomberait dans la souricière. Il fallait donc de la prudence.

Huit jours se passèrent ainsi. Ludovic mit ces huit jours à profit pour s'installer boulevard Pereire. C'était un quartier tranquille devant le chemin de fer de ceinture, à deux pas des fortifications et de la banlieue. L'hôtel avait deux sorties, l'une sur le boulevard Pereire et l'autre, au bout d'un jardinet, sur l'avenue des Chasseurs. Durant ce même temps, Lauvoyer, soigneusement déguisé et grimé, méconnaissable, un bréviaire à la main, l'air paterne,

doux et résigné dans un costume de prêtre, avait fait une première tentative aux alentours de la villa des Rhododendrons et dans les ruelles qui montent sur la hauteur de Sèvres. Ludovic ne l'accompagnait pas. Il aurait pu être reconnu. Il fallait assurer le terrain avant tout, et savoir si la souricière n'était point tendue... Aucun danger à l'horizon... Lauvoyer refit, deux nuits de suite, le même voyage. Il était possible, en effet, que le piège ne fût préparé que lorsqu'étaient descendues les ténèbres. Car on devait supposer que le hardi voleur ne ferait point ses recherches en plein jour... Aucun danger non plus, la nuit... Plus de raisons pour retarder davantage...

Ils convinrent qu'ils tenteraient leur expédition la nuit prochaine...

Nous avons dit que huit jours venaient de s'écouler ainsi, aux aguets.

Durant ce temps, Rouscouban n'avait point reparu chez Georges et n'avait pas donné signe de vie. Ce fut le soir du huitième jour seulement que Georges reçut une lettre laconique où Rouscouban se contentait de dire :

« Ne sois pas inquiet, mon enfant. Je n'ai pas cessé de travailler pour toi ! »

A quel genre de travail se livrait l'ancien précepteur ?

Cela restait, pour le jeune homme, un mystère...

La nuit du huitième jour, un prêtre vénérable, accompagné d'un garçon d'une vingtaine d'années, remontait lentement, par une belle soirée froide d'automne, l'avenue qui conduisait de Sèvres à Bellevue. Ils échangeaient de rares paroles. Ils ne firent que deux rencontres suspectes... Deux hommes, au coin de l'avenue Henri-Regnault, s'éclipsèrent en les voyant et s'évanouirent dans l'ombre... Deux autres aux alentours de la villa des Rhododendrons, dans un jardin abandonné, et qui disparurent derrière un mur à l'approche du prêtre...

Lauvoyer souffla à l'oreille de son compagnon :

— Des agents de la sûreté ! Ils n'ont pas perdu tout espoir... Qu'en penses-tu ?

— Il est trop tard pour abandonner la partie... Allons jusqu'au bout !

— J'aime ton audace... Allons jusqu'au bout... Ne te retourne pas... c'est inutile... Tu sais que j'ai des oreilles de Peau-Rouge — celles qui entendent pousser l'herbe — nous sommes suivis...

Ils avaient le temps, toute la nuit devant eux.

— Laisse-moi te conduire... Je suis familier avec tous ces parages...

Ils poussèrent jusqu'à la gare de Bellevue, prirent un billet pour Paris, sautèrent dans le premier train, s'arrêtèrent à Meudon, descendirent et revinrent à pied... Tout

était tranquille... De rares passants... que Lauvoyer surveillait du coin de l'œil... De temps en temps, il s'arrêtait, écoutant et, en riant, il disait :

— Rien de suspect n'arrive plus à mes oreilles de sauvage !...

Seulement par cette manœuvre ils allaient prendre la côte en sens inverse, la descendant au lieu de la monter et Ludovic rétablirait difficilement ses souvenirs.

— En partant de la villa j'aurais pu reconstituer la poursuite... Par ici, impossible !

— Et si nous partions de la rue de l'Assaut et de la rue des Binelles où est située la maison de ton frère... réussirais-tu à retrouver ton chemin ?

— Je le crois.

— Essayons !... Non, attends... viens vite... Il y a des gens, tout près, qui viennent.

Ils s'enlevèrent au-dessus d'un mur, puis se laissèrent glisser. Des pas s'approchaient. C'était deux policiers... lents... qui faisaient halte à chaque pas... Ils s'entretenaient vivement. De quoi parlaient-ils, pour tuer le temps ? De leurs amours... Ils s'éloignèrent.

Lauvoyer et Ludovic sautèrent dans la ruelle.

— Une soutane, ça n'est pas un vêtement de gymnastique ! dit Lauvoyer.

— Je m'y reconnais ! s'écria tout à coup Ludovic. Voici la maison de Georges... A ton tour, suis-moi... Je vais tâcher de retrouver les rues...

Ils filèrent, enveloppés de ténèbres, en longeant les murs et les clôtures, et, à chaque tournant de ruelles, il murmurait à Lauvoyer, en frémissant de joie :

— Nous y sommes ! Nous arrivons ! Je suis sûr de ne pas me tromper...

Puis, tout à coup :

— C'est ici !...

Leurs mains se rejoignirent dans un mouvement spontané et s'étreignirent.

— Reste dans la rue... Fais le guet...

Et, en une seconde, avec une agilité d'acrobate, il a disparu... Lauvoyer entend un remue-ménage de pierres... Puis un rauque soupir de joie... Puis, ce n'est plus un homme, c'est une bête fauve qui bondit pardessus le mur en ruines et s'abat à ses pieds... C'est Ludovic, emportant la précieuse sacoche qui contient, avec les outils de cambrioleur, les diamants et les perles, la fortune convoitée...

— Viens ! J'ai le magot... dit-il la voix sourde, et malheur à qui voudrait me l'enlever !...

Ils repassèrent, en haut de la rue des Binelles, le long du terrain vague au fond duquel s'élevait le hangar de la *Sonia*. Tout à l'heure, ils avaient remarqué que la fenêtre

du cabinet de travail était encore éclairée. Maintenant, tout dormait.

Ils regagnèrent Paris à pied, par le bord de l'eau.

Le long du port, sur le quai de Boulogne, Lauvoyer enleva sa soutane et son chapeau, en fit un paquet qu'il alourdit avec des pierres, et coula le tout dans la Seine.

Par dessous la soutane, il avait des vêtements de ville et il se coiffa d'une casquette.

Des rôdeurs les frôlèrent. Mais l'allure solide des deux complices leur inspira des craintes salutaires.

Quand le paquet eut disparu, Lauvoyer et Ludovic se remirent en marche.

Durant ces quelques minutes d'arrêt, un guenilleux les avait rejoints et s'en allait à deux pas derrière eux. Il était ivre et prenait dans ses zigzags la largeur du quai, tout en marmonnant à part lui, d'une voix pâteuse, des observations pleines de sagesse :

— Je suis pas saoul ! On peut pas dire que j'suis saoul. Et pourtant j'tiens pas sur les guiboles... Ç'ui qui dirait que j'suis saoul j'y ferais son affaire... Allons, mon vieux Blumet, tiens-toi qu'on te dit... V'là qu'y a du monde qui te regarde !...

Le monde qui regardait Blumet, c'était Lauvoyer et Ludovic, soupçonneux.

— Je n'aime pas ces rencontres ! murmura le gros homme.

D'un bond, il fut sur l'ivrogne, le prit à la gorge et l'emporta ainsi à bout de bras, suffoquant, étranglé, jusque sous un bec de gaz. Et là, il le regarda pendant que le pochard, effaré, claquait des dents, en une terreur affreuse, et retrouvant la voix :

— Ne me saignez pas, mes bons amis, j'ai pas le rond !

Le poing formidable de Lauvoyer s'abattit sur son crâne et le malheureux Blumet tomba sans bouger, la face en l'air. C'était une pauvre figure toute vieille et toute ratatinée, horriblement marquée de la petite vérole, les yeux rouges et bouffis, avec une cicatrice qui lui barrait la joue gauche jusqu'à l'oreille.

— Comme ça, on est tranquille ! dit Lauvoyer.

Et ils continuèrent leur route, hâtant le pas.

Ils étaient à quelques mètres à peine que l'assommé se relevait tranquillement. Il ôta sa casquette dont il enleva des chiffons qui avaient amorti le coup, et dit en riant :

— J'ai bien fait de la rembourrer... Lauvoyer n'y va pas de main morte... En attendant, ce que je voulais savoir, je le sais... Ludovic a la sacoche... Ils ont retrouvé les diamants...

Et prestement, rebroussant chemin, Rouscouban regagna Paris par Boulogne...

Au même instant, Lauvoyer, pris d'inquiétude, d'un soupçon vague, s'arrêtait :

— Tonnerre ! Voilà que j'y pense... Il m'a semblé tout à l'heure que mon poing s'enfonçait dans le crâne comme dans une motte de beurre... Je veux m'assurer...

Il revint en courant au bec de gaz... et ne retint pas un blasphème :

Le pochard avait disparu !

. . . .

Le lendemain matin, bien avant l'heure du train qui devait partir pour le Havre, avec la correspondance du paquebot d'Angleterre, on voyait arriver dans la salle des pas-perdus de la gare Saint-Lazare un Anglais chargé de valises, de cannes et de parapluies, vêtu d'un pardessus à carreaux qui lui battait les talons, et une couverture écossaise sur le bras. Une femme âgée le suivait, avec une fillette qui paraissait avoir dix-huit ans. Et ces trois personnages offraient les types classiques, les plus vilains, de la blonde Albion, raides, guindés, et de mauvaise humeur. Les facteurs à leur arrivée dans la cour et à la descente de voiture, s'étaient empressés pour les débarrasser de leurs paquets innombrables. Les insulaires avaient opposé une résistance énergique et l'homme, un instant les mains libres, s'était mis dans la posture d'une boxe expérimentée. Ils ne parlaient pas un mot de français.

Les guichets n'étaient pas ouverts. Rencoignés dans le fond de la salle, ils attendirent. Ils ne prononcèrent pas un mot. Ils n'eurent pas un geste. Ils étaient en bois. Mais derrière ses lunettes d'or, aux verres assombris, l'homme, pourtant, dévisageait d'un regard attentif, aigu, les voyageurs qui entraient.

Tout à coup, il fit un léger mouvement... et dit à voix basse, en français, en se levant :

— Attention ! ! Soyez sur mes talons !

A ce même moment, un gros homme à figure épanouie, soigneusement vêtu, une valise à la main, montait lestement l'escalier de la salle et passait devant eux... Il leur jeta un regard vif, rapide, promena un instant ce même regard sur la longée entière de la salle et, rassuré sans doute, se dirigea vers le guichet du Havre, à la queue.

L'Anglais, avec sa famille, était derrière, lui rogue ; les femmes imperturbables.

Cinq minutes se passent. On avançait lentement. Derrière les Anglais, il n'y avait plus d'autres voyageurs. Ils étaient les derniers à la queue. L'homme se retourna vers les femmes et parla. Les femmes répondirent. C'était la plus pure langue anglaise. Personne ne pouvait s'y tromper. Le gros voyageur avait tourné à demi la tête pour écouter. Ce fut tout. Mais il avait eu le temps de voir que l'Anglais

cherchait un billet de banque dans son portefeuille qui paraissait gonflé. Et pour chercher plus à l'aise, il avait posé près du guichet une valise sur laquelle il avait jeté sa couverture.

Le gros voyageur n'avait pas lâché la sienne, jusqu'à présent. Toutefois, comme elle allait l'embarrasser pour le payement de son billet, il la rangea un instant contre le mur, tira son porte-monnaie et resta attentif, devant la buraliste.

Alors, se passa une scène bizarre... Les deux valises se touchaient... Avec une prestesse et une aisance prodigieuses, l'Anglais a fait glisser sa couverture sur la valise du gros homme qui compte sa monnaie et, du même coup, il a découvert un sac de voyage en tout pareil à l'autre... même couleur, même dimension, même fermeture, même usure... Le gros homme a ramassé sa monnaie d'une main grasse, luisante, chargée de bagues...

Il reprend sans défiance la valise découverte et passe dans la salle d'attente...

Cinq minutes après, au café Terminus, l'Anglais, attablé avec les deux femmes, disait :

— Mes petites, voici pour chacune de vous un billet de cinq cents francs C'est un cachet bien payé. Je compte sur votre discrétion...

— Tu as notre adresse, mon petit vieux, dit la plus jeune, on se tiendra à ta disposition pour le même prix, tant que tu voudras...

Et ils se séparèrent, pendant que Rouscouban murmurait, rieur :

— C'est égal, je voudrais voir la tête de Lauvoyer, à Londres, quand il vendra ses diamants.

Lauvoyer, sans défiance, était monté dans un compartiment de première classe. Personne dans le compartiment réservé aux fumeurs. Il s'installa dans un coin, face en avant, car il aimait ses aises et il enleva sa valise d'une main pour la ranger dans le filet... Or, il suspendit soudain ce geste si simple et si vulgaire...

Il venait de lui passer une idée, oh ! une idée de folie...

Il lui semblait que sa valise était très lourde, plus lourde qu'elle n'aurait dû être, avec le peu de linge qu'il y avait entassé pour un voyage qui devait être très court, et avec le coffret aux perles et aux diamants...

Il la soupesa... la remit sur la banquette... l'examina...

Pas de doute, c'était bien la sienne : il la reconnaissait à mille détails...

Pourtant une grosse sueur froide coula sur son corps...

— C'est fou ! C'est fou ! murmura-t-il

Il s'essuya le front. Son cœur battait avec violence. Un soupçon l'envahissait. Il aurait bien pu s'assurer tout de

suite qu'il se trompait... Mais il n'osait pas... A la fin, sa grosse main tremblante défit les courroies... poussa les deux crochets de chaque côté... appuya sur le ressort de la serrure et la valise bâilla... les deux côtés s'abattirent...

Et il eut un cri de rage et de folie furieuse.

Bondée de livres et de vieux numéros de revues, cette valise n'était pas la sienne...

Alors, il voulut s'élancer, descendre, crier, mais le train était en marche. Eût-il eu le temps, du reste, qu'il ne l'aurait pu... ses jambes fléchirent... Tout, autour de lui, se mit à tournoyer et il s'affala sur la banquette, évanoui...

Quand il revint à lui... Paris était loin déjà.

Le train roulait en pleine campagne...

Il fut longtemps à se remettre... à reprendre du sang-froid et quand il put réfléchir, repasser dans son esprit les mille petits détails qui avaient attiré son attention en ces derniers jours, autour de l'affaire, si bien préparée et si audacieusement exécutée, il s'arrêta à trois images brusques qui se fixèrent devant ses yeux.

Celle d'un béquillard, qui pour marcher n'avait pas besoin de ses béquilles.

Celle du pochard du quai de Boulogne, si mystérieusement disparu.

Celle de l'Anglais suivi de sa famille...

— Ces trois hommes n'en font qu'un ! Mais quel est celui-là ?...

Il n'alla point jusqu'au Havre, descendit à Vernon et revint à Paris...

. . . .

A peu près à la même heure, Rouscouban, une valise à la main, comme au retour d'un voyage, ouvrait la grille de la maison de Georges et entrait en familier.

Dans le hangar, des ouvriers travaillaient autour de la *Sonia*, Georges-Claude était parmi eux. En apercevant Rouscouban, il accourut :

— D'où viens-tu ?

— De Paris.

— Avec une valise ?

— Oui, c'est la valise du diable ! Tu vas voir ce que j'en vais faire sortir ! Enfermons-nous d'abord... c'est plus prudent.

Et sous les yeux effarés de Georges-Claude, il étala, sur son bureau, des diamants, des rubis, des émeraudes, des perles... Toute une fortune... une fortune énorme... Puis, il se mit à exécuter une danse folle dans le cabinet et tout à coup lui revint sans doute l'image de Lauvoyer devant sa valise pleine de papiers et de livres, car il fut pris d'un rire inextinguible :

— Non ! non ! sa tête ! J'aurais voulu voir sa tête !

— Ah ! ça, vas-tu m'expliquer ? dit Georges qui riait, malgré lui devant cette joie.

L'autre finit par se calmer et raconta béquillard, pochar et Anglais : trois ruses... Depuis que Lauvoyer était à Paris, Rouscouban ne l'avait pas quitté d'une semelle.

Quand il eut terminé son histoire, Rouscouban regarda les diamants qu'un rayon de soleil faisait étinceler de feux admirables. Et il soupira, redevenu soudain mélancolique :

— Dire que si tu n'avais pas fait de moi un honnête homme... tout cela m'appartiendrait.

Et il fit ruisseler les diamants dans ses mains, les faisant passer de l'une à l'autre.

— Prends-les donc... je t'en fais cadeau !

Rouscouban adressa au frère de Ludovic un regard chargé de tristesse...

— Ne sois pas cruel... Tu ne m'y as pas habitué. J'ai plus de mérite que toi à être honnête... Tu l'es, naturellement, sans qu'il t'en coûte... Moi, il me faut un effort...

Georges-Claude lui tendit la main :

— Il y a longtemps que tu as racheté ton passé et que je suis devenu ton ami... Mais une question... Je ne veux pas que cette fortune reste chez moi... N'oublie pas que j'ai été un instant accusé de ce vol... Si le hasard voulait qu'on la retrouvât ici, je serais perdu...

— Demain, madame Gérard en aura repris possession. Compte sur ma prudence.

Et tout à coup, les yeux aigus de Rouscouban se firent très tendres. Il baissa la tête avec une sorte de timidité et il demanda humblement :

— Georges !... tu es content ? content de moi ?

— Viens m'embrasser, vieux !

VII

La vierge au sourire.

Zizi !

C'était ce doux nom bizarre et familier que Georges-Claude avait donné à la photographie trouvée chez Ludovic...

Zizi !

Le même nom, échappé à Ludovic, chez Georges-Claude, devant une photographie de la même jeune fille, encore enfant...

Zizi !

Le même nom, toujours, aux lèvres de Lauvoyer...

Et tous les trois, à ce nom, devant ce portrait, avaient paru agités du même trouble profond, imprévu, un instant bouleversés par l'image souriante de la vierge.

Or, le lendemain même du jour où venaient de se dérouler ces rapides événements, deux scènes à peu près pareilles se passaient, l'une à Sèvres, entre Georges et Rouscouban ; l'autre à Paris, boulevard Pereire, entre Lauvoyer et Ludovic.

A neuf heures du matin, Rouscouban entrait en trombe chez Georges, les yeux étincelants — ces étranges petits yeux où éclatait la ruse — la figure illuminée par une pleine joie.

— Tu as lu les journaux ?

— Ils viennent d'arriver seulement. Je n'ai rien lu...

— Alors, je vais t'apprendre deux nouvelles, deux grosses nouvelles... la première c'est que maman Gérard est rentrée en possession de ses perles et de ses diamants. Le voleur, pris de remords, les lui a restitués cette nuit, par mon intermédiaire... Tout à l'heure, je me suis croisé avec elle, comme je descendais du tramway... Je n'ai jamais vu figure si heureuse... Ça fait tout de même plaisir de commettre de temps en temps une bonne action...

— Bravo, Rouscouban. Et l'autre nouvelle ?

— Devine !

— Comment veux-tu ?...

— Cherche la grande, la seule nouvelle, parmi toutes celles qui intéressent le plus ton cœur d'amoureux, et certain joli et tendre souvenir déjà vieux de six ans...

Georges pâlit, se leva brusquement de son bureau, s'avança vers Rouscouban :

— Parle ! Parle donc ! Revient-elle enfin ? Vais-je enfin la revoir ?

— Elle est revenue. Tu la reverras. Elle est à Paris...

— Zizi ! ! Zizi à Paris ! !

— Dont elle va devenir la coqueluche, ou je ne reconnaîtrais plus mes Parisiens.

— Et si tu te trompais ?

Rouscouban se mit à rire :

— Oh ! oh ! tu joues les saints Thomas ? Eh bien, regarde et touche ! !

Et il déplia trois ou quatre journaux qui donnaient une photographie de jeune fille. Et, en tête de chaque photographie, ces trois mots, qui semblaient tout expliquer :

Zizi à Paris.

C'était bien l'admirable jeune fille, encore presque une

enfant, dont Georges-Claude s'enivrait et sur laquelle Ludovic avait laissé tomber sa pensée de débauche...

Dans deux des journaux, elle était représentée en maillot, et jamais formes plus délicates et plus pures ne tentèrent un artiste. Cette enfant avait dix-huit ans à peine. Elle était blonde, de ce blond chaud où passent les claires couleurs de l'or, et, par coquetterie, par mépris de la mode, peut-être pour mieux faire comprendre qu'elle était à peine jeune fille et plutôt encore fillette, les masses épaisses et souples de sa chevelure pendaient dans son dos, tordues en une torsade que retenait un simple ruban. Les yeux étaient bleus, d'un bleu tendre, d'un bleu rieur, et presque trop grands. Son maillot noir, sévère, noir sur noir, amincissait encore la gracilité de ses formes parfaites où, malgré tout, se devinait de la vigueur, la richesse inépuisable d'un sang ardent et généreux. Et elle souriait, des yeux comme des lèvres, laissant voir la pointe des dents. Elle souriait, dans toute la grâce de sa merveilleuse beauté, dans sa joie de vivre, dans l'orgueil de sa jeune renommée qui retentissait dans le monde. Ces deux portraits la montraient debout, devant la cage où hurlaient des panthères, des lions et des tigres...

Car Zizi était dompteuse...

Mais deux autres la représentaient autrement... dans deux postures différentes. Et, à la regarder, on sentait un frisson d'admiration et de véritable angoisse.

Ici, à demi courbée sur un tigre royal, dont la tête atteignait presque la sienne, gracieux et puissant, elle écartait de ses deux petites mains la mâchoire énorme aux crocs de carnage et, dans le gouffre formidable de cette gueule, elle encadrait son joli visage...

Souriante ! Souriante toujours !...

Là, elle apparaissait, dans sa gaieté dont l'insouciance avait je ne sais quoi de majestueux et de souverain, entre un lion et un tigre...

Le lion à sa droite, le tigre à sa gauche...

Le tigre et le lion avaient la gueule ouverte, cette gueule qui aurait pu, d'un seul coup de dents, broyer cette taille frêle et la couper en deux...

Et, dans la gueule du lion, elle glissait son bras droit, nu jusqu'à l'épaule...

Dans la gueule du tigre, son bras gauche nu, son bras de jeune déesse...

Georges était triste.

— Hélas ! murmura-t-il, les yeux humides soudain. Adieu ! mon rêve, une fois de plus !

— Ce qui signifie ? demanda Rouscouban inquiet.

— Que rien de ce qui fut mes espérances, dans mon

passé, n'existe plus... Cela signifie que la lettre sanglante de ma mère m'ordonne de renoncer à tout ce qui devait être ma vie... Cela signifie que je ne dois plus avoir qu'une ambition, qu'une joie, qu'un devoir, et ce devoir, tu le connais... Accomplir la mission qu'elle m'a confiée... Etre entre Ludovic et le crime l'obstacle, l'obstacle vivant qu'il retrouvera partout... Et puisque j'ai accepté cette mission, il faut que rien ne m'en vienne distraire, ne m'en détourne. J'aime cette enfant à la folie... Pour moi, n'est-elle pas toujours une enfant ? Et je dois renoncer à elle... D'autres graves et tristes devoirs m'appellent, me retiennent... Hélas !...

— Après tout, fit Rouscouban avec un regard en dessous pour étudier Georges, Ziri avait dix ou douze ans lors de votre première rencontre. A cet âge, on ne se doute pas de ce qu'est l'amour. Depuis, elle est partie. Tu ne l'as pas revue. Es-tu sûr qu'elle n'a pas perdu le souvenir de ce qui s'est passé ?

— J'en suis sûr, dit Georges doucement.

Et de son portefeuille, il tira une lettre, froissée à force d'avoir été lue, relue et couverte de baisers, l'ouvrit, la parcourut encore, la regarda tout attendri :

— Elle ne m'a écrit qu'une fois... à notre ancienne adresse de la rue de Passy. Sa lettre est de l'année dernière... le jour où elle atteignit ses dix-sept ans... Ecoute ce qu'elle dit : « Maintenant que je suis vieille, car j'ai » beaucoup vécu, comme une nomade, dans tous les pays » des deux Amériques ; maintenant que je sais voir clair » dans mon cœur et que je m'explique mon trouble pro- » fond lorsque je pense à vous ; maintenant que je n'ai » plus de honte, puisque je suis devenue un sorte de demi- » sauvage, au milieu de mes fauves, cruels dans leurs » haines comme dans leurs tendresses ; maintenant que je » sais que l'an prochain vous pourrez me voir à Paris, je » viens vous avouer que je vous aime, que je n'ai rien » oublié... et que je vous attends ! »

— Diable ! Diable ! fit Rouscouban, inquiet... Tu n'iras pas la voir... Ça vaut mieux !

— J'irai, une fois... une seule fois... dit Georges-Claude, dont la voix s'étouffa... J'irai pour lui dire que le bonheur infini qu'elle m'offre, je ne puis plus l'accepter... que son rêve était le mien... mais que ce ne sont que des rêves...

Il baissa la tête et acheva, dans un sanglot contenu :

— Et ce sera fini !

Rouscouban haussa les épaules, mécontent et grommela :

— A moins que tout cela ne fasse que commencer ! Oh ! les femmes ! quelle invention !

. . . .

Chez Ludovic, boulevard Pereire, dans le désordre d'un emménagement.

Ludovic était sur le point de sortir pour aller dîner au Café de Paris, lorsqu'un valet de chambre en livrée bleu foncé, passepoil rouge, en place depuis le matin, vint lui remettre une carte de visite. Il la prit, lut, et jeta négligemment au valet :

— Retenez ce nom... L'homme qui le porte a chez moi ses grandes et ses petites entrées, à toute heure du jour et de la nuit... Il est ici chez lui, vous m'avez compris ?

— J'ai compris et je n'oublierai pas.

Lauvoyer entra et du premier coup, au premier pas, Ludovic devina chez le gros précepteur une émotion extraordinaire faite de honte, d'humiliation, de colère froide.

Il tenait encore à la main la valise qu'on avait substituée à la sienne. Il la lança dans le coin du salon parmi les meubles sens dessus dessous qui l'encombraient et se laissant tomber dans un fauteuil, il tira son mouchoir et épongea la sueur qui ruisselait sur son visage, sueur de rage, écume des plus terribles passions...

Ludovic, silencieux, comprenant qu'il s'était passé quelque chose de grave, attendait, debout, que Lauvoyer parlât, n'osant même pas l'interroger.

— Volé ! dit sourdement le gros homme... On m'a volé comme un enfant !

Ludovic sursauta et pâlit. C'était un désastre. Lauvoyer ne lui donna le temps d'aucun reproche. Il se hâta de raconter, en termes hachés, rauques, soufflant comme une bête de proie prise au piège, l'aventure du guichet de la gare Saint-Lazare... Ludovic écouta sans interrompre...

— Qui soupçonnes-tu ? dit-il enfin... Car voilà ce qu'il importe de savoir... Le nom du voleur... Non pas pour lui faire rendre gorge, mais qui sait si nous ne sommes pas épiés, surveillés, devinés ?

— Pour surveillés, nous le sommes... Ce béquillard, l'ivrogne, l'Anglais... le même espion, à nos trousses. Ah ! je te jure que je le connaîtrai... bientôt... et ce jour-là, il coulera du sang sur le pavé...

Les yeux de Lauvoyer étaient hideux. Chose étrange, Ludovic restait presque indifférent.

— Allons, vieux, ne te désoles pas... Tu trouveras autre chose... Et nous ne sommes pas réduits au dernier morceau... J'ai gagné cent mille francs au cercle...

— Cent mille francs... une poussière entre tes doigts prodigues... Volé ! moi, Lauvoyer, volé !

— Pendant que tu pleures et rages, moi je suis tout à la joie... Regarde, admire, et lis...

Et il lui tendit — comme à Sèvres, Rouscouban avait

fait pour Georges — les journaux annonçant l'arrivée à Paris du cirque Dirko, immense caravansérail américain, qui avait trusté dans tous les pays du monde les numéros les plus sensationnels.

— Zizi à Paris ! gronda Lauvoyer, dans une émotion extraordinaire.

Et il parut oublier son vol, l'amertume de sa déconvenue, le ressentiment d'avoir été dupe, il parut tout oublier et, devant le radieux visage, la pure beauté de Zizi, tomba dans une rêverie profonde.

Puis, ce furent des paroles tristes, singulières :

— Petit, dit-il crois en ma vieille expérience... Prends garde à cette jeune fille... Ne te heurte pas à elle...

— Toujours la même antienne !... Sais-tu bien que tu finis par m'amuser ?...

— Ne tente pas de la séduire, méprise cette conquête ! Tant d'autres s'offriront à toi !

— Les autres, nous verrons après ; c'est celle-là que je veux...

— Je ne t'ai jamais rien demandé... jamais... Eh bien, aujourd'hui, fais cela pour moi...

— Tout ce que tu voudras, sauf justement ce que tu me demandes ! Tiens, veux-tu les cent mille francs que j'ai gagnés ? Les voici, je te les donne !... Mais Zizi, je la garde !...

Tout à coup, entre deux bouffées de cigarette, le voici qui éclate de rire :

— Au fait, ce serait drôle !... Est-ce que tu aimerais Zizi, toi aussi, par hasard ?

Et faisant pirouetter le gros homme, il l'obligea de le regarder en face. Mais ce ne fut point la figure de bonhomie sournoise et vicieuse de Lauvoyer qui lui apparut...

Celui qui était là avait des traits transfigurés, presque terribles. Du reste, le temps d'un éclair. Le visage redevint paternel, et se fendit d'un sourire humble.

— Ces amours-là ne sont pas faites pour moi... Je ne t'en parlerai plus !...

. . . .

Six ans auparavant, avec une vieille femme à cheveux blancs, qui était sa grand'mère, Zizi, de son vrai nom Louise, était arrivée à Paris, venant des environs de Bordeaux. Et la vieille dame, sous le nom de Sophie Vantermois, avait loué, rue de Passy, un tout petit logement de deux chambres, au rez-de-chaussée d'une vaste cour qui desservait deux corps de bâtiments. Pauvres épaves aux détresses inconnues, que venaient-elles faire dans la grande forêt parisienne ? Essayer d'y vivre... tâcher d'y mourir... La vieille chercha du travail partout, mais elle était triste et souffreteuse. On ne voulut d'elle nulle part.

Et les maigres économies apportées de province s'en allèrent jour par jour.

Dans la même maison, au second étage donnant sur la cour, et dans le corps de bâtiment qui faisait face au petit rez-de-chaussée, habitaient Georges-Claude et Rouscouban... Il y avait longtemps déjà que Rouscouban avait entrepris l'éducation scélérate de l'âme qu'on lui avait confiée, et il y avait deux ans que l'ancien complice de Lauvoyer s'était déclaré vaincu, devant la clarté des yeux de Georges, qui réflétaient la tendresse et la loyauté de la mère... Deux ans qu'un jour il avait dit à l'enfant dont il devait faire un monstre :

— Oublie toutes mes paroles et aide-moi à redevenir un honnête homme...

Zizi ! Elle devait bien avoir un autre nom. Mais on ne le connut point. On n'en eut pas le temps. Ils se rencontraient parfois dans la rue, quand la petite faisait les commissions de sa grand'mère. Et aussi de la fenêtre du second étage, ils se voyaient, se souriaient, se parlaient par signes, dans la cour. Elle disait parfois des choses au-dessus de son âge qui étonnaient Georges. Elle ne connaissait rien encore de la vie, mais elle la devinait.

Un soir, elle lui glissa une enveloppe dans la main et s'enfuit en disant :

— C'est pour vous... pour toujours... afin que vous n'oubliiez jamais votre petite Zizi...

L'enveloppe contenait la photographie de l'enfant. Georges sentit son sœur vibrer et ses tempes battre. Il fut heureux et il souffrit. Ce fut de ce soir qu'il connut l'amour.

Le lendemain était un dimanche. Il resta au logis toute la journée, guettant Zizi. Elle ne se montra pas. Pourtant, elle était là ! Il la voyait dans la chambre qui était celle de la grand'mère aller et venir, et la grand'mère aussi allait et venait. Et toutes deux paraissaient se livrer à une besogne singulière. Bien qu'on fût en plein été et que la chaleur fût torride, elles collaient des bandes de papier le long de la fenêtre, et Georges ne perdait rien de ce travail, car elles avaient relevé les rideaux pour être plus à l'aise. Il remarqua aussi qu'elles en faisaient autant à la porte et qu'ensuite elles entassaient des vêtements, des chiffons et des papiers pour boucher la cheminée. Puis, le soir vint, et Georges, aux aguets, vit sortir Zizi, qui lui sembla toute pâle et fatiguée. Rouscouban n'était pas là. Georges se hâta de descendre et attendit l'enfant, pour l'interroger, quand elle reviendrait. Il la vit qui sortait de chez un charbonnier et, surprise devant Georges, elle serra contre elle son tablier relevé, qui cachait son fardeau.

Georges était trop jeune pour deviner ces angoisses de la misère. Derrière le sourire, pourtant si mélancolique de Zizi, derrière ses paroles qui restèrent enjouées, il ne comprit pas le drame navrant qui, depuis le matin, lentement, détail par détail, précaution par précaution, se préparait... le dernier acte lamentable de tant de pauvres êtres découragés, à bout de ressources, le suicide !

Avant de se séparer, joliment, brave comme une enfant qui ne connaissait pas le mal, Zizi lui demanda, ses lourdes paupières un instant tremblantes sur du bleu humide :

— Je suis un peu triste... Voulez-vous m'embrasser pour que ça me console ?

Elle se souleva sur la pointe des pieds, car il était bien plus grand qu'elle... Il l'embrassa longuement sur le front, au ras des beaux cheveux dorés, mais comme elle pencha la tête en arrière tout à coup, le baiser glissa et vint s'achever sur les yeux...

Le soir, très tard, Georges y pensa... frémissant, vaguement inquiet... Dans son lit, il essaya de dormir... Il en rêva... Dans ces demi-sommeils nerveux, toutes choses grossissent démesurément, prennent des proportions fantastiques... Et souvent aussi, c'est dans la nuit que les ténèbres du cerveau se dissipent... On ne pense guère au suicide quand on a seize ans... Pourtant, ce fut au suicide qu'il pensa, lorsqu'il revécut les détails et les préparatifs qu'il avait surpris...

Il sauta de son lit, effaré, avec un cri :

— Elles veulent mourir !

Et, à peine vêtu, sans réveiller Rouscouban, il sortit, dégringola l'escalier, traversa la cour... Les persiennes étaient closes sur la fenêtre. La porte du logis était fermée. Comment faire pour entrer ? Et si on l'apercevait, n'allait-on pas le prendre pour un malfaiteur ? Puis, ne se trompait-il pas ? Ne pouvait-on pas expliquer, simplement, ce qu'il redoute ? La fenêtre et la porte, si soigneusement calfeutrées, la cheminée bouchée, n'était-ce pas pour empêcher les courants d'air qui, sans doute, rendaient malade la vieille dame aux cheveux blancs ? Toutes ces idées traversent sa tête et ne s'y arrêtent point. Plus âgé, il eût réfléchi et n'eût point osé pousser plus loin sa tentative. Jeune, il était fou. Il osa. Il souleva les persiennes par les lames, les tira à lui, les arracha de leurs verrous intérieurs... Mais la fenêtre offre un autre obstacle... Son poing s'enfonce dans une vitre et s'y ensanglante... Les morceaux de la vitre tombent, sans bruit, dans la chambre, sur des vêtements accumulés sous la fenêtre ; Georges fait jouer l'espagnolette... Il entre...

En même temps, un violent coup de vent qui tourbil-

lonne dans la cour repousse avec force les persiennes qui se referment, contre la fenêtre qu'il attire, et la vitre brisée se trouve bouchée, remplie, par le rideau qui s'y gonfle, y ballonne, intercepte l'air...

Au milieu de la chambre, rougeoie un réchaud plein de charbon... Au fond, sur le lit, une vieille femme et une enfant... inertes, enlacées... Misère, c'est encore un de tes crimes !...

Et quand Georges veut s'élancer vers Zizi, vers la grand'mère, il chancelle, perd la vue, ses oreilles bourdonnent, ses jambes refusent de le soutenir... il veut crier, ne le peut...

Et il s'affaisse, doucement, comme un grand roseau fauché...

Il n'a pas perdu connaissance. Il a conscience de son état. Le peu d'air qui entre par la brisure de la fenêtre peut le sauver. Aura-t-il la force d'aller jusque-là ? Deux ou trois pas à peine, et aux premiers efforts mous, lourds, qu'il tente, il lui semble que c'est un espace grand comme un désert, qu'il ne franchira pas... Et le poison entre dans ses veines, dans son sang. Le poison décompose sa vie !... Cet enfant est brave... En une aussi terrible angoisse, ce n'est pas à lui-même qu'il pense... Il pense à ces deux pauvres créatures insensibles, déjà mortes peut-être ! Mortes ? Son dévouement aura-t-il été inutile ? à la jolie Zizi, surtout... qui savait bien qu'elle allait mourir et qui n'en avait rien dit à son ami en lui demandant ce funèbre et suprême baiser...

Dans un accès de rage et de désespoir, où il met sa vigueur dernière, Georges se soulève et va retomber contre le bas de la fenêtre.

Et un peu de l'air pur extérieur vient fouetter son visage et le revivifie...

Il n'en faut pas plus. Il écarte la fenêtre, repousse les persiennes... et à flots pénètre dans la chambre empoisonnée le vent qui souffle et tourbillonne...

Il enlève le réchaud, le renverse dans la cour...

La veilleuse qui éclairait la scène tristement, comme une lampe allumée au chevet des morts, la veilleuse qui vacillait et dont la flamme s'alanguissait tout à l'heure et pâlissait sous les émanations pestilentielles, se réveille... projette plus de clarté.

Autour de lui, Georges-Claude voit...

Sont-elles mortes ? Il a peur d'appeler au secours. Une sorte de pudeur le retient. C'est que, maintenant qu'il a donné tout son courage, il redevient enfant...

Il s'approche du lit... la grand-mère s'y remue péniblement... elle vit, elle renaît...

Mais Zizi ? Zizi...

Il cherche, d'une main tremblante, la place du petit cœur... et le petit cœur bat, sous les doigts faibles qui n'osent trop appuyer... Même il semble à Georges, qu'au contact de sa main, le cœur remue à coups désordonnés et Georges, oh ! ceci, c'est une illusion, a cru voir les longues paupières s'agiter sur les yeux clos, se soulever légèrement et se refermer bien vite... Ce ne fut rien... Un doux et rapide regard de l'enfant qui revenait à elle et qui se rendait compte peut-être... Ce ne fut rien... une gratitude infinie... Rien... une promesse pour l'avenir... Rien, un amour violent, qui naissait... Rien, vous dis-je !

Et comme Georges avait compris l'immense détresse de ce logis, où tout ce qui pouvait l'être avait été vendu, où il ne restait qu'un grabat pour mourir, il versa sans faire de bruit, sur le bord de la cheminée, le contenu de son porte-monnaie... et s'enfuit...

Mais là-haut, à son deuxième étage, il ne se recoucha point.

Il veilla, attentif... Des minutes s'écoulèrent... Des formes affaiblies et chancelantes apparurent à la fenêtre, s'emplissant les poumons de l'air qui rendait la vie.

— Elles sont sauvées !...

Personne ne soupçonna, dans la maison, ce drame de la misère, mais le lendemain, quand Georges-Claude sortit pour aller au lycée Janson-de-Sailly où il achevait ses études, il rencontra, dans la rue, Zizi qui l'attendait, toute pâlie, les yeux encore agrandis par la meurtrissure de cette nuit où elle avait été si près de la mort... Georges fit semblant de ne rien savoir et tout de suite commença une conversation à l'étourdie pour empêcher Zizi de faire des confidences.

— Vous voulez bien de moi jusqu'au lycée ? dit-elle.

— Oui... fit-il, en pressant le pas.

— Ne marchez pas trop vite... J'ai les jambes faibles ce matin... on dirait qu'on m'a battue. J'ai fait un si drôle de rêve, cette nuit... Il faut que je vous le raconte... Je m'étais endormie, près de grand'mère, comme on s'endort quand c'est pour toujours et qu'on ne doit plus se réveiller... Je ne dormais pas tout à fait... Je n'avais pas encore perdu ma pensée, et je me disais que c'était tout de même triste de s'en aller ainsi... Je ne regrettais pas la vie pour ce qu'elle peut donner de plaisirs, car je n'ai guère connu que des douleurs, mais il y avait une chose que je regrettais de quitter, pourtant, une seule, rien qu'une seule... Cette chose-là, c'était un sourire très pitoyable et très tendre qu'un enfant comme moi, guère plus âgé, m'adressait quand il me rencontrait... Alors, je me mis à penser à ce sourire et à force d'y penser — c'est ici que commence mon rêve — je revis celui qui me l'adressait... Il avait

deviné que grand'mère et moi, pour échapper à la misère et à la faim, nous avions résolu de mourir... Et il s'était introduit chez nous comme un malfaiteur — ou plutôt comme un Dieu puisqu'il nous rendait la vie — il brisait les vitres... jetait au loin le poison... posait doucement sa main sur ma poitrine et s'esquivait, le visage plein de joie... N'est-ce pas que c'est un drôle de rêve ?

Ils marchèrent en silence, tous les deux très émus.

Quand ils arrivèrent aux abords de Janson-de-Sailly, Zizi s'arrêta :

— Je n'oublierai jamais ! jamais !... si quelque jour je suis très belle, et si tu m'aimes, viens, je t'aimerai aussi puisque je t'aime déjà... Et quand bien même tu devrais me rendre très malheureuse, je t'aimerais toujours... toujours...

Elle se haussa sur ses petits pieds et avança le front ainsi qu'elle avait fait la veille.

— Ton baiser d'hier m'avait donné la force de mourir... Embrasse-moi encore, embrasse-moi aujourd'hui pour me donner la force de vivre... Je vivrai pour toi !...

Et comme des écoliers arrivaient qui allaient les surprendre, elle s'enfuit, le baiser reçu.

Ce fut cette journée qui décida la destinée de Zizi...

Un vaste cirque américain, celui de Dirko, était installé depuis le printemps à Neuilly, près de la porte Maillot. Dirko rencontra Zizi et fut frappé de sa beauté et de sa grâce. Il la suivit, s'informa rue de Passy, apprit la misère affreuse sans remède et avec cette soudaineté et cette audace de résolution qui distinguent le Yankee, entra chez la grand'mère, sur les pas de la petite fille.

Il ne salua même pas et garda son chapeau sur la tête.

Un coup d'œil autour de lui le renseigna.

Ça sent la faim et la mort, ici !

Et comme la vieille dame, digne et timide, s'étonnait :

— Madame, votre enfant me plaît... Je vous l'achète...

La grand'mère crut avoir affaire à un fou ; il continua imperturbable :

— Je vous l'achète. Je l'habituerai à mes lions, à mes ours, à mes jaguars et à mes tigres, si elle est brave... Si elle ne l'est pas, je m'en charge, elle le deviendra et je ne suis pas inquiet. J'ai vu ses yeux. Ils sont extraordinaires. Elle fera des merveilles. En trois ou quatre ans, guidée par moi, elle sera devenue un numéro exceptionnel et le monde entier viendra voir une enfant, qui n'aura pas pas quinze ans, se jouer des fauves les plus terribles — comme une jolie femme se joue, en général, des hommes les plus redoutables. J'achète et paye comptant...

— Mais, monsieur, mais je ne...

— Faites votre prix... deux prix, s'il vous plaît : le pre-

mier pour les années d'attente et d'apprentissage qui comprendra l'éducation de la fillette... le second, qui partira du jour où elle paraîtra pour la première fois devant le public... aussitôt conquis, vous verrez, et aussitôt enthousiaste...

La grand'mère restait toute saisie devant ce flux de paroles.

— Mais, monsieur, mais...

— Cent dollars par mois... environ cinq cents francs de votre monnaie de France, jusqu'au premier début... J'offre et paye d'avance... Après, une fois lancée, je triple et je fais une bonne affaire.

— Mais, monsieur, je refuse...

— Vous aimez mieux mourir de faim ?... Ces gens de France ont de drôles de corps ! !

Zizi avança, dans l'entrebâillement d'une porte, sa jolie tête, émerveillée et souriante :

— J'accepte !

— All right ! Demain, à dix heures, nous signerons...

Et il s'en alla comme il était venu, sans saluer...

Un mois après, le cirque Dirko avait plié bagages.

Il emmenait Zizi et sa grand'mère.

La veille du départ, Georges et Zizi pleurèrent, en causant tristement dans les allées du bois de Boulogne, dépouillées par l'hiver.

Et Zizi, gravement, comme une petite femme déjà sérieuse, murmura :

— Je t'aime... Je ne t'oublierai pas... Nous reviendrons en France dans quelques années, Dirko l'a promis et sa promesse figure sur mon engagement... Eh bien, le jour même où j'arriverai à Paris, je t'écrirai et je te dirai : « Viens ! Je t'aime toujours ! »

. . . .

Dirko ne s'était pas trompé. Dirko avait vu juste.

Lorsque, pour la première fois à New-York, et ensuite dans toutes les grandes villes des deux Amériques, Zizi parut, souriante, parmi les lions rugissants et les tigres aux yeux sanglants, parmi ces miaulements et ces rugissements, ce ne fut pas de l'admiration, ce fut de l'enthousiasme et du délire. La jolie dompteuse conquit, du même coup, renommée et popularité. Quand elle devait paraître — car Dirko, habile impresario, ne la prodiguait pas et lui réservait certains jours — c'était, aux bureaux du cirque, de la frénésie. Il y eut des batailles, des coups de couteau, des coups de revolver, des morts. Ils sont extrêmes en tout, ces Yankees. De fait, c'était tout à la fois un spectacle de frisson terrible, et la joie parfaite des yeux, que l'entrée de Zizi dans la cage. Enfant, elle l'était encore par la délicatesse de ses formes, mais aussitôt qu'elle était aux prises

avec ses bêtes, quel changement ! Une prodigieuse lumière semblait tomber de ses yeux, et ajoutait à sa beauté, à sa grâce, à sa force, quelque chose de surnaturel. Au sens vrai du mot, elle se jouait de ses fauves... Un jour, il y eut une panique, chez les vingt mille spectateurs qui la regardaient... Un lion superbe, qui depuis l'entrée de Zizi dans sa cage avait grondé et donné des marques de colère, bondit tout à coup sur elle... Zizi s'était effacée... Elle ne reçut pas l'atteinte des griffes mortelles et quand le lion se retourna prêt à bondir encore, il trouva Zizi debout, penchée sur lui... les yeux de l'enfant dans les yeux du fauve... Elle tenait sa cravache haute... Le lion rugissait... formidable... Des femmes s'évanouirent dans le cirque... Il y eut un silence étrange... On s'attendit à un drame atroce... Tout à coup, Zizi jeta sa cravache et se pencha encore... Et l'on vit cette chose stupéfiante, miraculeuse, le lion reculer en rampant devant elle... rugissant et lançant contre Zizi sa patte monstrueuse... Il recula jusqu'au bout de la cage ainsi... et là, finit par se taire... immobile... Elle ramassa vivement sa cravache, et l'enfant, ivre de colère et de témérité, le fouailla comme un chien indocile... et lui ouvrant la gueule, elle y mit en travers ses deux bras frêles et blancs...

Le lendemain, elle était célèbre...

Le surlendemain, on connut dans les grands cercles de New-York le pari qui venait d'être conclu entre Tom Lewis et Holmcroft, deux milliardaires dont les excentricités faisaient la joie quotidienne des Américains de toutes les classes.

Holmcroft avait parié que Zizi serait dévorée par ses bêtes.

Tom Lewis avait tenu le pari.

Holmcroft, depuis lors, suivit partout le cirque Dirko, sans jamais manquer une représentation où sa place fut toujours retenue, au premier rang.

Installé cinq minutes avant l'entrée de Zizi dans la cage, il partait aussitôt que Zizi avait terminé son travail.

Zizi avait appris l'étrange et funèbre pari !

Elle avait fini par connaître le parieur...

Et, en gamine qui n'oubliait pas qu'elle était Française, lorsqu'elle arrivait saluer le public, avant, et revenait le saluer après, chaque fois, d'un geste gracieux de sa fine petite main, elle prenait sur ses lèvres rouges un baiser qu'elle envoyait à Holmcroft.

Et chaque fois, Holmcroft, grave, se levait et saluait chapeau à la main.

Dirko avait trop le génie de la réclame pour ne pas utiliser ce champion de la Destinée. Il publia partout le pari et le portrait du parieur. On se le montrait, dans la salle,

avant l'apparition de Zizi. On le regardait avec une crainte superstitieuse et, de New-York, un terrible surnom le suivit partout.

On l'appela : « Holmcroft, l'anthropophage. »

La somme qu'il avait pariée en valait, du reste, la peine. Elle était d'un million de dollars...

. . . .

Rouscouban avait annoncé joyeusement à Georges-Claude :

— Zizi est à Paris !

Il se trompait.

Dirko préparait par une publicité énorme l'arrivée de la jeune fille.

Ce fut huit jours après, seulement, que les journaux annoncèrent :

— Zizi est arrivée...

Et comme il n'y a pas de ville au monde plus souple que Paris, plus nerveuse et plus facile à émouvoir, Paris ne s'occupa plus de ses scandales, des débats de la Chambre, de la C. G. T., de ses rues barrées, de ses affaires de cour d'assises, de ses comédiens, de ses comédiennes, de ses théâtres, de ses toilettes, de son luxe, de ses modes nouvelles, de ses élégances ou de ses misères.

Paris ne s'occupa plus que de Zizi...

Avant son arrivée, elle fut célèbre et quand elle descendit du train, à la gare du Havre, une nuée de reporters, carnets en mains, affables et empressés, l'entoura.

Dirko se chargea de répondre, pendant que l'enfant s'esquivait. Dirko eû payé très cher cette publicité. On la lui offrait gratuite. Il n'était pas homme à refuser. Par ses soins, un joli et très coquet appartement avait été préparé, meublé avec soin, rue Mansart, à portée de l'Hippodrome. Ce fut là que descendit Zizi avec sa bonne grand'-mère qui ne pouvait plus guère la quitter, car si elle avait conservé toute sa présence d'esprit, l'intelligence vivait dans un corps inerte : la vieille dame était paralysée des jambes, condamnée au lit et au fauteuil pour toujours.

Quand Zizi entra chez elle, quand elle eut installé sa grand'mère dans sa chambre où pénétrait un gai rayon de soleil, elle fit le tour de l'appartement, où déjà Eveline, sa femme de chambre, mettait de l'ordre, puis vint s'asseoir devant un petit bureau. Par les soins de Dirko, il y avait là tout ce qu'il fallait pour écrire.

Elle souriait, Zizi, d'un sourire confiant et doux. Elle paraissait heureuse. Un rayon de joie céleste passait dans ses grands yeux bleus. Elle se rappelait la gentille promesse qu'elle avait faite, oh ! il y avait de cela bien longtemps déjà ! quand elle était une toute petite fille, à un enfant qui était déjà un grand garçon. Elle lui avait dit :

« Le jour où je reviendrai à Paris, je t'écrirai : Viens ! Je t'aime toujours ! »

Alors, elle tenait sa promesse, sans remettre au lendemain !

Elle écrivait :

« Je ne vous ai pas oublié !... Venez, Georges, je vous aime toujours ! Je vous attends ! »

Il n'y avait qu'une chose de changée. C'est que jadis elle tutoyait, avec l'inconscience enfantine, et que maintenant, dans sa pudeur éveillée, elle ne tutoyait plus.

Mais l'amour s'était développé avec la pudeur : il était devenu ardent, passionné.

Elle adressa la lettre rue de Passy avec la mention : « Faire suivre. »

A Sèvres, Georges-Claude la reçut, frémissant et triste à mourir.

Zizi, de son côté, n'eut pas un instant d'inquiétude. Sûre de Georges-Claude, comme elle l'était d'elle-même, elle se disait, rendue idéalement jolie par l'anxiété de l'attente :

— S'il est à Paris, il viendra... Il viendra demain... Il abandonnera tout pour accourir...

Le lendemain, Dirko vint la chercher et elle fut obligée de sortir, mais elle eut bien soin, auparavant, d'avertir Eveline.

Elle lui montra une photographie de Georges, quand il avait seize ans :

— Regardez. Il viendra sûrement tout à l'heure un jeune homme qui ressemblera à ce portrait. Vous le ferez entrer au salon. Vous lui direz que je l'attendais, et vous le prierez de patienter un peu. Je ne resterai pas longtemps dehors.

— C'est un joli garçon, fit Eveline.

Quant à Dirko, il gronda mécontent :

— Ma fille, ma fille, dans notre métier, il faut se défier de l'amour...

Mais le ciel serait tombé sur sa tête que Zizi ne s'en fût point préoccupée.

Elle s'était à peine éloignée, dans la rue, avec le manager, remontant tous les deux vers le boulevard des Batignolles, qu'un homme, ayant la barbe blonde et vêtu d'une sorte de livrée comme en portent les garçons des cirques américains, blouse grise ajustée par une ceinture de même étoffe, bottes, grand chapeau boër relevé à droite crânement sur l'oreille, entrait dans la maison et questionnait la concierge :

— Mademoiselle Zizi ?

— Sortie, mais vous trouverez du monde chez elle, au deuxième, à gauche.

L'homme au chapeau boër monta, sonna et à Eveline qui se présentait :

— Une lettre pressée du cirque, pour mademoiselle Zizi... J'attends la réponse...

Eveline consulta la photographie. Ce n'était pas l'homme dont Zizi avait parlé. Celui-là était un employé de chez Dirko. Elle le pria de patienter, dans le vestibule. Zizi, sortie avec le directeur, ne tarderait pas à rentrer. Et elle le laissa seul. L'homme au chapeau s'assit, mais la soubrette n'avait pas plus tôt tourné les talons que prestement, sans faire le moindre bruit, il alla coller son oreille à toutes les portes. Pas un mot, le silence partout. Et, tirant de la cire molle qu'il pétrit un instant dans ses mains, il prit l'empreinte de toutes les serrures.

— Ça peut servir !

Après quoi, il entr'ouvrit une porte, dans un couloir, mais il la referma vivement... La chambre était occupée... une vieille femme, dans un fauteuil.

— Diable ! Diable ! Je suis pincé, moi... On va me demander compte de ma curiosité.

Et comme personne n'arrivait, surpris, il ouvrit la porte de nouveau. Dans le fauteuil, la malade ne bougeait pas, se contentait de le regarder. Ses yeux seulement exprimaient l'épouvante et la surprise. Les lèvres s'agitaient, sans un son.

— Est-ce qu'elle est en cire ?

Il s'approcha, salua, expliqua sa présence :

— Madame, c'est une lettre... pour Zizi... venant du cirque...

Des sons rauques répondirent. Les doigts essayèrent des gestes. Ce fut tout.

L'homme au chapeau comprit.

— Ah ! Ah ! paralytique... La mère, sans doute, ou la grand-maman de Zizi...

Il salua derechef et sortit dans le vestibule.

Au même instant, on sonnait. Il colla son œil à la serrure et tressaillit.

— Georges-Claude !

Il alla s'asseoir dans le fond du vestibule, où une demi-obscurité le protégea. Eveline venait d'ouvrir et cette fois la photographie en main, devant celui qui entrait, cria :

— On vous attend... C'est bien vous... Mademoiselle va revenir...

Elle le conduisit au salon. Georges avait aperçu l'homme du cirque, mais son regard fut indifférent. Il était fiévreux et triste. Il suivit Eveline et disparut...

Lorsque Eveline revint dans le vestibule, elle eut un geste d'étonnement.

L'homme à la blouse et au chapeau retroussé n'était plus là !...

— Il se sera fatigué d'attendre ! murmura-t-elle.

Et elle ne s'en préoccupa plus.

L'autre, pourtant, n'était point sorti. La vue de Georges-Claude avait semblé faire naître en lui un trouble extraordinaire... Il murmurait des mots bizarres :

— Lui, chez elle ! chez Zizi ! Ah ! j'en suis sûr ils se connaissent depuis longtemps et qui sait ? ils s'aiment... ils s'aiment peut-être ! ! !...

C'était Ludovic... on l'a reconnu... Chez Ludovic, les résolutions étaient vite prises... Il se dit qu'il était de son intérêt d'apprendre quelle pouvait être l'affection de Zizi et de Georges l'un pour l'autre... De la vérité ainsi connue, naîtrait sa conduite à venir... Et puisqu'il était dans la place, mieux valait pousser l'audace jusqu'à la témérité.

Georges était au salon. C'était au salon que Zizi et Georges allaient se rencontrer, au salon qu'ils échangeraient sans doute les paroles définitives, les aveux, les promesses... que le voile du passé se soulèverait enfin, pour Ludovic.

Il n'hésita pas.

Le salon communiquait, il l'avait remarqué, avec la chambre de la paralytique. Il entra dans la chambre, reçut, pour la seconde fois, le regard de terreur de la pauvre femme... entendit les mêmes mots, sourdement murmurés...

— Madame, dit-il à voix basse, vous n'avez rien à craindre de moi... Permettez-moi seulement de vous tenir compagnie pendant quelques instants...

Il fit le tour de la chambre, ouvrit un placard encore vide... fit un petit geste approbatif, qui voulait dire : « Au besoin, je pourrais me cacher là... » et prit une chaise, sur laquelle il s'assit avec l'aisance d'un homme qui se trouve chez lui. La vieille dame s'agitait dans son fauteuil, mais vainement... Elle devinait un danger, une catastrophe peut-être... Elle possédait, nous l'avons dit, toute son intelligence, mais hélas ! emmurée dans son cerveau sans qu'un signe extérieur pût lui permettre de se faire comprendre... Toutefois, des larmes roulaient sur son visage ravagé... et ses yeux, vivants et terrifiés, ne quittaient pas Ludovic...

Quelques minutes se passèrent ainsi. On sonna. Des pas légers dans le vestibule. Un frou-frou de robe. Des paroles rapides d'Eveline. Le bruit de la porte du salon, qui s'ouvre et se referme. Un silence, d'abord, pendant lequel les deux êtres qui se retrouvent ainsi face à face, brusquement, après tant d'années, se regardent, s'examinent, se reconnaissent...

Puis deux cris :

— Georges ! Georges ! !

— Zizi ! ! Zizi ! !

Deux cris de joie, d'ardeur passionnée, deux cris frémissants d'amour, deux cris qui s'étouffent dans des baisers et dans des larmes de bonheur.

Ludovic s'est approché de la porte, légèrement entr'ouverte... Il écarte un peu le rideau, pour mieux entendre, ne rien perdre de ce qui va se dire...

Et pâle, le cœur en tumulte, les yeux pleins de rage, il écoute...

Et il n'est pas de haine plus farouche que celle qui flambe, en ce moment, attisée par les premières paroles surprises, dans cette âme de frère.

Zizi était mise simplement, avec une élégance sobre. Pas une seule bague. Deux perles aux oreilles. Et autour du cou, pour retenir la montre passée dans la ceinture, une chaîne sautoir en or vert, parsemée de perles noires, et rassemblée sur son corsage par une glissière des mêmes perles. Cadeau de Dirko, le lendemain de son fameux début à New-York. Elle était de taille moyenne, fine, délicate, nerveuse. Et c'était bien, dans tout l'éclat, dans toute la fleur à peine éclose de sa beauté, la jolie enfant de la rue de Passy, dont il avait embrassé le portrait si souvent, la jolie fille de la photographie trouvée entre les mains de Ludovic. Les yeux, rayonnants de lumière, attiraient et retenaient, des yeux si profonds et si larges que l'âme s'y lisait, clairement, avec les moindres et plus fugitives nuances de toutes les joies et de toutes les tristesses. Rieurs, attendris, languissants, parfois même d'une dureté insoutenable, puis vagues, troublés, et semblant renaître tout à coup, sous l'ardeur d'une nature impétueuse.

Sur tout cela, la candeur de la vierge...

Elle s'était précipitée dans les bras de Georges.

Il était venu là pour lui dire : « Ne pensez plus à moi. Tout amour est impossible. » Mais il oubliait sa mission, que sa vie était enchaînée, qu'il n'était plus libre, qu'il se devait à un devoir impérieux, et qu'au-dessus de son désir, de ses rêves, de son bonheur — ne l'avait-il pas promis ? — il y avait la lettre de la mère, la lettre sanglante qui avait tracé toute une existence d'aventures, de dangers, de sacrifices...

— Venez près de moi, dit-elle en lui liant les mains, et en l'attirant sur un canapé.

Et avec un sourire confiant d'orgueil, car elle était bien sûre de ce qu'il allait répondre, elle lui demande, paupières baissées pudiquement :

— Vous m'aimez ?

Les paupières se relèvent, lentement, avec surprise, puis avec effroi !

Georges-Claude n'a pas répondu...

— Vous m'aimez ? redit-elle, très bas, cette fois avec un tremblement léger.

Georges-Claude ne répond pas.

Alors, elle se lève brusquement, avec un cri étouffé !

— Ah ! il y a un malheur !

— Oui, Zizi, un grand malheur... Je vous aime, je vous aime de toute mon âme...

Elle joignit les mains ; sur ses lèvres refleurit l'enfantin et divin sourire.

— Mon Dieu, comme c'est mal ! Comme vous êtes méchant ! Vous m'avez fait peur !...

Il reprit, contenu, désespéré, sachant qu'il allait porter deux coups mortels, pour elle, pour lui, et qu'ils ne marcheraient plus ensuite que sur des ruines.

— Je vous aime, Zizi, et pourtant nous ne devons plus penser l'un à l'autre... Je ne puis enchaîner votre vie à la mienne, parce que ma vie ne m'appartient plus... Je vous aime de toutes les forces de mon cœur, je le jure, et je n'ai jamais cessé de penser à vous, depuis que vous avez quitté Paris... J'ai cru aussi à votre amour et jusqu'à ces derniers jours, j'ai été très heureux, infiniment heureux dans mon rêve... Vous m'attendiez, vous m'aimiez... Je vous attendais, je vous aimais... Tout cela est fini...

— Je ne comprends pas, Georges, dit-elle, grave... Il faut vous expliquer mieux... Est-ce donc ce que je suis devenue qui vous donne des scrupules ? Ma profession qui vous éloigne de moi ? Est-ce le monde où je vis, où le hasard m'a conduite ? Non, ce n'est pas cela... Votre Zizi est restée loyale et pure, Georges... Vous la retrouvez telle que vous l'avez quittée... Jadis, elle ne savait rien de la vie... La vie, maintenant, elle la connaît mieux... avec ses dangers et ses pièges et ses perfidies... Votre Zizi est digne de vous, Georges, me croyez-vous ?

— Je ne vous aimerais pas sans cela, et je vous aime...

— C'est vrai, oui, je sens que tu m'aimes... alors, pourquoi notre bonheur est-il fini, avant même qu'il ait commencé ?... Parle, Georges, ouvre-moi ton cœur, et pour que tu t'abandonnes mieux, traite-moi en petite fille et tutoie-moi comme par le passé...

— Il faut que tu te contentes de ce que je t'ai dit... Je t'aime et il nous faut renoncer à l'amour... Je t'aime et je t'aimerai, et je souffre, et je pleure... Je t'aime et je suis désespéré, et pourtant c'est fini... Tu ne me reverras plus et je viens te dire adieu...

— Adieu à jamais !

— A jamais peut-être !

— Pourquoi dis-tu : peut-être ? Il y a donc un espoir ?
— Si vague ! ! Si lointain ! !
— S'il y a un obstacle aujourd'hui, j'attendrai !
— Qui sait si tu ne perdrais pas des années, toute ta jeunesse, à attendre ?
— Que n'as-tu confiance en moi ? Que ne me dis-tu la vérité ?
— Je ne le peux !
— Qui t'en empêche ?
— Le devoir... Une promesse sacrée... Un secret terrible qu'il faut que je garde, pour moi, pour moi seul, parce qu'il intéresse un autre que moi...
Elle baissa la tête, dans une rêverie morne. Les grands yeux étaient pleins de larmes. Les jolies lèvres rouges, si ardentes au sourire, à la joie, se gonflaient de sanglots.
— Tout mon bonheur s'en va ! murmura-t-elle... Mon cher bonheur...
— Le mien aussi s'en est allé, Zizi ! dit-il à mi-voix.
Tout à coup, elle s'écria toute changée, les yeux durs, menaçants :
— Tu me mens ! Tu es marié ? Tu as une maîtresse.
— Non, Zizi, je t'aime ! dit-il simplement...
Et la colère de l'enfant tomba, du même coup, devant cette douleur si visible.
— Je te fais de la peine, Zizi ?
— Oh ! oui, beaucoup, beaucoup !... J'ai peur de toi, et de ce qu'il y a qui nous sépare...
Il répondit, la voix assourdie, hochant la tête :
— Moi aussi, Zizi, j'ai peur !...
Cette fois, Zizi pleurait dans un désespoir d'enfant. De grosses larmes naissaient de la source intarissable de ses yeux, les paupières toutes baignées, et descendaient le long de son frais visage virginal, s'arrêtaient et tombaient sur le corsage, perles liquides auprès des perles noires. Elle ne songeait ni à les arrêter, ni à les essuyer, ni à les tarir... Elle ne songeait qu'à pleurer...
Mais en pleurant, elle parlait... son cœur s'ouvrait tout grand... et les tendresses passionnées qui s'en échappaient bouleversèrent profondément Georges-Claude... Zizi se faisait connaître... Zizi redoutait l'avenir... Zizi se donnait tout entière...
— J'ai vécu trop librement jusqu'aujourd'hui pour ne pas avoir une expérience au-dessus de mon âge. Je ne suis plus une fillette... je suis une femme... Je ne t'aime pas comme les enfants aiment... J'ai en moi toute la force de l'amour... Je sais aussi que je suis belle, que je suis très belle... Les hommes s'empressent à me le dire... Ils n'ont pas attendu que j'eusse seize ans pour m'entourer... J'ai

déjà été aimée... Je n'ai aimé personne, puisque je me réservais pour toi... Autour de moi, à cause de moi, des malheurs sont nés, dont je suis la cause innocente... Rien de moi, pas la plus légère des coquetteries, n'a autorisé ces catastrophes... Chacun te le dira... Celui qui m'a défendue, c'est toi ! Je n'ai jamais eu d'autre pensée que pour toi... Mais si tu m'abandonnes, tout à fait, pour toujours, que vais-je devenir ?... J'ai peur, Georges, j'ai peur... Aime-moi... ne me délaisse pas... Fais que je sente toujours ton amour auprès de moi, au-dessus de moi... Et alors je serai très heureuse, malgré tout... Ne peux-tu t'engager par une promesse ?

— Je ne serais pas sûr de la tenir...

— Comment faire ? Je crois en toi, en ta loyauté, en ton cœur... Je ne doute pas que tu m'aies dit la vérité... et pourtant, mon Dieu ! mon Dieu !

Elle cacha son joli visage dans ses mains jointes...

Etait-ce pour dérober ses larmes ?

Nétait-ce pas plutot pour cacher son front rougissant de pudeur, à la pensée de ce qu'elle voulait, de ce qu'elle n'osait dire ?...

Et elle s'y décida, bien bas, la voix faible comme un souffle...

— Georges, je suis digne d'être ta femme... Tu ne peux me faire l'outrage d'en douter, cependant il y a certains scrupules, certaines convenances, contre quoi je me heurte et qui t'empêchent de donner ton nom à une pauvre fille dont la jeunesse s'est écoulée parmi des saltimbanques... bien honnêtes, va, je t'assure... Je comprends que je suis un peu en dehors de la vie régulière, mais ma pauvre grand'maman, si elle pouvait parler, te dirait que nous avons toujours vécu comme de petites bourgeoises... Enfin, la profession que le hasard m'a donnée, je l'adore... elle m'exalte... Quand je suis au milieu de mes fauves, je suis ivre de folie, de bonheur, et d'orgueil... Eh bien, j'abandonnerai tout cela pour toi... Je n'aurai nul regret... Ne sois pas plus terrible que mes tigres et mes lions. Laisse-toi dompter par la petite Zizi... Après, tu me dévoreras si tu veux ; tu me rendras, si tu veux, malheureuse... J'aurai bien, de temps en temps, un de tes sourires... cela me suffira pour être joyeuse entre deux orages...

Georges restait silencieux et troublé, souffrant mille tortures.

Elle balbutia :

— Non, ce n'est pas encore cela... je le vois.

— J'aurais mieux fait de ne pas venir...

— Tais-toi ! Tu blasphèmes contre ton cœur et contre le mien...

Et tout à coup, elle se laissa glisser aux genoux de

Georges, appuya les bras sur les genoux, cacha sa tête dans ses bras...

— Zizi, je souffre plus que toi, puisque c'est moi qui te fais souffrir...

Elle resta dans cette posture de suppliante... Et il caressait doucement, de la main, la massse ondulée des cheveux d'or, où courait un simple ruban bleu...

Puis elle dit, pendant qu'il sentait contre lui un long frémissement de ce joli corps :

— Je t'aime... je ne veux pas te perdre... Te perdre, alors que ma vie, depuis longtemps, n'est faite que de toi, de ton rêve, non, ce n'est pas possible... Puisque tu ne peux pas me prendre pour ta femme... fais que je sois à toi et que tu sois à moi quand même...

— Zizi !

— Oui, Zizi, ta Zizi, prends-la comme ta maîtresse... Ainsi, une fois qu'elle t'appartiendra, qu'elle sera devenue ta chose et ton bien, ton jouet, si tu veux, tu ne l'abandonneras pas... j'ai confiance... Tu ne casseras pas ton jouet...

Et elle sanglota...

Georges était dans une émotion singulière... Il retrouvait sa petite amie telle qu'il se l'était figurée, plus belle même, séduisante, naïve et chaste dans son abandon... Il la retrouvait dépassant son rêve... Et il l'adorait... Et cette enfant s'offrait...

— Zizi, dit-il en la relevant, en l'attirant contre lui, ma chère Zizi, reviens à toi, ne sois pas folle... Je t'aime, Zizi, comme celle qui doit être ma femme et en qui je mettrai tout mon bonheur et ma vie entière...

Elle essuya ses yeux et, bravement :

— Ta maîtresse ou ta femme ! Pourvu que tu restes près de moi, toujours... Dis ?

— Zizi, ni l'une ni l'autre, puisque je ne peux rester près de toi ! !

Les yeux de l'enfant eurent encore une fois leur expression de dureté étrange..

— L'obstacle entre nous, dont tu n'oses parler, ne peut être qu'une femme... Georges... Georges... J'ai mal... Je ne savais pas que j'étais jalouse... C'est une torture affreuse...

— Je t'aime...

— Tu aimes ta petite amie d'autrefois, comme autrefois, tu ne l'aimes pas d'amour.

— Je t'aime d'amour.

— C'est la pitié qui inspire ton mensonge.

— Je te jure, Zizi... Ne vois-tu pas que je pleure ?

Elle fit un geste vague, bizarre, les deux mains autour d'elle comme pour retenir des choses qui s'évanouissaient.

— Mon rêve ! Mon joli rêve de joie infinie.

Elle revient au jeune homme :

— Ne pleure pas. Confie-moi plutôt ton secret.

— Crois en moi et ne me questionne plus.

Elle soupira, découragée.

— Je crois en toi... Je ne te questionnerai plus... Mais si jamais il m'est prouvé que tu m'as trompée, ce sera un remords pour ta vie, Georges, car il ne me restera plus qu'à devenir ce que tant d'autres sont devenues, dont on a méprisé et méconnu l'amour, la Gueuse, l'Infâme, dont le cœur demeure froid et vide en inspirant l'amour des autres... Ou bien, si je ne veux pas descendre jusque-là, il ne me restera plus qu'à mourir, et c'est toi qui m'auras tuée ! !...

Elle enveloppa de ses bras la tête de Georges et, doucement, la berça contre elle...

— Quel sort choisis-tu pour ta petite amie, Georges, si tu l'as trompée ? Lequel, dis ? Zizi-la-Gueuse ?...

— Tais-toi... tu me tortures...

— Ou bien Zizi la désolée? ... Zizi la morte ?

— J'aimerais mieux te voir morte plutôt qu'infâme !

Une joie folle, dans les yeux de la jolie fille.

— Tu m'aimes donc vraiment ?... Tu es donc jaloux, toi aussi ?

— Oui... je suis jaloux de l'avenir... qui sera peut-être mon œuvre... et je souffre.

— Zizi-la-Morte ! Souviens-toi, Georges !... C'est toi qui me tueras ! Adieu !

Ludovic, la portière soulevée, avait tout entendu, de la chambre de la paralytique... Et le visage du jeune bandit reflétait tour à tour la rage, la haine et la passion... Puis, au fur et à mesure que l'entretien se déroulait, il retrouva un peu de calme...

A la fin, il était presque joyeux :

— Elle est perdue pour lui, l'imbécile !...

De temps en temps, un souffle rauque de la paralytique le faisait se retourner. Alors, il haussait les épaules devant cette tête immobile, ravagée, impuissante et muette. Il entendit les derniers mots échangés entre Georges et Zizi... un dernier sanglot dans une suprême supplication... un cri de Georges qui disait :

— Pardon, Zizi, pardon ! !

Puis la fuite éperdue du jeune homme, le bruit de la porte, et ce fut tout.

Non, ce ne fut pas tout...

Il y eut un gémissement dans le salon... le heurt d'un corps contre les meubles, une chute, le silence... Et se hasardant à entrebâiller la porte, Ludovic aperçut Zizi évanouie...

Il entra...

Derrière lui, la paralytique poussait des cris inarticulés, des râles d'épouvante...

Il prit Zizi dans ses bras, eut un accès de délire, la retint ainsi debout, et comme morte, contre lui, et appuya, frénétique, ses lèvres sur les lèvres pâlies de l'enfant...

Elle tressaillit... elle allait renaître à la vie... Il la déposa sur le canapé et se retira...

Personne dans le vestibule... Il put sortir sans être vu...

Dans l'escalier, il redevint maître de lui, alluma une cigarette et murmura :

— Elle est à moi ! !

DEUXIÈME PARTIE

UNE TÊTE MISE A PRIX

I

Première bataille.

Georges se rappelait ce que lui avait dit son frère, un jour, les yeux enfiévrés :

« Je ne tiens pas à travailler toute ma vie pour acquérir une fortune qui me sera inutile lorsque la vieillesse sera venue... Je veux tout de suite, demain, d'un coup, la fortune, mais la fortune immense, quand même elle m'arriverait dans un ruisseau de sang... Je la veux et je l'aurai... Je sais où la prendre et je la prendrai !... »

Ces paroles menaçantes, âpres et mystérieuses, retentissaient encore à l'oreille de Georges, et il se disait :

— Ludovic prépare quelque affaire... Un grand crime, peut-être ! !

Et c'était là ce que la pauvre Sonia avait prévu, pourquoi elle lui avait confié la mission sacrée, c'était pour empêcher ces crimes, pour tarir à sa source le ruisseau de ce sang qu'elle avait écrit, avec les gouttes puisées une à une à ses propres veines : « Au prix de ton bonheur, même, sauve-le ! »

Le soir où, pour la première fois, il l'avait sauvé, en fuyant sur son aéroplane, et en permettant à Ludovic de prendre sa place à son foyer jusqu'au lendemain, il avait coupé l'allumage au-dessus des plaines de Brétigny et la *Sonia* était venue se poser derrière une meule, auprès du domaine de la Maison-Blanche.

Puis, il s'était mis à courir vers la gare où il était arrivé

juste au moment où démarrait un train montant vers Paris.

Il avait sauté dans le train, et là, il avait pu enfin sortir de l'étourdissement où il vivait depuis deux heures, depuis le moment où il avait quitté ses amis à Sèvres, pour aller sous son hangar choisir les plans et les dessins qu'il désirait leur confier.

Tout en réfléchissant, il chercha machinalement dans sa poche son étui à cigarettes. Il oubliait que les vêtements qu'il portait étaient ceux de Ludovic. Ce fut le porte-cigarettes de son frère qu'il tira. Mais, en même temps, il avait senti sous sa main le froissement d'un papier. Fût-ce vague curiosité ? Fût-ce par distraction ? Il prit ce papier. C'était une lettre dans une enveloppe ouverte, cachetée d'un gros cachet de cire rouge au mileu duquel était un dessin qui n'attira pas tout d'abord son attention. La lettre était adressée à Ludovic, à l'Hôtel des Deux-Mondes. Elle portait le timbre d'Italie. Et sur le cachet de la poste d'envoi, il réussit à lire le nom de : Messine !...

Le cœur de Georges se mit à battre. Il eut, tout de suite, sans réfléchir, sans se demander pourquoi, le pressentiment que c'était là, peut-être, dans l'admirable ville sicilienne qui baigne au long des flots de son détroit, les riches demeures de la Palazzata, le centre des événements tragiques auxquels sa destinée le poussait, que de là devait sourdre le « ruisseau de sang » devant lequel ne reculerait pas son frère, pour se procurer la fortune immense qu'il convoitait.

Il retint dans ses doigts pendant quelques instants, avant de la lire, la lettre au cachet rouge, d'un rouge qui déjà semblait faire présager les crimes.

Et ses yeux, machinalement, obstinément s'attachèrent à ce cachet...

Il était seul dans son compartiment. Il se leva pour se rapprocher de la lampe unique qui éclairait mal, et y voir plus clair.

Pas d'initiales sur le cachet, ni d'armoiries, mais le dessin d'une mouche... ailes déployées, d'une abeille cherchant le suc des fleurs...

Etait-ce un symbole ?

Il tira de l'enveloppe la feuille de papier. Elle était couverte de lignes, écrites en langue italienne. Georges était polyglotte comme Rouscouban. Il parlait l'italien comme le français. Il lut et éprouva une grosse déconvenue... Peu de choses... en effet, et pas d'indications précises... Rien qu'un simple renseignement... Son émotion avait été si forte, sa déconvenue était si grande, qu'il en éprouva une sorte de faiblesse... Ses mains devinrent moites et humides, son front se couvrit d'une sueur froide...

« Monsieur, en réponse à votre communication, vous
» recevrez la visite de notre envoyé qui se présentera chez
» vous, ainsi qu'il est convenu, muni de nos pleins pou-
» voirs. Je vous prie de lui réserver bon accueil... L'af-
» faire dont vous avez bien voulu nous entretenir vaut la
» peine qu'on y réfléchisse, mais exige des précautions et
» vous ne serez pas surpris, je le souhaite, que nous nous
» entourions, vis-à-vis de vous, jusqu'à ce que nos rela-
» tions soient devenues plus intimes, de toute la prudence
» nécessaire... N'en soyez pas froissé... Vous agiriez
» comme nous agissons... Veuillez donc lire cette lettre
» attentivement et en peser tous les mots, comme si
» chaque mot renfermait un sens qui vous échappe et
» n'était que le prélude d'une phrase que j'aurais oublié
» de vous écrire... »

Cette étrange lettre ne portait aucune signature, aucun signe.

Georges-Claude se rassit, la relut vingt fois et la médita... Et la relisant et la méditant ainsi il en vint à conclure qu'il y avait là, en effet, un sens caché... des choses qui lui échappaient, comme un coffre-fort fermé dérobant un mystère pour lequel il aurait eu besoin d'avoir la clé. Le papier était élégant... L'écriture soignée. Pas de fautes. Une écriture large, appuyée, énergique. Quelles déductions à tirer de tout cela ?...

Et pendant que le train roulait lentement vers Paris, s'arrêtant à toutes les gares, Georges-Claude s'abîma en une rêverie profonde.

Tout d'abord, ce qui le frappa, ce fut les dernières lignes... Ces lignes prouvaient que la lettre voulait dire autre chose que ce qui s'y trouvait... Mais quoi ?.. Puis l'auteur de la lettre écrivait bien en son nom, mais semblait être d'accord avec quelques autres... Tantôt il employait une formule personnelle... tantôt une formule collective... Le papier débutait par les banalités ordinaires de toute correspondance commerciale inoffensive... « Vous réserverez bon accueil à notre envoyé... » Mais n'était-ce pas pour prévenir ou dérouter une indiscrétion dans le cas où la lettre se serait égarée ?... Enfin, le correspondant anonyme, qu'il fût banquier, industriel, commerçant ou bandit, se gardait contre Ludovic et lui faisait comprendre crûment, avec une insolente brutalité, que jusqu'à présent, il n'inspirait pas confiance... Comment l'orgueilleux Ludovic avait-il pu recevoir une pareille blessure sans se révolter ?...

— Pesez tous les mots, comme si chaque mot renfermait un sens qui vous échappe !

Sans cesse, il revenait à cette phrase... De toutes, c'était

la seule qui voulut dire quelque chose... quelque chose de menaçant... de définitif... qui se rapportait sans doute à la communication antérieure faite par Ludovic... quelque chose qui, si Georges avait pu comprendre, eût éclairé violemment les projets sinistres du misérable, la source encore cachée d'où jaillirait le ruisseau de sang...

Mais où trouver la petite clarté qui illuminerait ces ténèbres ?...

Il n'avait pas encore trouvé quand le train s'arrêta à Paris...

Il passa le reste de la nuit dans un hôtel des environs de la gare d'Orsay. Il ne pouvait pas, en effet, se présenter chez son frère avant la matinée du lendemain, à l'Hôtel des Deux-Mondes, ce qu'il fit, nous le savons. Dans la chambre garnie, à la lueur d'une bougie, il examina de nouveau la lettre et le cachet. Oui, c'était bien une abeille, incrustée dans la cire rouge, et il semblait, de par la tournure de l'empreinte, que ce cachet provint d'une bague. Or, au fur et à mesure qu'il forçait son esprit, martyrisait son cerveau, à la reconstitution de ce mystère, des souvenirs lui revenaient. C'est ainsi qu'il se rappela — était-il bien sûr ? — qu'il crut se rappeler plutôt, avoir vu une bague à la main de son frère, une grosse bague en or, avec un cachet. Le cachet, il n'avait pu distinguer ce qu'il représentait. Du reste, il n'y avait attaché aucun curiosité... Mais à présent, que de suppositions graves ce simple détail ne faisait-il pas naître ?... Ludovic, en possession de l'emblème de l'abeille butinant le miel, recevait une lettre où cet emblème reparaissait. Preuve d'une affiliation avec une bande secrète qui, sans doute, avait adopté pour ses membres ce moyen de se reconnaître et de se prêter assistance. Et le texte de la lettre indiquait que Georges-Claude ne se trompait pas dans cette hypothèse... ce texte où le correspondant, inconnu, anonyme, parlait en son nom et au nom de quelques autres. Cette bande avait-elle son siège officiel, ses repaires, en Sicile. N'étendait-elle pas ses rameaux en d'autres pays ? Plus tard Georges tâcherait de le savoir...

Pour le moment, il résolut de garder pour lui cette lettre.

De deux choses l'une...

Ou il arriverait que Ludovic la lui redemanderait, en ne la trouvant plus, et Georges ferait l'étonné... ou bien, Ludovic s'imaginerait l'avoir perdue... Un coup de vent, dans les airs, en retroussant le veston sur les épaules de Georges, pouvait avoir enlevé le papier... Les phrases à double entente qu'il contenait n'étaient pas dangereuses... Il ne s'en inquiéterait pas...

Ce fut, en effet, ce qui se passa...

L'échange des vêtements se fit, à l'Hôtel des Deux-Mondes, entre les deux frères... Lorsque Georges fut parti, Ludovic fouilla dans ses poches, n'y trouva point l'enveloppe, fronça le sourcil ; après quoi, il eut un haussement d'épaules qui voulait dire :

— Après tout, que m'importe ! Rien à craindre ! ! J'ai lu ! et les mots que d'autres que moi ne devaient pas lire, sont redevenus invisibles...

Et il ne s'en occupa plus. La lettre mystérieuse lui annonçait l'arrivée d'un inconnu duquel il recevrait des confidences, des instructions, peut-être des ordres, à bref délai.

Il n'avait qu'à patienter et à attendre l'arrivée de l'homme.

A Sèvres, la lettre posée, devant lui, sur son bureau, Georges-Claude, minutieusement, dessinait le cachet, qu'il se proposait de faire graver ensuite, avec l'espoir vague, l'idée imprécise, mais persistante, que cela lui servirait un jour...

Ce fut au milieu de cette occupation que Rouscouban le surprit...

Georges se pencha nonchalamment dans son fauteuil et désignant la lettre :

— Prends donc connaissance de ceci, et dis-moi, vieux, ce que tu en penses...

Rouscouban obéit, fit un geste de surprise en voyant la suscription...

— Comment cette lettre à Ludovic est-elle entre tes mains ?

Georges expliqua, brièvement. Et Rouscouban, durant de longues minutes, lut et relut. Georges, sur ce visage de ruse et d'audace, qui avait conservé l'empreinte du passé criminel, malgré le retour à la probité et à l'honneur, Georges suivait, avec angoisse, la montée des soupçons, des hésitations, puis la chute des défaillances, dont la bataille laissait sa vive impression sur ces traits singulièrement expressifs... A la fin, Rouscouban rejeta la lettre sur le bureau avec découragement.

— Cela veut dire beaucoup de choses... avança Georges-Claude.

— La belle affaire ! Nous n'en sommes pas plus avancés !...

Tout à coup, Rouscouban reprend la lettre, avec un geste de sauvagerie... Ses petits yeux, d'un noir d'encre, roulent, étincellent, triomphent. Il a un râle de joie...

— Mille diables ! dit-il... Je crois que nous allons trouver autre chose... Regarde !...

Et, du bout de son index, il montre sous les lignes écrites et visibles, à la place où aurait dû être la signature

absente, trois ou quatre lettres grises, vagues, à peine apparentes... mais qui, dans le brouillard où l'on eût dit qu'elles s'enveloppaient, semblaient vouloir s'élancer de l'ombre et du mystère, en laissant deviner qu'elles n'étaient point seules, et qu'elles étaient suivies d'autres lettres, celles-ci d'autres mots, ceux-ci d'autres phrases... Et l'index de Rouscouban tremblait, palpitait sur ce mystère...

— Une écriture à l'encre secrète !

— Une seconde lettre, mon fils, écrite sous la première, dont la première, apparente, n'est que le prétexte, « le chapeau », comme on dit en termes de presse, la vraie lettre, enfin, celle que nous devons connaître et qui nous donnera des détails...

— A moins que nous ne trouvions jamais le réactif chimique qui rendra visibles les phrases qui sont encore pour nous comme mortes.

— Nous le trouverons... parce qu'il le faut.

Son visage impressionnable se rembrunit tout à coup.

— Un cheveu ! dit-il.

— Quoi ?

— Ludovic doit avoir le secret de ce réactif. Les lettres une fois rendues visibles ne peuvent plus s'effacer... Or, cette lettre est vierge et n'a pas été lue... D'autre part, Ludovic devait être très pressé d'en connaître le contenu... Alors !

— Alors, comme il l'aura reçue sans doute au dernier moment, peut-être en descendant de chez lui, il se sera contenté de parcourir les phrases visibles en remettant à plus tard, au soir même, après son expédition à la conquête des diamants de madame Gérard, ou au lendemain, la lecture de confidences plus graves... Et ceci explique les derniers mots qui ont retenu son attention et la mienne : « Veuillez donc lire cette lettre attentivement et en peser tous les mots, comme si chaque mot renfermait un sens qui vous échappe et n'était que le prélude d'une phrase que j'aurais oublié de vous écrire... »

— Bravo ! Tu as deviné ! !...

Tout à coup, il approcha le cachet rouge de ses yeux, si près, que la cire touchait presque le bout de son nez. En même temps, il pâlissait et ce fut d'une voix sourde et tremblante qu'il murmura, pris d'une angoisse subite :

— Ah ! mon enfant ! Dans quel guêpier nous allons nous fourrer ! !

— Qu'as-tu donc découvert ?

Au lieu de répondre, Rouscouban demanda :

— As-tu une forte loupe ? Oui ? Donne ! !

Et il appliqua le verre à quelque distance du cachet. Georges le regardait, intrigué... Et pour aider Rouscouban dans sa recherche minutieuse, il disait :

— Pas besoin de loupe... Une abeille... Tiens, j'en ai fait le dessin, à l'œil nu.

— Aussi n'est-ce pas cela que je cherche...

— Alors quoi ?

— Le poinçonnage de l'or... qui doit se trouver près de la gravure... dessin renversé...

Au fur et à mesure qu'il cherchait, qu'il découvrait, sa figure se décomposait.

Et sa voix s'altéra de plus en plus quand il dit :

— Georges, si ta pauvre mère avait su, si elle avait pu prévoir, au lieu de te lancer dans les aventures qui t'attendent et où tu trouveras la mort, mon pauvre petit, elle t'eût supplié à deux genoux, d'abandonner ton frère à ses instincts de bête fauve... De ses deux fils, elle eût voulu, du moins, en garder un pour elle... et pour arracher l'un des deux au déshonneur et au bagne, elle n'eût point condamné l'autre sans appel...

— Qu'as-tu donc découvert ? dit Georges ému, pâle lui aussi.

— Elle t'eût supplié, comme je te supplie... Renonce à tes projets, mon enfant... Reviens à tes beaux rêves, à tes ambitions généreuses, à tes nobles travaux... Laisse le Destin faire de Ludovic ce qui a été résolu de toute éternité... Tu sais que je suis fataliste... Ne te jette pas dans une mêlée où tu serais vaincu avant de combattre...

— Encore une fois, vieux, dit Georges, presque sèchement, explique-toi clairement.

— Je m'explique : ceci est le cachet d'une bague italienne, en or... et poinçonnée... En Italie, depuis le mois de mai 1872, il n'y a plus d'application rigoureuse du contrôle pour le poinçonnage de l'or... on peut dire qu'il n'existe plus... Avant 1872, il était de rigueur... Donc, cette bague est déjà vieille de plus de trente ans... Et elle est italienne, j'en suis sûr... Je connais les trois titres employés en Italie... Le premier représente une tête de Jupiter en profil et dans un périmètre octogonal... Le second représente une tête de Minerve dans un périmètre hexagonal... Le troisième une tête de cheval entourée... Le poinçonnage que j'entrevois, à la loupe, c'est le profil de Jupiter.

— Tout cela ne me dit pas tes craintes... car tu sembles vraiment tout éperdu.

— Il y a de quoi... Tu vas en juger par toi-même... Le cachet nous montre une abeille... la jolie mouche laborieuse et délicate qui butine le suc des fleurs... Tu n'as jamais entendu parler des *Compagnons de la Mouche à miel ?*

— Jamais !

— C'est la plus redoutable des associations de bandits qui existent au monde... On la disait perdue, abîmée, dis-

persée, détruite... Elle n'était composée que de vingt-quatre membres importants, qui avaient des ramifications partout, du haut en bas de l'échelle sociale, vingt-quatre membres qui, élus en une sorte de comité dont les ordres étaient obéis sans discussion et dont les arrêts étaient mortels... commandaient de loin à des milliers d'autres... et étaient eux-mêmes sous les ordres d'un chef, mieux, d'un Maître !...

— Comment sais-tu cela ?

— Cela, et bien d'autres détails. Je n'ai pas toujours été l'homme que je suis, fit Rouscouban avec tristesse, et j'ai eu autrefois de bien mauvaises connaissances ! Eh bien, le signe de ralliement de ces hommes, des vingt-quatre, était une bague en acier, dont le chaton représentait une mouche à miel...

— Une bague en acier ?

— Seul, le chef des chefs, le Maître, passait à son doigt une bague en or...

— Alors, tu crois que Ludovic ?... fit Georges, bouleversé.

— Ludovic est, ou va être, le Maître des *Compagnons de la Mouche à Miel.*

Rouscouban garda le silence. Puis, domptant son émotion :

— Ce n'est donc pas un homme, seulement, Ludovic seul que tu trouveras devant toi dans la lutte entreprise, c'est des centaines de misérables, prêts à tout, poignard ou revolver à la main, et chose plus terrible que tout, tu ne les connaîtras pas... Ils seront peut-être des gens que tu rencontreras au cercle, au théâtre, dans les bouges ou dans le monde... Ils t'attendront, si tu es marqué pour la mort, c'est-à-dire si tu les gênes, ils t'attendront derrière tous les arbres, dans toutes les ténèbres, au détour de toutes les rues, chez toi, chez tes amis... à ton foyer, dans ta retraite la plus mystérieuse... Ils emploieront contre toi toutes les armes, depuis le duel d'allure loyale, en passant par l'assassinat, jusqu'au crime le plus lâche, le plus ignoble : le poison... Ils sont vingt-quatre... Ils sont légion... on les croyait morts... Ils revivent, affamés de meurtre, assoiffés de sang... Maintenant Georges, tu sais tout ce que je sais... Moi, je te suivrai en enfer, si tu y tiens... Ta résolution ?

Le jeune homme eut un sourire doux, et répondit gaiement :

— Ne m'as-tu pas vu rêver à des choses impossibles et accomplir mon rêve ? Ne t'ai-je pas retiré de la boue où tu étouffais, serré à la gorge par toutes les turpitudes ?... N'ai-je pas trouvé, par mes inventions, ce que tout le monde cherche encore et cherchera sans doute long-

temps ?... Cette merveilleuse *Sonia*, qui va dormir inconnue, combien de fois ne m'as-tu pas déclaré qu'elle était irréalisable !... Et pourtant, elle existe... Puisque ma vie semble être faite ainsi, je tenterai une fois de plus l'impossible... je lutterai ! !

— Nous lutterons, mon fils, dit Rouscouban... Mille diables ! nous leur donnerons, aux sinistres Compagnons, du fil à retordre... Et si je meurs pour toi, ça sera une belle mort, qui effacera vraiment les vieilles hontes qui me brûlent toujours au cœur.

Il prit une chaise, s'assit devant le bureau, face à Georges-Claude.

Après quoi, reprenant la lettre, il se mit à l'examiner de nouveau d'un regard aigu.

Georges-Claude acheva le dessin de la mouche à miel.

— Je ferai exécuter et graver une bague en tout semblable, dit-il... Cela peut être utile...

Rouscouban, absorbé, ne semblait pas l'écouter.

Tout à coup, se parlant à lui-même, il fit cette réflexion à haute voix :

— Ce qui nous a fait deviner la lettre invisible, ce sont ces quatre ou cinq caractères qui paraissent sortir de la matière mystérieuse du papier... Il faut donc, nécessairement, qu'ils aient été mis en contact, par un hasard quelconque, avec le réactif qui doit les faire revivre... D'où serait venu ce hasard ?...

Et, la tête dans les mains, il s'absorba, pareil à un écolier qui apprend sa leçon.

— Un hasard... murmura Georges, intrigué.

Il se mit à rêver, lui aussi, repassant dans sa tête tous les incidents, menus ou graves, de cette nuit où son intervention avait sauvé Ludovic, depuis sa sortie du hangar, poussant la *Sonia*, jusqu'à la descente dans la plaine de Brétigny... depuis son irruption haletante, tant il avait couru, dans le train qui partait pour Paris jusqu'à son arrivée en gare du quai d'Orsay, jusqu'à la nuit passée dans le lit de rencontre d'un hôtel meublé...

Il pesa chaque heure de sa vie, il en pesa chaque minute...

Et son regard s'éclaira soudainement...

Il appuya la main sur l'épaule de Rouscouban, enseveli dans ses recherches, et Rouscouban tressaillit comme s'il venait d'être réveillé d'un profond sommeil.

— Tu dormais ? fit gaiement le jeune homme.

— Mille diables ! Tu te moques !...

— Tu dormais, te dis-je ! Et pendant que tu dormais, moi, j'ai trouvé... C'est très simple...

— Comme toutes les idées de génie.

— J'avais couru pour ne pas manquer le train de Breti-

gny et quand je suis entré dans mon compartiment, malgré la fraîcheur de la nuit, j'étais en nage... C'est alors que j'ai découvert la lettre, dans le veston de Ludovic... Les caractères qui sont là ont apparu sous la pression de l'un de mes doigts sous la chaleur et la transpiration et c'est l'acide de la sueur qui a opéré le réactif désiré... Il va être facile de composer un réactif analogue, et dans une heure ou deux... nous pourrons lire...

Rouscouban cria :

— Non pas deux heures, pas même une heure... Dans dix minutes, s'il te plaît !

Et comme s'il avait eu quelque bête enragée à ses trousses, Rouscouban, sans même se donner la peine d'ouvrir la porte et de traverser le vestibule, saute par la fenêtre, et le voilà qui se met à courir dans le terrain vague, au long du mur de clôture. Il en fait le tour vingt fois, sans s'arrêter. Ses jambes chancellent. Son souffle est rauque. La sueur ruisselle sur son visage comme s'il sortait du bain. Et chaque fois qu'il passe sous la fenêtre d'où Georges-Claude le considère avec stupéfaction, Rouscouban se met à rire, et retrouve assez de souffle pour crier :

— Le voilà, ton réactif... Il vient, je le sens... L'opération va réussir.

De temps en temps, il s'éponge, pour ne rien laisser perdre de tout ce qui ruisselle de son front dans son cou... Et il repart... Et toujours il s'éponge...

Jusqu'à ce qu'enfin il vienne retomber dans le cabinet de Georges, n'en pouvant plus, dans un état lamentable, mais du rire dans les yeux, de la joie dans sa parole saccadée, étouffée, une inexprimable gaieté dans tout cet être singulier...

— Voilà ! Voilà !... Si... pas suffisant... je recommencerai tout à l'heure..

Et de son mouchoir trempé, à force de s'essuyer, il tamponne la lettre, la mouille, sur les quatre pages... Et toute humide ainsi, il l'approche du foyer où, dans une grille, brûle un feu de coke...

Une à une, rapidement, au fur et à mesure que le papier sèche en se recroquevillant, les caractères naissent sous l'action de la chaleur... l'acide joue son rôle... revivifie l'encre morte, l'encre invisible... les mots apparaissent... les lignes se tracent... C'est la même écriture, en haut comme en bas... et d'un coup d'œil triomphant, Rouscouban s'assure que la lettre se poursuit en langue italienne, ainsi qu'elle était commencée... Le mystérieux et lointain bandit n'a pas voulu employer le dialecte sicilien, qui eût obligé Ludovic à se servir d'un interprète... et l'eût empêché de comprendre...

Rouscouban brandit le papier au-dessus de sa tête, comme un étendard :

— Maintenant, nous n'avons plus qu'à lire... Leur secret nous appartient...

Mais il se calme, devant l'attitude grave, devant la tristesse et l'angoisse de Georges.

— Pardon, fils, dit-il... On ne dépouille pas facilement le vieil homme, vois-tu... Je serai toujours de ceux que le mystère et les aventures éblouissent et rendent fous...

— Lis... traduits !... murmura Georges, sa main glacée appuyée contre son front.

Rouscouban parcourut la lettre, silencieux, attentif à chaque phrase... Il se rendait compte, traduisait pour lui-même avant d'en donner lecture.

— C'est du plus pur italien, dit-il au bout de quelques instants... C'est clair comme de l'eau de source, c'est doux comme une caresse... et ça vaut mieux que le charabia de l'allemand qui vous fait mal à la gorge, en y passant comme une râpe... Mais les tigres et les lions, eux aussi, font des caresses, ce qui ne les empêche pas d'avoir de terribles griffes... Ecoute... Je ne connais rien de plus redoutable que la menace qui s'enguirlande de fleurs...

— Passe !... Je te fais grâce de ta rhétorique...

— « Nous vous attendons... le trente novembre, à dix » heures du soir... Giovanni vous amènera de Paris et ne » vous quittera pas. Tant que vous ne serez point parmi » nous, vous lui obéirez. Il a pour mission de vous tuer à » la première crainte d'une trahison. Si vous n'êtes pas » sûr de vous... et des renseignements que vous vous êtes » engagé à nous fournir, si vous ne pouvez répondre à » notre secret par un secret de valeur égale, si vous ne » vous sentez pas de taille à subir nos épreuves, allez buti- » ner d'autre miel, voltigez sur d'autres fleurs que celles » qui poussent dans nos campagnes parfumées, sous le » regard de notre soleil, au pied de la redoutable mon- » tagne qui brûle sans cesse... Vous entreriez comme un » ennemi dans l'essaim de Taormine et vous succomberiez » sous les dards des abeilles...

» Giovanni arrivera par Marseille, le 20 novembre, à dix » heures vingt du soir... Vous le reconnaîtrez à la gare où » il sera tête nue, son chapeau sous son bras... Vous vous » approcherez et vous lui direz ce seul mot : « Saint-Cast ! »

» Il se contentera de vous saluer, remettra son chapeau » sur la tête et dira, à son tour : « Montre-nous le che- » min ! »

» Aujourd'hui, vous êtes libre encore... Demain, il ne » sera plus temps de vous reprendre et vous nous appar- » tiendrez !...

» Si vous n'avez pas le cœur solide... l'âme insensible...
» la main prompte, restez chez vous...
» Vous ne seriez point digne de nous commander ou de
» nous obéir... »

Quand il eut fini sa lecture, Rouscouban releva les yeux sur Georges-Claude.

— Tu vois que je ne m'étais pas trompé ?...

— Les *Compagnons de la Mouche à miel !*...

Et, maître de lui, Georges ajoutait :

— Relis cette lettre et arrêtons-nous après chaque membre de phrase... Il faut peser chaque mot... chaque mot est grave... Je dirais presque... chaque mot est double...

Rouscouban obéit... Et durant cette seconde lecture, ni l'un ni l'autre ne fit de réflexion à haute voix... Mais un travail formidable se faisait dans ces deux têtes.

Alors, froidement, posément, Georges récapitula, résuma...

— Il y aura, le 30 novembre, un échange de secrets, concernant le même crime à commettre, entre Ludovic et ces bandits... Taormine est au pied de l'Etna, le volcan de Sicile... C'est là, dans quelque cabane ou dans quelque ruine qu'aura lieu la rencontre... Voici ce que je veux... Ce n'est pas Ludovic, que les *Compagnons* trouveront au rendez-vous...

— Et qui donc ? fit Rouscouban éperdu... Aurais-tu la folie...

— Ce n'est pas Ludovic... ce sera moi... Je n'ai pas d'autre moyen de connaître leur secret... et je veux le connaître, et il faut, entends-tu bien, il faut que je le connaisse...

— Si j'entends ! Si j'entends ! ! Ah ! mon Dieu... Tiens, Georges, j'aimerais mieux, oui, cent fois, te voir monter dans ta *Sonia* et culbuter lorsque tu seras à mille mètres au-dessus du sol... La mort serait moins sûre que si tu te jettes parmi ces démons...

— Nous sommes le 10 novembre, nous avons le temps de nous préparer...

Rouscouban joignit les mains en un geste désespéré !

— Il ne m'écoute même pas !

— Je partirai dans deux jours... seul !

Rouscouban se leva, bouscula sa chaise, frémissant...

— Tu dis ?

— Il faut que je sois à Taormine avant eux. Je guetterai leur arrivée... Ensuite je m'inspirerai des circonstances... Mais ce que j'ai déclaré, je le ferai... Ludovic n'ira pas au rendez-vous des bandits... Moi, j'irai !...

Rouscouban bégayait :

— Et... seul ? n'est-ce pas ? J'ai bien entendu que tu voulais être seul ?

— Oui, puisque la mort te paraît certaine... A quoi bon t'entraîner avec moi ?

Les yeux de l'ancien précepteur devinrent humides.

Il les essuya du revers de la main...

— J'avais cru qu'après avoir eu horreur de moi, jadis, tu avais fini par en avoir pitié... et qu'à la pitié pour le misérable que j'avais été, mais que je n'étais plus, avait succédé un peu d'affection... de cette affection que l'on a pour un bon chien fidèle... oui, j'avais eu cette espérance folle, stupide, que tu m'aimais... un peu... Comme on est bête ! Comme on est bête ! !

Georges-Claude souriait :

— C'est vrai, pourtant, que tu es bête, si tu as cru que je partirais...

— Georges ! mon Georges ! Mon enfant ! Achève !...

— Que je partirais sans toi !

Alors, Rouscouban retomba en faiblesse sur sa chaise et se mit à pleurer doucement, les deux poing fermés sur les yeux, parce qu'il avait honte de ses larmes.

II

La mort d'un bandit.

Pendant leur séjour en Amérique, Ludovic et Lauvoyer étaient allés passer une année à Chicago. Déjà, à cette époque, l'éducation morale de Ludovic était faite. Les monstrueuses instructions de Blancafort avaient été suivies à la lettre. Et les deux aventuriers, sans prévoir qu'ils dussent, quelque jour, rentrer en France, partaient en chasse, en quête de tout ce qui pourrait satisfaire leurs appétits.

Lauvoyer commençait à déchaîner, sur le monde, le loup qu'il avait dressé.

Un soir, Ludovic, en rôdant par les quartiers sinistres où se heurte la cohue misérable de Chicago, formée de l'écume de toutes les nations du globe, était entré dans un bouge isolé, d'où il entendait sortir des cris, des chansons, des blasphèmes et des hurlements. Et il s'était fait servir une bouteille de whisky.

Quel pressentiment l'avait poussé là ? Aucun. Ce fut le hasard de sa curiosité et ce fut, pourtant, à ce bouge empuanti où vociféraient des ivrognes, que sonna l'heure

de sa destinée, marquant dans sa vie une époque définitive. Jamais plus il ne devait remonter le courant qui allait prendre là sa source.

Une cinquantaine d'hommes, avec des femmes — quelles femmes ! — buvaient et s'enivraient autour des tables, tandis qu'à son bar, en tablier blanc, trônait un nègre gigantesque.

Du coin qu'il avait choisi et où Ludovic avait eu la chance de trouver une table vide, le jeune homme examinait, d'un œil connaisseur et amusé, la fièvre et la folie qui clamaient autour de lui.

Et bientôt, à une table voisine, son attention fut attirée par l'aspect étrange d'un homme silencieux qui semblait s'isoler au milieu de ce tapage : vieillard d'allure encore robuste, aux larges épaules, vêtu de velours à côtes, chaussé de fortes bottes. Son verre vidé, il le faisait remplir, méthodiquement, en appelant le garçon d'une voix douce et mélodieuse... Il parlait anglais, avec l'accent italien...

Lassé de contempler cet homme qui, cependant l'intéressait sans qu'il sût pourquoi, Ludovic ne tarda pas à reporter son regard sur la salle et son attention fut mise en éveil par le manège de deux hommes, vêtus de guenilles, à l'œil noir étincelant et qui ne perdaient pas de vue le buveur solitaire. Ils parlaient de l'inconnu à coup sûr, et semblaient se concerter... Puis, tout à coup, ils vinrent s'asseoir à sa table, et soit intention, soit maladresse, l'un des deux, d'un coup de coude, renversa le verre du vieillard. Au lieu de s'excuser, les deux malandrins se mirent à rire. Et le vieillard leva les yeux et tressaillit.

Deux noms tombèrent de ses lèvres avec terreur, que Ludovic entendit :

— Luigi Cuocolo ! !... Guiseppe Vitale ! !...

La commotion fut si forte qu'il chancela sur son escabeau et, pour ne pas rouler sur les dalles, avança la main droite et se retint au bord de la table...

Alors, Ludovic aperçu, distinctement, au doigt majeur de cette main, une bague en or dont le chaton portait un gros cachet, et il crut même distinguer, si rapide qu'eût été ce coup d'œil, que le cachet figurait un insecte, une mouche pareille à une abeille...

Et soudain, un drame étrange, affreux...

La main s'était cramponnée à la table le temps que dure une seconde, mais pendant cette seconde, un couteau avait brillé dans la main de Cuocolo.

Le couteau s'était abattu...

Le doigt portant la bague avait été tranché... mais tranché à moitié, seulement, et pendait, loque sanglante, au bout du bras paralysé et inerte...

Chose plus singulière encore... le blessé ne songeait point à se défendre, il s'était levé et ses yeux terrorisés cherchaient la porte pour s'enfuir...

La scène avait été si rapide, que c'est à peine si elle avait été remarquée...

Le vieillard jeta un dollar sur la table, pour payer ce qu'il avait consommé... Sa main cachée dans sa poche dissimulait l'horrible blessure... Il souffrait et faiblissait... Il rassembla ses forces, s'élança vers la porte, bondit au dehors, dans la nuit. Cuocolo et Vitale, mâchoires ouvertes, le souffle rauque, détalèrent derrière lui comme deux bêtes fauves... Et les hurlements, les chansons, les blasphèmes continuèrent dans le bouge, familier de ces sortes de drames, sans que personne se préoccupât de cette mort qui était proche...

A quel sentiment obéit Ludovic ? Pitié ?... Non... Curiosité plutôt.

Les deux fauves, à la piste du vieillard, étaient eux-mêmes chassés par un loup...

Quand le loup les rejoignit, sur les bords du lac Michigan, les fauves étaient aux prises avec leur victime. Celle-ci faisait tête et se défendait en râlant.

Pas un cri... Elle n'appelait personne à son secours... Lutte muette et atroce.

Ludovic bondit sur eux comme un ouragan... Un coup de la crosse de son revolver fendit le crâne de Vitale, qui s'abattit comme une masse... Puis Ludovic prit Cuocolo par le cou, dans ses deux mains de jeune athlète, et raidit les doigts... L'autre battit les bras... son poignard s'abaissa deux ou trois fois sur le bras gauche de Ludovic... puis tomba... Les jambes eurent des contorsions, des détentes brusques... puis tout cela s'immobilisa... Il lâcha prise... Cuocolo tomba, figure bleuie, sang aux lèvres... La nuit continuait d'être paisible... la rive était déserte... Sur le Michigan étincelaient au loin les feux d'innombrables bateaux...

Le vieillard, dix fois blessé, se plaignait; Ludovic se pencha. L'homme balbutia :

— Merci... Vous avez voulu me secourir... Mais j'ai mon compte...

— Je ne veux pas vous laisser là... Je vais me mettre en quête d'une voiture... et je vous reconduirai chez vous... Chez moi, si vous désirez ?... Je demeure à deux pas...

— Oui, chez vous, sous un toit... mourir tranquille... Vous êtes bon... Transportez-moi...

Ludovic l'enleva comme un enfant et marcha ainsi dix minutes. Au bout de ce temps, il s'arrêta, poussa une grille d'un chalet, monta cinq marches et entra...

Au bruit, Lauvoyer était accouru, et surpris devant ce spectacle :

— Quel drôle de colis apportes-tu là, mon fils ?

Ludovic avait déposé le corps sur un divan. Et il s'aperçu alors que, détail horrible, dans la bagarre, les bandits avaient complètement arraché de la main le doigt à moitié tranché, le doigt porteur de la bague en or. Les yeux noirs et vifs du blessé conservaient une vive clarté qui disait que l'homme n'avait rien perdu de son intelligence. Il vit le regard d'horreur du jeune homme et comprit ce que ce regard voulait dire... Il secoua la tête avec un sourire sinistre. Sa main gauche, tailladée de coups de poignard, s'ouvrit péniblement, comme si tous les nerfs, tous les muscles en avaient été paralysés, ankylosés, et il laissa tomber sur le divan, un morceau de chair sanglante, où luisait la bague avec le cachet de son abeille en or...

Et il murmura dans un triomphe, cet agonisant :

— Ils ne l'ont pas conquise... Ils ne l'auront jamais !... Ils sont morts, n'est-ce pas ? Ils sont bien morts ? Vous les avez bien tués ?

— Oh ! je vous le garantis. Vous n'avez plus rien à craindre d'eux !...

— Bien, bien... dit le mourant... Ah ! si je pouvais me venger de l'autre ! de l'autre ! !

Et son regard aigu, flamboyant, où se ramassait le reste de sa vie, alla fouiller jusqu'aux plus profonds replis, l'âme de Lauvoyer et de son élève, qui l'écoutaient.

— Je me vengerai... si vous le voulez... si vous n'êtes pas retenu par des scrupules... je me vengerai, si vous estimez que dans l'âpre lutte pour la vie tous les moyens sont à prendre, pourvu que le but poursuivi représente la possession d'une puissance inouïe, d'une fortune immense, si grande que vous resterez éblouis lorsque vous en connaîtrez le chiffre...

Lauvoyer et Ludovic échangèrent un coup d'œil qui signifiait :

— Il délire !

L'agonisant répliqua, ayant compris :

— Non. Je ne délire pas... Mon nom vous rappellera peut-être certaines choses et vous dira ce que je suis... Je m'appelle Tiburzi et l'on m'a surnommé Montecalvario...

Ils tressaillirent, brusquement secoués... C'était le surnom d'un bandit italien, célèbre pour ses exploits, son audace téméraire, ses prodigieuses aventures... Mais on avait publié que Tiburzi était mort... tué par les carabiniers... Ils doutaient.

L'homme comprit de nouveau leur hésitation.

— Tiburzi n'est pas mort... il va mourir... Voulez-vous,

avec la vengeance que je réclame, la fortune que je vous offre ?... Dites oui, dites non...

— Oui, fit Ludovic, haletant.

— Pas de scrupules ?

— Aucun.

— Le cœur de roc ?... Et j'ai vu que vous aviez le bras d'un jeune Hercule ?

— Toutes les qualités qu'il faut pour vaincre...

— C'est bien...

Il s'arrêta. La mort l'envahissait. Il ne voulait pas mourir. Il eut des yeux de terreur.

— Ne m'interrompez pas... Chaque seconde de ma vie est précieuse pour vous... Souvenez-vous ! Le banquier Gasparone, de Messine, dont j'ai été l'associé il y a vingt ans, m'a fait assassiner. Deux fois il avait essayé. La troisième fois, il a réussi... Vous me vengerez... Nous étions vingt-quatre qui savions que Gasparone détient dans ses caves, dans sa banque, une fortune qui ne lui appartient pas... D'autres que moi vous donneront les détails... La mort approche... Le temps me manque... Sur les vingt-quatre, je suis le quinzième qui meurt sous le poignard de ses hommes... Les autres, terrorisés, se cachent, sont dispersés, ne peuvent plus rien, réduits à l'impuissance... J'ai été obligé de fuir... Je me croyais à l'abri... on m'a retrouvé...

Il eut un geste de rage, cracha du sang et reprit, la voix indistincte :

— Gasparone ne triomphera pas toujours...

Il se tordit, râla... Lauvoyer et Ludovic crurent qu'il allait passer...

— Parlez ! Parlez !... Un mot qui nous éclaire... qui nous guide... Gasparone, c'est l'ennemi et nous vous vengerons... Mais ceux qui doivent nous aider, nous renseigner... Les noms ?...

— A ceux-là, râla le moribond, il faudrait une tête, un chef...

— Je serai ce chef !

— Bien... Voici, d'abord, ce qu'il faut que vous fassiez... Vous rechercherez, en France, quels sont les héritiers de Jacques-Yves-Médéric Saint-Cast, ancien corsaire, mort en 1808, et qui était né dans un petit village de Bretagne, sur le golfe de Morbihan, à Port-Navalo ; si vous ne les trouvez pas, ne pensez plus à moi, il n'y a rien à tenter et la fortune vous échappe... Si vous les trouvez, gardez pour vous votre secret, les survivants vous confirmeront ce qu'ils savent et vous pourrez tous agir de concert. Secret contre secret... Confiance pour confiance... Vous écrirez à Tobia Basile, au village de Corlatabiano, près de Taormine, en Sicile... Vous prononcerez mon nom... et celui

de Saint-Cast... Ces deux noms galvaniseront les morts et vous demanderez un rendez-vous à Tobia Basile... Pour qu'il vous réponde, vous direz : « L'abeille butine le suc merveilleux des fleurs... » Il vous croira... Et vous direz aussi que Tiburzi Montecalvario, en mourant, vous a remis sa bague... La voici... Garde-la, jeune homme... Je vois à tes yeux que tu es bien celui qu'il me fallait... Elle te donnera le pouvoir de faire commettre tous les crimes au bout desquels il y aura le châtiment de Gasparone... et la possession d'une incalculable fortune...

— Cette fortune ?... bégayait Ludovic.

— Tiburzi, encore un mot ?... disait Lauvoyer.

Ce ne fut plus qu'un souffle qui s'exhala dans une dernière parole :

— Plus de... cent... millions !...

L'homme était mort.

. . . .

Les déclarations faites à la police de Chicago, sur la mort de Tiburzi et le meurtre des deux assassins, le vieux bandit enterré, Lauvoyer et Ludovic se concertèrent.

Parfois Ludovic doutait... s'imaginait vivre en quelque rêve de féerie...

— Cet homme était halluciné ou fou... Cent millions ! Est-ce possible...

— A peine de quoi vivre ! murmurait Lauvoyer en ricanant. Mais avant de douter ou de rien croire, laisse-moi m'assurer par moi-même, que Tiburzi n'a point menti.

— Que comptes-tu faire ?

— Partir... Et il se peut que mon absence dure longtemps... six mois... une année peut-être... peut-être même davantage... Je vais aller en Italie et je tâcherai de savoir la vérité sur Montecalvario... Je n'irai pas en Sicile... Ceci te regarde... mais je me rendrai également en France... tout droit en Bretagne, à Port-Navalo... C'est ici que je réussirai ou que j'échouerai dans la recherche de ce qui peut rester de la famille de Saint-Cast... Sois patient... Je ne te laisserai pas sans nouvelles. Je te dirai mes espoirs et mes découragements... Tu approuves ?

— J'approuve... Et pars le plus tôt possible !

— Ah ! ah ! petit... cent millions ! Tu voudrais déjà les tenir ?... Patience ! patience !

Deux jours après, il avait quitté Chicago. Ludovic s'était réinstallé à New-York. Le surlendemain, il s'embarquait sur la *Touraine*, en partance pour le Havre... Sept jours après il débarquait au Havre... ne prenait pas le temps de se reposer, repartait, par les petites lignes de chemin de fer, vers la Bretagne et s'arrêtait à Vannes... A Vannes, il existe un service de bateaux qui, deux fois par jour, en cette saison, font le tour du golfe, faisant escale aux îles

et sur quelques points de la côte... Il fit porter ses bagages sur le *Morbihan*. La mer montait... Le *Morbihan* pouvait s'engager entre les bancs de sable...

Environ trois heures après, Lauvoyer descendait à Port-Navalo, petit port presque uniquement habité par des pêcheurs...

Un mot laconique, informa Ludovic de l'arrivée de son complice sur le terrain où allaient commencer les premières manœuvres pour la conquête de la toison d'or...

Puis, Lauvoyer fut six mois sans écrire...

Au bout de six mois, une lettre :

« Je ne t'oublie pas. Je marche. J'avance ! »

La lettre était datée de Paris. Six autres mois s'écoulent. Une autre lettre :

« Je touche au but ! Patience encore ! »

La lettre était datée de la Martinique. Après quoi, nouvelle période, nouveau silence, qui dura, cette fois, trois mois seulement. Et cette lettre :

« J'ai réussi en France... Je passe en Italie, mais ne visiterai pas la Sicile. »

Enfin, une dernière lettre, datée de Paris. Celle-là disait :

« Apprête-toi à me témoigner ta gratitude... Je reviens ! »

Quinze jours après, à New-York, le sémaphore annonçait l'arrivée de la *Gascogne*, venant du Havre. Et parmi la foule trépidante qui se heurtait, courait, enfiévrée, sur le vaste quai, un homme pâle, aux yeux de flamme, surexcité par une impatience maladive, allait et venait, ne pouvant tenir en place, proférait des mots inarticulés, et parfois s'arrêtait pour examiner, d'un ardent regard, l'immensité de l'Océan où rien n'apparaissait encore des couleurs françaises du grand paquebot transatlantique... Cet homme, c'était Ludovic.

Il était à bout de forces, de patience, usé par cette longue attente, usé par ses rêves...

Quand, la *Gascogne* ayant accosté, Lauvoyer, gras, souriant, luisant, chargé de ses bijoux en or, roula enfin jusqu'à lui, il surprit dans les yeux de son élève un regard de haine.

— Oh ! Oh! fit-il paisible, il me semble que j'arrive à temps.

— Pourquoi m'as-tu laissé sans nouvelles, sans détails ?

— Parce que c'étaient choses trop graves et trop délicates pour les confier au papier... Peste ! comme tu y vas, petit... Cette affaire manquée, nous ne retrouverions plus pareille aubaine...

Une demi-heure après, enfermés dans la chambre de Ludovic, ils se regardèrent, anxieusement.

— Alors, tu as réussi ? balbutia le jeune homme.

— J'avais une double mission... Obtenir les renseignements sur les héritiers Saint-Cast... M'assurer du passé et de la personnalité de Tiburzi Montecalvario... Cette double mission, je l'ai remplie... Je n'ai pas été au-delà... Le reste te regarde... Je suis l'homme des préparations... Toi, exécute !

— Parle donc !... Tu comprends que j'ai hâte de savoir ?

— Je parle.

Nous résumerons, en quelques lignes, cette course de Lauvoyer à travers le monde, car le gros homme, pendant les dix-huit mois, environ, qui venaient de s'écouler, avait parcouru non seulement la France, mais la Russie, la Suisse, l'Italie et la Martinique...

Sur l'énorme et mystérieuse fortune de cent millions, aucun renseignement. Du reste, il n'avait eu garde, afin de ne pas éveiller l'attention, d'y faire la moindre allusion. Parti de Port-Navalo à la recherche de la famille de l'ancien corsaire Saint-Cast, il avait éprouvé, à la retrouver, des difficultés presque insurmontables. Tout autre que lui se serait rebuté. Mais il avait la ruse et la patience des tigres à l'affût. Cette famille Saint-Cast s'était abîmée dans des événements tragiques comme si la nature elle-même, la nature aveugle et inconsciente, s'était tournée chaque fois contre elle en rêvant sa destruction. La catastrophe nocturne de Saint-Gervais avait enseveli sous ses torrents de boue quatre Saint-Cast établis depuis trente ans au pied de la montagne. Une autre catastrophe, plus épouvantable encore, avait détruit la seconde famille des mêmes pauvres gens, émigrés à la Martinique. On retrouva leurs corps informes, carbonisés sous la cendre brûlante que le volcan fit pleuvoir sur la malheureuse île, ravagée et perdue.

Restait-il encore, par le monde, quelques membres de la famille réprouvée ?

Oui, à Port-Navalo même, un enfant, un jeune garçon de vingt ans, Joanny, qui était orphelin et qui passait pour idiot... Il n'exerçait aucun métier, vivait de charités, passait sa vie à errer sur le rivage et à chercher des coquillages dans les roches des falaises.

D'autres existaient encore, qui pouvaient se réclamer du

premier Saint-Cast, le corsaire, mais qui, peut-être, ignoraient même jusqu'à l'existence de cet ancêtre...

Vingt ans auparavant, un Saint-Cast était allé s'installer à Saint-Pétersbourg, où il avait été professeur de chimie. Il s'y était marié, avait eu deux enfants de sa femme, mais sur celui-là aussi le malheur s'était abattu. La fatalité ne cessait pas de poursuivre la famille tragique. Saint-Cast avait été inculpé dans l'affaire dite de la bombe, qui tua trois officiers, et le chef de la police russe autour de la famille impériale... Deux nihilistes avaient été exécutés, un troisième avait pu prendre la fuite — celui-là se nommait Karl Vassilevitch — et depuis lors on avait perdu sa trace... Quant à Saint-Cast, il avait été condamné au bagne à perpétuité et il pourrissait quelque part, dans une mine sibérienne. Au bout de quelques années, il avait obtenu l'autorisation de faire venir auprès de lui, sa femme, morte depuis, et ses deux enfants...

A ce nom prononcé : « Vassilevitch ! » Ludovic avait tressailli.

C'était le nom de Sonia, le nom de famille de Sonia Vassilevna...

Mais ce Karl était-il frère de Sonia ? Ses souvenirs d'enfance étaient confus. Il retint le renseignement dans sa mémoire, mais ne s'y arrêta pas...

— Est-ce tout ce que tu as découvert sur cette famille ?

Lauvoyer eut une hésiation singulière.

Après quoi :

— C'est tout. Il n'existe pas d'autres héritiers de l'ancien corsaire. Entre toi et les cent millions de Tiburzi-Montecalvario, tu trouveras quatre créatures vivantes, qui ont le droit de venir te dire : « Halte-là ! » lorsque tu voudras palper les millions...

— Saint-Cast, ses deux enfants et Joanny.

Lauvoyer fit une moue comique et agita ses gros doigts chargés d'or.

— Bien que tu sois de décision prompte, je ne te demanderai pas aujourd'hui de quelle façon tu t'y prendras pour écarter de ton chemin les quatre êtres en chair et en os dont tu connais maintenant les noms... Tu réfléchiras... Ici, l'exécution commence et le papa Lauvoyer passe au second plan... Ton projet conçu, tu me le confieras...

Il y eut une telle lueur sinistre dans le regard flamboyant de Ludovic, que Lauvoyer s'interrompit pour admirer en connaisseur l'âme qui transparaissait brusquement.

— Oh ! oh ! mon fils, il n'est pas bon de se frotter à toi, je le devine...

Le joli visage de Ludovic était redevenu tranquille. Un léger sourire y voltigeait...

— Tu ne m'as rien dit de notre Montecalvario ? emanda-t-il, en allumant une cigarette.

— Les journaux de l'époque en parlèrent longuement... onnèrent sa photographie... publièrent ses aventures. J'ai nterrogé et j'ai lu, c'est bien notre homme. Type du ban-it classique. Les bandits n'ont pas tous disparu et les ribunaux italiens nous surprennent assez souvent par le écit de leurs exploits et des aventures d'une invraisem-lable existence. Soixante-trois ans, sous le coup de dix-ept mandats d'amener, il comptait à son actif sept homi-ides, six attaques à main armée, deux évasions, quantité 'extorsions, d'incendies, de rapts, de vols, de blessures. 'n héros du banditisme, et populaire, le dernier Fra Dia-olo. Et si tous les actes de sa vie n'étaient point attestés ar des pièces officielles et judiciaires, on pourrait les roire inventés par l'imagination d'un romancier épris de ittoresque et d'imprévu...

— Attends ! fit Ludovic.

Il alla ouvrir le tiroir d'un petit meuble fermé avec une é qu'il portait sur lui, et retira d'un coffret également rmé à clé une bague en or...

Cette bague, il la passa à son doigt...

Sur le chaton, un cachet représentait l'abeille indus-ieuse, cherchant son miel.

— Je n'ai jamais mis cette bague, dit-il... La voici à on doigt pour la première fois aujourd'hui... Car il me mble que c'est d'aujourd'hui que ma vie commence, ma aie vie, celle pour laquelle tu as détruit mon âme d'en-nt que tu as remplacée par une âme de bandit...

Lauvoyer contempla un instant ce qui était son uvre...

Il s'y complaisait, admirant...

— Ah ! petit, petit, murmura-t-il... quelles grandes cho-s nous accomplirons ensemble... Tu es digne de comman-r... Tu es digne d'être roi ! !

Et il reprit :

— La dernière fois que, sur les indications de Gaspa-ne, acharnée à sa perte, Tiburzi eut maille à partir avec s carabiniers, ce fut au milieu du bois de Capalbio, près)rtebello, dans la région des Marennes. Il y eut des ups de feu échangés, une lutte désespérée. Tiburzi était compagné de son ami et complice Fioravanti. Tiburzi t s'enfuir grâce à l'obscurité et à la connaissance des ux. Fioravanti fut tué, défiguré par une salve de balles bout portant et le bruit courut que Tiburzi était mort. . se trompait. Tiburzi réussit à passer en Amérique où, temps en temps, ses anciens compagnons lui faisaient rvenir quelques subsides. Tu sais comment Gasparone it par avoir raison de lui. Il était né à Cellere, un petit

village de la campagne romaine. Il commença ses exploit de bonne heure et c'est en 1872 qu'il fut arrêté pour la pre mière fois et condamné aux travaux forcés à perpé tuité du triple chef d'attaque à main armée, d'extorsion e d'assassinat. Deux ans après, il parvenait à s'échapper de carrières de sel gemme de Corneto Tarquinia, où l'on em ployait alors les galériens aux travaux d'extraction... I ne fut plus jamais repris... Cette vie de bandit est devenu légendaire... Ce fut d'abord aux environs de Viterbe qu'elle s'écoula. Les vastes bois de Santa-Fiora et de Cas tro et tout le territoire voisin de la mer, des confins d Latium à ceux de la Toscane, devinrent pendant dix ans l royaume de Tiburzi... Il y brava impunément toutes le recherches de la police... grâce à la connivence de paysans, qui l'avertissaient toujours des battues organi sées contre lui, et qui, d'autre part s'empressaient de lu apporter tout ce dont il avait besoin... Il avait inauguré du reste, une forme nouvelle de rapine et de brigandage.. L'assassinat et le vol à main armée avaient fini par lu paraître trop vieux jeu et il avait mis en coupe réglée tou les propriétaires du pays... Il les imposait et veillait lui même à faire rentrer ses impôts. Chacun était taxé selo ses ressources, à tant par an, par semestre ou par mois.. C'est un type !... Lorsqu'on faisait mine d'avoir l'oreill sourde à sa réclamation, lorsque quelque contribuabl voulait essayer de secouer ce joug trop dur, vite un aver tissement qui n'avait rien de commun avec la placid feuille verte envoyée par nos percepteurs de France, mai qui consistait à brûler une meule de paille, à enlever o tuer le bétail... Et pour avoir la paix, on finissait par s'ex cuter...

Au bout d'une dizaine d'années, Tiburzi disparut... On l disait, on le savait riche... Et le bruit courut qu'il s'en éta allé à l'étranger vivre de ses rentes... Il abandonnait banditisme après fortune faite...

Pendant dix ou quinze ans, on n'entendit plus parler lui... lorsque tout à coup, on le découvrit en Sicile, ho nête associé de la banque Gasparone.

Qu'arriva-t-il entre les deux camarades ? Gasparo jouit d'une réputation intacte et sa banque est une vieil maison contre laquelle aucun mauvais bruit n'a jama couru... C'est ici que nous touchons, sans doute, au poi qui nous intéresse... à cet héritage fabuleux dont Mont calvario nous a parlé... De là vint la haine entre les de hommes. Peut-être aussi se laissa-t-il duper par Gasparo et perdit-il dans la banque tout son avoir. Cet hom devait être plus adroit sur les grands chemins qu'à Bourse... Il disparut encore, car ce ne fut que longtem après qu'on le revit dans les forêts de Viterbe, pareil

ièvre longtemps chassé et qui finit par revenir au lancer... Ce fut pendant cette nouvelle disparition que l'on signala à Messine et dans toute la Sicile des crimes nombreux... Une bande s'était formée avec tous les anciens débris de la fameuse société secrète, la sanglante et redoutable Camorra. Le bruit courut que Tiburzi s'y était affilié... Nous savons, nous deux, que ce bruit n'était pas un mensonge... Il est probable que le but de Tiburzi était d'abord de se venger de Gasparone... Mais ce Gasparone me semble taillé pour la lutte, car des meurtres mystérieux affaiblirent la bande du Montecalvario... Les affiliés prirent peur, rompirent le pacte, se dispersèrent... On n'en entendit plus parler... Pourtant, Gasparone veillait toujours... Et c'est lui qui finit par triompher... là-bas... sur le lac Michigan, malgré ton intervention... Tiburzi, à bout de ressources, avait commis l'imprudence de reparaître aux environs de Santa-Fiora et il voulut, comme par le passé, reprendre la suite de sa perception d'impôts. Cela tourna mal. Comment Gasparone, seul entre tous, devina-t-il que celui des deux bandits que les carabiniers avaient fusillé n'était point Montecalvario ? Il faut que cet homme soit doué d'un flair supérieur, et tu trouveras en lui, mon fils, un adversaire digne de ta force. Quoi qu'il en soit, pendant qu'on enterrait, après l'avoir autopsié, le cadavre de celui qu'on prenait pour Tiburzi et qui n'était autre que Fioravanti, pendant qu'on le descendait dans la fosse du cimetière de Capalbio, Cuocolo et Vitale suivaient notre bandit en Amérique et le rejoignaient sur le lac Michigan. C'est tout...

Ludovic avança la main, montra la bague avec son cachet de l'abeille :

— Cette bague, ne sais-tu rien ?

— Ri... Je présume que c'est un signe de ralliement... pour ... faire reconnaître lorsque les affiliés se réunissent...

— Pourtant, Montecalvario la portait à son doigt...

— Ce qui eût été une imprudence en Sicile ne l'était plus aux Etats-Unis. Du reste, il est probable que Tiburzi, malgré son astuce, a été victime d'un guet-apens... Un piège lui a été tendu... Il y est tombé... Pareille aventure arrive aux plus malins... Maintenant, que comptes-tu faire ?

— Dans quinze jours, nous aurons quitté l'Amérique... et en route pour la France !... Vive enfin la vie, la vie fastueuse, la vie du plaisir, des folies et de l'amour !...

— Quelle jolie fleur que la jeunesse ! murmura le bon Sauvoyer, le regard attendri...

Or, le lendemain de cette conversation, ils recevaient de Blancafort, par une lettre venant de Buenos-Ayres, l'ordre de se rendre à Paris... où Blancafort devait les retrouver.

— Ceci nous arrive à merveille, dit Ludovic.

Et ils firent aussitôt leurs préparatifs de départ.

III

Sous la lueur du volcan.

Rouscouban et Georges-Claude avaient quitté Paris. Il traversèrent par le rapide une partie de la France, l: Suisse par le Saint-Gothard, l'Italie tout entière, et descen dirent, après six heures d'arrêt à Naples, à la station d Reggio, presque en face de Messine, sur le détroit.

Ils se savaient en avance de quelques jours sur l'arrivé de Ludovic. Ils n'avaient donc pas besoin de se presse outre mesure, mais ils avaient compris qu'il était de leu intérêt de reconnaître soigneusement le terrain où il allaient livrer leur première bataille et risquer leur vie.

— Mourir dans cet admirable paysage, disait l'ancie professeur, tout à ses souvenirs classiques, ne me serai pas désagréable... Nous sommes au milieu d'un pay auquel se rattachent les mythes de l'antiquité grecque e romaine, la légende des dieux païens, les merveilleuse aventures de l'*Odyssée d'Homère*, les doux rêves de Vi gile, tous les drames des Cyclopes et les amours de Sirènes, les naufrages fantastiques de Charybde et d Scylla, les épouvantables et périodiques catastrophes d son volcan ; c'est ici que se décidèrent les destinée d'Athènes, de Carthage et de Rome ; saluons ces monde disparus...

Et d'un geste comique il enleva son chapeau.

A Reggio, ils s'embarquèrent le soir pour Messine. L traversée du détroit n'est pas longue. Elle demande ci quante minutes tout au plus. Et pendant ce court traje ils furent profondément impressionnés par l'admirabl spectacle qu'ils avaient devant eux, derrière eux. I bateau suivit un moment la côte rocheuse des Calabre: qu'inondait la clarté rouge du soleil déclinant ; les cham plantés d'oliviers se soulevaient en échelons sur les flan de la chaîne des Apennins, alternant avec des culture d'une incomparable richesse, avec des vignes aux cr renommés... Et pendant que derrière eux les rayons d couchant se reverbéraient en une lumière chaude, e reflets d'incendie, la Sicile, en face, se plongeait lentemer dans l'obscurité. Le soleil disparaissait derrière l'Etn: mais sur le haut cratère de la Timpa-Rossa il ava:

allumé une étincelle qui se développait comme un foyer prodigieux. Le volcan en éruption semblait vouloir éteindre par la fumée de sa bouche la pure lumière qui s'en allait au-dessus de lui en s'affaiblissant, et les gigantesques forgerons des antres de Vulcain travaillaient, du fond des entrailles de la montagne, à grands coups de tonnerre, à forger leur lave dévastatrice, sous le dôme de leur neige éternelle, et sous un orgueilleux panache de flammes sinistres. C'était de là-haut, de son repaire violé par Ulysse, que Polyphème, son œil unique crevé par la poutre durcie au feu, roulait des rochers volcaniques contre la flotte d'Enée, qui faisait force de rames... et s'enfuyait en le bravant... L'obscurité descendait... rendue transparente par la fulguration de ce ciel d'incendie... et Messine se rapprochait rapidement, piquée de toutes les lumières, en étoiles, de son port, paisible au pied des cimes rocheuses et crevassées qui la dominent... Le bateau s'engagea dans le port en forme de croissant où fuyaient dans l'ombre, silencieusement, de grands navires et des milliers de barques.... et vint aborder au quai de la Scala di Marino, devant le palais municipal...

Ils passèrent la nuit à Messine et le lendemain prirent le train du matin. La voie ferrée glissait le long de la côte pendant toute la durée du trajet, entre la mer et les premiers contreforts de l'Etna. Le volcan continuait de vomir ses feux, sa lave et sa fumée. Un cratère venait de s'ouvrir sur le versant qui, d'abord abrupte, dévalait ensuite en pente douce jusque vers Giardini et Taormine, et le torrent de lave se divisait en deux à mi-hauteur pour se partager et couler à la vitesse de cinq mètres à la minute vers les profondes vallées du Simeto et de l'Alcantara. Les villages et les maisons au pied de la montagne furieuse étaient abandonnés et les habitants avaient cherché refuge au bord de la mer... Mais le long de la voie ferrée, les laboureurs, accoutumés à ces catastrophes, à ces lueurs funèbres, à ces fumées menaçantes, à ces ruisseaux de lave dont ils calculaient heure par heure et minute par minute le péril, se livraient paisiblement à leurs travaux dans les champs entourés de haies de cactus énormes, parmi des plantations d'orangers, de citronniers et d'oliviers, parmi les grenadiers et les palmiers.

Ce matin-là, le vent avait changé et soufflait en siroco. La chaleur était étouffante, bien qu'on fût dans la saison des pluies. Le ciel, bas, était sombre, ressemblant à une plaque de plomb suspendue sur la nature et se rayait parfois de traînées rougeâtres faites des poussières lointaines accumulées par les tourbillons... Les nuages crevèrent en un orage violent. Quand ils descendirent à la station de Letojanni, avant Giardini qui dessert Taor-

mine, l'orage avait cessé ! Le soleil reparaissait... Mais la poussière abattue par le vent recouvrait la campagne d'un vaste linceul de couleur pourpre.

C'était « la pluie de sang », si particulière à ce pays.

Rouscouban murmura :

— Je connais ce phénomène... Pourtant, petit, si nous étions superstitieux ! !

— La pourpre est aussi la couleur du triomphe ! dit Georges avec un sourire calme.

Des mendiants, qui attendaient à la gare l'occasion de gagner quelques centesimi, virent descendre deux hommes, à la chevelure d'encre, à la barbe noire ; l'un des deux avait bien le teint d'un homme du Nord, mais l'autre avait un visage basané, presque pareil à celui d'un Arabe.

Tous deux, du reste, parlaient l'italien le plus pur, sans aucun accent étranger.

L'Arabe était Rouscouban ; l'homme du Nord, Georges-Claude ; méconnaissables... et pour plus de sécurité, Georges avait posé sur son nez des lunettes aux verres légèrement teintés de jaune, ce qui déformait singulièrement son regard.

Les mendiants, les porteurs, s'empressaient autour d'eux... s'emparaient de leurs bagages, et dédaignant la voiturette déclanchée dont le cocher leur faisait des signes désespérés, avec des supplications émouvantes, ils montèrent à pied vers Taormine.

En chemin, ils s'informèrent auprès des porteurs. Ils désiraient chercher un asile, non point dans un hôtel connu, mais dans quelque trattoria modeste, où ils s'annonceraient comme des pensionnaires à long terme, artistes venus là pour jouir des splendeurs du paysage et de toutes les merveilles des alentours.

Ils traversèrent un pays raviné par des carrières de marbre, labyrinthe où certes il eût été facile de se perdre, avec des profondeurs de cavernes qui semblaient se creuser jusqu'au centre de la terre, des boyaux étroits où l'on eût pu repousser des armées d'assaillants... de vastes salles nues... des précipices... des escarpements brusques... tout cela pareil à des ruines antiques de quelque forteresse formidable qui, après avoir bravé les siècles, aurait été anéantie par la secousse de tremblements de terre, si fréquents en cette région.. Seule, la nature en révolte pouvait avoir raison de tant de force !...

— Joli repaire pour des bandits, murmura Rouscouban.

Le guide le plus proche tourna la tête et il y eut, dans le vif regard de ses yeux noirs, un soupçon, une surprise, une gêne... Après quoi, il sourit :

— Il n'y a plus de bandits dans la contrée, Excellence, dit-il.

— Tiens, pensa Rouscouban, est-ce que j'aurais deviné juste ? Cette immense carrière abandonnée est certes un admirable refuge pour qui la connaîtrait dans ses tours et ses détours... Plus de bandits ? assure notre homme... Alors, il y en a eu !...

Georges lui glissa à l'oreille :

— Et rien n'empêche qu'il y en ait encore !

Ils s'étaient compris. Mais le guide, tout à coup, leva son bâton et le dirigea vers deux points de l'horizon, dans le ciel, et il dit avec orgueil :

— Vieux château de Taormine !... Antique théâtre, le plus beau du monde.

Là-haut, en effet, à quatre cents mètres au-dessus de leur tête, des ruines grandioses dominant les alentours, juchées sur un amas d'énormes roches... Et plus près, hors de Taormine où ils allaient, d'autres ruines plus grandioses encore, celles du vaste théâtre où vingt mille spectateurs applaudissaient, il y a plus de deux mille ans, aux tragédies que nous admirons encore. Mais l'âme des deux touristes était, à cette heure, fermée à ces souvenirs, insensible à ces beautés. Une seule pensée les animait.

— Où, parmi ces ruines où le crime pouvait se cacher si facilement, parmi ces bouleversements du sol causés, soit par l'industrie humaine, soit par les fureurs du volcan ; dans ce théâtre, dans ce château, dans ces rochers, dans les mystérieux replis de cette carrière ou dans les cabanes de pêcheurs qui s'étalaient sur le rivage ou étaient parsemées dans la campagne, où chercher et découvrir la retraite que les *Compagnons de la Mouche à miel* avaient choisie pour tenir leur réunion, loin de tout soupçon, loin de tout péril ?

Et, pour répondre à cette pensée commune, Georges dit en anglais :

— Nous la découvrirons, il le faut ; notre succès en dépend...

En entendant ces mots prononcés dans cette langue, le guide, de nouveau, avait tourné la tête. Ses yeux devinrent plus soupçonneux, plus noirs. Il avait pris les deux voyageurs pour deux compatriotes. Il se trompait. Il ralentit légèrement son pas allongé et se tint à portée de leur voix, pour mieux entendre...

Rouscouban et Georges échangèrent un sourire. Georges appuya un doigt sur sa bouche en le désignant d'un coup d'œil. Et ils ne prononcèrent plus un mot.

Ils s'arrêtèrent sur la Salita del Teatro, en dehors de Taormine, dans la trattoria de Simeone, juchée en un coin de la montagne d'où la vue s'étendait merveilleuse sur un panorama de rêve. C'était un observatoire tout trouvé. Les

deux seules chambres étaient libres. Petites, mais assez propres. Ils s'installèrent.

Et, une heure après, Rouscouban et Georges flânaient dans la ville comme deux touristes épris de curiosités, montant les ruelles qui sont latérales à l'unique grande voie, promenade destinée surtout à reconnaître les lieux, à prendre contact avec les habitants, avec les maisons, les auberges où Ludovic pourrait descendre sous la conduite de Giovanni ; avec les ruines dont les mystères pouvaient abriter bientôt la réunion des affiliés...

On les regardait, mais sans inquiétude...

Des voyageurs passent toute l'année à Taormine, venant de tous les pays.

Cependant, vers sept heures, quand ils rentrèrent, Georges paraissait soucieux :

— Tu n'as pas vu ? dit-il.

— Non... Rien !... Quoi donc ?... fit Rouscouban avec un geste nerveux de surprise.

— Nous avons été suivis toute l'après-midi par le jeune guide...

— C'est qu'il avait envie de nous offrir ses services...

— Singulière attitude, en ce cas... Il se cachait et, de loin, nous surveillait...

Il se rapprocha de la fenêtre, n'eut pas un regard sur les splendeurs du paysage qui s'étalaient devant lui, auxquelles il paraissait indifférent, et montra, sur une roche, étendu les bras sous la tête, le corps vigoureux d'un garçon de vingt ans... qui paraissait dormir. De là où il se trouvait on pouvait surveiller la trattoria...

— En effet ! murmura Rouscouban... Oh ! je veux en avoir le cœur net...

— Que veux-tu faire ?

Mais Rouscouban était déjà parti. Il se rapprochait du guide. Celui-ci ne bougea pas.

Brusquement, à brûle-pourpoint, Rouscouban lui demande, *en anglais :*

— Veux-tu gagner vingt francs ?

Le Sicilien n'a pas le temps de réfléchir...

Quand il a réfléchi, il est trop tard. Il a répondu, *également en anglais :*

— Tout de suite, et avec plaisir, Excellence !

Puis, il se mord les lèvres. Ses yeux jettent deux lueurs de colère. Il est pris au piège.

— C'est tout ce que je voulais savoir, mon garçon, voici vingt francs en une belle pièce d'or de ton pays... De quoi vivre un mois sans rien faire...

Et, revenu à la trattoria, dans la chambre de Georges-Claude :

— Le guide parle anglais... Il a entendu et compris ce

que nous avons dit, sur le chemin de Taormine... « Nous la découvrirons, il le faut : notre succès en dépend. » Quel sens a-t-il donné à cette phrase ? Soyons sur nos gardes...

Ils surent, par le cabaretier, que le guide s'appelait Spoleto. Il avait une réputation assez mauvaise, paresseux et querelleur. Ils ne le revirent qu'une fois, conduisant une caravane d'Anglais aux ruines de la forteresse. Spoleto fit mine de ne point les reconnaître et passa près d'eux sans les saluer. Cette attitude était si étrange, si en dehors de toutes les habitudes d'extrême politesse et de prévenance des gens du pays que Georges et Rouscouban en furent frappés.

— Il y a quelque chose. Plus que jamais, tenons-nous sur nos gardes...

Ils s'attardèrent la nuit au château, et dans le vaste amphithéâtre... L'Etna crachait toujours ses flammes... Sa lave roulait lourdement à travers les roches, abordait maintenant les cultures, brûlait et abattait les arbres, culbutait les maisons... Des détonations incessantes partaient du fond de ses cavernes, pareilles au grondement continu du tonnerre... Ils ne virent personne sur leurs traces et pourtant devinèrent qu'ils étaient surveillés... Des regards attentifs les suivaient, scrutaient leurs pas. Parfois, dans un rayon de lumière venu de la lune, projetée sur quelque ruine, sur un pan de mur, une ombre fuyante se profilait tout à coup... Il y avait là des yeux et des oreilles... Mais ils ne voyaient pas l'homme... Et puisque l'espion ne pouvait être Spoleto, découvert et brûlé, c'était donc un complice ? Spoleto avait parlé ? Pourquoi ? On les craignait donc ? Alors, Spoleto, lâché en éclaireur, ne faisait-il point partie de la bande des compagnons qui attendaient Ludovic ?...

Ils rentrèrent à la trattoria. Mais, vers deux heures du matin, Rouscouban s'esquivait de l'auberge sans faire de bruit et filait jusqu'aux ruines du théâtre par des ruelles puantes, obscures, encombrées de débris de toute sorte. Il escalada un mur, se laissa tomber sur un des gradins et put descendre jusqu'à la scène. Pourquoi ? Quel indice le conduisait ?... Il avait entendu, parmi les pierres, un sifflement bizarre... étrangement modulé... Le sifflement partait d'une sorte de caveau et, sous la clarté lunaire, il avait aperçu des ombres qui se mouvaient lentement et qui se rapprochaient du caveau, obéissant à cet appel... Le coup de sifflet était un signal de ralliement et déjà, sur la *Salita*, tout à l'heure, Rouscouban avait cru l'entendre... Les ombres disparurent dans le caveau... L'immense et grandiose ruine redevint déserte...

Rouscouban avait compté six ombres, six hommes...

— Sûrement des malfaiteurs, pensa-t-il... Mais ai-je affaire aux Compagnons ?

Il se glissa le long du *proscenium* et remarqua que ce qu'il avait pris, de loin, pour un caveau, était, en réalité, une baie qui s'ouvrait au fond du théâtre et qui devait servir jadis d'entrée aux acteurs...

Les ombres avaient passé là... Mais qu'étaient-elles devenues ?... Dans quel recoin abrité par les roches, les éboulements ou les vastes murs, s'abritaient-elles ?... Il écoute... Rien n'arrivait jusqu'à lui pouvant révéler la retraite mystérieuse... C'était le silence profond des choses mortes... Seulement, en bas, la mer clapotait le long du rivage, et des murmures montaient jusqu'aux ruines, venant des flots tranquilles. Parfois une brise se levait, pareille à un frisson... La nuit était très fraîche et parfumée.

Il rampe de colonne en colonne et se rapproche de la baie...

Là, il s'arrête. Aller plus loin serait courir à une mort certaine... Puis, le nez au vent, il évente une odeur singulière... familière...

— Ils sont tout près !... Ils fument... Ils m'envoient, par le couloir, la fumée de leurs pipes.

Il grimpe sans bruit contre un pan de mur, se couche entre des pierres, dans l'ombre épaisse et protectrice d'une autre muraille qui se dresse derrière lui... Il s'étend à plat ventre, se fait tout petit... écoute... Un susurrement de voix qui s'entretiennent très bas... plus bas qu'un souffle... Ils sont là, tout près, au-dessous de lui... Tout à l'heure il les verra sortir... Ah ! s'il pouvait les entendre... Mais c'est impossible...

Une heure s'écoule ainsi... Des pas légers, sur les pierres... une silhouette à l'entrée de la baie, pieds nus... un regard de prudence jeté partout... elle disparut... Ensuite, une autre, rapide, puis une autre, silencieusement... Rouscouban en compte six... Les deux dernières sont sorties ensemble... deux hommes jeunes... et Rouscouban tressaille... Il a reconnu Spoleto.

Spoleto qui dit à l'autre :

— Dans la salle des Chauves-Souris...

Ce fut le matin seulement qu'il fit part à Georges-Claude des événements de la nuit.

Quand ils sortirent de la trattoria pour rôder dans la ville, Spoleto, assis devant les ruines du palais Corvaia, mangeait une orange, en mordant à même au fruit, avalant la peau et le reste. Il ne fit point semblant de les apercevoir.

L'hôtelier Simeone leur souffla à l'oreille :

— C'est un continental qui nous vient de Naples. Il ne faudrait pas le gratter beaucoup pour y trouver

la *Mala Vita*... Vous connaissez la *Mala Vita*, Excellences ?

— C'était les bandits les plus farouches de la Camorra, répudiés par la Camorra elle-même, qui se réclamaient d'elle malgré tout.

L'hôtelier était en veine de confidences.

Rouscouban demanda :

— Pouvons-nous aller sans guides, jusqu'à la grotte des Chauves-Souris ?

L'hôtelier se mit à rire :

— Si vous voulez parler de la *Grotta del Puzzo*, qui est le rendez-vous des chauves-souris, il faudra vous faire conduire en bateau à l'*Isola Bella*, mais si vous voulez parler des chauves-souris de la carrière, sous le rocher du vieux château, je vous conseille de ne pas vous y aventurer seuls, car vous auriez toutes les chances de n'en point revenir...

— Pourquoi ?

— Les carrières de marbre forment un labyrinthe inextricable, coupé de crevasses et de trous et de gouffres à chaque pas... Vous vous y perdrez et alors vous y mourrez de faim... ou vous tomberez dans un gouffre et vous y resterez broyés...

Rouscouban et Georges échangèrent un regard d'inquiétude.

De quoi pendant la nuit, en sortant du théâtre, Spoleto avait-il parlé ? Avait-il fait allusion à la Grotta del Puzzo, de l'Isola Bella ? ou bien aux carrières ?

Ils n'osèrent questionner l'hôtelier dans la crainte de donner l'éveil.

Une heure plus tard, assis sur le sable du bord de la mer, ils réfléchissaient et bâtissaient leur plan. On était au 29 novembre. Le lendemain était le jour fixé par la lettre mystérieuse, à Ludovic, pour la réunion où Giovanni devait amener le jeune homme. Plus de temps à perdre. Les heures, maintenant, étaient tragiques.

— Il est évident que nous sommes brûlés ! dit Georges. Ce Spoleto ne nous quittera plus.

Rouscouban resta insouciant. Il se contenta de tirer sa montre.

— Voici l'heure de l'arrivée du train de Messine... Et voici le train... Tire ta jumelle de son étui et surveille les voyageurs qui vont descendre à Giardini... Ou je me trompe fort où il va y avoir du nouveau...

Le train entra en gare, stoppa... Deux voyageurs, seulement, apparurent.

— Ludovic ! murmura Georges...

— Accompagné, sans doute ?

— Par un homme qui ne le quitte pas...

— Et qui ne peut être que Giovanni... Voici ce que je te propose... Nous allons rentrer à la trattoria et nous y ferons nos malles... Dans deux heures, nous prendrons le train qui monte vers Messine... et nous aurons soin de partir sans nous cacher... Nous sommes assez bien déguisés pour que l'on ne nous reconnaisse pas, et, du reste, Ludovic doit être à mille lieues de nous soupçonner sur ses traces... Donc, nous partons...

— Tu prends la fuite ?

— Le crois-tu, mon fils ? fit Rouscouban, paisible... Je prends la fuite, mais je m'arrête à quelques lieues de Taormine, à Alessio, dont tu peux apercevoir d'ici les maisonnettes sur le rivage... Là, nous attendrons la nuit... après quoi, nous reviendrons... Spoleto nous croira partis. Il ne s'occupera plus de nous... Quant à la salle des Chauves-Souris, j'estime qu'elle doit se trouver dans la carrière... Dans la carrière, qu'ils connaissent en ses moindres détours, les bandits sont chez eux... Pas de surprise, ni de piège à redouter... A la Grotta del Puzzo, on pourrait, en cas de trahison, les pincer comme dans une souricière... Nous avons affaire à de rusés compères, qui calculent toutes les chances, crois-moi...

Ils remontèrent à la trattoria de Simeone.

Devant les ruines de San Stefano, ils passèrent tout près de deux hommes, arrêtés, dont l'un allumait une cigarette qu'il venait de tirer d'un étui d'or... Georges ne put retenir un frisson de détresse... C'était Ludovic ! La guerre commençait entre les deux frères... En s'éloignant, ils sentirent peser sur leurs épaules le regard du jeune bandit et de Giovanni. Ils ne se retournèrent pas, ne hâtèrent point le pas.

Dans l'après-midi, à Giardini, au moment où le train, s'ébranlant, les entraînait vers Messine, Rouscouban se pencha rapidement à la portière. Cela dura une seconde.

Et quand il se rassit sur le coussin, il souriait :

— Entre deux haies de cactus, j'ai revu les yeux de Spoleto, dit-il... Nous avons bien fait de partir... Maintenant, Spoleto va pouvoir dormir tranquille...

A Alessio, ils firent porter leurs bagages, dans une osteria hors du village, près du petit port... Des barques de pêche allaient et venaient.. Des pêcheurs flânaient sur le rivage, couchés sur le dos, rêvant ou chantant... Tous, à la vue des étrangers, faisaient des offres de service... Une promenade en mer ?... Georges avisa un robuste gaillard aux yeux vifs et rieurs, moustache noire, longs cheveux noirs, le bonnet posé crânement sur le derrière de la tête...

— Tu es patron d'une barque ?

— La voici, Excellence, dit le pêcheur en désignant une

rtane portant le nom de *Santa Teresa*, qui se balançait us la brise.

— Jolie embarcation ! dit Rouscouban d'un air connaisur en faisant semblant d'admirer le grand mât avec ile, sur antenne, le beaupré et la troisième voile rière...

Georges fit un signe au pêcheur. Ils entrèrent tous trois l'osteria, s'y attablèrent devant une cruche de vin, et distèrent. Comme on ne marchandait point son prix, Domeco, le patron, fut tout de suite au mieux avec les étranrs. Et voici ce qui fut convenu : Domenico tiendrait sa rtane parée et prête à sortir le soir même, à la tombée ı jour... On s'absenterait la nuit, la journée du lendeain — celle du 30 novembre — toute la nuit encore... La *nta Teresa* ne rentrerait à Alesio que dans la matinée ı 1er décembre, Domenico s'engagea avec force serments, sur les livres saints et sur la Madone, à garder le secret. était payé grassement et il avait, en outre, la promesse ın fort pourboire au retour. Il avait un fils âgé de quinze .s, déluré et hardi, nommé Beppo. Il l'emmena avec lui, n sans avoir réclamé une gratification supplémentaire. orges-Claude consentit. L'homme et son fils lui inspiient confiance. Ils avaient de joviales et honnêtes figures. s promenades dans le détroit sont chose commune, le ıg de la côte, surtout lorsque l'Etna est en fureur. Il n'y ait pas une heure que Georges et Rouscouban se trouient à Alessio que personne déjà ne prenait plus garde à x... Cependant, pour éviter les commentaires, ils attenrent le soir avant de porter sur la tartane des provisions des couvertures. Car ils allaient coucher à la belle oile, et les nuits étaient fraîches.

Vers dix heures, dans les ténèbres, par un temps très lme, la *Santa Teresa* mit le cap sur Giardini et fila doument.

Malgré les abordages possibles, Georges avait fait éteine le fanal de l'avant.

— Et s'il y a de la casse, Excellence ? demanda Domeco.

— Je payerai la casse !

— Bien, Excellence, la *Santa Teresa* vous appartient...

Vers minuit, Domenico, docile aux ordres qu'il recevait, déposa sur un point de la côte, parmi des rochers oulés et le chaos gigantesque d'un amoncellement de ves.

Et Georges précisa ses dernières instructions au pêeur :

— Tu nous attendras en tirant des bordées, en face de carrière... Sois toujours paré à venir nous prendre, au emier signal... Ce signal : deux coups de revolver, coup

sur coup... Ne sois pas inquiet... Tu ne nous reverras pa avant la matinée de demain... Tu placeras tes filets pou qu'on te croie à la pêche... Si on te hèle du rivage et qu l'on te questionne, tu répondras ce que tu voudras, san parler de nous...

Domenico eut une hésitation, après quoi :

— Excellence, ne vous aventurez pas dans les carri res... Elles sont malsaines...

Et tout bas, après s'être signé dévotement, il ajoutait :

— On dit qu'il y a des gens de la Mala Vita, de Naple qui viennent s'y réfugier souvent... et jadis, Tiburzi Montecalvario s'y jouait à l'aise de tous les carabiniers d pays...

Georges lui tendit la main :

— Tu es un brave garçon et je n'oublierai pas que t m'as donné un bon conseil...

Cinq minutes après, la *Santa-Teresa* accostait. Georg et Rouscouban disparurent dans les éboulis. Et Domenic murmurait, pendant que la tartane s'éloignait de la chau sée de lave :

— Il y aura des coups de poignard et des coups de revo ver la nuit prochaine...

Georges et Rouscouban s'étaient engagés sur un terrai qu'on aurait dit bouleversé par un tremblement de terre. La lumière de la lune éclairait leur marche... Rouscouba avait eu soin de se munir de sa lanterne sourde, mais ne voulait s'en servir que lorsqu'ils seraient dans la ca rière, dans les entrailles mêmes du sol. Ils rôdèrent ain une partie de la nuit et les premières lueurs de l'aube l trouvèrent sous une roche, à l'abri des regards indiscret mais de laquelle ils pouvaient voir aux environs. Ce qu'i avaient cherché, ils ne l'avaient pas trouvé. La carriè présentait comme un amas de vastes ruines cyclopéenn auxquelles on pouvait accéder de différents côtés. Le poi de réunion étant ce que Spoleto avait appelé *la salle d Chauves-Souris*, c'était l'entrée de cette salle, ou les co loirs qui y conduisaient, qu'il leur était précieux de co naître. Lorsque la nuit noire commença de faire place des ombres moins denses, et qu'un peu de couleur gri flotta dans l'atmosphère, ils distinguèrent autour d'eux d flèches qui fendaient l'air avec de petits cris aigus... Pa fois, elles tournoyaient dans un mouvement telleme rapide qu'il était difficile de les suivre des yeux. Parfoi elles faisaient une dernière course vers la plaine, dans l replis de la montagne, ou vers les flots tranquilles de la m d'Ionie. Ils en étaient environnés et elles étaient si nor breuses qu'on eût dit l'envahissement d'un essaim d'abei les énormes...

— Les chauves-souris ! murmura Georges.

— Elles regagnent leur gîte où elles se suspendront par les pattes pour le reste du jour...

— Tâchons de les suivre... de voir où elles disparaissent.

Ce ne fut pas long. Après avoir filé dans l'air, les flèches s'abattaient dans une crevasse large d'une cinquantaine de mètres, au bord de laquelle, sans s'en douter, les deux amis avaient passé la nuit. La crevasse était un abîme qui se perdait dans des profondeurs... Sous leurs pieds, une muraille de marbre, à pic... Sur l'autre bord de la crevasse, une muraille également, plus haute, dominant leurs têtes et se perdant vers le ciel, sous les ruines du vieux château de Taormine, dont les pans de murs se distinguaient déjà, mais indécis encore, dans l'aube naissante.

— Un joli saut à faire, murmura Georges impressionné !

— Il y en a qui l'on fait voici plus de deux mille ans... Je t'ai appris cette histoire...

— Oui, les esclaves révoltés qui battirent les Romains avec leur chef Cléon... et qui finirent par être assiégés dans Taormine... Pris par la famine, ils mangèrent leurs enfants et leurs femmes, se dévorèrent entre eux et finirent par se rendre.

— Et vingt mille d'entre eux furent précipités de là-haut par ordre de Rupilius.

Les flèches tombant du ciel dans le gouffre n'en remontaient pas. Et avec de petits sifflements elles continuaient d'arriver de partout, fuyant la lumière du jour, ayant conquis leur pâtée d'insectes nocturnes. Les petits cris aigus s'effarouchaient à la vue des deux hommes.

— Par les éboulements de la carrière, vers Taormine, on doit pouvoir descendre... L'entrée de la salle des Chauves-Souris est en bas du gouffre... voilà qui paraît certain...

La crevasse de marbre avait été produite par un tremblement de terre, mais le sol de la montagne était miné de travaux, creusé par la main des hommes. A l'est, la crevasse à pic se fendait, au point terminus, en ligne droite, mais au nord, des coulées de blocs énormes dégringolaient vers le fond. Ce fut par là qu'ils se dirigèrent. Ils mirent une heure à descendre, à escalader, à ramper, à se laisser glisser, à contourner des roches. Il leur sembla, toutefois, que parmi ces effondrements, ils suivaient par hasard une sorte de sentier marqué, de temps en temps, par des traces de pieds nus... Pâtres ? Vagabonds ? ou Bandits ?... Les traces étaient anciennes... Le jour était tout à fait venu... Les chauves-souris avaient regagné leur repaire sombre... Le sentier s'arrêtait brusquement, aux deux tiers de la profondeur du gouffre, à une sorte de plate-forme large de deux ou trois mètres... et une ouverture aboutissait là pareille à celle d'un puits... Dans cette profondeur, la nuit régnait. Rouscouban alluma sa lanterne, en promena un

instant la lumière autour de lui... puis l'éteignit, et calme et souriant :

— Nous sommes arrivés !... Les chauves-souris sont des oiseaux propres et avant d'aller s'accrocher pour dormir, c'est ici qu'elles prennent leurs petites précautions...

Déjà Georges s'engouffrait, baissant la tête jusqu'aux genoux, dans le couloir, tâtant le terrain à chaque pas... Au bout de cinq minutes, le couloir s'élargissait brusquement. La lanterne de Rouscouban montra une petite salle sablonneuse haute de dix pieds sur le sol de laquelle on voyait des restes de feux... La température était glaciale. Par des fissures, sans doute, et d'autres couloirs lointains, des courants d'air tourbillonnaient là... La petite salle, entre deux blocs de marbre éboulés, donnait sur une autre, très grande, dont la voûte, invisible, se perdait dans les profondeurs de la montagne... Des frôlements d'ailes bruissèrent... Des petits cris... Tout un monde apeuré... attiré par la lumière et qui vint tournoyer autour d'eux... Des milliers et des milliers de bestioles dérangées dans leur repos et leur digestion...

— C'est là ! dit Georges.

Et ils firent le tour de la salle, curieusement... Des blocs de marbre y avaient roulé de place en place, qui semblaient disposés comme des sièges et la fantaisie du hasard avait placé, parmi eux, au milieu, une roche plus large et plus haute, qui figurait assez bien une sorte de tribunal de chaque côté duquel seraient rangés des juges.

Un peu de trouble vint aux yeux de Rouscouban.

— Alors, tu vas affronter ces bêtes fauves dans leur antre ?

— Il le faut. Et il n'est plus temps de reculer...

Rouscouban projeta la lumière de sa lanterne sur un quartier de roche lisse, dont les parois étaient d'un blanc immaculé, marbre sans tache qui eût fait la joie d'un sculpteur, pour y faire vivre les formes pures et voluptueuses de la femme. Dans certaines rugosités, il y avait comme de la rouille que Rouscouban gratta avec la pointe de son poignard. Sous la morsure de la lame, cette rouille disparaissait.

— A quoi t'amuses-tu donc ? demanda Georges.

La réponse de l'ancien voleur fut brève, assourdie, tremblante :

— Vois, mon fils... Ceci est du sang ! !

Ils traversèrent la salle, afin de s'assurer qu'elle n'avait pas d'autres issue. Partout, ils se heurtèrent aux murailles humides et froides de la montagne. Souvent, leurs mains, en frissonnant, rencontraient des corps mous et velus et de petites griffes se rétractaeint autour de leurs doigts. Ils revinrent sur leurs pas, regagnèrent l'étroit boyau qui ser-

vait d'entrée et sortirent. Ils reprirent le même chemin. Les éboulis étaient déserts. Pas une créature humaine. Ils purent arriver sans être vus jusqu'au rivage. Domenico veillait et n'eut pas besoin d'un signal. La *Santa-Teresa* se rapprochait de la coulée de lave. Ils y montèrent, et harassés par cette nuit, se laissèrent aller au fond de la tartane et s'endormirent.

Le soleil était encore très haut sur l'horizon lorsqu'ils se réveillèrent. Un regard autour d'eux leur montra une côte qui leur était inconnue.

Domenico expliqua, avec un sourire plein d'astuce :

— J'ai voulu éviter les curiosités qui devenaient trop indiscrètes...

— Personne n'a vu que la tartane portait deux passagers ?

Domenico leva sa main vers le ciel :

— Par le Père Eternel, je vous le jure, Excellence ! Mais, des rochers de Taormine, avec une longue-vue, on pourrait vous apercevoir... Ne bougez pas jusqu'à la nuit...

Le conseil était sage. Ils le suivirent. Lorsque l'ombre de l'Etna se répandit sur la mer Ionienne, la tartane vira de bord. On était à la fin de novembre ; les jours étaient courts. A cinq heures, ce fut la nuit. Un vent assez fort poussait la noire et opaque fumée de l'Etna vers la mer Thyrrhénienne. Sur le détroit et la mer d'Ionie, le ciel resta pur, avec des étoiles pâlies par la lumière de la lune. Louvoyant à travers les récifs, la *Santa-Teresa* vint accoster contre la chaussée de laves, à l'endroit juste où Georges et Rouscouban avaient abordé pour la première fois la nuit dernière. De nouvelles instructions furent données à Domenico et à Beppo.

— Ne t'éloigne plus... Reste au rivage et tiens-toi prêt...

Pendant qu'ils escaladaient les éboulis, ils entendirent sonner six heures au loin, au dôme de Taormine. Les innombrables chauves-souris avaient quitté leur refuge et tournoyaient au clair de lune.

Ils retrouvèrent leur chemin... parmi les blocs... et silencieux, l'œil dur, résolus, ils s'engagèrent dans la descente que, peut-être, ils ne remonteraient plus... Et ils eurent tous les deux, ensemble, cette même pensée, car ils s'arrêtèrent un instant et s'étreignirent les mains, sans un mot. Les mains étaient fermes. Ces cœurs n'hésitaient pas. Georges voyait luire devant ses yeux la lettre rouge de l'agonisante : « Au prix de ton bonheur, sauve Ludovic, empêche les crimes de se commettre ! » Et il obéissait... Les crimes ne se commettraient pas... tant qu'il serait vivant, tant qu'il aurait un souffle...

Ils s'arrêtèrent au tiers du chemin. Leur but n'était pas d'aller jusqu'à la grotte. Ils bifurquèrent, s'éloignant de la

piste suivie la veille et où ils avaient remarqué des traces de pas. Ils firent halte en dehors, à une cinquantaine de mètres, dans une excavation formée par la chute de rochers amassés les uns sur les autres. De là, ils pouvaient surveiller le sentier jusqu'à la plateforme des Chauves-Souris, et même ils avaient vue sur l'arrière et la possibilité de reconnaître les bandits, au fur et à mesure que ceux-ci s'engageraient dans les éboulis. Eux, couchés à plat ventre, le regard glissant dans des interstices, restaient invisibles, terrés comme des taupes.

— Nous avons le temps de manger un morceau et de boire un coup !

Et Rouscouban, qui avait apporté des provisions dans un sac de toile passé à son cou par une courroie, « dressa la table » sur une pierre.

Ils mangèrent, lentement, sans se presser, l'œil au guet, l'oreille aux écoutes.

Georges rêvait :

— Voici, probablement, ce qui va se passer, dit-il après un long silence... Les gens de la Mala-Vita n'attendront pas dix heures pour venir. Ils ont à se consulter, à prendre des précautions, à établir leur plan de campagne... J'estime qu'ils précéderont d'une heure l'arrivée de Ludovic, conduit par son guide Giovani...

— Probable, fit Rouscouban, la bouche pleine.

— Giovanni doit avoir des ordres et n'arrivera que sur le coup de dix heures...

— Probable, reprit Rouscouban en buvant à même la bouteille qu'il vida.

Et quand il fut bien sûr qu'il ne restait pas une goutte de vin :

— Tu as une bonne corde ?

— Attachée autour de mes reins...

— Je t'ai appris les nœuds qu'il faut pour lier proprement un homme...

— Je n'ai pas oublié...

Rouscouban souleva par le fond le sac qui avait contenu les vivres... Il le secoua... Il n'y restait rien... Le sac, fait d'une toile solide, se fermait comme une vaste bourse... On n'avait qu'à tirer, en même temps, à gauche et à droite, sur deux coulisseaux glissant dans des œillets...

— Ça manœuvre parfaitement, dit-il, et c'est une arme excellente...

Au dôme de Taormine, on entendit sonner huit heures...

— Dors une heure, mon fils, dit Rouscouban, car ta nuit sera peut-être agitée...

Georges-Claude s'étendit, et tel était le calme admirable de ce cœur, où ne pouvait entrer la crainte, que, cinq minutes après, sa respiration, lente et régulière, prouvait

qu'il venait de s'endormir, indifférent à l'affreux danger qui planait sur son front.

Rouscouban tira sa pipe, la bourra, mais, au moment de l'allumer, il la remit dans sa poche. Il allait commettre une imprudence. Il eut un gros soupir de regret, car il était grand fumeur. C'était plus qu'une privation de plaisir. C'était presque une souffrance. Fumer, pour lui, était devenu un besoin... Il hésita, retira sa pipe, la contempla avec émotion en la tournant et retournant entre ses doigts.

— Rien qu'une petite, une toute petite, pensait-il... Deux bouffées, quoi !

Il fut héroïque... La pipe rentra définitivement dans sa poche :

— Cache-toi, ma vieille... Cache-toi ! Mais si nous nous tirons d'affaire, je te promets que demain tu ne quitteras pas ma bouche et que ta fumée fera concurrence à l'Etna.

Le vent violent qui avait soufflé au coucher du soleil s'était apaisé. Le plus grand silence régnait dans les ruines. Dans ce silence, Rouscouban surprit le froissement d'une pierre déplacée qui se choquait contre une autre pierre. Il dressa l'oreille. Lauvoyer se vantait à Ludovic d'écouter pousser l'herbe. Rouscouban ne lui cédait pas sur ce point.

Il éveilla doucement Georges-Claude et lui murmura :

— Je crois qu'ils arrivent...

La tête au ras de terre, entre deux roches, ils sondèrent la nuit... Une lanterne, là-bas, se balançait, semblant s'enlever tout à coup dans le ciel, pour disparaître ensuite dans les profondeurs, d'où elle reparaissait, comme sortant d'un abîme, au fur et à mesure que celui qui la portait escaladait les blocs énormes fermant sa route ou dégringolait dans les excavations des éboulis...

Un moment, l'homme resta juché en l'air, éclairé par la lune.

— Spoleto ! dit Georges.

Quelques minutes après, il y en eut deux autres, puis deux autres encore, puis un seul... et tous avaient des lanternes... Ce fut tout... Les roches redevinrent silencieuses...

— Six ! souffla Rouscouban. C'est bien mon compte...

— Huit ! avec mon frère et Giovanni... qui ne tarderont guère...

— Voici le moment de nous séparer, mon fils, dit Rouscouban.

Sans doute, cette séparation était nécessaire au plan qu'ils avaient longuement médité.

Georges se retourna pour lui dire un dernier adieu... L'ancien voleur avait déjà disparu, sans faire plus de bruit qu'une couleuvre...

Georges-Claude restait seul...

Les dernières minutes furent solennelles. Un événement quelconque, un hasard — le grain de sable — n'allait-il pas déjouer les précautions prises, renverser leurs projets ?...

La lune était si brillante, le ciel si limpide, que Georges put consulter sa montre ; elle marquait quelques minutes avant dix heures...

Au même instant, le bruissement dans les roches d'un pas furtif...

Deux hommes viennent de surgir, qu'il reconnaît aisément.

C'est Ludovic, marchant derrière son guide... qui lui trace son chemin...

Au même instant, encore, un coup de sifflet lointain, étrangement modulé, et qui est à coup sûr un signal, part des éboulis et Giovanni s'arrête, avec une hésitation très marquée. Ludovic l'a imité et il écoute... Peut-être Giovanni a-t-il cru s'être trompé... Et il va continuer à descendre, lorsqu'un second coup de sifflet le fait tressaillir.

Il échange avec Ludovic des paroles rapides... Ludovic reste en place, mais Giovanni s'éloigne dans la direction du signal... Georges voit la lanterne qui se balance... dont la lumière s'éteint peu à peu...

Un troisième coup de sifflet, avec la même modulation, mais cette fois, partant des rochers bouleversés sur la gauche... Et c'est là que Giovanni se dirige... Un autre coup de sifflet, plus loin, et Giovanni, à travers les roches, poursuit sa route vers le complice invisible, dont l'appel significatif est pressant... le prévient sans doute d'un danger.

Georges n'a pas perdu de temps... Le voici qui rampe dans la nuit, et pierre par pierre, se rapproche de Ludovic... de Ludovic qui lui tourne le dos...

Et soudain, un drame de quelques secondes, foudroyant et décisif...

Surpris, Ludovic a roulé sur le sol... la tête prise dans un sac qui se noue autour de son cou... Il se débat... mais ce sont des bras d'Hercule qui le retiennent... Il veut crier, mais à travers la toile une main comprime sa bouche... Il étouffe... Une corde remplace la main et le bâillonne... Un instant, il s'est redressé et il a saisi Georges à bras-le-corps... Les deux frères s'étreignent... se broyant... sans un cri, sans une plainte, muets, horribles... Le souffle manque à Ludovic, dont les bras se desserrent, essayent de se débarrasser du bâillon... Geste inutile.. Les bras sont saisis au vol et ligotés par un nœud rapide... Une secousse l'abat de nouveau et les jambes sont emprisonnées... Il est réduit à l'impuissance... immobile... évanoui...

Au loin, très loin, un dernier coup de sifflet entraîne

Giovanni sur la piste de l'invisible qui semble fuir tout en l'appelant...

Georges a chargé sur ses épaules son frère inerte et le porte sous l'excavation qui a servi d'abri... Il le dépose doucement, sur le sol... Dans la lutte, la pèlerine et le chapeau de Ludovic avaient roulé. Il jette la pèlerine sur ses épaules, se coiffe du chapeau. Les autres vêtements, de couleur sombre, se ressemblent, dans la nuit. Et sur la roche où tout à l'heure, à l'appel du mystérieux signal, Giovanni a abandonné Ludovic, Georges-Claude, paisible et le cœur battant sans émoi, va prendre la place de son frère. Il s'est débarrassé de sa perruque, de ses lunettes et de sa fausse barbe.

Il n'attend pas longtemps... Giovanni revient, las de sa poursuite inutile... Peut-être a-t-il soupçonné quelque trahison, car sa mâchoire tremble de colère... et Georges voit l'éclair d'un poignard...

Il se calme en retrouvant, là où il l'avait laissé, celui qu'il croit être, et en qui, du reste, il retrouve Ludovic...

Un soupçon ne l'effleure même pas, et il dit :

— Ce n'était rien... Allons !...

Ils repartent, Giovanni en avant... Et Georges respire, car Ludovic est si près, que s'il s'était réveillé de son évanouissement, Giovanni eût entendu son râle brisé contre le bâillon...

IV

Un tribunal de bandits.

Ils sont six, dans la petite grotte de la Carrière, qui sert de vestibule à la salle des Chauves-Souris... Ils sont accroupis ou couchés autour d'un feu que l'on entretient avec des amas de feuilles sèches et de branches mortes ramassées le long du chemin, depuis Taormine... Les courants d'air activent la flamme... Ils sont six, avec de vraies figures de bandits aux yeux audacieux et durs ; deux sont vieux, avec des cheveux gris dont les rudes mèches retombent sur leur cou ; deux très jeunes, visages jolis et réguliers, regards inquiétants ; deux autres dans la force de l'âge, colosses à la vaste poitrine, aux bras noueux, dont les sourcils abritent un rayonnement sinistre...

— L'heure est passée. Il ne viendra pas... Il aura eu peur et il a fui...

Giovanni entrait... et s'arrêtant au seuil de l'étroit boyau :

— L'homme est venu. Il n'a pas peur... Et il attend !

Tous se dressèrent. D'un même geste, ils ramenèrent leurs bonnets sur le front en l'abaissant jusqu'aux yeux ; un foulard noué sur le visage, du nez jusqu'au cou, cacha les traits... les yeux seuls restèrent visibles...

Et ils passèrent dans la vaste salle où ils avaient déposé leurs lanternes.

Avec Giovanni, ils étaient sept... Giovanni, seul, resta le visage découvert... un des deux vieux prit place contre la roche qui semblait faire tribunal... De chaque côté de lui, trois hommes se rangèrent... Les sept lanternes donnaient assez de lumière pour qu'on distinguât tous les détails dans un rayon de quelques mètres, mais les ténèbres inviolées de la voûte semblaient recéler des mystères redoutables, et il venait de là-haut — si haut, que le regard humain n'y était jamais parvenu — des bruissements, des palpitations de milliers de petits êtres apeurés...

L'étranger — Georges-Claude — entra, s'avança jusqu'au milieu de la salle d'un pas tranquille, et, après un regard circulaire, il dit, en italien :

— Me voici :

Personne ne se leva ni ne salua. Tous le considérèrent avec une ardente curiosité.

Le vieillard, qui présidait, se contenta de répliquer, la voix assourdie par son foulard :

— Nous parlons le français comme notre langue maternelle... Si cela te plaît mieux?

— Je ne connais ni le dialecte sicilien, ni le dialecte napolitain, mais l'italien m'est familier. Aucune nuance ne m'en échappe... Je désire que notre entretien ait lieu dans cette langue...

— Comme il te fera plaisir... Qui es-tu ?... Nous t'attendions... Mais, es-tu bien celui qui devait venir ?... Pèse bien tes paroles et mesure toutes tes preuves... A la moindre hésitation, au moindre mensonge, tu ne reverras jamais la lumière du soleil...

— Garde pour d'autres tes menaces. Je suis ici pour vous commander et non pour obéir...

Un sourd grondement sortit de six poitrines. Il eut un geste de souverain mépris :

— Silence, vous autres... Vous ne devez point parler tant qu'on m'interroge... Je suis celui que vous attendiez, celui qui vous a écrit, celui à qui vous avez répondu... Je suis celui qui attendait votre envoyé, qui s'est approché de lui et qui a dit : « Saint-Cast ! » auquel votre envoyé Giovanni a répliqué : « Montre-nous le chemin ! » Vous avez aujourd'hui, passée à votre doigt, la bague d'acier, en

bons compagnons que vous êtes de la Mouche-à-Miel... Votre chef a seul le droit de porter la bague d'or... Regardez !

Il avança la main où brillait le chaton sur lequel s'envolait l'abeille.

Les murmures se calmèrent lentement. Les poignards, pourtant, ne furent pas rengainés. Les bandits n'étaient pas domptés.

— Je n'ai pas plus confiance en vous que vous n'avez confiance en moi.

— Es-tu venu seulement pour nous braver ?...

— Je suis venu pour apprendre de vous des choses qui me sont utiles et pour vous dire ensuite ce que je sais... Vous me parlerez de Saint-Cast et je vous montrerai le chemin... Au bout du chemin, c'est la fortune énorme, éblouissante, le rêve des rêves, c'est l'impossible que je vous fais atteindre, l'invraisemblable qui, grâce à moi, devient réalité...

Les poignards disparurent, mais les attitudes restèrent menaçantes. Et le chef :

— Je suis Tobia Basile, de Corlatabiano... Tu m'as écrit la mort de Tiburzi Montecalvario... Tu as sa bague... Tu nous as annoncé l'assassinat de Tiburzi... Depuis, nous avons appris que tu ne mentais pas...

— Je ne me donne jamais la peine de mentir !... dit Georges.

Le courageux garçon, avec un sang-froid admirable, mettait tous ses soins à connaître certains détails dont il pouvait s'armer pour en apprendre d'autres... Mais il marchait en aveugle sur cette redoutable route... Il y rencontrait la mort à chaque pas.

— Je t'ai cru et je t'ai répondu, parce que seul Tiburzi pouvait avoir prononcé la phrase mystérieuse qui prouve que tu n'es ni un espion ni un traître... Redis cette phrase !

Georges eut un imperceptible tressaillement. Il ne la connaissait pas.

— Je te l'ai écrite... tu l'as lue... Je viens de loin pour me livrer à toi, sans défense... Et c'est toi qui as peur... Je te donne des gages puisque ma vie t'appartient... Mais toi, qui me prouve que tu es bien Tobia Basile... que ce n'est pas toi qui es le policier, espion et traître ?... Cette phrase, tu vas la dire tout haut et devant tous... Sinon...

— Sinon ? firent six voix tremblantes de rage.

— Vous ferez de moi ce que vous voudrez, mais vous ne saurez rien !...

— La paix, mes cousins, fit Tobia Basile... Cet homme a raison de prendre des précautions contre nous... N'est-il pas en notre pouvoir ?... Voici les mots convenus entre

Tiburzi et moi : « L'abeille butine le suc merveilleux des fleurs. »

— Bien ! dit Georges en s'inclinant...

— Connais-tu le chiffre de la fortune que le Montcalvario nous avait promise ?

Oui, Georges savait ! Ludovic lui-même le lui avait dit à leur première entrevue.

— Cent millions ! !... Mais l'histoire de cette fortune...

— Tiburzi, en mourant, n'a pas eu le temps de te la conter ?...

— Tiburzi agonisait... Il râlait : « Tobia Basile te dira ce qu'est Saint-Cast !... Et toi, à ton tour, tu leur montreras le chemin... »

— Dans ta lettre, tu nous as fait des promesses... Es-tu en mesure de les tenir?

— Je suis prêt ! fit Georges au hasard...

— Dans ta lettre, tu te vantes d'avoir découvert, en partant du petit village de Port-Navalo, dans votre Bretagne, les héritiers de Jacques-Yves-Médéric Saint-Cast...

Georges-Claude faillit se trahir. Il tremblait d'une joie profonde... Ce que le vieux Tobia Basile venait de lui révéler, il eût donné, pour l'apprendre, la moitié de son sang !

Il reprend son sang-froid et réplique, sèchement :

— Vous connaissez l'héritage !... Moi, je sais où prendre les héritiers... Donnant, donnant ! Vous avez besoin de moi, mais j'ai besoin de vous... Parlez, vous !... Parle, toi, Tobia Basile !... Moi, je parlerai ensuite... Auriez-vous encore quelque défiance ?...

Et il passa, lentement, devant les deux groupes de droite et de gauche, s'arrêtant devant chaque bandit, plongeant son regard audacieux jusqu'au fond des yeux noirs...

— La partie n'est pas égale, mes cousins, dit-il, railleur. Vous vous cachez de moi et je ne vois pas vos visages... pendant que vous pouvez voir le mien... Démasquez-vous ! !

Sur un geste de Tobia Basile, les bandits abaissèrent leurs foulards...

Il y eut alors un long silence...

Avec une audace terrible, Georges-Claude les examinait tour à tour... Et cela suffisait... Ces visages, désormais, il les reconnaîtrait partout, toujours !...

Tobia Basile reprenait :

— Tu nous appartiens et nous t'appartenons... Je te ferai connaître tout à l'heure nos lois et nos coutumes... Tu est entré chez nous... Sache que la Mala Vita ne rend jamais son homme... Ne te repens plus d'être venu... Il serait trop tard... Nous étions vingt-quatre, jadis, avec Tiburzi... Nous ne sommes plus que sept... avec toi, huit... La Mala Vita n'est pas un réunion de petites filles... Tu

as devant toi des hommes prêts à tout, et qui n'ont jamais reculé devant rien... Qu'-as-tu fait, en ta vie, pour être des nôtres ?

— Rien encore !

— Ecoute ce qu'ont fait les autres... Parle, Giovanni !

— Cinq vols à main armée, trois meurtres... Je suis condamné à la détention perpétuelle en cellule, Excellence ! dit la voix douce de Giovanni, entre deux sourires.

— Parle, Spoleto !

— J'ai tué trois carabiniers dans la campagne romaine...

— Parle, Spoliani, le plus beau des compagnons !

— J'ai volé partout... et dans le pays de Toscane, j'ai violenté dix filles...

Le misérable avait des yeux merveilleux, veloutés et larges... des yeux de langueur et de volupté... un front intelligent et pur... le sourire d'un enfant.

— Parle, Chiavone ! Parlez, Anastasia !... Saracino !... Dites vos exploits pour que l'étranger sache que sa vie n'est plus sa vie, qu'elle est nôtre !

Et ils obéirent... Meurtres, viols, vols, incendies !... Ils avouaient. Ils se vantaient !

Et il se passait une scène bizarre, pour tous incompréhensible. A chaque fois que l'un avait parlé, Georges s'approchait et le touchait du doigt à la poitrine... Et ils eusssnt tremblé, les bandits, s'ils avaient su ce qui grondait en cette âme soulevée par l'horreur...

Car, à chaque fois, Georges, mentalement, disait :

— Tu mourras !...

Tobia Basile parla le dernier, se confessa comme les autres : ce fut lui qui parla le plus longtemps, parce que c'était lui qui en avait le plus à dire...

Après quoi :

— Voilà tes amis d'aujourd'hui, de demain et de toujours...

Georges-Claude eut un sourire terrible :

— Je savais que je n'entrerais pas dans un couvent de jeunes filles... Viens au fait, maintenant, et dis-moi ce qu'il importe que je sache... Tu me dois, pour guider mes effeorts et empêch^r que je commette des imprudences, l'histoire de Saint-Cast et de sa succession... Je te dirai ensuite quels sont ceux qui pourraient revendiquer cette succession et comment nous les retrouverons, et comment je compte me débarrasser d'eux.

Georges s'exprimait avec une assurance, un sang-froid étrange. Rien en lui, dans son attitude énergique, la fermeté de son regard, dans la sécheresse de ses paroles — qui étaient d'un chef s'adressant à ses subordonnés — rien ne pouvait faire soupçonner qu'il ignorait jusqu'au pre-

mier mot de la sinistre intrigue au milieu de laquelle il évoluait avec une admirable aisance.

Tobia Basile s'exécuta.

Et chaque phrase de son récit — que personne n'interrompit — soulevait un des voiles qui recouvraient ce mystère. Georges avait baissé les yeux pour cacher la flamme de sa curiosité, mais avec quelle fièvre, avec quelle ardeur il écoutait cette étonnante histoire !

— Jacques-Yves-Médéric Saint-Cast, tout d'abord compagnon de Robert Surcouf, avait fait ses premières armes avec le fameux corsaire, puis la course pour son compte. Son nom, pour être moins célèbre que celui de son chef, n'en fut pas moins populaire en son temps... Son audace était prodigieuse... sa témérité invraisemblable... son bonheur si grand, qu'il semblait avoir conclu un pacte avec le diable... Ses prises ne se comptaient plus... et c'étaient les plus riches... chaque bateau coulé lui rapportant une fortune... Il avait enrichi ses équipages et on n'eût eu rien à reprocher à cet homme et peut-être que son nom eût survécu à l'égal de ceux que vous honorez dans votre pays, si l'ancien ami de Surcouf n'avait eu sa réputation assombrie par la tâche d'une avarice sordide... Juste, du reste, pour les autres, il distribuait les parts de prises selon le contrat qu'il avait passé avec ses matelots. Quant à ses propres richesses, il les accumulait, pour le plaisir, et c'était vraiment la joie de l'avare qui contemple son trésor, le remue, et en tire toute sa volupté, car Saint-Cast convertissait en pierres précieuses incomparables les cargaisons qui tombaient sous le feu de son bateau de proie l'*Aurore*... En 1808, ce hardi flibustier, dont le rêve avait été de mourir d'un boulet ou d'une balle, d'un coup de pique dans un abordage ou en se faisant sauter avec son navire, fut atteint du choléra pendant qu'il croisait devant les îles des Antilles, et il comprit que la fin était certaine et toute proche.

« Alors, il songea à faire son testament...

« Son équipage était composé de marins de tous les pays recrutés un peu partout, mais les Italiens dominaient, et son second était de Sicile...

« Il se nommait Andréa Gasparone... Saint-Cast l'aimait comme un fils... pour sa bravoure, son entrain qui ne se démentait pas, dans les heures les plus effroyables, pour sa probité... car ces gens étaient honnêtes... Ils dévalisaient l'ennemi, mais ils se fussent laissés couler plutôt que de voler un bout de filin sur un bâtiment neutre...

« Saint-Cast fit appeler Gasparone, avec deux matelots, dans la cabine, auprès du hamac où il agonisait... Il avait encore toute sa liberté d'esprit...

« Et il s'expliqua...

« Il était d'une famille de petits gentilshommes bretons, Seul de la famille, il avait pris parti en 1789 pour les idées nouvelles, seul il avait applaudi à la Révolution. Il avait été chassé, et pour les Saint-Cast, restés fidèles à l'ancien régime, Jacques-Yves-Médéric ne comptait plus. Les membres de la famille avaient émigré. Pas un n'était resté en Bretagne et tous, soit en Angleterre, soit en Autriche, soit en Prusse et même en Russie, ils avaient porté les armes contre la France.

« Saint-Cast ne pardonnait pas. Et au moment de mourir, il s'en souvenait. Il ne voulait pas que sa fortune revînt à des gens qu'il haïssait et méprisait. Cette fortune, il la destinait à Gasparone, et pour prémunir son lieutenant contre toute revendication, il avait tenu à ce que son testament fût établi avec la prudence et les précautions d'usage nouvellement édictées en France depuis six ans par le code Napoléon : en présence de deux témoins. Ces deux témoins furent le quartier-maître Tiburzi, d'Ortebello, et le gabier Clourec, de Saint-Malo. Tous deux certifièrent et signèrent. Toute la fortune de Saint-Cast était réunie dans une malle de fer, fermée par trois serrures, dont il remit les clés à Gasparone.

« Le testament disait :

« J'estime que ma fortune, toute en pierres précieuses,
» perles et diamants, doit s'élever à une centaine de mil-
» lions... »

« Le corsaire avait préparé trois écrits, sous trois enveloppes. Une des enveloppes renfermait une copie de son testament qu'il remit à Gasparone ; une autre renfermait le testament qu'il adressait à maître Pantelot, notaire à Port-Navalo ; une troisième renfermait des clauses additionnelles que le moribond détailla, péniblement, à ses amis, entre deux râles d'agonie, et l'enveloppe portait la suscription étrange :

« *A ouvrir jour pour jour cent ans après ma mort.* »

« Voici quelles avaient été les intentions suprêmes du fameux corsaire :

« Il donnait ses fabuleuses richesses à Gasparone, lequel avait le droit de les convertir en valeurs, achats, de les exploiter en un mot, à la condition que le capital, évalué par lui à cent millions, restât intact et put être représenté certain jour. Ce jour, Saint-Cast l'éloignait d'un siècle. Il voulait priver pendant cent ans les descendants de son nom glorieux d'une fortune qu'ils n'avaient point méritée, dont ils étaient indignes de par leurs actes contre leur

pays. Mais il exigeait que cette même fortune retournât, dans toute son intégralité, à la génération qui vivrait un siècle plus tard...

« Il cacheta soigneusement deux des trois lettres, de cinq cachets à la cire, et les scella.

« Peu après, il mourut. Il n'eut même pas l'inquiétude de se dire que rien n'eût été plus facile à ces trois hommes, à Gasparone, à Tiburzi et à Clourec, que de s'approprier les cent millions pour toujours. Ils n'avaient qu'à déchirer les trois enveloppes, à les jeter à la mer, et à se partager — même inégalement — le contenu de la malle de fer. Il eut raison de mourir en paix, car la pensée d'un vol ne vint pas aux marins. Saint-Cast savait que son testament serait remis à la justice française et exécuté : que Gasparone entrerait légalement en possession ; et que l'avenir de ceux qui porteraient son nom plus tard était réservé. Nul n'y pouvait rien et n'y pourrait rien, si ce n'est un naufrage qui engloutirait le tout, héritier, testament et fortune, ou si ce n'est le Crime, qu'il ne pouvait prévoir, pas plus qu'on ne prévoit le Hasard et le caprice de la Destinée... Le naufrage n'eut pas lieu... L'idée du crime ne devait naître que cent ans après, à la date qui amènerait la déchéance de la propriété... Le corps du marin fut coulé sous les flots avec les honneurs funèbres... et, trois mois après, l'*Aurore* entrait à Saint-Malo, où l'équipage fut licencié... Gasparone, assisté de Tiburzi et de Clourec, remit les deux testaments clos et cachetés au bureau du préposé de l'inscription maritime.

« Maître Pantelot ouvrit, devant témoins, l'enveloppe qui portait son adresse. Saint-Cast y instituait Gasparone son légataire universel. Le papier n'y mentionnait pas de clause restrictive. Ainsi l'avait voulu le corsaire pour permettre à son lieutenant de jouir en paix de son opulence en évitant, chez les Saint-Cast survenants, toute intrigue ou toute compétition ambitieuse. Mais Gasparone savait que l'enveloppe dont l'ouverture ne devait avoir lieu qu'un siècle plus tard contenait les renseignements précis qui toucheraient alors les héritiers, s'il en restait. Par respect pour la volonté du mort, Gasparone garda pour lui ce secret. Il était d'une honnêteté absolue et considéra cette fortune comme un dépôt dont il pouvait jouir, mais que sa famille devrait, plus tard, restituer aux descendants du marin. Il savait également que l'enveloppe mystérieuse avait prévu le cas où l'héritier serait retrouvé, après un siècle écoulé, soit en France, soit dans les colonies françaises, soit à l'étranger même, pourvu que l'émigré fût resté Français. L'héritage devenait la propriété des Gasparone à jamais, si nul héritier n'était découvert, si nulle réclamation ne s'élevait après les cent ans.

« Toutes choses légalement réglées, rien ne s'opposa plus à l'envoi en possession.

« Andréa Gasparone reparut en Sicile, immensément riche. Il avait converti les diamants en valeurs de premier ordre. Avec les revenus, il fréta des navires de commerce, ouvrit une banque dont les affaires, conduites avec la plus scrupuleuse probité, prospérèrent.

« Il mourut en 1840, transmettant à son fils, Alberto, l'héritage immaculé de Saint-Cast, et la rigoureuse, l'implacable condition de restitution qui s'y rattachait.

« Mais l'héritage était en bonnes mains loyales... Alberto Gasparone imita son père.

« Quand il mourut, en 1887, il eut un grave entretien avec son fils, Antonio, et lui rappela l'origine de leur fortune. Après quoi, montrant un Christ au chevet de son lit :

« — Dans vingt-deux ans, c'est l'échéance des cent millions... Tu restitueras... Sur le Christ, jure d'être probe, comme ton grand-père, comme ton père l'ont été... Jure, dans vingt-deux ans, non pas d'empêcher les héritiers de Saint-Cast de réclamer leur droit, lorsque le notaire de Port-Navalo ouvrira l'enveloppe, mais de les aider, au contraire, de les rechercher au besoin... Jure d'être leur soutien, leur protecteur, leur frère !...

« Et Antonio Gasparone, une fugitive rougeur au front, tendit la main et murmura :

« — Je jure ! !

Tobia Basile arrêta son récit pendant quelques secondes.

Autour de lui la curiosité ne diminuait pas. Elle arrivait au paroxysme, car chacun devinait qu'après ce retour dans le passé, le vieux bandit allait aborder les événements présents. Georges-Claude s'était croisé les bras et appuyait ainsi fortement sur son cœur pour en contenir les battements précipités.

Tobia Basile acheva :

— Antonio Gasparone avait juré, mais il devait être parjure. Déjà, en jurant, il savait qu'il ne tiendrait pas son serment. Les fils ne valent pas toujours les pères. Le banquier, en mourant, avait inscrit ses dernières volontés et des recommandations suprêmes à son fils dans une longue lettre qu'Antonio trouva en revenant du *campo santo* et qu'il déchira après l'avoir lue. Cette lettre lui révélait du moins une chose qu'il ignorait, c'est que, la fortune des Gasparone étant très grande, Alberto s'était ingénié à reconstituer celle que le corsaire Andréa avait reçue de Saint-Cast, telle qu'Andréa l'avait reçue. Les cent millions qui avaient servi à l'édification de la fortune indépendante des Gasparone étaient redevenus ce qu'ils avaient été au début : cent millions d'admirables pierres précieuses, de diamants et de perles, enfermés dans la

malle de fer aux trois serrures conservée comme une relique et comme un fétiche puisqu'elle avait porté bonheur.

« Dans le plus profond secret, Antonio rechercha les héritiers du nom de Saint-Cast. Oh ! il n'avait pas de bonnes intentions à leur égard. Il voulait être prêt à tout danger, et savoir de qui le danger viendrait. Les petits gentilshommes bretons, émigrés, étaient rentrés au pays après la Révolution, misérables, sans métier pour vivre. La famille s'était dispersée. Nous ne savons ce qu'elle est devenue. On sait, pourtant, que des Saint-Cast, d'origine bretonne, étaient à Saint-Gervais, dans la Haute-Savoie, en juillet 1892, lorsque survint la rupture du glacier du Bionnassay.

« Ils furent engloutis jusqu'au dernier, dans des torrents de boue.

Le vieux bandit, à cet endroit de son récit, se signa dévotement, et poursuivit :

— Et l'on dirait vraiment que cette famille est frappée de malédiction, car en 1902, Antonio Gasparone apprenait, en frémissant de joie, qu'une autre branche des Saint-Cast, peut-être la dernière, avait été anéantie dans la catastrophe qui mit en deuil ton pays, lorsque la ville de Saint-Pierre, à la Martinique, fût détruite de fond en comble par un tremblement de terre... La colère divine semble les poursuivre...

Des signes de croix effleurent çà et là ces poitrines... les têtes se baissent... des bouts de prières s'entendent : *mea culpa ! mea culpa !* murmurent les bandits...

Georges-Claude admirait... Vraiment, il vivait une heure étrange de sa vie, une heure rare.

— Pourvu que ce ne soit point la dernière ! ! pensa-t-il.

Et il demanda à Tobia Basile :

— Comment ces détails si précis sont-ils parvenus jusqu'à-toi ?

— Par Tiburzi, le Montecalvario, petit-fils du Tiburzi le matelot, qui fut témoin du testament... Ce ne fut que sur la fin de sa carrière que Montecalvario eut l'idée de se servir de ces renseignements et vint trouver Gasparone. Le choc dut être terrible entre les deux. Mais tant que l'année 1908 n'est pas arrivée et n'est pas révolue, aucune réclamation n'est recevable, puisqu'il faut que le siècle entier soit écoulé depuis la mort de Jacques-Yves-Médéric, le corsaire. Ce qui se passa entr'eux, nous l'ignorerons toujours. Ce qui advint, nous le savons. Nous étions vingt-quatre, avec Tiburzi... Beaucoup d'entre nous disparurent, dénoncés, emprisonnés ou tués... Tiburzi ne se sentit pas de taille à lutter contre Antonio. Il abandonna la partie après s'être fait passer pour mort, dans les forêts de Capalbio, près d'Ortebello. Tu sais le reste, puisque c'est

toi qui faillis le sauver du meurtre, sur la rive du lac Michigan... A toi de parler, maintenant... As-tu découvert des survivants de la famille Saint-Cast, autres que ceux qui furent ensevelis dans les boues de Saint-Gervais ou sous les cendres du volcan de la Martinique ? As-tu réfléchi que l'existence de ces créatures est deux fois condamnée, par nous et par Gasparone ? Mais as-tu réfléchi que le jour où disparaîtrait le dernier héritier du corsaire, ce jour-là, verrait le triomphe d'Antonio, devenu maître de cent millions incontestés ? Si nous avons devant nous des crimes à commettre, hâte-toi, il ne nous reste qu'une année. Après 1908, il serait trop tard. Commande ! ! Et ne crains rien. Les traîtres, parmi nous, sont rares et ne survivent jamais à leur trahison. Donc, Ludovic Blancafort, nous t'écoutons !

Que dire ? Qu'inventer pour les tromper ? Quels détails assez précis pouvait-il donner, sans éveiller leurs soupçons ?...

Et au premier soupçon, c'était la mort... Georges se disait cela ! !

La mort inconnue, la mort inutile, en ce sombre trou où son audace téméraire était venue relancer les fauves !... La mort, avant d'avoir pu obéir à la supplication suprême de la pauvre Sonia !... La mort stupide, sous le poignard de ces êtres qui n'étaient même plus des humains, mais des bêtes instinctives de meurtre et de rapines...

Georges-Claude frissonna...

— A toi de parler ! répétait Tobia Basile... L'heure est venue !

Mais le drame éclata, effroyable et imprévu.

Un homme en haillons, les vêtements déchiquetés par les pierres, venait de surgir hors du couloir... Un homme au regard fou de rage et de haine...

Cet homme, haletant, hurlait :

— Celui-là n'est pas Ludovic Blancafort ! Vous vous êtes livrés tous, avec votre secret, à un traître et à un imposteur !...

D'un bond, il fut auprès de Georges-Claude...

Et les sept bandits, effarés, eurent un cri d'épouvante superstitieuse...

En deux images parfaites de ressemblance, il n'y avait là qu'un seul homme ! !

Georges-Claude et Ludovic !...

Terrassé là-haut dans les roches, se sentant vaincu, sans connaître son vainqueur, Ludovic n'avait point perdu sa présence d'esprit... Quand il sentit les cordes autour de son corps, de sa poitrine, de ses bras surtout, il gonfla ses muscles en un effort gigantesque, et lorsque, les nœuds enroulés, l'effort des muscles cessa, les cordes

se relachèrent... Ce n'était plus que des liens mous dans lesquels il coulerait aisément ses membres souples... Mais dans l'ignorance où il était du nombre de ses agresseurs, il ne donna pas signe de vie... Il attendit... Autour de lui, le silence... Dans ce silence, il percevait un souffle, auprès de lui... On le gardait... La ligature du sac autour de son cou s'était légèrement desserrée... Il respirait, mais avec difficulté. Il se plaignit, il se tordit, comme en un spasme d'agonie... il râlait :

— Au secours ! J'étouffe ! C'est affreux !

L'homme qui le gardait eut pitié et enleva le sac.

En même temps, il disait :

— Un cri d'appel, et je vous assomme !

Ludovic frémit. Cette tête railleuse penchée au-dessus de la sienne, il la reconnaissait. Il l'avait vue chez Georges-Claude, dans la chambre à coucher de Sèvres.

C'était Rouscouban...

Ludovic, débâillonné, respira largement. Mais il se tut. Au bout de quelques minutes, Rouscouban fouilla ses poches. Il s'ennuyait... Puis, il était repris de son besoin maladif de fumer... Tout à l'heure, il n'avait pas voulu, par prudence ; à présent, il pouvait se livrer à sa passion dans danger. Mais il eut une exclamation de dépit. Dans sa course à travers les roches, quand il entraînait Giovanni sur ses traces pour l'éloigner de Ludovic, il avait perdu sa pipe et son tabac !... Il murmura furieux :

— Malheur ! Moi qui aurais voulu tirer une bouffée, rien qu'une bouffée...

Ludovic ferma brusquement les yeux, pour cacher un éclair de joie haineuse.

— Voulez-vous un cigare ?

— Vous en avez, jeune homme ? fit Rouscouban, vivement intéressé.

— Oui.

— J'aimerais mieux ma pipe, mais à la guerre comme à la guerre...

— Fouillez dans la poche intérieure de mon veston, à droite... au-dessus des cordes...

Rouscouban s'exécuta, tira un étui de cuir, y prit un cigare, l'alluma, et goulûment, aspira coup sur coup des bouffées voluptueuses... les yeux béatement tournés vers le ciel. L'ancien voleur s'était assis commodément pour jouir en paix de son plaisir et sournoisement, d'un regard invisible sous ses paupières presque closes, Ludovic l'observait.

— Ce cigare, tout de même, a un drôle de goût...

— C'est que vous êtes habitué au tabac français !...

Les bouffées s'espaçaient... devenaient lentes et comme fatiguées... Ainsi fait l'homme qui a faim après les pre-

mières bouchées... Puis une torpeur s'empara de Rouscouban... Il lutta... sa tête tombait sur sa poitrine et se relevait par saccades... A la fin, le cigare à demi-fumé s'échappa de ses lèvres... Rouscouban etait endormi... Le cigare contenait un narcotique.

Ludovic attendit quelques minutes... Après quoi, il tordit ses membres à travers les enlacements des cordes qu'il fit glisser... et qui s étalèrent à ses pieds... Il se dressa... s'étira... un moment, il eut l'intention de ligoter Rouscouban à son tour, mais il haussa les épaules... Précaution inutile... Ce sommeil était une prison...

Alors roulant, sautant parmi le chaos des rochers éboulés, Ludovic, à la clarté lunaire, essaya de poursuivre son chemin... en se rappelant les indications de Giovanni.

Il venait de surgir devant les bandits, en désordre, déchiré, ensanglanté par les pointes aiguës des blocs de marbre qui l'avaient happé dans sa course de fièvre et de haine...

— Celui-là est un imposteur et un traître !

Et, penché vers Georges-Claude, il lui jetait dans un défi de colère fratricide :

— Je t'avais dit : « Prends garde ! si je te rencontre jamais entre moi et mes rêves !... Tu seras brisé ! » Tu n'as pas écouté mon conseil... Tu es perdu !...

— Pas encore ! murmura Georges.

Les bandits s'étaient bousculés et entouraient les deux frères.

Sept poignards les menaçaient...

Et certes, à ce moment, ils couraient tous deux le même danger, sous le souffle de ces bêtes de carnage.

Un mot de Georges les calma soudain :

— Je suis Ludovic Blancafort !... Entre nous, c'est à vous de choisir...

Et ils reculèrent... Les poignards, hors du fourreau, restèrent dans les mains prêtes au meurtre, mais ils reculèrent, avec une terreur mystéreiuse... jusqu'au couloir sombre et bas de l'entrée de la grotte, barrant ainsi tout espoir de fuite...

De là, Tobia Basile parla :

— Nous n'avons pas à choisir... Faites-vous reconnaître ou, par le Dieu vivant, et par la bienheureuse Madone, vous périrez tous les deux ! ! Je vous donne cinq minutes...

— Cinq minutes, c'est trop ! fit Ludovic... Voici la bague de Tiburzi, le Montecalvario ! L'abeille butine le suc délicieux des fleurs ! Et je suis l'homme que Giovanni est venu chercher...

— Je suis cet homme ! dit Georges... Et voici la bague en or de Tiburzi avec son abeille...

Ludovic eut un cri de surprise... Georges-Claude restait souriant...

Tobia Basile se tourne vers Giovanni.

— Parle, toi ! Lequel des deux est le nôtre ? Lequel est le traître ?

Giovanni s'approche des deux frères... Il les contemple, épouvanté... Ceci est un miracle trop surprenant pour son esprit faible, et il se met à trembler violemment.

— Je ne sais pas ! bégaye-t-il... En vérité, c'est diabolique... Je ne peux rien dire...

Mais Ludovic lui frappa sur l'épaule :

— Rassure-toi, Giovanni... Si le diable a des affaires avec nous, c'est pour autre chose... Et je vais te donner le moyen de reconnaître celui que tu es venu chercher à Paris et dont tu as été le compagnon pendant le voyage... Ce moyen est bien simple... Tobia Basile entendra le récit que chacun de nous va lui faire de ce voyage... à voix basse... Toi, Giovanni, tu te prononceras entre ces deux récits... et tu reconnaîtras le traître à ses mensonges...

— Bien ! Bien ! ! hurlèrent les bandits.

Tobia Basile s'interposa :

— Le moyen est bon, mais il pourrait nous tromper encore... J'en propose un autre... plus bref, et plus énergique... Ces deux hommes prétendent être tous les deux Ludovic Blancafort... Celui qui, seul, a le droit de porter ce nom, celui, seul, qui a voulu être des nôtres, prêt à tous les crimes comme nous, celui-là est ce que nous sommes, un bandit... celui-là, le sang ne lui fera point peur, même le sang de son frère !...

Des rugissements de plaisir accueillent ces paroles.

Tobia Basile tendit sa main armée entre les deux jeunes gens épouvantés :

— Que celui de vous deux qui est le bandit Ludovic frappe l'autre en plein cœur... Voici mon poignard... Il n'a jamais manqué son homme...

Un seul des deux s'écarta avec un long cri d'horreur...

C'était Georges-Claude !

L'autre s'était jeté sur le bras du vieux bandit et lui arrachait le poignard.

Et déjà l'arme s'abaissait sur la poitrine de Georges, très pâle, mais calme, lorsque les doigts vigoureux de Tobia l'arrêtèrent au vol.

— Bien... La Mala Vita n'a jamais commis un meurtre sans qu'il ait été précédé d'un jugement... Le traître ne perdra rien pour attendre... Tout à l'heure, tu le tueras !... Ligotez-le solidement vous autres, et jetez ça dans l'autre salle... Il aura le temps de réciter sur lui-même les prières des morts...

Georges ne songea même pas à se défendre.

Il savait que toute défense était inutile... Ils étaient huit contre lui !... Huit, parmi lesquels son frère ! ! Ah ! s'ils n'avaient été que sept, et si Ludovic n'avait pas été là !... Mais il avait vu le poignard dans la main fratricide... Et son âme forte avait été envahie par une abominable détresse... par une intolérable et surhumaine douleur !... Contre les autres, il aurait lutté... et il était capable de vaincre... Le crime de son frère le rendait défaillant... Et pendant que les bandits le martyrisaient et faisaient craquer ses membres sous les cordes, il tourna un fois son regard vers Ludovic, qui détourna le sien...

Car les yeux de Georges étaient remplis de larmes... larmes de tendresse et de pitié.

Saracino, le colosse, le prit à bras-le-corps et alla le jeter comme un paquet dans la petite salle où tout à l'heure, autour du feu, les bandits attendaient.

Alors, il y eut un long silence. Les sept misérables frissonnaient encore, au danger qu'ils venaient de courir. Ils avaient repris leur place de chaque côté de la roche de marbre derrière laquelle, comme un juge, se tenait Tobia Basile.

Et tous, sauf Giovanni, ils s'étaient de nouveau masqués de leurs foulards.

Tobia Basile fit signe à Giovanni de s'approcher.

Le bandit obéit. Il chancelait et roulait des yeux exorbités.

— C'est toi qui nous as conduit ce traître. Tu as mérité la mort...

— Cet homme n'a pas mérité de mourir et vous tous, vous vous seriez laissés tromper comme lui... dit Ludovic. N'avez-vous pas hésité vous-mêmes devant mon frère et devant moi.

Des voix sourdes protestèrent en faveur de Giovanni...

— C'est vrai ! Il y a du diable là-dedans, et Giovanni n'est pas coupable...

— Soit !... Puisqu'ils le veulent, nous oublierons... Va ! tu as la vie sauve...

Brièvement, sur une invitation de Tobia Basile, Ludovic raconta le guet-apens où Giovanni et lui avaient été surpris.

— Mais alors, il y a, là-haut, dans les roches, un complice du traître ?

Déjà Spoleto et Chiavone s'élançaient vers le couloir de sortie.

— Rassurez-vous... Cet homme dort et dormira longtemps... Je vous le livrerai...

Les bandits s'arrêtèrent, consultèrent Tobia qui leur fit signe de revenir.

— Il y a une trahison dont le châtiment ne doit pas se

faire attendre, dit Basile... Cette affaire réglée, nous aurons l'esprit plus libre pour causer... En ce moment, vous n'êtes plus seulement des compagnons de la Mala Vita, vous êtes des juges... En est-il un parmi vous, selon notre coutume, qui veuille prendre la défense de l'accusé ?... Il le peut... Il est libre... Personne ne lui en gardera rancune... C'est notre loi !... Que celui-là s'avance au milieu de nous, et qu'il essaye de sauver cette vie !...

Tout d'abord, il n'y eut pas un geste. Il n'y eut pas un mot...

Mais tous les regards étaient fixés sur Ludovic...

Ludovic était blême !... De grosses gouttes de sueur froide roulaient sur son front. Il traversait une crise terrible... une torture de damné... Disons tout ! Oui, un quart d'heure auparavant, dans la folie de sa rage, il voulut tuer, il allait tuer, sans la main de Basile qui arrêta le forfait abominable... Mais la colère s'était apaisée... Il avait eu le temps de se reprendre... et il restait frémissant, horrifié !...

Il s'avança de quelques pas et d'une voix qu'il essayait vainement d'affermir :

— Tobia Basile... ne demande pas que je le condamne... Trouve bon que je le défende... Cet homme est mon frère...

— Tu voulais le tuer tout à l'heure ?

— Il fallait me laisser faire... J'étais fou !

Tobia Basile eut un sourire sinistre...

— J'espère, pour ta propre vie, que tu seras fou tout à l'heure encore... Du reste, toi seul, ici, n'as pas le droit d'élever la voix en faveur du traître... Tu n'es pas des nôtres...

— Ainsi, je ne suis des vôtres que pour un meurtre atroce...

— Nous avons besoin que tu nous donnes des arrhes... Un peu de sang à tes mains blanches t'attachera à nous plus étroitement... C'est du sang qui ne se lavera jamais...

Des rires fusèrent sourdement, pareils à des miaulements de tigres.

Tobia Basile reprit :

— Puisque personne ne le défend, nous jugeons... Quel châtiment le traître a-t-il mérité ? Parle le premier, Saracino !

— La mort !...

— Chiavone, parle !

— La mort...

— Spoleto ?

— La mort...

— Giovanni ?

— La mort... Et si celui-là recule, je réclame l'honneur de prendre sa place...

— Anastasia ?

— La mort !...

— Spoliani, le plus beau de nos compagnons ?

Une voix tendre, musicale, une voix de femme, répondit avec un doux sourire :

— La mort ! !

Tobia Basile se leva, se signa et dit gravement :

— En foi de quoi nous avons condamné cet homme à mourir... Il sera fait ainsi !...

Cela était grotesque et cela était presque tragique...

Tobia Basile reprit :

— Les coutumes de la Mala Vita exigent que la sentence une fois déclarée, le nom de l'exécuteur soit tiré au sort... Mais nos coutumes ne sont pas immuables... Il est nécessaire que l'homme meure par la main que j'ai désignée...

Il jeta son poignard aux pieds de Ludovic.

— Tu as entendu et tu as compris ?

Ludovic inclina la tête... par deux fois... Il ramassa le poignard... le considéra d'un regard hébété... Il palpa cette lame, en essaya le tranchant et la pointe aiguë...

— Viens !... Et frappe devant nous ! dit Basile...

Une terrible tempête dans ce cerveau ! L'horreur du monstrueux attentat ! Et avec cela, la rage de sombrer au moment où il touchait au port !...

— Marche ! Obéis ! faisait la voix de Basile.

Ludovic ne marchait pas, n'obéissait pas. Quelque chose d'invincible lui enchaînait les pieds... Au lieu d'avancer, il lui semblait qu'une montagne, qui accourait vers lui, le refoulait en arrière... Il devenait fou ! Des cloches sonnaient au loin, lentes et tristes, comme des tintements funèbres de funérailles... Des voix s'élevaient qui hurlaient des paroles maudites... Des bêtes grimaçaient avec des danses de furie, autour de son corps...

Tobia Basile le secoua rudement, d'une poussée à l'épaule... Cela l'éveilla :

— Si tu hésites... vous mourrez tous les deux... Giovanni, prépare-toi ! !... Hésites-tu ?...

Giovanni se rapprocha de Ludovic. Ses yeux luisaient. C'était un des plus redoutables de la Mala Vita, par sa ruse, par sa force et par sa cruauté...

Ludovic bégayait, inconscient, dans l'horrible cauchemar de cette minute impossible :

— Mais non, mais non, je n'hésite pas !...

Mais ses genoux fléchirent. Il trébucha, faillit tomber. Tous, ils ricanèrent... Il se redressa.

On dit que les noyés revoient toute leur vie, dans ses

détails, en un éclair, à l'heure suprême. Devant les yeux de Ludovic, toute sa jeunesse, si courte, reparaissait, avec ses deux parts si distinctes, celle qui revenait à Georges-Claude et qui s'était passée si heureuse, l'autre qui revenait à Lauvoyer, déjà torturante et criminelle... Et de même qu'il avait eu deux jeunesses, il y avait en lui deux hommes... le frère, le bandit... Lequel des deux triompherait de l'autre ?... Allait-il briser l'obstacle, d'où qu'il vînt, comme il s'en était vanté jadis ?... Allait-il courber le front et se déclarer vaincu, à la première rencontre ?... Où étaient donc ses rêves ? ses idées de luxe ? ses ambitions effrénées ? la soif du plaisir ? les orgies entrevues ?... Tout cela devait donc s'évanouir au premier souffle de tempête ?... sans même qu'il eût combattu ?...

Et Zizi ? la douce vierge aux larges yeux rieurs ? ? Zizi qu'il aimait d'une passion malsaine peut-être, mais d'une passion profonde, démesurée ?...

Zizi, à laquelle Georges-Claude avait renoncé !

Zizi, qu'il était sûr de dompter, petite sauvage, comme elle-même domptait ses fauves !...

Tout cela, donc, s'effondrait... pêle-mêle... et au milieu de tout cela il laissait la vie...

Car autour de lui les poignards veillaient et ne l'épargneraient pas ! !...

A moins ! !...

A moins que l'arme qu'il étreignait d'un geste maladif, que l'arme qui lui brûlait la main, ne se plongeât dans ce cœur de pitié et d'amour, dans ce pauvre cœur de Georges-Claude...

Tobia Basile le poussa dans l'étroit couloir de roches qui séparait les deux grottes.

— Entre et frappe !... C'est ta vie que tu joues !...

Et Ludovic entra, se courbant, titubant, aveugle. Son souffle rauque était celui d'une bête à l'agonie. Les bandits le suivaient. Les sept lanternes éclairèrent ensemble le vestibule...

Alors, il y eut sept cris, en un seul, de rage et de folie furieuse... Les cordes qui liaient Georges se carbonisaient lentement dans le foyer... Une odeur de chair brûlée flottait... laissant deviner au prix de quelle atroce souffrance le fugitif s'était délivré de ses liens.

Georges-Claude n'était plus là...

Et Ludovic, à bout de forces, venait de s'évanouir ! !

Après le premier effroi et la première fureur, l'idée de vengeance et la poursuite... Trois des misérables s'élancent dans le sentier coupé de rochers, où s'entremêlent les abîmes, mais qui leur est familier, où ils n'hésitent pas, où rien ne les retarde.

Les autres sont rentrés dans la salle des Chauves-Souris

où ils ont transporté le corps de Ludovic, qui a l'immobilité d'un cadavre et ils attendent.

Ludovic revient à lui, reprend lentement la suite de ses idées...

Un regard, affolé, sur ceux qui sont là... un regard dans cette salle... Ce qu'il cherche, c'est Georges-Claude, mort sans doute, avec un poignard dans la poitrine... Georges qui avait réussi à s'enfuir, pas pour longtemps, hélas !... Mais rien, pas une trace de meurtre, ne lui révèle qu'un drame s'est passé et comme ils ne sont plus que quatre autour de lui, il devine que les autres se sont lancés au dehors...

Tout à l'heure, quand ils rentreront, qu'annonceront-ils ?

Un échec, ou le triomphe sanglant de leur farouche colère ?

Ceux qui restent ont abaissé de nouveau, nous l'avons dit, leurs bonnets jusqu'aux sourcils, se sont enveloppé la figure jusqu'aux yeux avec leurs foulards. Les regards sombres brillent dans la demi-obscurité et ne perdent pas de vue Ludovic.

Une demi-heure se passe ainsi, dans un silence absolu...

Puis, un des trois bandits rentre, se voile le visage en rentrant, et sans un mot va reprendre sa place à la droite de Tobia Basile...

C'est Chavione...

— Mort ?

L'homme, haletant d'avoir couru, répond par un signe de tête négatif. Et un sourd grondement de fureur trahit leur déconvenue à tous. Georges et son complice vont-ils leur échapper ?...

Un second des bandits s'avance... comme l'autre... et Basile demande encore :

— Saracino, l'as-tu rejoint ?... Car si tu l'as rejoint, il est mort ?...

Le même geste découragé de l'homme leur prouve qu'il n'a pas réussi...

Et ce geste est reçu par le même grondement.

Des minutes se passent encore... Un peu de bruit vers le couloir... Un troisième bandit y apparaît, qui achève de se masquer avec un large foulard rouge...

Or, seul parmi tous, Anastasia avait un foulard rouge...

Il s'est arrêté, une seconde d'hésitation, en entrant dans la salle... puis est allé prendre sa place, à côté des autres... Il se laisse tomber sur une roche, à bout de souffle... Cet homme représente le seul espoir que leur vengeance est accomplie, et Tobia Basile demande, comme il l'a fait deux fois :

— Est-il mort, Anastasia ?

Derrière le foulard rouge, la voix étouffée répond :

— Pas lui ! !

Mais l'homme a jeté sur le marbre, devant Basile, un poignard sanglant jusqu'à la garde.

— Son complice ?...

— Oui, fait Anastasia...

Un grognement de joie... C'est une satisfaction donnée à leur haine... Un des deux est mort ! !

L'autre — Georges-Claude — ils sauront bien le retrouver plus tard ! !...

V

Les mystères de la « Mauvaise vie ».

Ludovic s'est ressaisi... Son sang-froid lui est revenu... Pas encore aguerri contre le crime, il s'est effondré tout à l'heure devant un meurtre, et quel meurtre ! Maintenant, il se sent soulagé, comme plus libre... Toute faiblesse a disparu... Mais ces hommes qui viennent d'être trahis, et qui se sont confiés à Georges-Claude, il sent qu'il faut les reconquérir... L'instinct lui crie qu'en ce moment il n'a pas devant lui des alliés et des complices... Il a devant lui des adversaires, même des ennemis... Il a besoin de les gagner à sa cause et il n'attend point, pour parler, qu'on l'interroge...

Il dit ce qu'il est, ce qu'il veut, comment il a connu Tiburzi... Et aux premiers mots, ces hommes reconnaissent, en Ludovic, une âme pareille à leur âme. Ces regards qui brillaient sous les foulards perdent de leur acuité... Des flammes de joie passent, au tableau qu'il fait de la fortune énorme vers laquelle il les conduira sûrement.

— Entre nous et cette fortune, sur laquelle Tobia Basile me renseignera, se dressent des obstacles qui ne viendront pas seulement de Gasparone... Des héritiers existent.

— Tu les connais ?

— Tous !

— Il faut qu'ils disparaissent ! Tous, à l'exception d'un seul...

— Sauf un !... Je choisirai celui qui survivra...

— Leurs noms ?

— Joanny, un jeune garçon de vingt ans, moitié mendiant, moitié pêcheur... Saint-Cast, qui habitait Saint-Pétersbourg, et qui est au bagne en Sibérie... et les deux enfants du forçat, un garçon et une fille, celle-ci âgée de quinze ans, l'autre de douze ans...

— Que comptes-tu faire du forçat ?
— Il finira de misère, ou sous le knout, au bagne...
— De son fils et de sa fille ?...
— Ils mourront dans la neige sibérienne, de froid et de faim, ou sous la dent des loups...
— Il restera le mendiant Joanny. .
— Je lui apprendrai, s'il ne les connaît, les trois vices qu'il faut pour le retenir en mon pouvoir... la gourmandise, la luxure et la paresse... et je lui donnerai l'or qu'il voudra pour les satisfaire... Sa volonté deviendra la mienne...
— Et pour accomplir cette œuvre, combien demandes-tu d'années...
— Un an ! !...
— Pas un jour de plus... Ce serait trop tard... Je te dirai pourquoi l'année 1908 doit marquer la fin de nos efforts, notre triomphe ou notre défaite.
— Je m'en souviendrai !...
Tobia Basile demeura un instant silencieux. Il examinait Ludovic avec une attention singulière. Et l'on aurait pu remarquer, de temps à autre, chez les bandits qui l'entouraient, des frémissements de surprise, aux réponses du jeune homme...
— Tu es jeune... Tu as vingt ou vingt-cinq ans... Tu sembles au-dessus de nous par ta naissance, par ton éducation, par le monde où tu as vécu... et vraiment, Blancafort, on dirait que ton âme est plus noire que la nôtre. Qui donc t'a élevé et t'a fait ce que tu es ?
Ludovic se redressa et dit, sourdement, très pâle :
— Mon père !... C'est lui qui m'a fourni l'arme qui me servira... Vous avez vos poignards, moi j'ai mieux que cela... J'ai la haine qui divise les amis et les fait s'entretuer... J'ai la calomnie qui pulvérise les affections... J'ai la jalousie horrible qui crée les meurtres... J'ai l'orgueil, l'envie, la colère... J'ai le diable...
— Tu es le chef qu'il nous fallait... Nous sommes prêts à te recevoir... mais auparavant... nous avons à nous occuper de l'homme qui est condamné à mourir...
Il écrivit sur huit feuilles égales, arrachés à un calepin crasseux, les huit noms de ceux qui se trouvaient là et les jeta pêle-mêle dans le creux d'une pierre :
— Sur les fonds de la Mala Vita, nous payerons mille lire la tête de ton frère à celui qui nous l'apportera... Les trois premiers noms qui vont sortir désigneront les trois d'entre nous qui seront chargés de l'exécution de ce jugement... Avance... tire toi-même les noms de ceux qui seront les meurtriers...
Ludovic s'avança, obéit machinalement... prit un bulletin qu'il tendit à Basile.

Et Tobia Basile lut le nom qui s'y trouvait inscrit :

— Spoliani !...

Ludovic fit de même pour le second bulletin et Tobia Basile proclama :

— Saracino...

Et le troisième bulletin donna le nom du troisième assassin :

— Anastasia !...

C'était le bandit au foulard rouge qui tout à l'heure avait jeté devant ses complices son poignard ensanglanté... Il écouta son nom sans faire un geste...

— Allez ! dit Basile... Et que cet homme ne sorte pas vivant de la Sicile...

Ils sortirent ; Anastasia le dernier et comme à regret... Ses petits yeux vifs, à peine visibles entre le foulard et le bonnet avaient un étrange éclat... On eût dit, tout à la fois, une ironie de gavroche et une joie immense... Et son regard s'étant posé un instant sur Ludovic, celui-ci tressaillit brusquement comme à l'éveil d'un souvenir. Il lui semblait qu'il avait déjà vu ces yeux-là quelques part... Puis, Anastasia tourna le dos, se faufila dans le couloir avec la souplesse d'un reptile, et la vision disparut...

. . . .

Les événements de ce récit sont si étranges, si en dehors de la criminalité habituelle, et, pour ainsi dire, régulière, que l'auteur a besoin d'ouvrir ici une parenthèse. Au moment même où il écrit ces lignes se préparent en Italie les débats d'un procès retentissant où vont comparaître des affiliés de la Camorra et de la Mala Vita, au nombre de quarante-cinq, chargés des plus graves accusations, meurtres, vols, extorsions, etc... Au moment où ces lignes paraîtront, peut-être les débats seront-ils terminés, et assurément ils auront révélé bien des machinations, d'extraordinaires intrigues, des drames longtemps entourés de ténèbres, et surtout ils auront mis au jour, une fois de plus, les coutumes secrètes d'une association puissante, qui jadis joua un rôle politique, mais qui, bientôt, s'infiltra des pires malfaiteurs... Le procès, vertigineux comme le plus vaste et le mieux ourdi des romans, qui va se plaider, se plaide ou s'est plaidé à Rome, avec une armée de plus de cinq cents témoins, n'ouvrira pas toute grande la source des scandales et des révélations. Bien des tragédies domestiques resteront dans l'ombre, soit parce que les acteurs sont morts ou se sont dérobés à la dernière heure ; soit parce que des preuves attendues, escomptées, auront été anéanties dans l'effroi de menaces mystérieuses. C'est une de ces tragédies que nous racontons, et, pour ne point la changer d'atmosphère, nous devons l'envelopper dans les rites ténébreux, l'expliquer par les lois sanguinaires ou

bizarres qui se sont perpétués depuis le XVIIe siècle, où les Camorristes commencent à participer à l'histoire de Naples, jusqu'à nos jours, où ils ne participent plus qu'à ses crimes...

. . . .

Dans la grotte des Chauves-Souris, Ludovic n'avait plus devant lui que quatre des affiliés : Spoleto, le rusé compagnon qui avait éventé deux ennemis dans Georges-Claude et Rouscouban ; Chiavone, le colosse ; Tobia Basile et Giovanni.

Basile avait repris sa place derrière le semblant de tribunal formé par la roche.

— Tu veux être des nôtres ? dit-il à Ludovic.

Celui-ci n'ignorait point par quelle épreuve il allait passer.

Il répondit :

— Je le voudrais, sans être obligé de franchir tous les grades...

— Nous n'avons pas de lois écrites et nos règlements se transmettent par l'usage. Rien ne s'oppose, du reste, à ce que tu sois *picciotto di sgarro ;* si tu remplis nos conditions de courage et de sang-froid, tu seras sur-le-champ reçu parmi nous camorriste...

— J'aspire à mieux que cela... dit Ludovic méprisant... Je ne me contenterai pas d'être un simple « garçon », je veux être votre chef, ainsi que l'était Tiburzi... C'est à cette seule condition, à mon tour, que je subirai vos épreuves... que je me soumettrai à vos coutumes...

Tobia Basile garda le silence. Son regard attentif alla consulter chacun des compagnons. Ils baissèrent la tête par deux fois. Ainsi que l'avait dit en mourant Tiburzi, à Chicago, ces hommes avaient besoin d'un chef pour les guider... Agissant par eux-mêmes, ils étaient réduits à l'impuissance... Et tous les jours, Gasparone, acharné à leur perte, émiettait leur bande par le meurtre ou la disparition de l'un d'entre eux...

— Soit ! dit Basile... Tu as la bague à l'abeille d'or... Garde-là ! Mais ta ressemblance avec ton frère peut faire renaître, aussi bien pour toi que pour nous, des dangers à chaque pas... Et ton frère aussi a la même bague... Tout à l'heure, nous aviserons...

Il fit un signe aux bandits :

— L'épreuve du sang-froid ! dit-il. Giovanni t'a renseigné...

Ils se réunirent l'un contre l'autre, à genoux... A genoux, lui aussi, Ludovic se plaça devant eux... Et par-dessus les quatre hommes en cette posture, Tobia Basile laissa tomber à plat une pièce d'une lire...

Du même coup, trois poignards s'abaissèrent avec une

adresse effrayante sur la pièce d'argent pour la transpercer... L'épreuve consistait, dans le même temps, pour Ludovic, à s'emparer de la pièce sans être frappé par les pointes aiguës.

Trois fois, Basile laissa tomber la pièce.

Trois fois les poignards s'abattirent...

Et trois fois, sous les lames, avec la rapidité de la foudre, Ludovic retira la pièce, sans être même effleuré... Une hésitation et sa main eût été trois fois transpercée de part en part...

Tobia Basile lui tendit alors son poignard :

— Tu sais à quoi tu t'engages ?

— Giovanni m'a prévenu... Je dois accepter un duel au couteau avec un des compagnons.

— Voici Chiavone qui t'attend... Ce duel est une épreuve... Tu ne dois tirer qu'aux bras... Un coup à la poitrine, à ton adversaire, est déloyal... Et la déloyauté entre nous est punie de mort...

— Je sais ! Je sais ! fit Ludovic avec un geste d'impatience.

Chiavone était le plus redoutable tireur de couteau de la bande. Il enleva sa chemise et étala avec orgueil son torse d'hercule. Ludovic l'avait imité et sous la blafarde lumière des lanternes apparut sa large poitrine, sortirent ses bras, sur lesquels couraient les ondulations des muscles, à chacun des moindres mouvements...

Et la lutte entre les deux hommes commença, rusée, attentive, sans haine... Chiavone avait rabattu son foulard qui masquait sa bouche, pour mieux respirer...

— Tiens-toi bien, garçon ! dit-il en souriant.

— Tiens-toi mieux, mon maître ! fit Ludovic...

Dès les premières passes, on vit qu'ils étaient de force égale... La vigueur athlétique de Chiavone ne lui eût servi que dans une lutte à mort. L'agilité et l'adresse de Ludovic lui étaient plus utiles. Son couteau s'enfonça de deux centimètres dans le bras du colosse.

La blessure mettait fin au combat...

Chiavone tendit son bras d'où le sang coulait en rigole rouge.

— Bois ! dit Tobia Basile.

Et Ludovic but... Après quoi, les deux hommes s'embrassèrent sur le front... Ensuite, Tobia Basile embrassa Ludovic, puis ce fut le tour de Giovanni et de Spoleto.

Ainsi était, depuis des siècles, la coutume, qui dure encore...

Tobia Basile plaça les couteaux en croix sur le tribunal.

— Prête serment... Tu seras fidèle à tes associés... tu seras l'ennemi de la justice... Tu seras l'adversaire de tous les policiers... Tu ne dénonceras pas tes compagnons... Tu

les aimeras... Tu donneras ta vie pour eux au besoin comme ils donneront leur vie pour toi...

— Je jure !

— Sous peine d'être jugé par nous et condamné à mort !

— Sous peine de mort ! dit Ludovic avec un sourire de dédain...

Tout à coup, Tobia Basile se mit à siffler une modulation singulière, heurtée... C'était le chant bizarre surpris par Rouscouban, une première fois, dans les ruines du théâtre de Taormine, qu'il avait retenu et dont il s'était lui-même servi deux jours après pour éloigner Giovanni dans les roches...

L'avertissement suprême des bandits pour se reconnaître, en cas de danger, pour s'avertir et se demander du secours, dans le dialecte napolitain :

— *Oi né, frasetenne, en chiove !...* « Garçon, rentre, car il pleut ! »... Tu lui apprendras notre chanson, Giovanni ?... dit Basile... Désormais, il est des nôtres !

— Mais pour ne point le confondre avec son frère ?...

— Il subira le *sfregio !* De gré ou de force, balafre-le, Giovanni !...

Ludovic recula de deux pas... Il avait conservé son poignard à la main.

— Si vous voulez une *zumpata* sérieuse, jusqu'à la mort, dit-il, je vous attends...

— Maître, dit Basile, ce qui s'est passé cette nuit ne doit point se passer une seconde fois... Il faut que nous sachions distinguer entre toi et ton frère... Ne crains rien... Giovanni est adroit, et tu ne seras pas défiguré !... Il faut te résigner, maître... Nous t'appartenons, mais tu nous appartiens... Jette ton poignard...

Ludovic obéit... Leurs lois sont inexorables... Un refus, et c'était la mort !...

Giovanni s'approcha et, sur la joue gauche, fit une entaille profonde... Ludovic souriait... mais le sang l'inondait et ses yeux eurent un éclair sinistre...

— Garçons, dit Basile, nous le reconnaissons comme chef !

Alors, ils sortirent un à un, remontèrent lentement dans les éboulis... La nuit faisait place au gris du crépuscule. Les choses, vaguement, s'entrevoyaient, se devinaient autour d'eux... Et, quand ils furent tout en haut des roches, le soleil se leva, éclairant les splendeurs incomparables d'un paysage unique au monde : la mer d'Ionie ruisselante de lumière, les montagnes bleues de la Calabre ; à leur droite, l'Etna, qui n'avait cessé de gronder toute la nuit, et dont les laves gagnaient maintenant les maisons et les vignes lointaines... Le vieux château de

Taormine au-dessus d'eux, et les murailles encore debout, les colonnes tronquées, les fûts de marbre, l'immense amphithéâtre endormi sur son rocher...

Au moment où ils allaient se séparer, un cri aigu les fit tressaillir...

Giovanni s'était éloigné d'eux... et, à deux cents mètres, juché en haut d'une pierre, il les appelait avec des gestes épouvantés...

Ils accoururent... et quand ils furent auprès de Giovanni, celui-ci, pâle, montra d'un signe, en silence, une cavité à ses pieds...

Dans cette cavité, il y avait le cadavre d'un homme frappé d'un coup de poignard... L'homme était dépouillé de ses vêtements... Ils le reconnurent... Et ce fut le même cri :

— Anastasia !

En même temps, Ludovic se rappelait la rapide vision, sous le bonnet, au-dessus du foulard rouge, de deux yeux de gavroche emplis d'une gaieté extraordinaire et de bravade.

Et un nom tomba de ses lèvres, avec terreur, devant tant de témérité :

— Rouscouban était là et a tout entendu !

A leurs pieds, au long de la côte, une tartane s'élançait vers la haute mer... C'était la *Santa-Teresa.* Deux hommes étaient couchés à l'arrière, pendant que Bepo et Domenico veillaient à la manœuvre... Et, à travers d'énormes bouffées de la fumée d'une pipe, l'un d'eux, tordu par le rire, disait à l'autre :

— Mon fils, tu connais tout... sauf un point... Ils t'ont condamné à mort et ta tête est mise à prix... Mille francs, petit, c'est peu !... J'ai été humilié... Tu vaux mieux que cela !...

D'en haut, Ludovic étouffa un grondement de rage...

Il avait reconnu son frère !

VI

Zizi dans la cage aux tigres.

Tout Paris fut au cirque Dirko, en cette après-midi. La renommée de Zizi, sa beauté, l'étrange puissance qu'elle possédait sur ses fauves, avaient traversé l'Océan, avaient précédé son arrivée, éveillé jusqu'à la fièvre la curiosité publique, et Dirko, en manager adroit et plein d'expé-

rience, avait encore surexcité la curiosité autour de la jeune fille par une publicité formidable.

Dans tous les mondes, des faubourgs aux quartiers les plus riches, dans toutes les familles, de cercle en cercle, la même question :

— Irez-vous voir Zizi ?

Zizi n'avait point encore paru, on ne la connaissait pas, si ce n'est quelques rares privilégiés, et déjà elle était célèbre ; mieux, elle était populaire.

Pourtant, depuis son arrivée à Paris, Zizi était triste. Sur ses lèvres si fraîches, le sourire, qu'on était habitué à y voir, avait disparu. Les yeux troubles, parfois fatigués et cerclés d'une meurtrissure, n'avaient plus leur éclat de jeunesse triomphante.

Zizi, délaissée et amoureuse, cachait à tous le secret de son cœur.

Elle souffrait, et, trop fière, gardait pour elle sa souffrance profonde.

Dirko s'inquiétait. Il avait une affection véritable pour cette fillette, dont il avait fait la fortune, soit, mais qui le lui avait bien rendu.

A plusieurs reprises, il avait interrogé Zizi.

Mais Zizi n'avait rien répondu, et comme une fois qu'il avait voulu insister, il avait surpris soudain des larmes dans ces beaux yeux, Dirko s'était tu.

La veille de la représentation, seulement, il dit :

— Es-tu en forme ?

— Jamais je ne me suis sentie si vaillante et si pleine de sang-froid...

— Tu n'as pas de méchants pressentiments ?...

— D'où viendraient-ils ? Est-ce que je ne connais pas mes lions et mes tigres ?

— Il y a des bêtes qui font plus de mal que les tigres et les lions...

Elle resta un instant pensive, puis elle murmura avec un hochement de tête :

— Tu veux dire : les hommes, n'est-ce pas ?... Tu veux parler d'Holmcroft ?

— Oui...

— Holmcroft me porte bonheur... et ne gagnera jamais son pari !

Le matin du fameux jour, Dirko, au cirque, reçut une dépêche... Elle était de Zizi : « Ne me demande point de paraître dans la cage. C'est au-dessus de mes forces ! » Que s'était-il passé ? Il bondit dans son auto et se fit conduire rue Mansart... Zizi, étendue sur son lit, était pâle comme une morte !

Aux paroles affectueuses de Dirko, elle ne répondit que par une crise de sanglots.

Et quand, enfin, elle put reprendre un peu de calme, elle lui désigna, d'un geste, une lettre qui traînait sur le tapis, une lettre a demi-déchirée, froissée, piétinée avec rage. Dirko la ramassa et la lut. Elle disait, anonyme, perfide comme le poison :

« Celui que vous aimez est indigne de votre amour... Cher-
» chez-le tout à l'heure, lorsque vous paraîtrez en plein
» triomphe, cherchez-le dans une des premières loges du
» cirque et vous le verrez, vous narguant, sans pitié pour
» votre tendresse et pour votre beauté, vous le verrez,
» entouré de filles qu'il ne quitte guère, et penché sur
» celle dont il a fait son amie... Oubliez-le et méprisez-
» le ! ! »

— Tu aimes donc ? fit Dirko avec douceur.

Elle lui conta, en pleurant, son enfance et le secret de son cœur. Cela lui fit du bien. Au fur et à mesure qu'elle parlait, tout son courage contre la vie remontait en elle.

— Tu as donc confié ce secret à un autre que moi ?

— Jamais... à personne, si ce n'est à ma grand'mère... Elle est infirme, paralysée... Une indiscrétion ne peut venir d'elle...

— En ce cas, une seule explication est possible... C'est ton Georges-Claude lui-même qui se sera vanté... Tu as mal placé ton cœur, ma pauvre Zizi ! Cette lettre sans signature est d'un lâche, mais elle te donne pourtant un bon conseil... Oublie ! Méprise ! L'oubli et le mépris viendront... En attendant, sois courageuse... Souviens-toi de ce que j'ai fait pour toi... Ne point paraître à la représentation de cet après-midi, c'est me ruiner et c'est te perdre... Je connais le caractère mobile des Parisiens... Ils vont d'un extrême à l'autre... Aujourd'hui, sans t'avoir vue, ils te portent aux nues... Si tu leur causes une déception, demain ils t'aviliront... Réfléchis !...

Elle tendit la main bravement.

— J'irai ! Et je te promets un spectacle comme tu n'en verras pas souvent...

Il ne prit point garde à cette parole énigmatique, à ce qu'elle avait de mystérieux et de menaçant. Il partit, rassuré, en la regardant debout et souriante.

— Oui, murmurait Zizi, j'irai et je n'en reviendrai pas... Holmcroft gagnera son pari !

A trois heures, elle était dans sa loge, que des mains inconnues avaient remplie des fleurs les plus merveilleuses, les plus rares... Toujours il en avait été ainsi, partout où elle était passée... Hommages à sa jeunesse, à sa beauté... Hommages d'admirations et d'amours ignorées... Hommages qui, parfois, s'accompagnaient de cadeaux

splendides, bagues passées dans un humble bouquet, colliers entourant des fleurs , et qu'elle jetait à Dirko, après la représentation, en lui disant :

— Pour nos pauvres !...

Elle était habillée, ses formes graciles et délicates moulées dans un maillot noir... Bien qu'elle fût très pâle et que ses grands yeux bleus fussent empreints d'un immense désespoir, jamais elle n'avait été plus jolie. Elle donna un dernier arrangement aux deux lourdes tresses d'or de ses cheveux, retenus par des rubans bleus et resta ainsi un moment devant la psyché de sa loge, ses bras nus jusqu'aux épaules relevés par dessus sa tête.

Et elle se dit, en un souffle, très bas :

— Zizi, pauvre Zizi ! Tu seras très belle pour mourir !...

Quand elle parut devant la loge où rugissaient les fauves, pour saluer de son sourire ce public parisien qu'elle affrontait pour la première fois, ainsi qu'elle avait l'habitude de faire en Amérique, il y eut, au long des jumelles braquées sur la jeune fille par les dix mille spectateurs qui se pressaient dans l'immense hippodrome, un murmure d'abord sourd et ensuite grandissant comme une tempête... C'était les admirations qui venaient de partout, dans les gradins et les loges... Et, tout à coup, cette multitude, sous une décharge électrique, s'émut profondément devant tant de jeunesse et de grâce, et ce fut une longue acclamation, infinie, renaissante... Sur la plateforme qui s'avançait devant la cage, Dirko avait conduit Zizi par la main et s'était retiré, la laissant seule...

Zizi souriait... Ces acclamations lui laissaient le temps d'examiner la foule, tout en paraissant se livrer à elle, tout en ayant l'air de savourer son triomphe...

Son regard aigu, où l'approche de la mort horrible qu'elle cherchait concentrait sans doute des rayons intenses, reconnut parmi ces milliers de têtes, les deux têtes qu'elle désirait voir... deux visages qu'elle savait retrouver...

D'abord, Holmcroft, impassible, au premier rang...

Zizi se tourna vers lui et, du bout de sa fine main nue, lui envoya son baiser railleur.

Holmcroft alors, se dressa d'un geste automatique, ôta son chapeau et salua, grave.

Des bruits de voix circulèrent de rangées en rangées.

On se pencha pour apercevoir l'Américain.

— L'anthropophage ! L'anthropophage !...

Puis, le regard de Zizi, fouillant les loges, s'arrêta pour la seconde fois.

Elle devint un peu plus pâle, car la lettre lâche n'avait point menti !... Là, devant elle, entouré de trois jolies filles en toilettes élégantes, un jeune homme se penche pour

mieux la regarder et, ensuite, l'ayant vue, échange en souriant des réflexions avec ses compagnes. Et, sans doute, ce qu'il vient de dire est une louange à la beauté de l'enfant, car l'une d'elles en est jalouse et le frappe gentiment de son éventail... Et Georges-Claude — Zizi a reconnu Georges-Claude — a mis un baiser tendre sur la main qui vient de le frapper...

Ce n'est rien, ce petit drame de coquetterie... cette petite scène parisienne...

Ce n'est rien, puisque Zizi va en mourir ! Et qu'est-ce que Zizi ?...

Elle a salué le public une dernière fois, et, pendant que les acclamations redoublent, elle dit :

— Admirez-moi, puisque je suis inutilement belle... Vous ne me reverrez jamais plus !...

Dans le tumulte de ce triomphe, qui aurait pu l'entendre ?

D'autres que Zizi, chez Dirko, se chargeaient de certains exercices avec des ours, graves bêtes civilisées venant chercher un morceau de sucre entre les dents du dompteur. On savait que Zizi se réservait pour des luttes moins pacifiques. Les animaux féroces, venus au monde et élevés dans la ménagerie, présentent moins de danger que ceux qui ont été pris, dans le désert des grandes forêts, en pleine force et domptées ensuite. Ceux-ci n'obéissent pas toujours à la cravache qui les fouaille, à la fourche aiguë qui les blesse... Ils sont sujets à des caprices redoutables et il faut, pour les dominer, même un instant, une singulière force d'âme, une surprenante maîtrise... Il faut mieux ! Il faut qu'à une certaine minute de ce conflit où la vie du dompteur est réellement en danger, s'établisse entre lui et la bête, entre l'animal divin qu'est l'homme et la monstrueuse bête de carnage qu'est un lion, un tigre, une sensation rapide, morale, où la bête perçoit au fond de son lourd cerveau qu'elle est inférieure à l'homme... Que l'homme n'est pas seulement le maître de par le hasard, les soins qu'il donne, les corrections qu'il inflige, mais qu'il est le premier parce qu'il doit l'être, et parce que c'est son droit, de par la création des choses... Cette minute est fugitive... Elle passée, la férocité reprendra le dessus... Mais un instant la bête aura été domptée... Entre l'homme et la bête, si l'électricité ne s'établit pas, l'homme est perdu... la bête est la plus forte... Les muscles, les dents et les griffes valent mieux que le cerveau... Et avec les animaux sauvages, pris en pleine liberté, contraints à l'esclavage, l'homme doit lutter contre le souvenir... le souvenir qui reste dans ces yeux larges, superbes et profonds des vastes horizons où l'homme n'apparaît que rarement, des bois impénétrables, des chasses furieuses après la proie qui ne se

défend que par la vitesse, et des carnages où le sang coule sur le mufle qui tressaille de volupté, où les membres palpitent dans la mâchoire puissante qui gronde en les broyant...

Dirko avait dit à Zizi : « Il y a des bêtes qui font plus de mal que les tigres et les lions. Ce sont les hommes ! » Et Zizi pensait en entrant dans la première cage à ce que Dirko avait dit.

C'était une terrible lutte que celle qu'elle avait à soutenir contre deux lions, Goliath et Brutus, admirables animaux à peine acclimatés, adultes, arrachés au désert en pleine force et en pleine indépendance : ensuite contre un tigre et sa tigresse, César et Collinette. A leur arrivée dans la ménagerie, c'était Zizi qui les avait baptisés.

Dans la cage, les lions rugirent et battirent de la queue... Ils s'étaient dressés côte à côte, et les crocs formidables apparurent blancs, dans la gueule sanglante.

C'était un spectacle inoubliable que celui de cette frêle fillette, délicate, exquise, délicieusement élégante, à qui ses cheveux blonds dans le dos donnaient encore je ne sais quel air d'innocence enfantine... Mais un silence religieux planait dans le vaste amphithéâtre, tous les cœurs étreints par une émotion d'angoisse douloureuse...

On avait peur...

Mais Zizi était fière... Avant de mourir, devant ce public haletant, elle voulut se montrer dans l'apothéose de sa vaillance... Elle voulut faire crier de peur, et faire crier d'admiration... car elle avait l'orgueil de sa célébrité... Enfin, dans la dompteuse, il y eut aussi la femme... amoureuse et jalouse... et qui avait décidé de ne point survivre à son amour et à sa jalousie. Elle voulut que cet homme, là-haut, entre ces jolies filles, qui la regardait avec une indifférence curieuse, gardât éternellement le souvenir de quelque chose de surprenant, accompli par une enfant belle et désirable entre toutes, qui lui avait donné son cœur, qui lui avait offert son corps, ne demandant que de l'amour en échange, et qu'il avait dédaignée... Il verrait ainsi Zizi dans sa gloire et il en éprouverait du regret, dans va vanité... Ensuite, ce regret deviendrait un lancinant et affreux remords, que le temps n'éteindrait pas, lorsqu'il aurait vu Zizi broyée sous la griffe des tigres... Car Zizi répugnait à se jeter aux lions, trop nobles. Elle avait choisi les tigres... Son petit cœur souffrait tant qu'il lui semblait que les lions ne devaient point faire assez souffrir son corps en apaisant ainsi la torture de son âme. De ses tigres féroces et sournois, elle attendait cet apaisement...

On le voit, la pauvre Zizi était folle...

Elle était folle, puisqu'elle aimait !...

On avait sablé la cage du milieu pour qu'elle ne fît point

de faux pas... Elle était entrée lestement, armée de sa cravache ; la cloison de la cage de Goliath et de Brutus se referma... Avec un croc de fer, le garçon fit glisser le portant, Zizi était avec les lions...

Tout de suite, ce fut la lutte... et pour employer un mot d'argot parisien, tout de suite on comprit que ce n'était pas là du « chiqué ».

Les monstrueuses bêtes n'étaient point asservies et leur indomptable férocité se révoltait du premier coup devant la frêle enfant qui les provoquait.

Les lions bondirent ensemble sur elle, à son premier pas vers eux... Ils la manquèrent, car elle s'était esquivée avec une merveilleuse souplesse et, en se retournant, ils la trouvèrent devant eux, presque à portée de leurs griffes...

Elle leur fouaillait le muffle à tour de bras...

A chaque coup, ils répondaient par des coups de griffes... et lentement, ils reculaient dans un angle de la cage, tous les deux ensemble, car elle les obligeait à ne pas se séparer, craignant une attaque par derrière...

Les yeux de Zizi étaient de flamme, les yeux des fauves étaient sanglants...

Acculés une première fois, ils se redressèrent, les pattes énormes autour des barreaux des grilles, et lui échappèrent. D'un bond, ils furent à l'autre bout, hors de la cravache levée, qui humiliait leur vigueur de colosses...

Et ramassés sur eux-mêmes, ils se préparèrent à une nouvelle attaque...

Parmi les spectateurs, des femmes gémissaient en une crise nerveuse et s'évanouirent.

On savait que personne autre que Zizi n'avait osé pénétrer dans leur cage et que c'était la première fois qu'elle les domptait en public ; la terreur était au comble.

La bravoure de Zizi devint non plus même de la témérité, mais de la folie.

Zizi jeta sa cravache.

Zizi s'avança lentement vers les deux monstres. Elle avait résolu de mourir par les tigres. Mais après tout, qu'importe ! Si ceux-là voulaient d'elle !... Lentement, très lentement... on voyait à peine le mouvement de ses pieds... mais la distance entre elle et les bêtes diminuait...

Elle avait la tête un peu penchée vers eux et les regardait fixement.

Quel regard !... Un regard où il y avait la mort... C'était une chose de mort qui s'abaissait sur les yeux de sang... et ne les quittait pas... Une chose terrifiante... et quand elle fut auprès d'eux, ils rampèrent, gueule ouverte et griffes en avant, ils rampèrent en reculant... C'était la mort... et ils eurent peur de la vision horrible qui épouvante les animaux ainsi que les hommes...

D'un mouvement rapide, sans les quitter de ses yeux fixes, Zizi ramasse sa cravache.

Elle saisit un des lions par la crinière... Elle lève la cravache... Le lion tourne le regard sanglant vers cette brindille qui s'agite... Zizi lui secoue la tête dans sa petite main nerveuse et le monstre rabaisse les yeux vers elle... son rugissement s'éteint lentement... ses paupières battent... lourdes, affolées... La vision de la mort terrasse sa colère, à raison de sa férocité... C'est fini... Goliath est à elle, lui appartient sans défense pour quelques secondes... Il ne cherche plus à éviter les yeux étranges, immenses, emplis de ténèbres, des yeux vides pour ainsi dire... Entre le fauve et l'être humain, le contact s'est établi... Elle lui écarte les mâchoires entr'ouvertes et, dans cet étau formidable, elle glisse ses bras nus... et les mâchoires ne se referment pas sur les jolis jouets de chair blanche qui se terminent par les deux mains qui ont fouaillé son mufle et humilié son orgueil...

— Va-t'en, Goliath !...

Et, vers le fond de la cage, à l'autre extrémité, il bondit, dans la hâte d'échapper à l'effroi.

Restait Brutus, qu'elle voulait conquérir, comme l'autre... Zizi crie :

— La barrière !

Le garçon de piste fait glisser une barrière entre les barreaux.

— Saute, Brutus !

Et comme Brutus résiste, griffes en avant, avec les ondulations de corps du fauve qui va s'élancer vers la proie, folle de courage et de témérité, elle le frappe...

— Saute, Brutus ! Saute ! Saute encore ! Saute encore !...

Le lion a obéi, sauté deux fois, et va s'accroupir près de Goliath. Zizi se jette sur lui, à pleines mains, redresse la grosse tête, distend les mâchoires, et, dans la gueule rouge au souffle rauque et fétide, elle encadre son fin visage pâle, perdu d'amour et de désespoir.

Personne, non plus, n'entend la pauvre Zizi, qui murmure :

— Ferme donc, Brutus, et que ce soit fini tout de suite.

Mais Brutus râle de fureur et d'effroi. Brutus ne ferme pas l'étau qui eût broyé.

Leur cage s'ouvre... Les deux bêtes s'y élancent. Et à peine le portant a-t-il glissé dans sa rainure, les séparant ainsi de la jeune fille, que le sentiment semble naître en elles de leur humiliation et qu'elles se jettent d'un bond terrible contre le portant où grincent leurs griffes, en même temps que leurs rugissements de fureur emplissent l'immense vaisseau du cirque de haine et de rage... Alors, des milliers de poitrines respirent... comme à la fin d'un cau-

chemar. Ce sont des trépignements d'enthousiasme... Mais un courant de pitié généreuse intervient, veut s'opposer à la rencontre de Zizi avec les tigres...

Au moment où le crochet du garçon va ouvrir la cage, un immense cri :

— Non ! non ! assez... assez !

Zizi est si belle qu'elle vient de conquérir ces milliers de cœurs inconnus.

Et ces cœurs ont peur pour Zizi.

Toute droite dans la cage encore vide, où l'on vient à nouveau de répandre du sable, Zizi écoute cette rumeur de tout un peuple... Elle l'a domptée, cette foule, sauf l'homme qu'elle eût voulu attacher à elle par de si douces chaînes.

Une lueur humide passe dans ses yeux... toute proche des larmes qui montent...

Zizi ne pleure pas... Elle a seulement tourné son visage vers la loge où toujours des yeux cherchent à la mieux voir... la loge où Georges-Claude dit des paroles d'amour très près de l'oreille de la plus jolie des filles qui sourit, languissante.

Et cela suffit pour rendre son courage à Zizi.

Elle se raidit.

— Maintenant, je vais mourir !...

Le garçon de piste, indécis devant la manifestation de la salle, attend des ordres.

Dirko s'est approché des barreaux, par derrière, et il a crié :

— N'entre pas, Zizi... cela suffit pour ton succès, aujourd'hui...

Elle lui répond par un sourire navrant. Cela ne lui suffisait pas, à elle !

Un geste rapide de sa cravache. Un ordre bref :

— Ouvre, Jim ! dit-elle au garçon...

Et pendant que Jim obéit, la salle s'était reprise de détresse, mais n'osant plus troubler le silence, dans la crainte de rendre furieuses les bêtes royales, accroupies l'une auprès de l'autre, avec la grâce et l'abandon de deux chats gigantesques.

Brusquement, le portant a glissé.

Zizi est aux prises avec César et Collinette.

Brusquement aussi, le drame tragique...

Les tigres, Zizi les connaît. Elle les a affrontés déjà. Elle sent, en elle, l'audace et le sang-froid qu'il faudrait pour les affronter encore... Mais cela, Zizi ne veut pas. C'est ici qu'est son tombeau, où elle va rouler victime... Les deux bourreaux, les voilà ! Ils se sont dressés à son approche avec leur miaulement de carnage... Et l'on voit tout à coup la jeune fille qui s'immobilise devant eux, et qui ferme les yeux !... Ses yeux fermés, elle était sans défense... Per-

sonne ne pouvait soupçonner l'épouvantable sacrifice de l'enfant et tout le monde crut qu'elle avait peur...

Si Zizi avait peur devant ses tigres, Zizi était perdue...

On vit la cravache, non point jetée avec mépris devant les fauves, ainsi qu'elle avait fait pour les lions, mais tomber de ses mains...

On vit la tête de Zizi se pencher sur sa poitrine, comme si toute pensée, dans un abandon de mort, s'en allait de son cerveau...

On vit le buste frêle fléchir sur les reins, pareil à un roseau que le vent de tempête briserait par le milieu...

On vit les jambes fines chanceler, se heurter aux genoux... s'anéantir.

On vit l'enfant s'écrouler devant les tigres...

Mais on la vit, à cette suprême seconde, qui tournait des mains jointes et suppliantes vers une loge où un homme s'égayait avec des compagnes jolies.

Un dompteur qui, dans la cage, fait un faux pas et tombe devient la proie de ses bêtes.

A peine Zizi avait-elle touché le sable que deux cercles traversaient l'espace et s'abattaient sur elle... en un bond de vertige...

Les bêtes se ruaient à la vengeance...

Elles allaient s'acharner au carnage...

Ce fut rapide comme la pensée... Avant que Jim et Dirko et d'autres eussent le temps d'intervenir, avant que les revolvers et les fourches aiguës eussent tenté leur œuvre de sauvetage, le drame sanglant s'accomplissait pour la pauvre amoureuse.

Et l'effroyable cri, formé de dix mille cris qui se souleva de la salle emplie d'horreur, couvrit le râle des fauves en joie.

Zizi avait disparu sous les deux grands corps velus ; un instant, ils s'arrêtèrent, comme s'ils eussent douté de leur victoire... Mais, même pendant cet arrêt, les griffes accrochées aux cuisses de l'enfant semblaient ouvrir passage à un ruisseau rouge, pendant que d'autres griffes, vers le cœur, essayaient de fouiller aux sources mêmes de la vie...

Mille spectateurs se ruaient vers ces cages.

Ce fut un spectacle inouï d'épouvante... traversé par des cris aigus de femmes qui appelaient au secours... pendant que les grondements des fauves dans les cages lointaines se mêlaient à ce concert d'effroi et de folie... Jim déchargea son revolver sur les tigres, qui se tournèrent vers lui sans quitter le joli corps déchiré et pantelant. Mais la porte de la cage s'ouvrit et Dirko, éperdu de douleur, entra, la fourche en main... Au premier pas qu'il fit, il se sentit saisi, rejeté brutalement contre la grille avec une force inouïe, il sentit qu'on lui arrachait son arme... et il vit, spectacle gro-

tesque et effarant, il vit un gros homme qui roulait pardessus lui comme une trombe et qui tombait devant César et Collinette... Et cet homme ne faisait point partie de son cirque... Cet homme, Dirko ne le connaissait pas !... Cet homme venait de surgir des premiers rangs du public, avait foncé dans la foule, où il faisait la trouée d'un obus...

— Sortez ! Sortez ! Laissez faire les dompteurs !

L'homme n'entendit pas. L'homme ricanait, lugubre. L'homme était fou ! Il n'y avait qu'un fou, aux forces centuplées par la folie, pour frapper comme il frappait. Il frappait de la fourche avec frénésie, avec rage... avec la rapidité et la vigueur d'une machine, mais d'une machine humaine, qui visait et qui frappait... Tout d'abord, en deux coups, il avait aveuglé les deux bêtes, et hurlantes, sanglantes, affolées de douleur et de terreur, elles bondirent au hasard, se heurtant aux barreaux, roulant l'une sur l'autre, ne se reconnaissant plus, se mordant et s'étreignant à la gorge... Dirko avait emporté Zizi, ainsi dégagée... Zizi qui paraissait morte...

— Sortez ! Sortez ! La porte est ouverte !

Mais l'homme n'entendait rien. L'homme était fou et frappait... A chaque coup de géant, les deux pointes de la fourche s'enfonçaient jusqu'au manche dans un corps, puis dans l'autre... A chaque coup, un râle, un souffle étouffé... Du sang coulait entre les barreaux et tombait en rigole rouge... Ce sang venait des deux tigres... Déjà, ils ne bougeaient plus, que l'homme frappait toujours... Des pattes se raidirent, avec une convulsion qui se termina par une sorte de grelottement des muscles monstrueux... César expirait... Collinette, les yeux crevés, offrait la fourrure blanche de son flanc, où couraient des striures sanglantes... La machine humaine, avec un han ! de joie terrible, y poussa la fourche vers le cœur... et l'y laissa plantée, vibrante, comme une flèche qui viendrait d'atteindre son but...

Les deux fauves avaient vécu...

Alors, le gros homme recula, en titubant, jusqu'aux barreaux de la cage, contre lesquels il s'adossa... Et de sa main grasse, luisante de bagues fausses, il s'essuya le front...

Car cet homme, c'était Lauvoyer !

Des gens s'empressaient autour de lui, mais il les repoussa rudement ; écartant ceux qui essayaient de le voir et lui parler, il s'esquiva...

De la loge, Ludovic avait tout vu. A la première pensée du danger que courait Zizi, il s'élança, mais quand il put arriver devant la cage, le drame était fini.

En reconnaissant Lauvoyer aux prises avec les fauves, il eut une exclamation :

— Lui ! Si lâche !

La figure terrible lui fit peur. Il n'y avait plus rien d'humain sur cette figure. C'était la rage bestiale qui, aux temps préhistoriques, quand ils n'avaient d'autres armes que des silex, mettait aux prises les premiers hommes avec les premiers fauves. Et en même temps, une vague inquiétude se leva au fond du cœur de Ludovic. A plusieurs reprises, n'avait-il pas entendu Lauvoyer le mettre en garde contre Zizi, et cela avec des paroles mystérieuses, avec des insinuations où l'on sentait presque de la menace ?

Avant de quitter le cirque, il s'informa de la jeune fille.

Les blessures étaient graves, mais pourtant ne mettaient pas sa vie en danger.

— Moi, je ne sais pas si j'aurais pu la sauver, fit Dirko ; il faut reconnaître qu'elle doit la vie à l'homme qui est entré dans la cage... C'était un fou !

Un être bizarre, maigre comme un clou, avec une tête de Don Quichotte allongée par une barbiche démesurée, apparut auprès de Dirko.

C'était Holmcroft, l'anthropophage :

— Aoh ! dit-il, sans le gros type, la petite était dévorée...

Des protestations indignées s'élevèrent. Holmcroft se sauva. Il était temps. On lui aurait fait un mauvais parti. On l'entendit pourtant qui disait encore :

— Je avais gagné le pari d'un million de dollars..

La représentation du cirque ne put continuer. Dirko rendit l'argent. Ludovic, sur le boulevard, resta un moment indécis. Il était troublé comme à l'approche d'un péril qu'il sentait venir, sans savoir d'où il viendrait. La foule s'écoula, autour de lui, sans qu'il y prît garde, et il résolut de rentrer à pied. Il faisait un temps sec et froid.

En marchant, il avisa tout à coup, devant lui, un ivrogne aux larges épaules, au ventre accusé, pour lequel le trottoir de la rue de Rome était trop étroit et qui s'aventurait en zig-zags sur la chaussée, d'ailleurs, à peu près déserte.

L'ivrogne, sans doute, estima qu'il n'avait pas encore assez bu, car il entra brusquement dans la salle crûment éclairée d'un marchand de vins, tomba devant une table et s'y accouda, le visage entre les mains. Ce visage était d'une pâleur de mort... Seul, l'alcoolisme rend aussi pâle... Seule une émotion terrible, une frayeur atroce peut ainsi décomposer les traits... Derrière l'ivrogne, Ludovic entra... Devant l'ivrogne, il prit place à la même table... Et comme l'ivrogne ne voyait, n'entendait rien, Ludovic dit :

— Lauvoyer, je ne te savais pas si brave !... Et je t'en fais tous mes compliments !...

Lauvoyer rouvrit les yeux, essuya son front ruisselant d'une sueur glacée. Il ne répondit rien tout d'abord. Pendant une minute, ces deux hommes, amis et complices, dont la vie à jamais était enchaînée l'une à l'autre, dont l'un n'avait pas une pensée que l'autre ne connut, s'examinèrent, le regard dur, chargé d'une haine mortelle... Zizi était entre eux !... L'aimaient-ils donc tous les deux ? Et tous les deux de la même façon ?...

La voix de Ludovic devint sourde et méprisante :

— Tu as des secrets pour moi ?

Lauvoyer s'était fait servir un flacon d'eau-de-vie. Il emplit un verre et le vida d'un trait. Il en emplit un autre, puis un autre, et les vida encore. Cela parut lui rendre la raison. Car le gros homme n'était pas ivre. En même temps, et au fur et à mesure qu'il buvait, son visage blême perdait de sa pâleur. Un peu de couleur réapparaissait. Les yeux, aussi, perdaient leur dureté, semblaient renaître dans une lueur d'intelligence plus douce... Tout à l'heure, ils étaient empreints d'une férocité inouïe, et ils avaient soutenu, sans se baisser, l'examen de Ludovic... A présent, ils reprenaient insensiblement leur air paternel et calme... La tempête grondait encore, mais il l'étouffait au fond de lui... Les larmes continuaient sans doute à se bousculer dans les profondeurs, mais à la surface elles s'apaisaient...

Ludovic n'était pas dupe de ce phénomène... Il le suivait et réfléchissait.

— Petit, fit Lauvoyer dans son langage familier, moi non plus je ne me savais pas si brave... Je crois plutôt, du reste, que j'étais ivre !... quand j'ai vu... la petite Zizi... sous la griffe des tigres... ma foi, je n'ai plus pensé qu'à une chose...

— Ah ! ah ! et peut-on savoir ?...

— Oui, petit, j'ai pensé simplement, qu'il fallait la sauver... parce que...

— Parce que, Lauvoyer ?

— Parce que tu l'aimes, mon fils ! fit le gros homme, redevenu paisible... Cependant, au risque de radoter... rappelle-toi ce que je t'ai dit... Tu as tort d'aimer, que ce soit Zizi, ou que c'en soit une autre... Chez d'autres, l'amour serait une force... Car c'est parfois d'un secours incomparable... Chez toi, ce serait une faiblesse... Zizi te portera malheur...

— Qu'elle m'appartienne seulement, et je me rendrai libre bientôt après...

Lauvoyer portait son verre à ses lèvres... Il eut une secousse nerveuse... Le verre se brisa entre ses dents et il en cracha les débris hors de ses lèvres ensanglantées...

Ludovic l'observait toujours.

— On dit ces choses avant, fit le gros homme, et puis on est pris et c'est pour la vie !

— Ainsi, en te jetant sur ces deux tigres...

— J'ai surtout pensé à toi, mon fils...

Lauvoyer essuyait le sang de sa bouche. Il eut un rire étrange. Il reprit :

— As-tu bien compris ce drame, mon fils ? Pour moi, il est resté inexplicable. J'ai bien observé Zizi, depuis son entrée dans la cage aux lions. J'étais tout près, au premier rang, et je la voyais parfaitement... Il m'a semblé qu'elle était émue... qu'elle ne possédait pas toute la présence d'esprit qu'il faut pour affronter un pareil et aussi formidable danger...

— Il y avait Holmcroft l'anthropophage...

— Oui, j'étais auprès de lui, et je l'aurais volontiers étranglé... Comme un étranglement eût été excessif, je me suis contenté de lui voler sa montre... La voici, mon fils... Je t'en fais cadeau... A mon estime et je m'y connais, elle vaut bien deux cents louis...

Et prestement, il fit passer dans les doigts de Ludovic une montre enrichie de diamants.

— Cette émotion de Zizi, en un pareil moment — qui n'était pas nouveau pour elle puisqu'elle n'en était pas à son début — avait quelque chose d'extraordinaire... Je crois bien, du reste, que j'ai été le seul à m'en apercevoir... à m'apercevoir qu'à plusieurs reprises elle tourna son regard vers une loge des premières où tu t'amusais fort, mon fils, en jolie compagnie... D'où je conclus que Zizi te connaîtrait donc et t'aimerait ?... En ce cas, comment te connaîtrait-elle ? Où l'as-tu rencontrée ?...

— Elle ne me connaît pas et ne m'a jamais vu !

— Alors, fit Lauvoyer, dont la pâleur redevint effrayante, elle t'a pris pour ton frère... C'est Georges-Claude qu'elle aime... Elle a été jalouse et elle a voulu mourir...

Le gros homme eut un rauque soupir. On eût dit un gémissement, mais cela se termina par un éclat de rire nerveux... Ludovic observait toujours...

De nouveau calme, Lauvoyer avala le fond du carafon d'eau-de-vie et poursuivit :

— Si elle a voulu mourir, son attitude devient compréhensible... Et même on ne peut l'expliquer qu'avec cette raison-là... Ce qui fait, petit, que c'est toi qui as failli être cause de cette mort horrible... Oh ! sans le vouloir...

La main fine de Ludovic s'appuya sur les doigts luisants du gros homme :

— Lauvoyer, je t'ai bien écouté, bien regardé... Lauvoyer, tu mens !...

— Petit, à toi — mais à toi seulement — le père Lauvoyer n'a jamais menti...

— Nous sommes rivaux, Lauvoyer... Cette enfant, tu l'aimes ! !

Un regard effaré d'étonnement !... Des yeux écarquillés par la surprise !... Et tout à coup, un rire énorme, inextinguible, prend Lauvoyer à la gorge, secoue sa poitrine, fait bondir son ventre majestueux, un rire qui n'en peut plus, et si violent que des larmes viennent aux paupières du misérable... Difficilement le spasme s'apaise, la gaieté s'arrête... et il râle :

— J'ai failli étouffer... Petit, quand tu auras ces choses à me dire, préviens-moi la veille... J'aurai le temps de m'y faire ! !... J'aime Zizi ! ! ! Le gros père Lauvoyer est amoureux de Zizi ! !... Tu ne m'as donc jamais regardé !...

Et les larmes redoublaient, dans une crise nouvelle, des larmes à force de rire, sans doute... Mais si elles ne sont pas vraies, ces larmes, du moins si elles viennent d'une autre cause, Ludovic s'y méprend quand même et devant cette large figure congestionnée maintenant par l'accès d'hilarité, devant la convulsion de tout ce gros corps, le jeune homme n'y tient plus et, à son tour, se sent pris d'un fou rire... Ce grotesque et hideux personnage, aimant Zizi d'amour, l'idée était en vérité trop drôle !...

Si Ludovic avait pu sonder ce cœur, il eût tremblé d'épouvante.

Mais tous ses soupçons s'évanouirent...

Ils sortirent. Lauvoyer marchait droit. Toute trace d'ivresse avait disparu. Ils remontèrent la rue de Rome. Sous le souffle glacé de la nuit, Lauvoyer se remettait, complètement. Plus, même, d'émotion apparente... Nul souvenir de l'affreux carnage.

Depuis quinze jours, ils étaient revenus de Sicile. Tout de suite après leur arrivée, ils s'enquirent de Georges-Claude et de Rouscouban. A Sèvres, où Ludovic n'osait aller depuis l'aventure de la villa des Rhododendrons, mais où Lauvoyer avait pris des renseignements, on répondit que Georges n'avait pas donné de ses nouvelles depuis son départ pour l'Italie.

Avait-il succombé, là-bas, sous le poignard de Chiavone et de Spoliani ?

Lauvoyer doutait :

— C'est un rude homme. Il te vaut, fils... Quant à Rouscouban, nous nous retrouverons.

Devant la maison du boulevard Péreire, ils échangèrent quelques mots à voix basse.

— Adieu... bon voyage... bonne chance et ne reviens pas les mains vides...

— Tout est prêt, dit Lauvoyer. Je n'ai rien abandonné au hasard. Dans cinq jours je serai à Saint-Pétersbourg... J'irai en Sibérie... Sur les quatre héritiers qui nous bar-

rent la route, trois auront disparu quand tu me reverras... Pierre Saint-Cast, le forçat, sera mort avec ses deux enfants... Adieu, petit, et prends garde à mon dernier conseil... Oublie Zizi ! ! Je l'ai vue de près, cette enfant... Elle a dans les yeux et sur le front un signe fatal... le signe qui porte malheur !... Raye-la de ta vie et de ton souvenir, car ta mort viendrait d'elle ! !...

Ludovic dédaigna de répondre. Il vit Lauvoyer s'éloigner, disparaître au tournant de la place Wagram. Il ne le vit pas plus loin. Le gros homme venait de sauter dans un taxi-auto qui remonta vers les boulevards extérieurs, descendit rue Blanche et vint s'arrêter rue Mansart. Là demeurait Zizi.

Lauvoyer pénétra chez la concierge. Il y avait un brouhaha dans la maison. Lui tremblait. Il eut à peine la force de demander :

— Comment va l'enfant ? Est-elle en péril ? C'est moi qui l'ai sauvée...

— Sa vie n'est pas en danger. Voilà ce que le médecin a déclaré tout à l'heure.

Alors, Lauvoyer se retira. De nouveau il se mit à trébucher le long des trottoirs en s'essuyant les yeux du revers de la main, car il pleurait, mais cette fois ce n'était plus à force de rire...

VII

Zizi amoureuse.

Dans son lit où elle se rétablissait rapidement, Zizi se lamentait parce qu'elle n'était pas morte... Et maintenant qu'elle avait tendu toute sa volonté, toute son énergie, tous ses nerfs vers cet acte de folie, elle restait accablée, anéantie, ayant horreur de cette mort qu'elle avait vue si proche, sachant bien qu'elle ne retrouverait plus en elle la force de recommencer et se voyant condamnée à vivre... parmi des souvenirs qui lui seraient odieux.

Pendant les huit premiers jours elle fut en proie à la fièvre et au délire, puis sa jeunesse triompha. Les griffes des fauves avaient épargné la jolie figure, mais le chirurgien craignait qu'elle ne restât boiteuse.

Et il avait dit, en souriant pour la consoler.

— Un charme de plus !... La Vallière, qui boitait, fut aimée d'un grand roi.

Le jour où elle se leva pour la première fois, vers deux

heures de l'après-midi, elle entendit sonner dans l'antichambre. Après quoi des paroles s'échangèrent entre Eveline, la femme de chambre, et les visiteurs inconnus dont Zizi ne reconnaissait pas les voix.

Peu après, Eveline entrait :

— J'ai dit que mademoiselle était encore trop faible pour recevoir... Ils sont là deux hommes qui insistent... et l'un d'eux a prétendu que, sans être médecin, il apportait la guérison de mademoiselle dans sa poche... C'est un Anglais ou un Américain... L'autre, qui est Français, s'est contenté d'affirmer que sûrement mademoiselle allait être guérie...

— Ils t'ont remis leurs cartes ?

— Voici.

Zizi lut avec indifférence le premier nom : « Morland, notaire, rue de Châteaudun » et l'autre nom, avec un sursaut de colère et de crainte : « Holmcroft ».

— Soit ! dit-elle après une hésitation... Je les recevrai...

Le lendemain du jour où Zizi faillit être dévorée par ses tigres, l'anthropophage avait été très perplexe... Avait-il gagné son pari ? Ou bien, l'avait-il perdu ? La question était délicate. Il ne pouvait la trancher seul et il câbla à New-York. Depuis quinze jours les câblogrammes couraient fiévreusement entre Paris et New-York. Tout d'abord, on n'était pas arrivé à une entente. Chacun des deux parieurs prétendait avoir gagné et discutait avec un flegme singulier sur les détails les plus horrifiants. Holmcroft réclamait son million de dollars parce qu'il avait gagné et Tom Lewis, le réclamait de son côté parce que Holmcroft avait perdu. Or, les cinq millions deux cent cinquante mille francs de notre monnaie avaient été versés par chacun d'eux dans une banque. Ils attendaient.

Afin de départager des opinions si contraires, Tom Lewis et Holmcroft acceptèrent un arbitrage, deux arbitres choisis par Lewis, deux choisis par Holmcroft et un cinquième choisi par les quatre, afin d'établir une majorité...

Les arbitres se réunirent et ce fut une séance mémorable. Une enquête avait été faite, des témoins avaient été entendus, des rapports médicaux avaient été sollicités... Des interviews furent prises auprès des plus célèbres éleveurs de fauves, dans le monde entier, comme auprès des plus fameux dompteurs... le tout, pour gagner du temps, à coups de câblogrammes... On câbla au Cap, aux Indes, en Abyssinie, en Indo-Chine... En Europe on télégraphia partout... Le jour où la commission se réunit, il y avait, aux frais de Tom Lewis et d'Holmcroft, pour soixante-dix-sept mille huit cent vingt-deux francs trente-cinq centimes de dépêches...

Zizi devait-elle être considérée comme ayant été dévorée ?...

Le pari n'avait pas prévu le cas de survie... ni la gravité des blessures.

D'après Tom Lewis, il était inadmissible que l'on pût considérer Zizi comme ayant été dévorée par ses fauves, puisqu'elle était déjà hors de danger.

D'après Holmcroft, au contraire, il était évident que si l'enfant n'avait pas été miraculeusement sauvée par l'intervention d'une sorte de fou, elle eût été la proie des bêtes... quelques secondes de plus et l'horrible drame était accompli... D'après Holmcroft toujours, il était inadmissible de prétendre que le pari considérait Zizi comme devant servir de repas à ses tigres... Il était évident qu'au premier danger, on se précipiterait pour la sauver et qu'on l'arracherait, vaille que vaille, morte ou vivante, aux griffes des monstres... Le bon sens, énergiquement appuyé par les faits, était du côté d'Holmcroft.

On mit la question aux voix :

Devait-on considérer Zizi comme ayant été mangée par ses bêtes ?

Devait-on attendre et décider que le pari continuerait jusqu'au terme prévu ?

Lorsqu'on dépouilla ce scrutin, resté fameux dans les annales de l'excentricité, on trouva quatre voix pour Holmcroft et un bulletin blanc.

Quatre des Américains admettaient que Zizi était morte...

Le cinquième hésitait, ne sachant si elle était morte ou vivante !...

Holmcroft triompha donc... Le million de dollars lui était acquis...

Lorsque le long bonhomme entra dans la chambre de Zizi, digne, raide et froid, la jeune fille lui sourit tristement :

— Eh bien, monsieur, les bêtes ne m'ont pas dévorée... Combien je regrette !...

— Aoh ! miss, les arbitres ils avaient délibéré que vous étiez convenablement morte... La notaire va vous expliquer, meilleur que moi, le chose très catégorique pour vous...

— Alors, parlez, monsieur, et dites-moi si je suis vivante...

— Aux termes du pari, mademoiselle, vous êtes morte, dit le notaire, et j'ajoute que c'est fort heureux pour vous... En effet, vivante, mon client, M. Holmcroft perdait un million de dollars... Morte, il les gagne et il a résolu de vous en faire bénéficier... C'est ce qu'il appelle un remède très sûr pour votre prompt retour à la santé...

Zizi se dressa effarée dans son fauteuil :

— Vous savez que je ne comprends pas un mot de ce que vous venez de dire ?...

— C'est cependant très simpliste, fit Holmcroft, en saluant, imperturbable. Je avais le volonté de faire le cadeau à vous, petite Zizi, jolie et brave, du million de dollars que je gagne... pas le cadeau malhonnête... aoh ! nô ! ! le cadeau honnête devant le notaire, par une action qu'il rédigera sur des feuilles de papier avec le timbre... Vous avez-t-il compris exactement ?

Zizi, hébétée, croyant rêver, appuya les doigts sur ses grands yeux, les frotta pour s'éveiller.

— Il n'y a pas de sommeil, c'est le réel ! dit Holmcroft..

— En un mot, mademoiselle, reprit maître Morland, mon client a éprouvé un grand chagrin et beaucoup de remords lorsqu'il a été témoin du drame affreux dont vous avez failli être victime... Et il s'est senti coupable... Coupable non par intention, non par désir, car il est le meilleur homme du monde, mais coupable, dit-il, d'avoir pu vous porter malheur !...

— Oh ! qu'il se rassure ! sa présence ne m'a jamais inquiétée.

— Qu'importe, mademoiselle... Il obéit en venant à vous, à un sentiment très noble... très délicat... Il m'expliquait tout à l'heure que lorsqu'il vous vit, soudain, entre les griffes des tigres, il lui sembla que ces griffes entraient dans son propre cœur... M. Holmcroft, certes, a eu dans sa jeunesse une vie très aventureuse, il a couru toutes sortes de dangers, mais jamais il n'éprouva, affirme-t-il, une émotion pareille.

— Très juste ! appuya l'anthropophage... Et je suppliai vous, miss, je suppliai d'accepter pour effacer le remords... d'accepter de bonne cordialité le petit cadeau très honnête et loyal que je faisais, avec le même joie que je l'offre... Alors, je serai très tranquillisé pour dormir et je ne verrai plus le pauvre petit corps joli de Zizi sous les mâchoires sanglantes... Aoh ! je ne pouvais penser sans trembler fortement...

— Mais c'est un rêve ! murmurait l'enfant.

— Nô, miss, nô... les papiers avec des timbres sont là...

— C'est tout ce qu'il y a de plus sérieux ! fit maître Morland...

— Une pareille fortune, sans conditions, sans restriction, sans...

Et ses yeux un instant troublés n'osent achever la pensée qui lui est venue.

Holmcroft a compris.

— Nô !... Je retournai moi à New-York demain après que le notaire aura fait signer les papiers avec le timbre...

Nô, sans condition... sans la pensée mauvaise que vous avez, petite Zizi jolie... mais avec le conseil...

Se tournant vers maître Morland :

— Dites vous-même le conseil pour que petite Zizi comprenne mieux le langage...

— Mon client, mademoiselle, vous engage à ne parler à quiconque de la fortune qu'il vous donne, dans l'intérêt de votre bonne réputation. Il sait qu'il y a de méchantes langues qui interpréteraient mal ce don magnifique... Il veut que vous soyez riche, indépendante, et que vous puissiez librement disposer de la vie... Vous le voyez, mademoiselle, c'est une condition facile à accepter... Elle vous met bien à l'aise... En outre, et afin que vous n'ayez aucune hésitation, mon client tient à vous faire remarquer que cet argent ne vient pas de lui, qu'il ne vient pas de Tom Lewis... C'est une fortune neutre qui n'appartenaient à personne et c'est vous qui avez fait pencher la balance du côté de M. Holmcroft... lequel, en vous enrichissant — il tient à vous le faire remarquer — ne tire pas un dollar de sa poche... Est-ce bien votre pensée, monsieur Holmcroft ?

— Yès ! yès ! exactement... avec le petit détail que je vous priais d'expliquer en supplément...

— Ce détail, le voici, fit le notaire qui souriait, amusé de ce qu'il allait dire... Les dépenses de dépêches et de câblogrammes, nécessitées par l'arbitrage du pari, se sont montées à soixante-dix-sept mille huit cent vingt-deux francs trente-cinq centimes qui ont été payés par égales parts entre les deux parieurs... Mon client estime que cet argent déboursé par lui et qui ne compte point dans le pari lui doit être remboursé... Vous aurez donc à verser à M. Holmcroft la somme de trente-huit mille neuf cent onze francs dix-sept centimes. Ainsi, mademoiselle, vous n'aurez rien reçu de mon client et il estime, de ce fait, que vous ne lui devrez aucune gratitude, ni pour le présent, ni pour l'avenir...

— Yès ! yès !... Je paye une dette... Celui qui a prêté n'a pas à remercier, exactement.

Zizi était très émue... Elle faisait un rêve éveillé... Dans ce cadeau royal il y avait tout à la fois tant de délicatesse et d'originalité qu'elle ne se sentait pas gênée...

— Acceptez-vous, mademoiselle ?

Le yankee la regardait avec une anxiété véritable... Et comme elle hésitait, dans un trouble infini, Holmcroft ajouta :

— A cause de mon sommeil tranquille et sans remords, dites oui, petite Zizi...

Elle lui tendit les deux mains, les yeux pleins de larmes :

— Oui !... Mais, hélas ! la fortune ne donne pas le bonheur... dit-elle, naïve et attristée...

— Aoh ! la misère non plus ! fit gravement l'anthropophage.

Il salua Zizi, toujours raide, toujours de glace.

— Adieu, miss !...

Il s'en alla imperturbable, laissant Zizi cinq fois millionnaire...

Mais Zizi désespérée, Zizi en détresse, dont les beaux yeux troublés cherchaient autour d'elle une image amie... qui la fuyait et restait invisible.

L'image de l'infidèle pour qui elle avait voulu mourir...

Et elle murmurait, très bas, oubliant jusqu'au rêve où Holmcroft venait de la faire vivre, elle murmurait la prière tendre de toutes celles qui aiment :

— Pourquoi m'a-t-il abandonnée ?

Zizi avait à peine dix-huit ans. Zizi était amoureuse.

Elle n'avait pas assez vécu pour se réjouir outre mesure du prodigieux hasard qui la faisait riche. Certes, elle eût sacrifié ces cinq millions au plus léger espoir de retrouver son Georges avec la certitude d'être aimée, car Zizi avait un grain de folie dans la tête, de douce et tendre folie. Zizi était née pour aimer et pour être aimée. Ceci n'est rien et ne la différencie point des autres, mais Zizi se disait qu'elle était née pour aimer Georges et Georges avait rempli sa pensée et son cœur depuis l'enfance si entièrement, avec une si complète toute-puissance, que la vie sans Georges était décolorée, vaine et sans but. Alors que cette vie fût opulente ou pauvre, si Georges ne l'aimait plus, qu'importait à la pauvre Zizi.

Voilà pourquoi Zizi se désolait.

Holmcroft n'était pas venu lui conter des mensonges. Elle vit bien cela aux jours suivants. Le notaire mit toutes choses en règle, constitua son conseil et fut son ami.

Zizi fut guérie six semaines après le drame du cirque.

Et guérie tout à fait, car même elle ne boitait pas, ou si peu, qu'il fallait l'attention, les yeux prévenus et curieux de quelque femme jalouse de cette enfant radieusement belle, pour deviner, dans sa démarche, une apparente lourdeur, du côté droit.

Il ne lui restait, de la terrible scène, qu'une effroyable terreur de ses bêtes. Ce fut irraisonné, instinctif, mais sans remède.

Dirko eut beau insister. Zizi refusa de reparaître dans la cage.

— Non, j'aurais peur !

Zizi avait voulu mourir, mais on ne s'aventure pas deux fois à un pareil suicide.

Elle l'indemnisa, avec une générosité royale, sans que

Dirko pût deviner d'où venait l'argent. Et discret, après la première surprise, il se garda de la questionner.

Paris, du reste, avait l'œil sur elle et ne l'oubliait pas.

Ses moindres actes, nous allions dire ses moindres gestes, furent commentés passionnément.

Elle était célèbre, toute jeune et sans défense... Comment eût-elle pu entourer sa vie de mystère et de silence ?

On sut, tout de suite, qu'elle avait quitté le modeste logement de la rue Mansart et qu'elle avait acheté un hôtel de la rue Fortuny où elle s'installa avec sa grand'mère.

Ce fut de ce jour-là que datèrent les légendes et se bâtirent les histoires.

L'hôtel était luxueux. C'était un nid élégant fait pour abriter des amours.

Zizi, la petite dompteuse, avait donc accepté un maître ?...

Quel était l'amant ?...

Un nom fut prononcé, puis un autre, puis d'autres, il y en eut trop !...

Et justement parce qu'il y en eut trop, l'incertitude resta sur chacun d'eux...

A force de chercher, Paris s'énerva...

Au fond de sa retraite, Zizi, malheureuse, souriait tristement :

— Ils se fatigueront de s'occuper de moi et m'oublieront...

Elle apprit plus tard, trop tard, qu'on devait s'occuper d'elle toujours et ne point l'oublier...

L'oubli ! Elle aurait voulu celui de tous, sauf d'un seul !

Or, un après-midi, alors qu'elle se disposait à sortir, un fait très simple se produisit, qui lui causa une émotion si extraordinaire qu'elle crut qu'elle allait en mourir...

Eveline entra et lui remit une carte de visite. Un homme demandait à lui parler. Elle lut cette carte : « Ludovic Blancafort. » Ludovic ? Elle ne connaissait pas ce prénom, mais Blancafort était le nom de Georges-Claude... C'était quelqu'un de la famille, sans doute, qui venait lui parler de Georges ?... Elle le fit entrer au salon, et lorsqu'elle parut, à la vue de l'homme qui la saluait profondément, elle eut un grand cri :

— Georges ! Georges !

Et elle s'affaissa, évanouie.

Quand elle revint à elle, un visage inquiet se penchait... le visage de Georges tant aimé... et des paroles douces, prononcées avec la voix de Georges, tombaient de ces lèvres, qui étaient les lèvres de Georges :

— Remettez-vous, mademoiselle, et écoutez-moi...

Mais avant qu'il eût le temps de s'expliquer, Zizi, délirante de joie, murmurait :

— Oh ! Georges, méchant ! que venez-vous faire ? Venez-vous pour me rendre plus malheureuse encore, ou pour me demandez pardon ? pour me dire que vous m'aimez, ou que vous ne m'aimez plus ? Pourquoi ? Pourquoi venez-vous ? Est-ce que je ne sais pas, est-ce que vous ne m'avez pas prouvé que je ne suis plus rien pour vous ? Georges, combien vous avez été cruel ? Que vous avais-je fait ? Rien. Je vous aime... Fallait-il donc m'en punir par une douleur atroce, si horrible que j'ai voulu ne plus vivre... Et je n'ai rien vu, Georges, le terrible jour du cirque, je n'ai rien vu de mes tigres, ni leurs gueules de sang, où grondait leur effroyable envie de carnage, ni leurs griffes tendues. Je ne les voyais pas... Je ne voyais qu'un homme, dans une loge, qui s'amusait, riait, disait des tendresses à une femme jolie et amoureuse... Et voilà pourquoi j'ai tenté de mourir, Georges, à cause de cela, à cause de vous !... Comme vous avez été longtemps à deviner !... Ou plutôt, n'est-ce pas, vous aviez honte, et vous vous repentiez... et vous n'osiez pas venir implorer le pardon de Zizi ?

Il put dire enfin :

— Je ne suis pas Georges-Claude.

Car il n'était pas là pour tromper l'enfant. Il savait que l'erreur d'un moment ne pouvait plus résister à quelques secondes d'examen... La balafre du *Sfrégio*, creusée dans sa joue par le couteau de Giovanni, était le signe par lequel, désormais, on ne pourrait plus le confondre avec son frère... En outre, il avait contre elle son projet — projet de séduction longuement médité — et sa visite d'aujourd'hui était le premier acte de la bataille où il avait rêvé de perdre Zizi.

Comme elle s'était dressée, le regardant avec des yeux tout à la fois effarés et incrédules :

— Je ne suis pas Georges... redit-il... Je suis son frère !...

Chez Zizi, tout à coup, une joie de folie, un grand rire de triomphe et de soulagement :

— Ah ! dans la loge du cirque... Ce n'était pas lui !... C'était vous ! C'était vous ! !

Elle s'était trompée à cette ressemblance étrange... Elle ne connaissait pas l'existence de cet homme, de ce frère de Georges !... Ah ! comme elle était heureuse !...

Mais il est venu pour l'envelopper dans un tissu de mensonges redoutables... Il a tendu sa toile perfide sur la route et Zizi s'y prendra les ailes.

Il dit, très bas, comme s'il éprouvait la même tristesse que Zizi :

— Ce n'était pas moi ! C'était bien lui ! C'était Georges !

Et, payant d'audace :

— Moi, je suis facile à reconnaître, voyez cette blessure

récente... coup de sabre reçu dans un duel... Est-il possible de s'y méprendre ?

Non, lorsqu'il se tournait de façon à ce qu'on vît la blessure... Oui, lorsqu'on le regardait de profit ou de trois quarts, du côté opposé. Le coup de couteau de Giovanni était cicatrisé. Il ne restait qu'une balafre, tranchant par sa blancheur sur le ton plus chaud du visage. Elle prenait le milieu de la joue, là où ne poussait point de barbe. Elle resterait visible, éternellement. Et, ainsi que Tobia Basile l'avait dit, pour encourager Ludovic à recevoir ce sfrégio, Giovanni avait été adroit et le jeune homme n'était pas défiguré.

— C'était Georges ! Il m'a raconté avant de partir son histoire et la vôtre...

— Il est parti ?

— Le lendemain même du jour où vous avez failli mourir... parti sans vous avoir revue... peut-être pour toujours... parti sans avoir voulu vous revoir...

— Il ne m'avait jamais parlé de vous !

Et ce fut encore un cri de doute, de soupçon... Peut-être avait-elle l'espoir chimérique que cet homme jouait vis-à-vis d'elle une comédie cruelle, et que celui-là, c'était bien Georges, et qu'il voulait la mettre à l'épreuve... Il secoua la tête.

— Ne doutez pas, dit-il... S'il ne vous a point parlé de moi, c'est qu'il n'en eut jamais le temps... Et s'il vous reste quelque incertitude...

Il tira de son portefeuille une photographie et la lui tendit. Les deux frères étaient l'un auprès de l'autre, les bras passés autour du cou, souriants... Ils avaient dix ans à peine, et en ce temps-là, Rouscouban et Lauvoyer n'avaient pas encore paru. Ils étaient habillés l'un comme l'autre. La mère, la pauvre Sonia, elle-même, s'y trompait !

— C'est étrange, murmura Zizi avec un frisson.

Et son regard apeuré se reporta sur Ludovic. Et il se fit un long silence. Quel singulier et redoutable caprice de la nature qui, ainsi, en se jouant, avait créé ces deux hommes si pareils ! ! Zizi, devant Ludovic, vivante et parfaite image de Georges, éprouvait un trouble indicible... un émoi tout à la fois très tendre et très douloureux... Georges qu'elle aimait, qui avait toujours été dans son rêve, Georges était devant elle, en ce moment, et ce n'était pas Georges ! Elle n'avait pas besoin de fermer les yeux pour se donner l'illusion d'entendre Georges, sans voir !... Elle pouvait regarder, au contraire, de toute sa puissance de vision et l'écouter tout ensemble, c'était Georges... Ludovic lui eût dit : « Je vous aime ! » que ce n'est point Ludovic qu'elle eût entendu, mais Georges... Ludovic pouvait lui sourire ! C'était bien le sourire de Georges !... Certes, parfois, ani-

mées par d'autres passions, les lueurs n'étaient point pareilles dans les yeux, mais l'audacieux bandit savait donner à son regard la douceur limpide et la tendresse de son frère, jusqu'à sa loyauté. Et c'était bien, en cette minute, tout cela qu'elle voyait, tout cela qui la faisait frémir... Si elle avait cherché une illusion d'amour, l'illusion eût frôlé de près la réalité... Pauvre Zizi ! !...

Il parla.

Il voulait conquérir sa confiance, d'abord, et tout entière et pour cela le meilleur moyen n'était-il pas de parler de Georges ? Puis, pour tromper l'enfant, pour s'approcher un peu plus près de ce cœur, n'était-il pas armé déjà ?... Est-ce que le hasard ne l'avait pas servi ? Est-ce qu'il n'avait pas surpris, certain jour, le lendemain de l'arrivée de Zizi à Paris, l'entrevue passionnée de Georges et de la jeune fille ? Sous les yeux de la paralytique impuissante, n'avait-il pas entendu tout ce qui s'y était dit ? Alors, pour rompre les dernières défiances de l'enfant, il suffisait de rappeler certaines paroles définitives de l'entrevue, les adieux déchirants, le mystère dont Georges s'enveloppait, il suffisait de profiter de certaines réticences, dont Georges avait enveloppé ses adieux, et ainsi, elle ne pourrait plus se défier de Ludovic, puisqu'elle aurait la certitude qu'il avait reçu les confidences fraternelles...

— Je suis envoyé par Georges... Il m'a dit, à l'heure même de son départ : « Va la trouver... Nomme-toi !... Dis-lui que nos âmes se ressemblent autant que nos visages, que nous ne faisons qu'un par le cœur comme par le corps... Pour qu'elle te croie, pour qu'elle consente à écouter, de toi, les paroles qui essayeront de rendre ses regrets moins amers, dis-lui la vérité... »

— La vérité ?

— Georges-Claude, par un stratagème sublime autant que cruel, a voulu vous détacher de lui... Georges savait que vous l'aimiez... Il a essayé de vous arracher du cœur cet amour et de le remplacer par de l'indifférence, du dédain, du mépris...

— Je ne vous comprends pas...

— Vous allez me comprendre... Georges ne peut plus, ne veut plus vous aimer... et il a tenté de vous éloigner de lui en se montrant à vous dans cette loge, où vous l'avez vu, afin que vous le jugiez indigne de vous... Ces jolies filles qui l'entouraient, rieuses, il ne les connaissait point la veille... et le même soir il ne les a plus revues...

— J'avais reçu une lettre anonyme me prévenant de sa présence...

— Au cirque Dirko, n'avez-vous pas des envieux et des envieuses, parmi les femmes comme parmi les hommes et cette lettre ne pouvait-elle venir de quelque haine inconnue ?

— Personne ne connaissait mon amour... C'était mon seul bonheur et je le gardais trop jalousement pour en faire la confidence à personne...

— Mais lui ? Mais Georges ? a-t-il gardé votre secret avec le même soin ?... Il y a tant d'orgueil et de vanité chez les hommes lorsqu'ils sont distingués par des femmes telles que vous !... Puis, vous lui avez écrit... il me l'a dit... Vous vous êtes revus... il me l'a dit encore... Ce qu'il m'a dit, à moi, plus tard, ne peut-il l'avoir confié à d'autres ?... Et n'est-ce point de ceux-ci, qui vous resteront éternellement inconnus, qu'est venue la lettre méchante, cause de tant de mal... la lettre criminelle, puisqu'elle a failli amener votre mort ?...

— Oui, oui, peut-être... Une lettre anonyme, sait-on jamais !

Les yeux de Zizi se cernaient sous une fatigue énorme.

— Ainsi, dit-elle, c'est lui qui vous envoie ?

— Oui.

— Pour me dire ?

— Avant tout pour vous demander pardon...

— Pourquoi n'est-il pas venu, lui-même ?

— Il a redouté, cette entrevue... il a eu peur de vous... d'être faible devant vous...

— Il m'aime !

— Il ne peut plus, ne veut plus vous aimer... Je le répète et je ne suis que son porte-parole... Georges est ainsi, que son devoir passera toujours avant son amour... Or, il ne vous l'a pas caché, Georges a un grand devoir à remplir... Vous le savez ?

— Oui, une allusion vague... Moi, dit Zizi en fermant les yeux, je l'aimais tant que ma passion m'aurait fait oublier le reste, puisqu'il était toute ma vie !...

— Vous l'aimez beaucoup, en effet... dit Ludovic.

Et sa voix s'altéra.

Ce fut un trouble trop rapide pour qu'elle le remarquât.

— Que vous a-t-il prié, encore, de me redire ?

— Les paroles que vous avez entendues et qui vous ont fait tant de peine : « Nous ne devons plus penser l'un à l'autre... Tout est fini... Je suis mort !... Tu ne me reverras plus et je viens te dire adieu... Ce qui m'éloigne de toi, c'est une promesse sacrée... Un secret qu'il faut que je garde... pour moi seul... parce qu'il intéresse un autre que moi... Je ne peux même m'engager par la promesse de revenir car je ne serais pas sûr de tenir cette promesse... Et pourtant je suis jaloux de l'avenir qui sera peut-être mon œuvre... et je souffre ! »

— Oui, oui, ce sont bien ses paroles... et c'est bien lui qui est devant moi et qui renouvelle ma douleur... Oui, vous

venez de sa part... je ne peux plus douter... Où est-il donc ? Ne pouvez-vous me renseigner ?

— Je l'ignore...

— Jurez !

— Je le jure ! Il est parti sans me dire son secret... mais il a ajouté : « Va ! console-la !... Rends-lui son courage ! Essuie ses larmes... Elle croira m'entendre et me voir... L'illusion ne sera pas bien difficile... En lui parlant de moi, elle croira que c'est moi qui lui parle ! » Voilà pourquoi je suis venu... Je ne reparaîtrai que si vous me le permettez...

— Mais quel terrible devoir l'enchaîne donc !

— Bien terrible, en effet, murmura Ludovic avec émotion, pour que Georges se soit obligé à fuir le bonheur infini qui l'attendait...

Puis, comme il remarquait en elle une inquiétude, un regard qui se posait sur lui à la dérobée et qui n'était pas sans alarme, il se hâta d'ajouter :

— J'aime mon frère et notre vie a été si unie, si commune par les mêmes joies et les mêmes chagrins, que vous avez le droit de voir en moi un ami... pas plus, rien qu'un ami... Si vous me donnez votre amitié ainsi que je vous ai déjà donné la mienne, Georges restera entre nous, pour nous regarder et nous écouter... Je désirerais apaiser des scrupules que je sens naître... qui vous honorent en ce qu'ils prouvent votre extrême délicatesse... Ne redoutez rien de moi... Certes, vous êtes belle et vous possédez une irrésistible séduction... Vous avez été entourée d'hommages par tous ceux qui vous approchent... D'autres hommages viendront pendant longtemps... Paris vous a adoptée, mademoiselle, et Paris vous aime... Mais, pardonnez-moi une brutale franchise, qui aura du moins le mérite d'enlever chez vous comme chez moi toute arrière-pensée... ne craignez rien de moi... Je ne vous aime pas comme vous avez peur que l'on vous aime... et tant que vous vivrez avec le rêve de votre jeunesse, où seul apparut mon frère, je ne vous aimerai jamais... Qu'il soit dit que je ne viendrai que pour rappeler son souvenir, vous offrir l'image parfaite de ce qu'il fut, de ce qu'il est !... Mais qu'il soit dit aussi que je disparaîtrai le jour où, le temps ayant accompli dans votre âme son œuvre de douceur et de paix, vous aurez fait un choix parmi ceux qui vous adorent, le jour où vous aimerez...

Elle secoua sa jolie tête pensive :

— Zizi amoureuse est morte... murmura-t-elle... morte avant d'avoir vécu...

— Lorsque Zizi sentira le vide de sa vie, de son cœur, elle n'aura qu'un appel à envoyer, un mot à dire... et je viendrai lui parler de Georges...

Elle cacha son visage dans ses petites mains et laissa couler ses larmes :

— Oui, vous êtes bon, fit-elle, et vous avez pitié... A personne, je n'aurais laissé voir ma douleur, mais à vous, le frère de Georges, à quoi bon la cacher ?...

Il tressaillit, gonflé d'orgueil et de joie mauvaise.

Il avait triomphé de la défiance de l'enfant.

Il venait de gagner sa première bataille...

Malgré la libre existence de sa jeunesse, cahotée par le cirque Dirko, au milieu d'êtres qui l'avaient respectée, certes, mais dont les allures de demi-civilisés n'avaient pas été sans l'instruire, Zizi n'était armée que pour certaines luttes. Elle se trouvait sans expérience et sans défiance contre le danger de cet homme.

Elle ne voyait pas ce danger, ne s'en doutait pas.

Zizi était femme contre certains périls, enfant contre d'autres, qui pourraient venir des illusions et des défaillances de son cœur... Zizi était à son premier amour, savait qu'elle n'en aurait pas d'autre, n'en voulait pas d'autre...

Il y a des femmes qui n'aiment qu'une fois, que cela dure une heure ou vingt ans... Zizi était de ces femmes...

Elle avait souri tout à l'heure avec incrédulité lorsque Ludovic lui laissait entrevoir un temps où les années écoulées la rendraient oublieuse de son premier chagrin et apaisée... Zizi savait que toutes les blessures ne se guérissent pas avec le temps, qu'il en est au contraire qui s'étendent un peu plus à chaque heure... qu'il y a des ulcères de l'âme comme du corps...

Devant Ludovic, qui lui donnait si bien l'illusion de Georges, Zizi jouait sa vie en ce moment. Et rien, pas la plus légère crainte de son instinct de femme ne l'en avertissait. Et ceci est à son honneur et prouve la grandeur de son amour. Zizi ne pouvait pas s'imaginer qu'elle oublierait, puisqu'elle savait l'oubli impossible... Zizi ne pouvait pas craindre d'aimer cet homme puisqu'elle aimait Georges... Ces deux voix, ces deux regards, ces deux visages, avaient beau être pareils — même ces deux âmes pouvaient se ressembler — ce n'était pas Georges...

Ce n'était pas celui auquel, toute petite, elle avait dit un jour, devant le lycée Janson de Sailly : « Je ne t'oublierai jamais ! » Ce n'était pas celui qui l'avait sauvée de l'asphyxie, avec la vieille grand'mère, et qui, sur un coin de la cheminée, pour soulager la misère qu'il devinait, avait laissé son porte-monnaie d'écolier... Ce n'était pas celui à qui elle avait écrit, du fond de l'Amérique : « Je pense à toi et quand je serai de retour en France, je te dirai : Viens ! » Ce n'était pas celui-là à qui elle avait dit : « Prends-moi pour ta maîtresse, si tu ne veux pas de moi pour ta femme ! Rends-moi malheureuse... pourvu que je sois à toi ! » Cet

homme avait beau lui offrir l'image étrangement parfaite de Georges... Ce n'était pas Georges...

C'était un étranger...

Elle le craignait si peu qu'elle ne pensait même pas à le craindre... Et c'est ici, justement, que Zizi manqua d'expépérience... Elle voulut vivre d'illusions, avec l'image de Georges auprès d'elle... Elle voulut se nourrir de son rêve... d'un rêve d'autant plus décevant, d'autant plus irritant, qu'il touchait de plus près, en apparence, à la réalité... Elle s'imagina — car elle avait une petite tête folle et romanesque — qu'elle pourrait ainsi jouer avec le feu... et que cet homme dont elle ne soupçonnait pas les desseins, entretiendrait ses rêves et favoriserait ses illusions... Avoir auprès d'elle son Georges, parler de son Georges, entendre son Georges !... Elle crut adoucir ainsi l'âpreté de son désespoir...

Ludovic suivait, en silence, le travail qui se faisait en ce cerveau, pendant que Zizi continuait de pleurer doucement, le visage entre ses mains...

Et il l'admirait... avec passion... Et ces larmes, qui n'étaient point pour lui, qui étaient pour l'autre, il les buvait, avec rage !... Il aurait voulu les effacer, non pas à force de tendresses, mais avec de la violence... Il n'avait pas pitié de Zizi... Il n'aimait pas Zizi pour elle, mais pour lui... Ces larmes faisaient naître sa colère...

Il aurait voulu la faire souffrir...

Tout ce qui se passait en l'âme du bandit n'était pas visible pour l'enfant... Lauvoyer, peut-être, eût soupçonné le drame intime... Lauvoyer seul...

Quand elle releva sur lui ses beaux yeux humides, ce fut le regard doux de Georges qu'elle vit, et le tendre sourire, et toute une généreuse compassion... Elle ne vit pas l'effrayante ardeur qui la convoitait... non, rien ne l'avertissait... Où eût-elle pris tant d'expérience ?... Elle ne vit qu'un cœur qui offrait une amitié loyale...

Pourtant ce ne fut pas la réponse qu'il attendait qu'elle prononça :

— Laissez-moi dans mon deuil...

— Ne vous reverrai-je jamais ?

— J'ai besoin de souffrir... j'ai besoin d'être seule...

Il dit — sachant bien qu'il sortait victorieux de cette première rencontre :

— Au premier appel, au premier mot, je viendrai vous parler de lui... de lui toujours... rien que de lui... mais je ne reviendrai qu'à votre appel.

Elle lui tendit ses petites mains, sans rien répondre.

Il eut la tentation de les porter à ses lèvres et la force de n'en rien faire. Il se contenta de les serrer, avec tendresse, la salua avec une grâce infinie et la laissa...

Quand il fut parti, Zizi demeura longtemps immobile, en une sorte d'anéantissement. Celui qui venait de disparaître, ce n'était point Georges. Et cependant, c'était Georges qu'elle avait revu... L'homme qui avait souri, qui avait eu pitié, qui avait parlé, ce n'était pas Georges... Et Georges avait été devant elle, souriant, parlant, la plaignant...

Elle sonna sa femme de chambre.

— Je ne sortirai pas, dit-elle... Fermez les persiennes... les rideaux... faites la nuit autour de moi... la nuit bien complète, pour que je ne puisse plus rien voir...

Eveline obéit...

Et Zizi, parmi les ténèbres profondes, s'ensevelit dans son rêve...

Les jours s'écoulèrent. Ludovic attendait. L'appel ne vint pas. Mais il était patient. Zizi se fatiguerait de pleurer toute seule. Elle chercherait à mettre de la douceur dans ses larmes en pleurant auprès de lui. Et ces jours-là, et après cette entrevue, la jeune fille se renferma chez elle, mais elle s'étiolait, devenait nerveuse. La vie reprenait ses droits et ses exigences. Elle sortit.

Mais ce fut la même tristesse qu'elle promena partout.

Et pourtant, malgré tout, elle attendait. Un invincible espoir restait dans son cœur. Georges reviendrait !... Et ce jour-là, elle le garderait, pour toujours, si Georges la retrouvait digne de lui... Digne de lui ? c'est-à-dire si Zizi lui était restée fidèle... A cette pensée, Zizi souriait... avec une admirable confiance. Elle savait si bien qu'il n'y avait point de place en elle pour une autre pensée que celle de Georges-Claude !...

L'oubli, elle ne le chercha point au sens exact du mot. Elle ne voulait pas oublier. Elle chercha seulement un peu de calme, un peu d'adoucissement à son mal.

Et c'est à partir de ce moment que Paris, qui avait cru qu'elle s'échappait de lui, crut ensuite qu'il l'avait reprise, victorieusement, et qu'il venait d'ajouter ce joyau rare à son étincelante couronne de beautés...

A partir de ce moment, l'étrangeté de sa vie retint la curiosité du Paris, qui potine et qui s'amuse, le Paris du plaisir, des oisifs et des riches...

Non pas que Zizi affichât une existence extravagante, ou même originale, différente de certaines autres. Cette enfant, employée d'un cirque, en somme une sorte de petite saltimbanque, si l'on veut, s'imposa à l'attention maligne par le luxe qu'elle déploya tout à coup...

Si prodigieux soit-il, le luxe n'étonne point Paris. Il l'amuse et il en profite. Mais une question se posait :

— D'où venait l'argent qui servait à Zizi pour entretenir un pareil train de maison ?

Car elle jetait l'argent à mains pleines.

Zizi ne dépensait pas seulement ses revenus. Elle s'était dit :

— Je vivrai dans la folie de tout, mais fidèle à mon Georges, tant qu'il me restera quelques billets de mille francs.

Elle avait eu, toutefois, dès la première heure, le soin religieux d'assurer par un placement la vieillesse de la grand'mère infirme.

Rendue à son ancienne misère, que comptait donc faire Zizi ?

Nous allons le dire tout de suite. Et ainsi on la connaîtra mieux. On la connaîtra tout à fait.

Zizi avait loué à bail le petit logement de la rue de Passy, le rez-de-chaussée où jadis la grand'mère avait tout préparé pour mourir. Elle l'avait loué sous un nom d'emprunt. Elle avait payé des années d'avance. Et Zizi s'était dit :

— Quand il ne me restera plus rien des cinq millions de Holmcroft, c'est là que je viendrai, un soir... Et Georges ne sera plus là pour m'empêcher de mourir !

Encore une fois, vous voyez bien que la pauvre Zizi était folle.

D'où venait l'argent qui avait payé l'hôtel de la rue Fortuny ? qui avait payé les meubles rares ? qui payait, sans cesse, tous les jours, les bibelots inutiles, d'un travail précieux ? qui soldait les dépenses exagérées chez les fournisseurs, les modistes, les couturières, les bijoutiers, sans jamais une minute de retard ? qui payait les tableaux et les œuvres d'art qu'elle arrachait, en s'amusant, à coups de billets de banque, aux collections les plus renommées ? Ce n'était pas depuis deux ou trois ans qu'elle avait débuté au cirque, avec César et Collinette, Goliath et Brutus, qu'elle avait pu gagner la fortune nécessaire à tant de dépenses...

Oui, d'où venait l'argent ? Enigme vivante, cette Zizi !

Elle sortait seule.

On la guetta, on l'espionna. Il y eut autour d'elle, sans qu'elle en fut inquiète — n'était-elle pas sans reproche ? — des gens qui, pour ainsi dire, nuit et jour, ne la quittèrent pas, scrutèrent chacun de ses pas, de ses gestes, de ses regards...

Seule, toujours seule, énigme de tristesse et de solitude...

Seule à l'Opéra, où sa pâle et jolie figure attirait toutes les lorgnettes, en ce frisson de murmures qui indiquent les grosses et sourdes émotions du public.

Seule, dans sa voiture au bois, par les matins frileux de l'hiver où elle allait chercher un peu de la gaieté du soleil.

Seule dans son auto puissante qui, parfois — on le savait

— l'emportait loin de Paris, à la vitesse d'un train rapide, pour aller vers quelque mystérieuse retraite lointaine qu'on ne put découvrir, et qui la ramenait à Paris tout à coup, fantôme capricieux, paraissant et s'évanouissant, au gré d'une volonté fantasque.

Seule au théâtre, dans sa loge, âme indéchiffrable, et si simple, pourtant.

Seule aux réunions mondaines où elle se plaisait à promener sa mélancolie, seule aux courses, seule partout, seule toujours...

On lui prêta des mœurs bizarres... Quand Paris n'a pas de quoi satisfaire son appétit de nouvelles, il invente et lui, souvent si pitoyable, devient féroce...

Et ce qui ne fut point sans pousser à son comble l'énervement de la curiosité parisienne, c'est que Zizi semblait entourée d'un triple mur d'affection discrète, qui la protégeait victorieusement. On tenta d'acheter ses gens, le cocher, le chauffeur, Eveline, d'autres. On se heurta à des réponses, étonnées et goguenardes. Où pouvait-elle avoir rencontré un pareil personnel de serviteurs qui résistaient aux séductions de l'argent et gardaient lèvres closes à toutes les promesses dorées ?

Au cirque, tout bonnement. C'était Dirko qui lui avait monté sa maison.

Dirko fit mieux.

Un beau jour, la calme rue Fortuny fut en émoi : Dirko entrait à l'hôtel de Zizi en compagnie d'une panthère adulte, si bien dressée par la jeune fille qu'elle lui obéissait à la parole, presque avec la souplesse d'un chien... jolie bête aux yeux superbes, au pelage soyeux et marbré sur fond jaune... Zizi l'avait baptisée Fanchette, tout de suite après sa naissance, à la ménagerie.

A l'hôtel, où tout le monde venait du cirque, on ne s'étonna point de l'entrée d'une bête féroce et ce fut le plus naturellement que Dirko apparut dans le hall tenant Fanchette en laisse. La panthère, étonnée de ce changement de domicile, fouettait l'air de sa queue robuste avec un peu d'inquiétude et Dirko la flattait doucement en lui caressant la tête.

Ce fut une distraction dans la vie de Zizi.

Quand la jeune fille, avertie par Eveline, descendit retrouver Dirko, celui-ci disait :

— Petite, depuis ton départ, Fanchette est nerveuse... Elle a maigri... Elle te regrette... Alors j'ai pensé que cela te rendrait joyeuse si je t'en faisais cadeau... Tu as un jardin derrière l'hôtel... Elle ne te gênera pas... Et songe, ma fille ! Quel chien de garde ! contre les apaches ! !

A la vue de Zizi, la panthère poussait des miaulements.

— Viens, Fanchette ! dit la jeune fille.

Elle échappa à Dirko et accourut, d'un bond léger, sans le moindre bruit, se coucher aux pieds de Zizi ; elle se roula sur le dos, étalant son ventre doux et fourré d'énorme chat...

— Tu n'auras qu'à lui rendre la liberté toutes les nuits, fit Dirko en riant. Et s'il te vient jamais un cambrioleur, Fanchette se payera une minute de régalade !

Fanchette ne pouvait manquer d'occuper Paris pendant quelque temps. On prit sa photographie qui parut dans les magazines.

Fanchette devint célèbre à l'égal de sa maîtresse.

Ludovic continuait d'attendre, patient et redoutable, l'appel de Zizi.

Mais cet appel ne venait pas. En lui, quand même, aucune inquiétude... Il était sûr...

Cependant des drames se nouaient et se dénouaient tragiquement autour de la jeune fille. Elle repoussait les avances. Elle ne répondait pas aux lettres. Plus ses dépenses augmentaient, plus son luxe s'affichait, et plus les offres devenaient pressantes. Comme on la croyait pauvre, et comme on ne parvenait point à découvrir la source de ses prodigalités, une opinion finit par se former : elle bluffait. Mais elle ne pourrait longtemps tenir le coup, une heure viendrait où elle serait à bout de souffle et il faudrait bien que Zizi prît un amant...

C'était Eveline qui lisait toutes les lettres. Elle avait l'ordre de ne donner à sa maîtresse que celles qui avaient un intérêt d'ordre général.

Deux exceptions, pourtant... à cette rigueur.

Zizi avait dit :

— Si jamais il arrive une lettre signée : « Ludovic Blancafort » tu me la remettras... Et s'il arrive une lettre signée : « Georges-Claude », ah ! alors vite, bien vite, accours...

Car Ludovic pouvait avoir à lui parler de son frère !...

Mais le courrier, chaque matin, apportait des messages amoureux, des supplications pressantes, parfois des menaces avec des noms inconnus... Georges restait silencieux, mystérieux, perdu, et Ludovic n'avait-il pas dit en prenant congé d'elle : « Je viendrai vous parler de lui, rien que de lui... mais je ne reviendrai qu'à votre appel... »

Les lettres, disons-nous, contenaient parfois des menaces...

Menaces d'amour... non contre elle... menaces de suicide... Que pouvait Zizi ?... Rien... Elle ne les lisait même pas !... Les eût-elle lues, qu'elle n'en eût pas tenu compte... Cela aurait mis des craintes, c'est-à-dire des ombres de plus dans sa vie...

Et sur le seuil de son hôtel, un soir, il y eut du sang...

Il y eut un cadavre... celui d'un jeune homme... Il faut croire que l'amour existe toujours quoi qu'on dise, puisqu'il inspire encore de pareils désespoirs.

Cela rendit Zizi un peu plus triste, mais ne l'étonna point. N'avait-elle pas voulu mourir, elle aussi, comme cet enfant était mort ? Elle l'envia. Mais elle prenait patience. Un jour viendrait où elle échapperait à toute peine si elle restait abandonnée. Paris s'étonna de ce suicide et traversa une crise d'inquiétude. Il se trouvait, en effet, devant un problème dont la solution continuait de lui échapper.

Sur le cercueil de l'enfant exalté qui avait préféré s'en aller plutôt que de souffrir plus longtemps du dédain d'une femme, une couronne toute blanche fut envoyée, sans nom, qui l'accompagna au cimetière.. Et l'on remarqua que, tous les jours, des fleurs de la même main inconnue furent renouvelées sur la tombe.

Nul ne sut jamais — et Dieu sait si l'on chercha ! — que c'était la pitié de Zizi qui fleurissait cette tombe.

Des épithètes s'accolèrent à son nom... Zizi la cruelle et Zizi l'insensible...

De là, n'est-ce pas, à Zizi sans cœur, il n'y avait pas loin...

On n'a pas le droit d'avoir dix-huit ans, de vivre seule auprès d'une mère infirme, d'avoir été célèbre un moment, d'être belle avec cela... trop belle... Car voilà le mal. Zizi était trop belle. Paris demandait à jouir de cette jeunesse et de cette beauté... Et Paris continuait de ne pas croire à la probité de Zizi...

Laissez s'écouler quelques jours, quelques nuits de fêtes où l'on parlera d'elle, et Paris commencera de s'irriter... Que d'autres cœurs s'affolent... d'autres cerveaux se détraquent... que du sang d'amoureux soit encore répandu, et Zizi la cruelle deviendra Zizi la gueuse... car la calomnie s'en mêlera, inventera, des légendes se formeront, qui deviendront des histoires, et ces histoires il y aura des gens qui en certifieront l'exactitude, et qui donneront des preuves. De rien on aura fait tout... Zizi n'avait pas le droit d'être ce qu'elle voulait être ! !

De loin en loin, elle rencontra Ludovic.

Par hasard, un peu partout où elle allait...

Par hasard ? Du moins, elle le crut. Souvent, Ludovic ne la voyait pas ou faisait semblant de ne pas la voir. Une ou deux fois, il salua, discrètement, avec l'intention évidente de ne pas montrer qu'il la connaissait. Jamais il ne tenta de s'approcher d'elle et ne lui adressa la parole. Elle lui en sut gré. Elle remarqua aussi qu'il était toujours seul.

Enfin, l'appel arriva, plaintif, comme une supplication : « Venez !... J'ai besoin de le voir et d'entendre sa voix ! »

Ce n'était pas Ludovic qu'elle appelait. C'était Georges. Ludovic aimait cette enfant plus qu'il ne se l'avouait... d'une ardeur passionnée... d'un désir fou... Il se croyait un cœur de glace... « Un bloc de marbre », disait-il parfois à Lauvoyer... Il faut penser qu'il se trompait, car la simple lecture de la lettre de Zizi, si éloquente et si tendre, où transparaissait tant d'amour, lui fit couler par le corps une douleur aiguë... Puis, il se calma... Pourquoi tant de trouble ? Ce mot, ne l'attendait-il pas ? Zizi n'accourait-elle pas vers le danger ?...

VIII

Zizi joue avec le feu.

La première fois que Ludovic avait mis le pied dans cet hôtel de la rue Fortuny, où il se rendait, il avait été si ému par la hardiesse de sa tentative qu'il ne prit point garde à ce qui l'entourait. Il ne vit que Zizi. Du reste, la jeune fille venait à peine de quitter la rue Mansart. L'hôtel était en plein désordre d'un emménagement rapide et les meubles, modestes, étaient ceux de l'ancien logement. Rien n'y faisait prévoir encore le luxe exagéré qui, depuis lors, devait faire bavarder tant de langues. Ce fut seulement après que Ludovic, en y réfléchissant, se posa, ainsi que tout le monde, la fameuse question :

— D'où vient l'argent ?

Lorsqu'il entra, il n'eut besoin que d'un coup d'œil pour juger des dépenses qu'avait dû coûter l'installation de l'hôtel.

Et il fut mordu par un atroce soupçon...

Ce qu'on disait était vrai ! Il était impossible que cela ne fût pas vrai...

Zizi avait un amant ! ! Donc, Zizi n'aimait pas Georges ? Zizi mentait !

Mais alors, pourquoi cette lettre ? cet appel de désespoir et de larmes ? Elle voulait qu'on lui parlât de Georges ? C'est donc qu'elle l'aimait ? On se perdait en de pareilles contradictions.

— Si elle a un amant ! ! murmura-t-il dans une menace...

Et la terrible lueur de colère qui passa dans ses yeux venait de condamner un homme à mort.

Un homme, oui. Mais qui ?... Oh ! il finirait bien par savoir. Là où Paris renonçait à déchiffrer l'énigme, il

réussirait, puisque, désormais, il allait approcher de Zizi !...

Elle l'attendait...

Et telle était la pureté de cette enfant, et la délicatesse de son cœur, qu'elle l'attendait non sans émoi, la poitrine soulevée par des battements précipités, comme si elle se fût sentie coupable d'un plaisir qu'elle allait trouver, où la pensée de Georges flotterait toujours, mais dont Georges, malgré tout, ne serait pas...

Puis, tout cela s'évanouit à l'entrée de Ludovic... Plus de crainte... la joie seule... mais si grande, qu'une pâleur profonde resta...

— Parlez-moi de lui ! dit-elle faiblement...

Il prit place auprès d'elle, demeura silencieux, s'enivrant de la revoir, non plus comme au théâtre, partout, séparé d'elle par la foule, mais pour lui, pour lui seul... Et il la trouvait plus belle encore, plus belle que jamais, cette jolie fleur si rare, bien à sa place, maintenant parmi tant d'élégance... Etait-il possible, si amoureuse de Georges, qu'elle fût à un autre ?... et qu'elle se fût offerte, pour beaucoup de luxe ?... Non, il suffisait de la regarder, avec ses yeux troubles maintenant, qui quêtaient les paroles de Georges sur les lèvres de Ludovic... Cette enfant ne mentait pas... Elle aimait à l'infini et ne s'était pas vendue...

Il parla de Georges...

Et quand il s'arrêtait, elle le questionnait encore.

Elle l'écoutait, ravie, elle était heureuse. Elle traversait une heure d'illusions... et pendant cette heure-là, du moins, elle aurait oublié...

Il lui disait leur enfance, tantôt à Bordeaux, tantôt à Roche-Aiglon. Là surtout. Car c'était au château qu'ils avaient passé des années de liberté à courir, à s'amuser de tout... A la ville, ils se retrouvaient dans l'étroitesse d'une existence forcément plus disciplinée... En pleine nature, ils étaient lâchés comme de petits animaux ivres d'indépendance.

Et toujours ensemble. Qui voyait l'un, voyait l'autre. Quand l'un pleurait ou riait, l'autre, sans savoir, en faisait autant...

Du plus lointain de ses souvenirs, Ludovic raconta...

Parfois elle l'interrompait par un murmure :

— Comme vous êtes bon de me dire ces choses ! Comme vous êtes pitoyable de vous prêter ainsi à mon caprice...

Il se contentait de répondre :

— Puisque vous l'aimez !

— Hélas !

— Puisque le jour où il reviendra, il vous retrouvera telle qu'il vous désirait... telle qu'il vous avait laissée...

Et il promena un instant son regard soupçonneux sur tout ce qui l'entourait...

Elle devina l'arrière-pensée :

— Ne cherchez pas... fit-elle... Vous ne trouverez rien... Personne n'a le droit sur moi !...

— Pardon !

— Oh ! je n'ai rien à vous pardonner... Je sais tout ce que l'on dit !...

A partir de ce jour, Ludovic revint, en espaçant d'abord ses visites, afin de ne pas éveiller l'attention de Zizi, puis un peu plus souvent... Elle s'y habituait... Elle finit par remarquer quand, par hasard, son absence se prolongeait plus que de coutume... Cela peuplait sa vie de rêves et les rêves lui manquaient... Elle devenait presque gaie quand il était là... retombant dans sa tristesse après son départ...

Il voyait cela, mais ne s'y trompait pas. Georges, toujours Georges, vivait en elle. Et lui, comédien raffiné, dissimulait, triste ou gai comme elle... guettant l'heure propice et prêt, du reste, au crime sur le joli corps qu'il convoitait, si l'âme se refusait toujours... Il avait su se faire des amis de tous les gens de l'hôtel et attirer leur confiance en ayant soin de ne rien demander jamais qui put mettre en éveil leur dévouement et froisser leur probité.

Il avait reparu devant la paralytique sans que celle-ci reconnut en lui le garçon du cirque, qui avait surpris les confidences passionnées de Georges et de Zizi.

Une seule hostilité persistait... celle de Fanchette...

C'était chez la panthère une haine contre Ludovic, instinctive, bizarre, irréductible... Les deux ou trois premières fois qu'il vint, il dut se sauver... On dut enchaîner la jolie et dangereuse bête... Et tout le temps qu'il fut là, on entendit ses rauquements de colère...

— Que lui avez-vous donc fait ? demanda Zizi en riant.

— Je ne l'ai jamais vue !

— Voilà qui est étrange... A tous les visages nouveaux, elle fait des avances, se roule, miaule, comme un chat qui quête des caresses...

— Je n'ai pas l'heur de lui plaire !

Zizi tenta de réagir, d'obliger Fanchette, sinon à plus de gentillesse, du moins à une neutralité absolue.... Zizi gronda... Zizi montra sa cravache... Fanchette alla se réfugier au fond du salon, s'accroupit sur le ventre, les pattes de devant allongées en sphinx, ne bougea plus... Mais tout le temps que Ludovic prolongea sa visite, on entendit un sourd grondement qui, bien que du fond de la poitrine de la bête, semblait venir de très loin, et les larges yeux du fauve ne cessèrent point de regarder le jeune homme.

— Décidément, elle me déteste ! dit-il en riant... ou bien, elle est jalouse !...

Dès lors, toutes les fois que Zizi attendait Ludovic, elle fit sortir Fanchette au jardin, mais la panthère rancunière finit par deviner... Elle flairait l'émanation de cet homme qu'elle détestait, et du fond de sa cage, elle grondait en dessous, tant qu'il était là...

Dirko avait-il deviné juste quand il avait dit : « Quel chien de garde contre les apaches ! »

Les visites de Ludovic à l'hôtel de la rue Fortuny furent vite connues.

On jasa... la nouvelle fit le tour de Paris...

C'était donc lui le Nabab qui possédait cette jolie fille tant désirée ?

Pourquoi pas lui, après tout ?

On ne connaissait rien de ce Blancafort, apparu tout à coup et depuis peu de temps dans le soleil parisien. On savait seulement qu'il venait d'Amérique et menait grande vie, dépensant sans compter. Les oisifs ne manquent pas à Paris. Jusqu'alors rien ne s'élevait contre celui-là. Il jouait beaucoup, toujours avec bonheur. Etait-ce dans le jeu qu'il puisait ses ressources ? A coup sûr, celles-ci devaient être insuffisantes pour entretenir Zizi et l'entourer de pareil luxe. Donc, Ludovic passa pour riche. L'Amérique, avec son éloignement et son mystère n'est-elle pas comme un vaste réservoir moral où puisent, pour dorer leur existence d'un semblant d'honnêteté, les naufragés de Paris et les aventuriers ?

Seulement, mal en prit au premier qui félicita Ludovic de sa bonne fortune.

Il reçut un soufflet... les cartes furent échangées, et aussi deux balles, avec résultat. Ludovic blessa son adversaire grièvement d'une balle entre les côtes...

Il y eut récidive, un soir, au cercle, et comme trois des amis de Ludovic faisaient, sur lui et sur Zizi, des allusions déplaisantes, trois duels furent en projet...

Cela fit grand bruit.

Décidément, il ne fallait pas toucher à Zizi.

Zizi portait malheur !...

Résultat de la première rencontre : l'adversaire de Ludovic fut blessé en pleine poitrine d'un coup d'épée et dut rester six semaines entre la vie et la mort...

La seconde rencontre dura près d'une heure, repos prévus.

L'adversaire de Ludovic eut le bras percé de part en part.

La troisième rencontre fut fatale à l'élève de Lauvoyer... Une balle, tirée bas, ricocha sur le terrain et le frappa à la cuisse droite, de bas en haut, faisant séton...

Il n'y avait nul danger pour sa vie... quinze jours de lit, pas plus.

Zizi apprit ces quatre duels, qui eurent lieu coup sur coup.

Les journaux, sans prononcer son nom, avaient donné à mots couverts les motifs de ces rencontres. Elle se devina en cause.

Pourquoi Ludovic s'était-il battu ?

Ce fut sa première question, quand elle revit le frère de Georges guéri.

— Pourquoi ? Mon Dieu, mademoiselle, c'est bien simple, dit-il en riant... Ces gens prétendaient que j'étais votre... ami, vous me comprenez ?... Certes, il faut que vous leur pardonniez. Les apparences sont contre nous. Ils ne peuvent pas savoir que je ne suis que le fantôme de l'homme que vous aimez... et que ce fantôme ne vous aime pas d'amour... En me battant, j'ai pensé à mon frère... Je ne pouvais laisser s'accréditer une pareille calomnie... Georges, à son retour, eut été en droit de me demander : « Qu'as-tu fait de Zizi ? » Et je veux, moi, avoir le droit de lui répondre : « La voici, telle que tu l'aimais ! » Ai-je bien fait ?

Elle secoua la tête. Elle était profondément troublée.

— Non, dit-elle... La pauvre Zizi ne vaut pas tant de sang répandu !

Il était facile de couper court aux légendes qui se formaient.

C'eût été de ne plus recevoir Ludovic.

Elle y pensa, frémit à cette pensée, n'en eut pas le courage.

La présence de Ludovic, en lui rappelant Georges, c'était le faible lien qui la rattachait à l'espérance, c'est-à-dire au bonheur...

Au dernier moment, quand elle voulut briser le lien, elle faiblit.

Il était trop adroit, il connaissait surtout trop bien Zizi pour ne pas avoir compris cette hésitation, et pendant plusieurs jours il cessa de la voir.

Elle lui envoya un mot, un seul mot, sans même de signature :

« Venez ! »

Et il revint, cachant avec peine son triomphe et sa fièvre.

Les longues causeries reprirent, plus ardentes...

Maintenant Ludovic parlait de l'amour de Georges... et dépeignait cet amour en traits de flammes...

Elle l'écoutait, ravie, croyant entendre l'autre, alors que, glissant insensiblement, et fatalement, sur la pente, Ludovic, déjà, ne parlait plus que de lui-même...

Mais alors qu'il allait se trahir soudain, avec une étonnante maîtrise, il se reprenait.

La plupart du temps, il évitait de s'approcher trop près d'elle...

A la sentir si près, à frôler ce corps, à effleurer cette main, ce bras nu, des bouffées de désir montaient à son cerveau... Ses yeux devenaient cruels... le mâle apparaissait dans toute sa violence... Il redoutait une imprudence hâtive qui eût ouvert les yeux de l'enfant, qui eût tout perdu !...

Un jour, cependant, il avait pris place sur le coin du canapé où elle venait de s'asseoir.

C'était quelque temps après sa guérison.

Un peu de familiarité s'était établie entre eux, à la longue.

Elle l'appelait : « Ludovic. » Il l'appelait : « *Zizi.* »

— Zizi, murmurait-il, voulez-vous savoir jusqu'où va l'étrange ressemblance qui vous a tant frappée entre mon frère et moi ?... Je vous ai dit que nous avions constamment souffert des mêmes peines, comme nous nous réjouissions des mêmes joies... Eh bien, tous les deux, encore, en ce moment, nous sommes torturés par la même angoisse... Il vous aime et puisqu'il est obligé de renoncer à vous, c'est donc comme s'il vous aimait sans espoir... Moi, j'aime autant que lui, j'aime d'une tendresse profonde, j'aime de toutes les forces de ma vie une femme qui ne n'aime pas et qui jamais ne m'appartiendra... N'est-il pas singulier que nos destinées soient réunies, à l'un et à l'autre, par les mêmes événements !...

Il resta pensif, pendant qu'elle le regardait avec crainte.

— Je ne sais pas comment Georges vous aime, reprit-il, mais je sais bien que si vous m'aviez choisi, nul devoir, nulle obligation au monde ne m'eût éloigné de vous... Et voulez-vous savoir pourquoi j'ai tant de plaisir à vous parler de lui ?... C'est que, parfois, lorsqu'il m'échappe des mots de tendresse trop vive, ce n'est pas lui qui les dit, par ma bouche, c'est bien de moi qu'ils viennent ; ce n'est pas à vous qu'ils s'adressent, mais à celle à qui je pense !... Ce n'est pas le cœur de Georges qui se plaint, devant vous, et auquel vous offrez votre pitié, c'est bien le cœur de Ludovic... Entre vous et moi, comme vous vous plaisiez à le rêver, il n'y a pas qu'un seul fantôme d'une seule créature absente... il y en a deux !...

— Parlez-lui, Ludovic, dit-elle avec un sourire troublé... parlez à votre fantôme... et je croirai, puisque vous avez la même voix, que c'est Georges qui me parle.

Il se rapprochait d'elle insensiblement.

Il la touchait presque.

Elle ne s'en apercevait pas !

— Depuis longtemps je l'aime, dit-il, et pendant longtemps je l'ai aimée sans qu'elle m'eût connue... Je l'avais rencontrée par hasard... Je l'ai perdue... Le hasard me l'a rendue, mais elle ignore cet amour inconnu qui sacrifierait tout pour la gagner... C'est qu'elle est aussi belle que vous, Zizi, et aussi séduisante... Elle a votre jeunesse et votre grâce, votre charme infini... Je n'ai jamais pu venir à elle, et lui dire, ou seulement lui faire comprendre la passion qui me rend fou... Entre elle et moi, il y a un obstacle contre lequel toutes les puissances humaines ne pourraient rien...

— Il n'y a pas d'obstacle contre l'amour, Ludovic.

— Si, contre l'amour, il y a l'amour ! Je sais qu'elle aime... Elle ne peut m'aimer...

— C'est vrai... Cela seul est l'obstacle, et je vous plains de tout mon cœur... La voyez-vous ?

— Souvent. Et chaque entrevue redouble ma détresse. C'est un supplice sans nom, Zizi... Il y a des passions terribles qui conduisent au suicide... vous le savez bien, Zizi, puisqu'on s'est tué pour vous... Il y en a qui conduisent au crime... J'ai peur d'en être là... Parfois je ne me reconnais plus, parmi les pensées de folie qui grondent en tempête au dedans de moi... quelqu'un qui a reçu mes confidences, m'a mis en garde en me disant : « Cette femme causera ta perte... C'est par elle que tu mourras ! » J'en ai ri. Qu'elle me donne une de ses nuits et que je ne revoie plus le soleil du lendemain. Je ne regretterai pas la vie. A ce point, Zizi que parmi les choses les plus redoutables, elle m'ordonnerait : « Fais ceci ! » je le ferais. Et parmi les plus criminelles : « Fais cela ! » et je n'hésiterais pas... Je n'avais jamais aimé avant de l'avoir vue... et l'avenir me fait peur... Oui, me fait peur, avec ou sans son amour... Car partout ce sont des catastrophes... Et elle ne sait rien, rien encore !... Je disparaîtrais, qu'elle ne se douterait point qu'elle fut tant aimée !... Voilà le supplice !... Je ne sais pas quelles tendresses Georges a trouvées dans sa passion pour vous convaincre, mais si je pouvais lui parler comme je vous parle, à celle-là dans la vie de qui je passerai en étranger, je lui tiendrais le même langage que Georges vous a tenu... « Je t'aime, Zizi. Il n'est rien en toi que je n'adore... Je voudrais me tenir devant toi à genoux comme les esclaves, quêter ton sourire en suppliant... Ton amour me ferait conquérir le monde... Es-tu pauvre ? Je te créerai une opulence par mon génie, ou par mes crimes !... Es-tu riche ? Je le deviendrai plus que toi !... Je verserais à tes petits pieds tant d'or que tu serais éblouie par le faste que tu désires peut-être... et je réaliserais si bien tes caprices les plus difficiles, tes fantaisies les plus étranges et tes vœux les plus rares, que tu me dirais :

« Arrête-toi et rends-moi malheureuse, car je n'ai plus rien à souhaiter ! » Je ferais les mille folies, je prononcerais les extravagances candides et les paroles d'enfant qui viennent à tous les hommes qui aiment et qui désirent et qui savent que leur soif de la beauté ne peut être apaisée... » Mon Dieu, Zizi, vous voyez bien que je ne sais plus où je suis, que je divague, que je ne sais plus ce que je dis... fit-il tout à coup, comme s'il se fût repenti de tant de passion et s'il se fût éveillé d'un rêve...

— Oui, oui, murmurait l'enfant — elle parlait, mais croyait penser — voilà ce que Georges dirait et comment il aurait aimé... mon Georges ! mon Georges !...

Elle gardait les yeux fermés avec la tête renversée sur le dossier du canapé.

— Oh ! Zizi ! fit-il très bas, Zizi qui aimez tant !...

Elle entendit cette voix douce et tremblante qui semblait venir de très loin... sans doute de l'endroit du monde où Georges se cachait.

Et elle répondit :

— Je l'aime !

Il étouffa un sanglot de passion et de rage.

La tentation était trop forte et il perdait la tête. Il ne voyait plus le danger.

Il se pencha au-dessus d'elle, doucement...

Elle sentit le souffle haletant de l'homme, mais Zizi rêvait, et souriait...

Après tout, cette fille avait un amant ! Est-ce qu'elle ne jouait pas une comédie de coquette impudente et déséquilibrée ?

Les lèvres touchèrent les lèvres de Zizi, sans qu'elle cessât de sourire...

Les lèvres s'écrasèrent sur les lèvres de Zizi... qui pâlit et eut un faible cri...

Et déjà les bras de l'homme entouraient cette taille frêle, lorsqu'elle se tordit... s'échappa sans efforts, et se dressa, debout, le regard troublé, inquiet, ne se rendant pas compte...

— Quoi donc ? quoi donc ? bégayait-elle, apeurée.

Elle s'essuya la bouche par un geste machinal... Avait-elle rêvé ce baiser-là ?...

Ludovic attendait, frémissant...

Ils étaient seuls... Lorsque le jeune homme venait ainsi, Zizi donnait des ordres à Eveline et nulle visite n'était reçue...

Ludovic était résolu...

Si Zizi appelait ses gens, sonnait Eveline, et le chassait... elle était perdue !...

Que se passa-t-il dans l'âme de la pauvre amoureuse ?

Devina-t-elle l'atroce danger ?

Ou plutôt se rendit-elle compte de ce qui venait de se passer ? Engourdie en une sorte d'hypnotisme amoureux, d'évocation passionnée, avait-elle vécu jusqu'à ce baiser, ou n'était-il point venu, vraiment, de Georges ?... de son rêve ?...

Il y eut, entr'eux, quelques secondes de silence émouvant... Et Ludovic, l'esprit libre, calculait... Toutes portes étaient fermées... Nul bruit dans l'hôtel... Et même la calme rue Fortuny se faisait plus calme encore... Pas un roulement de voiture... pas une trompe d'auto... pas un cri... Il était fort... Elle était faible... le crime serait facile à accomplir... Ensuite, qui sait si Zizi ne se griserait pas d'amour, dans ses bras ?...

Enfin, elle parla. Elle s'exprimait doucement, avec une tristesse infinie :

— Pour vous, comme pour moi, il vaut mieux ne plus revenir... Ce qui vient de se passer est ma faute !... Je vous ai fait jouer avec le feu... Moi, je ne pouvais m'y brûler, mais vous, Ludovic...

Il se dressa, brusquement, prêt à l'attaque, prêt à l'aventure odieuse.

Elle resta debout devant lui, les bras ballants, offerte à son audace ; mais, soudain, d'un mot, elle le désarma :

— Sinon ne plus revenir, mais espacer vos visites...

Elle ne le chassait pas ! !

— Car tout ceci est ma faute, et je vous demande pardon !

Elle lui tendit les mains. Il n'avait qu'à les prendre, les tordre, les briser, l'étreindre et c'était fini... Il en serait le maître !

Il n'en fit rien !

Il retomba sur le canapé, les doigts cachant ses yeux, et il pleura... Il reprenait son rôle...

Dans ces larmes, elle entendait le murmure de sa voix hésitante et entrecoupée :

— Vous vous êtes trompée, Zizi, je ne vous aime pas, et je ne veux pas vous laisser croire que je vous aime... L'étrange situation où nous sommes tous les deux m'a grisé le cerveau, m'a aveuglé, et j'ai pris l'illusion, un instant, pour la réalité... Pardon pour moi aussi... Je n'ai pas menti en vous disant que j'aime à en mourir... Rassurez-vous, du frère de Georges, vous n'avez rien à craindre...

Et Zizi, qui avait été au bord du gouffre, répondait, confiante :

— Je ne crains rien !

Elle répondait cela, sans savoir que c'était un nouveau coup de poignard dans le cœur de cet homme... Mais rien, maintenant qu'il s'était repris, ne pouvait le trahir.

Et une infernale idée, tentation diabolique, qui lui était venue depuis quelque temps, lui traversa de nouveau l'esprit... l'idée de tendre un piège, où elle tomberait sûrement si jamais elle y hasardait un premier pas.

— Ecoutez-moi, Zizi, et vous allez voir combien je suis malheureux et comment, par quels moyens, j'ai cherché l'oubli...

— On n'oublie pas, dit-elle faiblement.

— Vous vous trompez, Zizi... On le peut, et on peut trouver de la félicité dans l'oubli... Il y a un poison lent qui tue, mais qui met toute une durée de vie à tuer, qui tue en endormant le chagrin, et qui, au chagrin, substitue des voluptés de rêve... Les peuples d'Extrême-Orient l'emploient et charment ainsi leur oisiveté de toutes les fantasmagories des imaginations les plus capricieuses et les plus exaltées... En Occident, où l'existence est plus fiévreuse, le poison qui délivre un instant des souffrances et qui rend le rêve possible, fût-il longtemps à venir... on le connaît... Quelques malheureux en ont pris... quelques privilégiés y ont eu recours... Les uns y ont trouvé le soulagement de leur peine, les autres en ont abusé et y ont trouvé la mort... Moi, j'appelle l'oubli quand je souffre trop, Zizi... et toujours l'appel est entendu... J'endors ma détresse et je laisse flotter autour de moi les images délicieuses qui seraient celles de la réalité, si l'on m'aimait et si j'étais heureux... Ce poison, c'est du songe, de l'anéantissement et de la douceur... C'est l'oubli, oh ! surtout... l'oubli de ce qu'on était, de ce qu'on sera... l'oubli des mauvais jours... l'oubli du désastre qu'il faut que l'on oublie... Mais ce n'est pas le sommeil qu'il engendre, ce poison... C'est une double vie où l'on retrouve son bonheur manqué, où l'on poursuit la réalité de son désir... où, chose divine, on l'atteint... L'heure présente n'est plus... on flotte dans du vague, dans de l'infini, et c'est délicieux... et la souffrance s'endort dans une torpeur où le corps, la matière, semble s'identifier à l'air que l'on respire et qui laisse un grand repos... un repos profond comme une mort très douce qui s'approcherait de vous dans un cortège de fleurs et une atmosphère de parfums... Et ce n'est pas la mort qui vient ainsi, c'est l'oubli, dans des images riantes, jusqu'à l'indifférence ensuite, et jusqu'au néant...

— L'opium ! dit-elle, avec une sorte d'effroi.

— Oui !...

Zizi n'était pas ignorante. Parmi les foules bizarres, les unes raffinées de trop de civilisation, les autres à demi sauvages, qu'elle avait traversées dans ses années de vagabondage à travers le monde, avec Dirko, elle avait vu beaucoup de choses.

Elle avait vu des hommes et des femmes chercher — de cette façon — des illusions de bonheur qu'ils ne pouvaient atteindre dans la vie.

Pas au cirque, par exemple, où ces défaillances physiques eussent été dangereuses...

Elle avait vu des hommes et des femmes se réunir au fond de retraites calmes et mystérieuses pour s'endormir dans ces rêves du poison dont un poète a dit (1) :

« O juste, subtil et puissant opium !... Toi qui, au cœur
» du pauvre comme du riche, pour les blessures qui ne se
» cicatriseront jamais et pour les angoisses qui induisent
» l'esprit en rébellion, apportes un baume adoucissant...
» Eloquent opium, toi qui, par ta puissante rhétorique,
» désarmes les résolutions de la rage, et qui, pour une
» nuit, rends à l'homme coupable les espérances de sa
» jeunesse et ses anciennes mains pures de sang, qui, à
» l'homme orgueilleux, donnes un oubli passager... Toi
» qui, du chaos d'un sommeil plein de songes, évoques à
» la lumière du soleil, les visages des beautés depuis long-
» temps ensevelies et les physionomies familières et bénies,
» nettoyées des outrages de la tombe... Toi seul tu donnes
» à l'homme ces trésors et tu possèdes les clés du Paradis,
» ô juste, subtil et puissant opium ! ! »

Mais Zizi, palpitante, murmurait :

— Non, non, je ne veux pas l'oublier... je croirais lui être infidèle... J'aime mieux me souvenir et souffrir, et vivre de ma souffrance !...

Chaque mot qu'elle disait ainsi centuplait la rage de l'homme qui guettait sa proie...

— Vous ne lui serez pas infidèle, puisque vous chercherez votre bonheur en lui !...

Et ce fut sur cette dernière parole qu'il la laissa... Il savait bien, le maudit, qu'en cette imagination exaltée de Zizi, et dans l'énervement de son attente, il avait jeté une semence mauvaise... Toute autre n'y eut pas pris garde... Mais l'enfant était une cosmopolite... Sòn cerveau avait des audaces qui eussent fait hésiter des esprits habitués aux régularités d'une vie de traditions et de coutumes très saines...

— Chercher mon bonheur en Georges, et en recevoir l'illusion !

Telle fut la pensée qui la hanta...

La semence levait... Dans ce royaume de l'oubli et de rêves fantasmagoriques, dont Ludovic lui retraçait les douceurs, Zizi lentement, résistant à peine, curieuse et effrayée, allait se laisser couler par amour pour Georges...

(1) Baudelaire.

Aucun soupçon ne l'avertit du piège terrible qui lui était tendu, et qui, un jour, pourrait la livrer, grisée, heureuse, et morte, à la passion de Ludovic...

De Ludovic, attentif à deviner sur elle, l'exécrable progrès du poison dans la fumée duquel Zizi tentait de s'assoupir voluptueusement.

Il ne fit plus d'allusion... Il était sûr qu'elle ne ferait point de confidences...

Elle s'enveloppa de mystère et son silence eut une sorte de pudeur...

Mais ces yeux devinrent, pour ainsi dire, plus profonds... sa pâleur plus singulière... Elle eut des heures de prostration, dont elle s'éveillait plus vivante, plus vibrante, avec des éclats de gaîté qu'il ne lui avait jamais connus...

Alors, il souriait... voilant son regard farouche...

Il sentait que Zizi, sans savoir, venait vers lui, invinciblement.

Il ne lui restait qu'à apprendre à quelles heures, en quelle partie de son hôtel, la jeune fille se livrait à ses rêves, au poison...

C'était dans un petit salon qu'elle avait aménagé exprès, attenant à son cabinet de toilette... et donnant sur le jardin de l'hôtel...

Un jour il avait devancé d'un quart d'heure une visite inattendue...

Il savait Zizi absente.

C'était donc un quart d'heure de liberté dont il disposait... On ne se défiait pas de lui... Ludovic était le seul qu'elle reçut régulièrement...

— Monsieur excusera mademoiselle, dit Eveline sans défiance... en l'introduisant au salon... Si monsieur veut bien attendre quelques minutes...

Rester seul... C'était tout ce que demandait Ludovic...

Eveline remonta à la lingerie... En bas, les gens étaient à l'office et à la cuisine, au sous-sol... le cocher promenait les chevaux... Zizi était sortie en auto pour faire des courses dans les magasins... Dans l'hôtel, un silence profond... Pas un bruit de pas...

Ludovic n'avait pamais pénétré dans la chambre à coucher... Il la chercha... y entra... eut un moment de surprise...

Il s'attendait à retrouver là le luxe prodigieux dont Zizi avait voulu parer l'hôtel... Il fut déçu...

C'était une chambre vaste, à deux fenêtres sur la rue, mais meublée avec une simplicité extrême, presque monacale... Une chambre de jeune fille toute blanche avec un petit lit à rideaux blancs...

Tout autre que lui, à cette découverte si éloquente, eût

senti son âme s'attendrir... mais Ludovic haussa seulement les épaules et passa...

Déjà, dans le cabinet de toilette, le luxe reprenait ses droits...

Il hésita à pousser une porte qui se trouvait dans un angle, car il craignait que cette porte ne communiquât avec la chambre réservée à la grand'mère paralytique...

Qu'avait-il à craindre ?... même si l'infirme l'apercevait ?

Il ouvrit...

C'était une pièce, dont l'unique fenêtre, très large, et pareille à une véranda, prenait jour sur le jardin planté de beaux arbres entourant une pelouse encore desséchée par les frimas... lorsque nous disons que la fenêtre prenait jour, nous nous trompons, car pour l'instant, des persiennes empêchaient la lumière, à l'extérieur, et à l'intérieur, de lourds et épais rideaux retombés venaient au secours des persiennes pour entretenir dans le salon le mystère d'une nuit presque complète... Presque, car une lampe veilleuse, tamisée par des verres teintés de rouge-clair, était allumée au plafond et répandait autour d'elle une lumière étrange, dont les rayons étaient très doux...

Un parfum indéfinissable flottait...

Ludovic habitué sans doute, le reconnut tout de suite...

— Ah ! ah ! murmura-t-il, Zizi a suivi mon conseil... Je suis dans le sanctuaire du rêve...

Sur un sopha très bas, des amas de coussins et de fourrures dont quelques-unes conservaient encore la trace du corps de la jeune fille... Une table avec un large plateau sur lequel étaient rangés de petits outils brillants, longues aiguilles effilées, flacons d'ivoire, curettes pour nettoyer les résidus, lampe d'opium... enfin des tubes incrustés de jade et de nacre longs d'une soixantaine de centimètres, fermés à l'une de leurs extrémités près de laquelle s'adaptait un fourneau de terre cuite à pâte fine affectant toutes les formes, percé à sa base d'un orifice de cinq ou six millimètres de diamètre... C'était la pipe, c'était l'instrument de mort, de cauchemars et de rêves... C'était la porte de l'oubli... la porte par où s'écoulaient « les cent mille peines », qui laissait entrer « les cent mille joies ».

Une odeur de noisette grillée et de caramel flottait dans la mystérieuse retraite et s'était imprégnée aux tentures, aux rideaux, aux coussins...

Dans les flacons d'ivoire, sur la table basse, qui était au niveau du sopha, des pastilles d'opium, sortes d'ampoules brunes et luisantes... Ce sont elles que l'on ramène à l'aide des longues aiguilles, que l'on présente à la flamme de la lampe, jusqu'à ce qu'elles se gonflent et grésillent, jusqu'à ce qu'elles acquièrent la teinte mordorée qui est celle de

leur cuisson... Ce sont elles que l'on malaxe alors, toujours avec l'aiguille, au bord du fourneau... et que l'on y colle ensuite d'une poussée brusque...

Ce sont elles, ainsi prêtes, que l'on absorbe...

C'est le poison, c'est le dieu des ivresses mortelles...

— Elle n'a pas perdu son temps ! dit Ludovic... La voici maintenant instruite comme si elle avait passé sa vie en Extrême-Orient.

Il savait, désormais, à peu près tout ce qu'il voulait.

Un détail lui restait, pourtant, à apprendre.

A quelles heures Zizi pénétrait-elle dans ce sanctuaire ?

Ce ne pouvait être dans la journée, mais seulement le soir... la nuit...

Etait-ce tous les jours, ou seulement de temps en temps ? Ses visites à ses rêves étaient-elles fréquentes ?... ou espacées ?... Mais il connaissait la pauvre enfant... Elle devait venir se réfugier là aux heures où elle se sentait plus triste... C'était à lui de guetter ces heures-là... Alors, s'il pouvait entrer, sans être vu, monter sans être entendu, pénétrer jusqu'à la fumerie sans éveiller d'attentions... il surprendrait Zizi ensevelie dans sa torpeur délicieuse, anéantie...

Non point — et voilà ce qu'il désirait dans son abominable pensée — Zizi endormie et insensible... mais Zizi enivrée... et défaillante... Zizi sans force, le cerveau annihilé... Zizi se rendant compte et Zizi désarmée...

— L'heure de ce soir sera peut-être propice ! murmura le misérable...

Il revint sur ses pas, sans faire de bruit, pénétra au salon, consulta sa montre. Il y avait peut-être dix minutes qu'il était à l'hôtel. Presque aussitôt, l'automobile de Zizi s'arrêtait dans la rue.

Et quand la jeune fille entra et tendit les mains à Ludovic, encore tout emmitouflée dans des fourrures, elle ne put soupçonner, sur ce visage de franchise et de tendresse, que l'homme, froidement, venait de calculer toutes ses chances et qu'il avait résolu son crime...

Depuis longtemps Ludovic avait prévu la nuit qui allait venir...

Et il avait coutume de ne rien laisser au hasard, et de prendre jusqu'aux précautions en apparence les plus inutiles. En cela, il se montrait le digne élève de Lauvoyer. Les leçons du maître avaient habitué son jeune esprit à des principes dont il ne se départait jamais. C'est ainsi que dès le premier jour et sans même savoir si cela devait plus tard lui servir, il s'était assuré du jeu complet, ou à peu près, de toutes les clés de l'hôtel, confectionnées sur des empreintes. En outre, on l'a vu à son habileté, *villa des Rhododendrons*, il était fort adroit en fait de cambrio-

lage, bien qu'il méprisât, de haut, d'aussi petits et humiliants moyens. S'il n'avait pas joui de la meilleure des réputations, si le « quart d'œil » de la Plaine-Monceau s'était donné le malin plaisir de perquisitionner boulevard Péreire, la perquisition eût fait découvrir chez l'élégant clubman tout un assortiment d'outils les plus perfectionnés, si mignons, malgré leur solidité, qu'ils tenaient dans une trousse guère plus grosse qu'un portefeuille.

Le même jour, quand il quitta Zizi, Ludovic se disait :

— Elle est plus triste que jamais... Ce soir, elle voudra oublier...

Vers minuit, il mit à tout hasard la trousse dans la poche de son pardessus, choisit, dans un tiroir secret, des clés légères dont chacune portait une étiquette indicatrice, et partit. En fait d'armes, un revolver, un couteau. Il ne se fiait, en général, qu'à sa ruse. Toutefois, sa prudence en éveil, il avait placé également dans le portefeuille ce qu'il appelait ses armes *pacifiques*, c'est-à-dire un flacon de chloroforme et une éponge, avec un paquet de toutes petites cordes très serrées, enduites de graisses, incassables. Cela ne tenait pas de place et aurait pu servir à ligoter dix hommes.

Il alluma une Royal Derby, sa cigarette de prédilection, qu'il tira de l'étui d'or, et descendit. Le temps était propice. De lourds nuages noirs roulaient dans le ciel et le vent soufflait en rafales. Il ne pleuvait pas.

A cette heure, le calme quartier de la Plaine-Monceau est à peu près désert. De loin en loin, un fiacre, cahin-caha, allant remiser à Levallois-Perret, ou une auto qui avait chargé quelque spectateur à la sortie d'un théâtre du boulevard. De passants, point...

La rue Fortuny était encore plus calme et plus déserte.

Et l'hôtel de Zizi, toutes persiennes closes, semblait, plus que les autres, profondément dormir.

Il écouta...

Sur le trottoir, aux environs, pas un bruit. Le temps menaçait... Le ciel devenait plus noir... Les rafales tournaient en tempête... Une vraie nuit pour une tentative de crime... Si, tout à l'heure, Zizi criait et se débattait, ses cris de détresse seraient emportés par les hurlements du vent.

Il tenait dans sa main la clé huilée de la porte de l'hôtel. Il la glisse prestement dans la serrure, tourne en retenant, retire la clé, jette derrière lui un regard de fauve au long de la rue, sur la façade des maisons et des hôtels et, rassuré, pousse la lourde porte et entre... Il a soin de refermer, doucement, car le vent s'engouffre... Il sait que tous les gens couchent en haut... à la seule exception d'Eveline, qui occupe une petite chambre non loin de celle

de sa maîtresse, au premier étage... C'est parce qu'il craint d'avoir affaire à Eveline, réveillée par un cri ou par un bruit de lutte, qu'à tout hasard il s'est muni de son éponge à chloroforme et d'un paquet de cordes.. Mais il compte bien n'avoir pas l'occasion de s'en servir...

Ludovic est dans le hall d'entrée dont il connaît les moindres détails... trop familier avec ce qui s'y trouve pour se heurter aux sièges ou aux meubles.

Il n'est même pas ému : son cœur ne bat pas plus vite : c'est toujours ce terrible sang-froid dont il a fait preuve, là-bas, dans la petite villa de la côte de Sèvres... Cette possession absolue de lui-même qui ne l'a abandonné qu'une fois... dans une minute horrible... lorsque Tobia Basile l'eut armé d'un poignard et le poussant par les épaules lui eut dit : « Va tuer ton frère ! »

Pendant quelques instants, dans le vestibule, il se tient immobile et il écoute, tous les sens en éveil... Son oreille est si subtile qu'il entendrait les moindres paroles qu'on prononcerait, là-haut, fussent-elles dites à voix basse...

A l'intérieur, comme du dehors, l'hôtel paraît endormi...

Cependant, un souffle fort arrive jusqu'à lui... qu'il n'arrive pas à définir... Cela semble venir de très loin... Est-ce du premier étage ? ou du second ? ou des combles ?... C'est une sorte de grondement qui reprend et s'apaise... Le vent a de ces caprices lorsqu'il passe sous les portes mal closes et il se démène avec des sifflements lugubres... Sans doute, quelque part dans l'hôtel, une porte ou une fenêtre est restée entr'ouverte et ainsi les rafales s'en donnnt à cœur joie.

— Oui, c'est le vent !

Il monte l'escalier qui conduit au premier étage. C'est là qu'est la chambre de Zizi. C'est là aussi qu'est la retraite cachée où l'enfant cherche l'oubli dans une pratique bizarre et dangereuse... Il suit le bord de la muraille pour étouffer sa marche et empêcher les planches de craquer sous son poids... Il ne fait pas plus de bruit qu'un fauve, s'approchant de sa proie... Eh, c'est bien un fauve... Et, il y a bien une proie...

En haut, il est frappé, encore une fois, par le bruit singulier du vent qui gronde... C'est comme un ronflement... puis tout s'apaise...

— Ou c'est le vent, ou c'est Eveline qui ronfle ! pense-t-il avec un sourire... A moins que ce ne soit la paralytique...

Ses pas sont étouffés par le tapis profond et il se guide aisément, car une lampe veilleuse projette sa lumière autour de lui assez distinctement pour qu'il ne commette aucune imprudence... Il reprend sa marche féline... Il sait qu'il lui faut traverser la chambre de Zizi, puis le cabinet de toilette, pour atteindre le petit salon où il suppose que

s'est endormie la jeune fille... Car il a hasardé sa périlleuse et criminelle aventure sur une hypothèse, celle du sommeil après l'opium... Que Zizi soit couchée... qu'elle ne se soit point, ce soir-là, grisée de ses rêves et de ses exaltations factices... qu'elle s'éveille... et elle se débattra... elle appellera au secours... Eveline entendra, les gens de l'hôtel entendront... Ludovic sera perdu... Si fort soit-il, Zizi est nerveuse et souple... Certes, la lutte ne durerait guère, mais il suffit qu'elle dure quelques secondes pour empêcher le crime d'être commis... Or, il a compté trouver Zizi anéantie dans l'ivresse, Zizi sans ressort ni volonté, domptée enfin !...

A peine a-t-il fait quelques pas, que le grondement du vent reprend de plus belle... Il s'arrête... Et chose étrange ! le grondement s'apaise... Ludovic marche de nouveau... Le vent redouble... On dirait qu'il se fait le complice de l'infamie qui se prépare et qu'il veut couvrir de son sinistre halètement le bruit des pas du misérable...

Lorsqu'il entr'ouvre la porte de la chambre si simple et si blanche, alors seulement et pour la première fois, son cœur bat plus vite...

Mais si le cœur bat plus vite, la main ne tremble pas...

La porte a grincé légèrement, mais le grincement du vent l'accompagne... se rapproche... Tout à l'heure Ludovic s'imaginait que cela venait de je ne sais quelle chambre lointaine. Maintenant, cela part de tout près... Evidemment Zizi a laissé ouverte la fenêtre du cabinet de toilette, peut-être de la fumerie...

Car ce qu'il vient de constater l'emplit d'une effrayante joie...

Zizi n'est pas dans son lit... n'est pas dans sa chambre...

Donc, Zizi est là-bas, livrée sans défense, éveillée et endormie tout à la fois...

Il a bien calculé.

Il triomphe, dans sa lâcheté victorieuse.

Il traverse la chambre à coucher, presque sans plus prendre de précautions. La porte du large cabinet de toilette, luxueux, pareil à un boudoir, est toute grande ouverte. Il s'y précipite et déjà il va ouvrir la porte d'angle, derrière laquelle Zizi se berce dans des rêves, et cherche l'oubli de son amour dans des imaginations trompeuses, lorsqu'il recule, soudain, effaré, sans ouvrir, comme si son bras, tendu là, venait de recevoir une décharge puissante d'électricité...

C'est là, dans le salon mystérieux où les plaintes de Zizi s'étouffent dans les coussins voluptueux et les fourrures où elle est étendue, c'est là, autour de Zizi défaillante, aux grands yeux de cauchemars, de l'enfant dont l'âme seule continue de vivre et de vibrer, exaltée à l'infini, mais dont

le corps est inerte, c'est là que le vent gronde sourdement, non plus comme un sanglot... mais comme une menace !... Il gronde, souffle, rauque, au bas de la porte... comme une bête terrible qui n'attend qu'une ouverture plus grande pour s'élancer en un bond gigantesque et semer le carnage sur son passage...

Ludovic a retenu un cri d'épouvante et de rage... un cri d'impuissance et de déconvenue...

— Fanchette ! Elle est gardée par Fanchette !

Et c'était vrai !... Etait-ce hasard ?... N'était-ce pas plutôt parce que l'enfant avait la peur instinctive de l'effrayante prostration où la plongeait le poison de l'oubli ?... Sa frayeur n'avait rien de précis. Elle ne redoutait pas celui-ci ou celui-là !... Ce n'était point la peur de quelqu'un ou de quelque chose. C'était la peur !... Et Dirko le lui avait bien dit que Fanchette la défendrait... La rage de Ludovic, devant ce hasard, fut si terrible qu'un moment de folie envahit son cerveau... Oui, un moment, il eut l'envie d'ouvrir la porte et de se jeter à corps perdu sur la panthère, et de l'étrangler en se roulant avec elle dans un effroyable assaut... Le voilà, ce coup de vent qui grondait depuis son entrée dans l'hôtel.. Ce qu'il avait pris pour le hurlement de la bise, c'était le miaulement du fauve... Fanchette, depuis le premier jour, avait pris Ludovic en haine... Sa haine avait été vigilante... Elle l'avait entendu... Elle cessait de miauler lorsqu'il s'arrêtait... Elle reprenait son miaulement lorsqu'il se remettait en marche...

Mais là, tout près, quand elle l'avait senti, elle s'était précipitée contre la porte...

Qu'il ouvre ! Et c'est une lutte sans merci.

Une lutte où il ne peut que se perdre, car, vainqueur, l'alerte est donnée dans l'hôtel... et vaincu, Fanchette l'éventre et l'égorge...

Il recule... il n'a plus qu'une pensée maintenant...

Fuir, sans être vu ! Fuir au plus vite !

Au fur et à mesure qu'il s'éloigne, le grondement furieux s'apaise... Ce n'est plus qu'un souffle bruyant qui renâcle au bas de la porte...

Et Ludovic entend de l'autre côté, dans ce sanctuaire de l'oubli où il avait voulu pénétrer, une voix très douce, une voix lasse de sommeil et de torpeur, qui murmure :

— Viens, Fanchette... Pourquoi m'as-tu éveillée ?...

La voix de Zizi ! Et Fanchette comprend peut-être que le danger n'existe plus, car le souffle rauque a cessé... Mais la bête veille... Zizi est bien défendue...

Ludovic retraverse le cabinet de toilette, la chambre, puis il descend... presque sans y prendre garde comme en plein jour... hébété... fou de colère... oubliant toute pru-

dence... Le hasard, qui venait de le desservir, le protège cette fois malgré lui... Les gens de l'hôtel entendaient souvent gronder la panthère... Ce soir-là, comme tous les soirs, ils la croyaient au jardin, enchaînée comme d'habitude... Lorsque Fanchette n'était pas de bonne humeur, cela ne les empêchait pas de s'endormir... Ils ne se dérangeaient pas pour si peu...

Ludovic se retrouva dans la rue sans savoir comment il y était parvenu...

Il pleuvait à torrents... Il regagna, sous l'averse glacée, le boulevard Pereire.

Derrière lui, dans l'hôtel, il n'avait laissé aucune trace de son passage...

. . . .

Huit jours après, il trouva Zizi en larmes...

Le matin, on avait relevé Fanchette dans le jardin, raidie, convulsée, la langue pendante entre les crocs... poils hérissés... yeux révulsés...

La panthère avait été empoisonnée pendant la nuit...

Désormais, Zizi restait sans défense !...

. . . .

IX

Quelques jours bien remplis.

Dans ses rêves, elle appelait Georges... toujours !

Mais Georges ne reparaissait pas... Mort pour elle...

Qu'était-il devenu depuis le jour où, dans la carrière de Taormine, le vieux Tobia Basile avait mis sa tête à prix ?

— Ta tête au prix de mille francs ! C'est une honte ! Tu vaux mieux que ça, mon fils ! redisait sans cesse Rouscouban, vexé, humilé dans son amour-propre comme s'il se fût agi de lui-même...

Cependant, ils devaient prendre cette menace au sérieux. Ils le savaient : les bandits de la Mala Vita ne plaisantent pas.

Et Georges et Rouscouban devaient l'apprendre bientôt. Du reste, ils usèrent de toutes les précautions. Ils n'ignoraient point que la Malta Vita a des ramifications dans toutes les villes, dans toutes les bourgades du sud de l'Italie, et dans tous les mondes. C'est une immense association qui comprend des milliers et des milliers d'affiliés que cette Camorra redoutée et mystérieuse, attachée comme une lèpre aux flancs de Naples et dont la justice ne sut

jamais se débarrasser. La filiale des bandits de Taormine ne disposait pas de toute cette puissance, mais il était à craindre, toutefois, que ses rameaux ne s'étendissent au loin, et que le mot d'ordre, venu des carrières de Taormine, ne précédât les deux amis partout où ils s'arrêteraient, même partout où ils ne feraient que passer...

Messine devait renfermer pour eux le premier danger... Ils s'en doutèrent... Au premier pas qu'ils feraient dans la ville, ils seraient suivis... des yeux les guetteraient dans l'ombre... des bras seraient suspendus au-dessus de la tête de Georges... des pièges seraient dressés...

Couchés au fond de la *Santa-Térésa* qui, sous une fraîche brise, gagnait rapidement le milieu du détroit, Rouscouban et Georges échangeaient ces réflexions.

Rouscouban, tout en causant, faisait aux deux poignets du jeune homme un pansement provisoire. Les poignets avaient été fortement brûlés, avec la paume des mains, par les charbons du foyer où, pour se délivrer, Georges, en se traînant dans la grotte, était allé griller et couper les cordes qui l'enserraient. Il avait enduré là quelques minutes d'un supplice horrible, lent, voulu... mais un supplice nécessaire, car sa vie en dépendait... Les mains rendues libres, il avait délié ses jambes...

— Tu en as pour quinze jours avant de recouvrer l'agilité et la force de tes doigts, fils...

Domenico, qui s'intéressait à ses deux voyageurs, demanda :

— Où faut-il mettre le cap, Excellences ? sur Alessio ou sur Messine ?...

— Sur Reggio ! fit Rouscouban sans attendre la réponse de Georges.

Et comme celui-ci le regardait avec une certaine surprise :

— Je sais ce que tu penses... Tu aurais voulu t'arrêter à Messine, non point en touriste, mais parce que tu as le plus vif désir de te trouver en face d'un homme auquel nous ne manquerons pas d'avoir affaire quelque jour... et avec lequel se dénouera la partie dramatique que nous avons entreprise...

— Le banquier Gasparone ?

— Oui.

— Il est vrai. Se battre contre un ennemi dont on ne connaît même point le visage, c'est avoir trop de chances de défaite... J'aurais voulu causer avec ce misérable, le voir, l'entendre, le mesurer, juger de sa force et du péril qui peut venir de lui...

— J'y aurais eu, de mon côté, quelque plaisir... Mais ne multiplions pas les obstacles, mon fils... Gasparone nous ignore... si nous l'ignorons... Les chances sont

égales... Je les trouve même supérieures pour nous... Patience !... Le jour où nous surgirons devant lui, ou plutôt, entre lui et Ludovic, comme des diables qui sortent d'une boîte, ce jour-là, je te le prédis, il y aura du remue-ménage sous le ciel bleu de Messine et il faudra jouer serré... D'ici là... méfiance... et ouvrons l'œil !...

Rouscouban devint mélancolique.

— Je ne forme qu'un vœu, dit-il avec crainte, c'est d'être près de toi, toujours, pour te défendre jusqu'à la fin...

Mais chez le petit homme la mélancolie ne durait jamais longtemps.

— Alors, c'est dit ?... Le cap sur Reggio et en chemin de fer jusqu'à Naples ?

— Obéis, Domenico ! fit Georges...

La *Santa-Térésa* vira, s'inclina, le bordage rasant l'écume des petites lames, puis fila comme une flèche, pareille à un grand oiseau qui glisserait sur la mer sans même donner un seul coup de ses ailes immenses...

Leur plan n'était pas d'aborder à Reggio même, au débarcadère habituel des paquebots qui font le trajet de Messine, mais dans les environs, et le soir, pour éviter d'être vus. Leur vie allait se continuer dans une défiance et une lutte perpétuelles... Ils attendirent la nuit pour débarquer, et prirent congé de Domenico et de Beppo après les avoir généreusement récompensés.

— Silence sur nous et sur tout ce qui s'est passé ! recommanda Georges.

— Par la madone ! Excellence, dit Domenico en se signant... Je sais à quels honorables bandits vous vous êtes attaqués... Et si je parlais, même pour vous trahir, on nous trouverait le lendemain, Beppo et moi, dans notre lit, la poitrine trouée... Beppo et moi, nous tenons à notre peau... nous ne sommes pas riches, et nous n'en avons point de rechange !...

Ils couchèrent dans un hôtel près de la gare de Reggio-Porto. Ils avaient demandé deux chambres, l'une auprès de l'autre, dont ils avaient fait ouvrir la porte de communication. Ils s'endormirent, le revolver sous le traversin... Dans la nuit, Georges, qui souffrait de ses brûlures, s'étant réveillé, resta une heure ou deux sans reprendre son sommeil interrompu. Il avait de la fièvre. Fut-ce la surexcitation cérébrale, causée par la fièvre ? Fut-ce la réalité ? Il crut entendre, tout à coup, alors que trois heures venaient de sonner à la cathédrale, une sorte de grattement à sa porte... puis le glissement d'une tige d'acier dans la serrure...

Il se souleva doucement dans son lit, écarta le moustiquaire, rejeta draps et couverture, et arma son revolver en retenant la gâchette pour ne faire aucun bruit...

Le grattement avait cessé... Peut-être, dans le couloir, derrière la porte, avait-on entendu remuer le lit ? Ou bien, plus simplement, n'était-ce pas un jeu de son imagination ?...

Il attendit... une demi-heure se passa... et, déjà, ses yeux s'alourdissaient de fatigue et le sommeil allait revenir, malgré les élancements de ses brûlures, lorsqu'il perçut le même grattement.

Evidemment, on essayait d'ouvrir en repoussant la clé restée dans la serrure...

Georges sortit de son lit... Le plancher craqua... sous son poids... Il ouvrit brusquement la porte sur le couloir... Mais il ne vit personne...

Il prêta l'oreille...

Il crut percevoir le froissement de pas rapides, peut-être de pieds nus... vers l'escalier... Le couloir était obscur... Il ne distingua rien...

Il rentra, s'enferma...

Une heure après, il se rendormit sans autre alerte.

Et le matin, quand il s'éveilla, sa chambre inondée de soleil, il se demanda si tout cela était bien réel, et s'il n'avait pas, plutôt, rêvé...

Ils avaient eu soin, la veille, d'annoncer qu'ils prendraient le premier train pour Rome, d'où ils comptaient, par Milan, gagner l'Autriche et la Russie. Mais, au matin, se sentant surveillés, ils changèrent d'avis brusquement... pour dépister les espions qui, sans doute, les attendaient aux abords de la gare...

Il y avait, sur le port, un bateau de la Rubattino, en partance pour Naples... La cloche sonnait, appelant les voyageurs... Ils y montèrent... Cinq minutes après, le paquebot démarrait, sortait de la rade... gagnait la pleine mer...

— Voilà un tour bien joué, murmurait Rouscouban.

Le trajet de Reggio à Naples, par les Rubattino, est d'environ dix-huit heures. La lune éclairait en plein l'admirable baie de Naples et les blanches villas de Sorrente, Pouzzoles, Castellamare, et les coteaux du Pausilippe, lorsque le paquebot accosta au quai de Porto-Militare... Sur le quai, un facchino s'approcha d'eux, et avant même qu'ils pussent s'y opposer, s'empara de leurs valises, qu'il installa, de sa propre autorité, dans un corricolo...

— A quel hôtel descendent les Excellences ? demanda-t-il avec un empressement jovial.

Georges se sentait accablé. La fièvre avait augmenté pendant la traversée... Rouscouban, inquiet, avait hâte d'installer le jeune homme à l'hôtel. Il attendrait un peu d'accalmie dans cet état pour continuer le voyage. Ils montèrent en voiture, crièrent l'adresse au cocher, qui enveloppa ses petits chevaux d'un vaste coup de fouet. Les che-

vaux partirent, encensant et s'ébrouant, faisant donne toutes leurs clochettes de cuivre. Le facchino, d'un bon s'était installé sur le siège, auprès du cocher. Rouscouba avait indiqué une osteria de la Riviera de Chiaia, le lon de la mer, au pied des hauteurs du Pausilippe. La carro zella dévalait à fond de train par les rues populeuses, ma bientôt aborda des quartiers plus tranquilles, et enfin de rues où s'élevaient des villas enfouies sous les arbres. Tout à coup, la voiture ralentit, à une montée rude..

En même temps, Rouscouban et Georges tressaillirer dans la même émotion...

Un sifflement aux modulations singulières s'entenda non loin d'eux... en avant.

Le même sifflement répondit aussitôt, mais cette fois e arrière...

C'était un signal...

Et les deux amis venaient de reconnaître le fameux « *Oi ne, frasetenne, en chiove !* »

— Garçon, rentre, car il pleut !...

Ce fut rapide comme la foudre... La voiture buta cont un tronc d'arbre... les petits chevaux calabrais s'aba tirent et le corricolo se renversa... avec les voyageurs...

Le cocher et le facchino avaient sauté lestement d siège...

Et il y eut un grand cri... puis des ombres surgirer dans les ténèbres, au long des ruelles désertes, parmi le villas heureuses et tranquilles.

Georges n'eut pas le temps de se relever et de s défendre.

Une lame luisait... sous un rayon furtif de la lune. s'abattait sur sa poitrine...

Georges râla sourdement et s'évanouit... Les ombres di parurent... La voiture restait à l'abandon.

Le cri, c'était Rouscouban qui l'avait poussé...

— Spoliani ! Saracino !

Il avait reconnu, trop tard, les deux bandits désign pour exécuter contre Georges la condamnation à mort.

Autour d'eux, maintenant, c'était un silence absolu. Seul, le murmure régulier et câlin de la mer, tou proche, au bas de la côte...

Rouscouban retint un sanglot, souleva doucemer Georges dans ses bras :

— Mon enfant ! Mon enfant !...

Et sa voix brisée, avait des inflexions maternelles.

Un flot de sang, venu de la terrible blessure, inond son visage et ses mains.

Il déposa Georges contre un mur au-dessus duqu apparaissaient les cimes de toute une forêt d'orange et de citronniers... L'air en était tout parfumé.

Il essaya de relever le cheval. Impossible. La pauvre bête avait les jambes brisées.

Est-ce qu'il allait laisser mourir son Georges ainsi, sans secours ?... Dans une de ces villas somptueuses, asiles de douceur et de paix, ne trouverait-il pas aide et charité ?

Au moment où il allait sonner, à tout hasard, une grille s'ouvrit et un vieillard à longue barbe blanche, aux longs cheveux blancs, parut, un flambeau à la main. La nuit était si calme que pas le moindre souffle n'agitait les bougies.

Rouscouban, affolé, se précipita vers lui, les mains suppliantes:

— Ah ! monsieur, ayez pitié de nous... ne laissez pas mourir mon pauvre enfant... Nous avons été attaqués... Un médecin, monsieur, envoyez chercher un médecin...

— Je ne suis que le gardien de la *Villa de Diane*, monsieur, dit le vieillard, qui penchait la lumière sur le visage exangue de Georges, et ne retint pas un geste de compassion... Je ne peux donc vous y recevoir, mais j'y ai mon habitation indépendante... Veuillez transporter le blessé chez moi... J'irai à la recherche d'un médecin... Il y en a un tout près...

— Merci, monsieur, merci, bégayait Rouscouban, qui perdait la tête.

Il prit de nouveau Georges-Claude dans ses bras, le souleva avec tendresse et l'emporta comme un enfant. Le gardien le précédait, l'éclairant, le flambeau au-dessus de sa tête. Ils suivaient, triste cortège, une charmille embaumée, si épaisse, que le soleil n'aurait pu en percer la voûte, où des fleurs d'oranger alternaient avec des oranges, déjà formées, et d'autres déjà mûres. Au bout de la charmille, un pavillon élégant, dont la porte était ouverte. Sur la droite, en haut d'une montée, et semblant dominer tout le paysage, on apercevait, ou plutôt on devinait la *Villa de Diane*, toute blanche dans la clarté lunaire, avec ses colonnades élégantes, sa terrasse, ses statues, environnée d'un immense parterre de fleurs...

On serait bien, là, pour mourir...

Est-ce que, vraiment, Georges allait mourir ?

Déposé, maintenant, sur le lit du gardien, il ne donnait pas signe de vie... Rouscouban lui parlait tout bas... Rouscouban le suppliait de ne pas mourir... Le vieux Silvio était parti... courant après le médecin... Rouscouban était seul... Et il pleurait... Cinq minutes se passèrent... Un bruit de pas lui fit tourner la tête... Silvio rentrait, ramenant le docteur.

Sans un mot, celui-ci s'approcha, déshabilla Georges, coupant les vêtements ensanglantés. Silvio l'aidait. Rouscouban, anéanti, avait les mains si tremblantes qu'il

était incapable d'aucun effort... Il se contentait de mur-murer, avec une voix d'enfant :

— Sauvez-le, docteur... je vous en suplie à genoux, sau-vez-le !

Le médecin sondait la plaie. Rouscouban ferma les yeu pour ne pas voir. Le médecin se heurta à un obstacle parut surpris, revint à sa trousse, où il choisit une pince... La pince disparut lentement, légèrement, dans la plaie. Georges exhala un long soupir de torture...

— Vous lui faites mal ! murmura Rouscouban... Vou voyez bien que vous lui faites mal...

La pince ramena quelque chose de sanglant qui, jeté su le marbre d'une table, rendit un son clair d'acier... Alors le docteur se releva... Son visage s'éclaira... Il eut mêm un sourire... Rouscouban voyait cela... Il fut pris d'u espoir fou et ses mains tremblèrent plus fort...

— Docteur, docteur, est-ce qu'il ne mourra pas ?

Enfin, le médecin parla... C'était un homme jeun encore, aux grands yeux intelligents et doux.

— Un miracle ou à peu près !... la lame du poignar s'est brisée contre une côte... tant le coup a été port avec violence... La blessure est terrible d'aspect, grave e réalité, car il y a des ravages, mais elle n'est pas mor-telle, aucun organe essentiel n'est atteint...

Tout à coup son regard se porta sur les mains d Georges, tuméfiées, rougies, enveloppées de bandage à moitié déroulés, et qui reposaient, inertes, sur le drap.

— Mais ce jeune homme porte d'autres blessures...

— Il s'est brûlé, accidentellement, il y a trois jours... e il avait une fièvre assez forte...

Le médecin ne fit aucune remarque et ne posa aucun question. Il n'avait pas à s'inquiéter des causes. Il pans les brûlures, prescrivit le plus grand calme autour d blessé, promit de revenir le lendemain dans la journée e s'en alla.

Georges reprenait connaissance. Rouscouban guettai ardemment son retour à la vie. D'abord très troubles, e comme aveugles, les yeux du jeune homme finirent pa s'éclairer, lentement, d'un rayon d'intelligence... L mémoire des dernières heures revenait... Mais cet effort pour se souvenir, fut douloureux, sans doute, car un expression de souffrance intense accentua encore s pâleur.

Ce ne fut que longtemps après qu'il essaya de parler.

— Qu'a dit le médecin ?

— Ta blessure est grave, mais il te sauvera, il e répond !...

— Tu as dû avoir grand peur ?

— Oui, fit Rouscouban dont la voix s'étouffa. Et c'es

ma faute, tout cela. J'aurais dû réfléchir qu'en ne nous voyant pas à la station de Reggio, les bandits avaient pu penser que nous avions pris le bateau pour les dépister... Et qu'est-ce qu'ils ont fait ? Tout simplement, ils ont pris le train qui arrive à Naples avant le paquebot... Et ils attendaient sur le port...

Silvio n'était pas là. Ils pouvaient parler sans crainte.

Georges murmurait :

— Tu les as reconnus, n'est-ce pas ? Tu as entendu : « *Oi ne, frasetenne ?...* »

— Oui.

— Spoliani et Saracino ?...

— Oui, et c'est Spoliani qui a frappé !...

Il alla prendre, sur la table de marbre, la lame retirée de la blessure...

— Je ferai ajuster ceci à la pointe de mon poignard, dit-il, je n'essuierai pas ton sang... Et c'est moi qui le frapperai, du même coup... J'en fais le serment...

— Où sommes-nous ici ?

— *Villa de Diane*... le logement du gardien... un brave homme. Quant à la villa, proprio inconnu jusqu'à présent... Pas demandé son nom... Mais c'est somptueux comme un palais... Tu y serais joliment installé, pour ta guérison et ta convalescence... on verra plus tard s'il faut demander cette faveur... Pour l'instant, repose-toi, tâche de dormir... je veille...

Georges s'endormit. Il eut du délire, pendant lequel des mots revenaient :

— Zizi ! où est ma pauvre Zizi ?... Saracino... Spoliani !...

La fin de la nuit fut meilleure. Il dormit plus tranquille. Le gardien Silvio avait deux chambres et vivait seul. Il s'était installé dans la chambre voisine.

Le lendemain, le docteur parut tout à fait satisfait. Il ne craignait plus de complications. Dans trois semaines, Georges serait debout et pourrait continuer son voyage. Seulement, il trouvait le logement étroit, et les charmilles épaisses, si admirables et si odorantes qu'elles fussent, prenaient trop d'air au pavillon. Il conseilla de transporter Georges dans un logement plus aéré, en vue de la mer. Au Pausilippe, on n'avait que l'embarras du choix.

— Peut-on le transporter sans danger ? demanda Rouscouban.

— Oui, pourvu que vous preniez des précautions. Du reste, je viendrai, je serai là.

— Excellence, dit le bon Silvio, quand le docteur fut parti, j'avais prévenu son désir et j'ai télégraphié à mon maître qui ne fait à sa villa que de courtes apparitions. Je

suis certain d'avance de sa réponse. Il ne vous refuser pas l'hospitalité là-haut.

Et son doigt indiquait le palais dont la blancheur écla tait au soleil.

Le soir même, la réponse arrivait. Silvio ne s'était pa trompé. La jolie *villa de Diane* était mise à la dispositio du blessé. Le lendemain, Georges y était installé, san qu'il ne résultât autre chose, de ce changement, qu'un pe de fatigue avec un peu de fièvre.

Trois ou quatre jours s'écoulèrent ainsi sans encombr Rouscouban avait établi autour de Georges-Claude un surveillance étroite, qui ne se relâchait pas la nuit.] dormait dans la chambre de son élève, dans un fauteuil, (ne le quittait pas d'une minute. Il y avait bien eu un com mencement d'enquête judiciaire autour de cette tentativ de meurtre, mais elle n'avait abouti à aucune arrestatio Georges et Rouscouban ne purent donner que des détai trop vagues, et du reste ne prononcèrent pas les noms d Saracino et de Spoliani. L'aventure périlleuse où ils s lançaient était trop vaste, trop délicate et trop compl quée, pour qu'ils consentissent à y laisser intervenir] justice. Ce furent donc des allées et venues durant les pr miers jours, après quoi la *villa de Diane* retrouva sa tra quillité.

Tranquillité trompeuse, certes, toute d'apparence, ca les deux amis ne se dissimulaient pas que les bandi savaient que leur coup avait manqué, que Georges n'éta pas mort, et ils devaient rôder aux alentours, à l'affû encore prudents par crainte de ces gens de la police nap litaine qu'ils avaient vus, mais rendus bientôt plus aud cieux par l'impunité.

— L'air de Naples ne nous vaut rien, garçon, disait pa fois Rouscouban... Dès que tu pourras supporter voyage, nous filerons d'ici dare dare...

Silvio les servait avec dévouement, empressé, atten et discret.

Le dixième jour, Georges-Claude se leva, put rester su sa chaise pendant quelques heures, devant le merveilleu spectacle que lui offrait la baie de Naples, avec ses îl ombragées, baignées par des flots et ruisselantes (lumière... La vie revenait à pleines gorgées dans ses po mons.

— Il me semble, dit-il, que nous manquons à la polites la plus élémentaire et que nous avons, sans plus tarder, u devoir de reconnaissance à remplir... Jusqu'à présent, (dehors de Silvio, nous n'avons remercié personne et no ignorons même à qui nous devons, nous, des étrange des inconnus, cette large et princière hospitalité... No pourrions, au moins, lui écrire...

— Inutile, Excellence, dit Silvio en souriant... Ne vous fatiguez pas à faire une lettre... Votre hôte — mon maître — sera ici ce soir... Vous lui exprimerez de vive voix votre gratitude...

— Et comment s'appelle notre hôte, Silvio ? Car nous ne connaissons même pas son nom...

— Mon maître est riche à ne pas pouvoir compter sa richesse... Il n'habite pas l'Italie, mais la Sicile... La *villa de Diane* est un de ses caprices... Elle lui a coûté deux millions et il n'y vient point passer un mois au cours de l'année...

— Ceci ne nous dit pas son nom, mon brave Silvio...

— Mon maître est bien connu de tous, sur les côtes de Sicile... et d'Italie, jusqu'en France... Mon maître est le seigneur Antonio Gasparone...

L'émotion, en ce coup de surprise, fut trop forte pour Georges-Claude... Il laissa échapper un faible cri, renversa la tête sur le dossier de la chaise et perdit connaissance...

Quant à Rouscouban, il croyait avoir mal entendu.

— Hein ? disait-il... quel nom, mon brave ?... Je n'ai pas bien compris... Répétez.

— Antonio Gasparone, Excellence, banquier et armateur à Messine, une vieille maison... Le connaîtriez-vous, par hasard, Excellence ?

Rouscouban s'empressait autour de Georges, lui mouillait le front avec de la glace.

Et pour expliquer cete faiblesse :

— Voilà ! Il s'est cru plus fort qu'il ne l'était. Il a voulu se lever. Cette imprudence va retarder de huit jours sa guérison... Mille millions de tous les diables...

Mais Georges-Claude rouvrait les yeux. Et tout de suite, il se mit à sourire :

— Je serai très heureux de remercier Antonio Gasparone, dit-il... Et toi aussi, Rouscouban ?

— Comment donc ? Mais je ne pensais qu'à cela ! J'en rêvais ! Une pareille chance !... On n'est pas plus veinard !... J'aurais de la corde de pendu que... Et vous dites, mon brave Silvio, qu'il arrive ?

— Cette nuit, Excellence.

— A-t-il l'habitude de séjourner dans sa villa à pareille époque ?

— Jamais, Excellence... C'est la première fois que nous le voyons en hiver...

— Pour une veine, c'en est une ! murmura Rouscouban préoccupé et inquiet.

Et il se gratta rageusement l'oreille, en proie à toute une série de déductions profondes.

Silvio les avait quittés et Rouscouban réfléchissait tou jours. Georges le regardait du coin de l'œil, amusé, e n'avait garde d'interrompre ce silence. Il savait que tou le travail qui se faisait dans la tête du petit homm n'avait d'autre but que le salut et la défense de celui qu'i appelait son fils... Or, Georges se sentait encore trop faibl pour concourir à sa propre défense...

Il s'abandonnait à Rouscouban.

Ce silence dura si longtemps que le jeune homme fini par oublier la présence de son ami.

De la large baie où il était et qui donnait sur une ter rasse, il dominait le Pausilippe et il avait sous les yeux dévalant jusqu'aux rivages de la mer Tyrrhénienne, un forêt d'orangers, entremêlés de palmiers, de chênes verts de citronniers et de grenadiers... De tous les coins d l'immense jardin de la villa jaillissaient des fontaines qu retombaient en cascades avant d'alimenter un bassin dan lequel nageaient des cygnes noirs et deux ou trois de ce petits canards japonais aux mille couleurs, qui ont l'ai artificiel. L'esprit de Georges était sollicité par des dis tractions sans nombre. C'était la beauté du paysage c'était la vie de la mer bleu animée par des passage incessants de bateaux ou des barques de pêche aux voile rouges, qui se balançaient paresseusement, c'était les loin tains de l'horizon doux et changeant, le velouté des îles le grouillement de Naples bruyante qui montait jusqu' lui comme le murmure d'une autre mer... Et puis, hors d ce vaste ensemble, des détails plus précis, le va-et-vien des jardiniers de la villa, occupés dans les serres, le oiseaux exotiques qui pépiaient, criaient, gazouillaien dans une volière immense, les grands voiliers de la me qui, avec des cris aigus, discordants et tristes, faisaien parfois des randonnées jusqu'au dessus de la montagne tournoyaient à la crète des arbres, et piquaient vers l golfe, où ils s'abattaient sur les vagues courtes pareille à des rides... L'éther était d'une limpidité telle que l vision en était doublée... D'autres détails plus proches l retenaient ensuite, apportant une note de gaieté dans l beauté antique de tout ce qui l'entourait... Tout un dram d'héroï-comédie qui se passait aux alentours du bassin entre un perroquet et un singe, en liberté.

Tous les deux appartenaient à Silvio.

Le perroquet avait nom : Minos, et le singe s'appela modestement : Nestor. Ils étaient devenus intimes ave Georges et Rouscouban... Mais Nestor, du premier jou avait manifesté une inclination particulière pour l'ancie voleur... Rouscouban n'en était pas flatté, car cette affe tion se manifestait par toute sorte de mauvais tours. Rouscouban s'en consolait :

— Il est malin comme un singe, mais après tout ce n'est pas un méchant garçon.

Le singe et le perroquet vivaient en bons camarades, c'est-à-dire en gens qui n'ont d'autre occupation que de se chercher querelle, tout le long du jour. Ces querelles, c'était Nestor qui les inventait... Minos avait l'esprit plus lent et plus borné... la plaisanterie lourde, et justement, c'était une de ces plaisanteries qui venait de faire naître un conflit aigu entre les deux compagnons... Au moment où ils reposaient côte à côte, sur une branche d'arbre, Minos trouva spirituel d'enfoncer son bec redoutable et recourbé dans l'extrême bout de la queue de Nestor... Réveillé en sursaut, Nestor eut un cri de douleur et d'effroi, bondit, sans savoir, dans les arbres... entraînant après lui, Minos, dont le bec ne se décrocha pas assez vite... Georges, en riant, aperçut une masse noire qui sautait, désordonnée, parmi les verdures, et en dessous, voltigeant jusque vers le bassin, toute une semaille de plumes multicolores, arrachées au perroquet qui se débattait éperdûment... et finit par retomber avec lourdeur... Une fois sur le sol, assez déconfit, il prit un air grave et se rencoigna dans sa dignité... Là-haut, invisible dans les charmilles, Nestor grinçait des dents et criait de fureur, à toute volée...

Rouscouban appuya la main sur l'épaule de Georges.

— Tu ris, mon fils ! Et jamais nous n'avons couru de plus formidable danger !...

— Explique, vieux ! dit Georges, avec un laconisme insouciant.

— Et tout d'abord, ce hasard ne te frappe pas, qui nous amène juste chez l'homme qui doit être notre plus mortel ennemi ?

— Ce hasard est heureux et je m'en réjouis. Je désirais connaître Gasparone. Note ceci : Gasparone ignore nos projets... Tandis que, de lui, nous savons tout...

Rouscouban eut un geste de mécontentement.

— Et cela ne te surprend pas de voir avec quel empressement Gasparone traverse le détroit pour rendre visite à deux hommes dont il n'a cure ?...

— Les affaires l'appellent sans doute sur le continent...

— Comme tu arranges les choses ?

— Et toi, vieux, comme tu les déranges ! En un mot, où est-il, le danger dont tu parles ?

— En ceci, que, d'après Silvia lui-même, jamais le banquier sicilien n'a mis les pieds dans sa villa en cette saison... En ceci que tout indique qu'il est conduit à ce déplacement par une raison sérieuse... Et quelle autre raison, je te prie, si ce n'est celle que nous lui avons été signalés comme ses adversaires, comme d'irréconciliables ennemis ?

— Signalés par qui ?

— Que sais-je ? Par Tobia Basile, lui-même ?

— Oh ! oh ! Est-ce l'intérêt de Tobia Basile d'éveiller la prudence de Gasparone ?

— Gasparone est depuis longtemps sur le qui-vive... La preuve, je la vois dans la disparition des deux tiers de la bande de la Mala Vita... assassinés ou dénoncés et en cellules... La preuve, je la vois dans le meurtre de Tiburzi, le chef des compagnons... Gasparone veut garder pour lui la fortune du corsaire Saint-Cast, et il éloigne tous ceux qui feraient obstacle à ses plans... Nous lui avons été dénoncés comme faisant obstacle... Gare à nous ! Il veut nous supprimer !...

— Si tu dis vrai, tout cela est possible... Mais ce ne sont que des hypothèses...

— Dans tous les cas, plus que jamais la surveillance est de rigueur... Je trouve des dangers pour toi jusque dans l'atmosphère qui t'environne, dans l'air que tu respires, dans le lit où tu couches, sur le fauteuil où tu t'étends, jusque dans tous les mets qu'on te prépare... dans tous les fruits et toutes les friandises qu'on t'offre... La nuit, surtout, je ne vis plus... Et quand reparaît l'aurore, l' « aurore aux doigts de roses » de ce beau pays qui évoque tant de poétiques souvenirs, je respire, en un soulagement énorme, et je revis...

Georges resta pensif. La peur du petit homme l'émouvait, car Rouscouban était brave.

— Soupçonnes-tu Silvio ?

— Non. Celui-là est un honnête homme. La probité est inscrite sur sa calme et douce figure.

— Les gens de la villa ?

— Non plus... mais qui sait ? La terrible Camorra étend partout ses rayons... De braves gens que l'or ne séduirait point se laissent influencer par la menace, obéissent par crainte...

Et tout à coup, devenant gai, il montra, en bas de la terrasse, Minos et Nestor, en train de faire la paix, c'est-à-dire de préparer une nouvelle guerre :

— Tiens, je n'ai confiance que dans ces deux-là !

— Eh bien, vieux, laissons venir le Gasparone, nous serons deux à l'étudier !

— Crois-moi, nous serons deux, et ce ne sera pas trop !

Ils veillèrent tard, ce jour-là. Silvio avait annoncé l'arrivée de son maître dans la soirée. Mais le temps passa. La villa resta ensevelie dans la paix grisante de ses ombrages parfumés. Georges s'endormit, paisible. Portes et fenêtres closes, Rouscouban dormit auprès de lui. Et en s'endormant, le petit homme se répétait encore :

— En prévenant, si vaguement que ce soit, Gasparone

des entreprises de Georges, Tobia aurait eu un double intérêt : couvrir Ludovic qui reste inconnu du banquier ; supprimer Georges, qui est un danger pour Ludovic. Ceci n'est pas maladroit...

Ils ne s'éveillèrent que le lendemain, assez tard dans la matinée.

Jamais Silvio ne les dérangeait. Le vieillard attendait toujours leur appel.

Quand il se présenta, Rouscouban lui dit :

— Eh ! mon vieux Silvio, votre maître a donc changé d'avis ? Vous l'attendiez cette nuit et vous en êtes à l'attendre encore...

Silvio sourit gaiement :

— Excellence, le seigneur Gasparone a du savoir-vivre... Il n'a pas voulu déranger ses hôtes, et lui-même repose dans sa chambre... pas loin de la vôtre...

— Gasparone est arrivé ? fit Rouscouban, avec un sursaut.

Silvio rectifia avec douceur :

— Le seigneur Gasparone...

— Nous avons le sommeil lourd, petit, dit l'ancien voleur à Georges interdit.

— Mon maître m'a chargé de vous dire qu'il ne fallait pas, pour lui, changer vos habitudes... Et il m'a prié de vous demander si vous consentiez à le recevoir à votre table, à l'heure de votre déjeuner ?...

— Il nous fait grand honneur, et nous en sommes un peu confus, dit Georges.

Rouscouban avait raison de ne pas être rassuré et il ne se trompait pas dans ses conjectures sur l'arrivée inopinée du banquier sicilien.

Gasparone, deux jours auparavant, avait reçu un mot anonyme :

» Vous donnez l'hospitalité, au Pausilippe, à deux
» Français dont le sort vous intéresse particulièrement...
» Demandez au plus jeune des deux ce qu'il est venu faire
» en Sicile ; tâchez de savoir de lui d'où proviennent les
» brûlures qu'il porte aux deux poignets, et le coup de
» poignard qui a failli lui trouer le cœur... Et s'il ne vous
» parle pas, Excellence, de l'héritage du corsaire Jacques-
» Yves-Médéric Saint-Cast, de Port-Navalo, considérez
» toutes les réponses qu'il vous fera comme des men-
» songes... »

Dans le somptueux palais de Messine où parvint cette lettre un beau matin, il y eut, pendant des heures, un homme pâle, silencieux, aux yeux sombres, dont personne n'osa s'approcher, tant son aspect paraissait redoutable,

et qui, dans le vaste cabinet de travail où il s'enferma, et dont les baies larges et fleuries s'ouvraient sur la mer, tourna et retourna sur lui-même, pareil à une bête fauve dans sa cage...

Une bête fauve flairant un danger...

Il ne chercha point quel pouvait être l'auteur de la lettre. Plus tard il y réfléchirait... Ce qui importait, pour l'instant, c'était de voir ces deux Français, de causer avec eux, de tâter le fer avant d'engager la bataille... Malheur à eux si la lettre ne mentait pas !...

Il s'arrêta tout à coup dans sa promenade circulaire, resta un instant rêveur, en proie à une idée obsédante, les yeux fixés vers l'horizon lointain des côtes italiennes...

Et il se mit à rire.

Si l'un de ces hommes — le blessé — était une menace pour lui, l'affaire se présentait vraiment avec une simplicité singulière... Un premier coup de poignard avait été donné... personne n'accuserait le banquier Gasparone qui n'avait pas quitté ses bureaux, et dont Messine tout entière pourrait certifier l'innocence... Qu'un autre crime soit commis, quelle que soit l'arme qui décide de la mort cette fois, et la justice mettra les deux attentats sinistres sur le compte du même meurtrier... Gasparone ne serait même pas soupçonné !...

Le soir même il expédiait un télégramme à Silvio pour annoncer son arrivée.

Le lendemain, par le premier paquebot, il partait.

Dans la nuit, l'honnête Silvio lui rendit compte de tout ce qui s'était passé.

A midi, Georges et Rouscouban attendaient leur hôte.

On frappa à leur porte et Silvio, joyeux et empressé, entrait :

— Le seigneur Gasparone demande si vous voulez bien le recevoir ?

Une minute après, les trois hommes étaient en présence, affables, souriants, d'une politesse exquise, sans que rien, sur leurs traits, pût faire deviner les formidables pensées qui s'agitaient au fond de leur cerveau.

Tout d'abord, nos deux amis furent déçus. Ils ne s'étaient pas figuré Gasparone tel qu'il leur apparut. Pourquoi s'étaient-ils fait le portrait d'un homme d'allure violente, sec et noir, aux yeux de flammes ? d'un homme aux passions grondantes, fiévreux et puissant ? Celui qu'ils virent entrer était de haute taille, de forte corpulence, avec une grosse tête ronde où des yeux bleus, affleurant le front, s'abritaient derrière des lunettes de myope. Les cheveux rares, couleur châtain, dont les mèches clairsemées étaient artistement ramenées sur le crâne par des courbes savantes, pour cacher la calvitie. En somme, l'air paterne

d'un professeur allemand plutôt que le fils d'une race violente, débordante, en dehors. Mais sur cette physionomie vulgaire, deux traits distinctifs, les yeux et la bouche. Les yeux ne se fixaient jamais, ou, s'ils étaient obligés de faire face, ils devenaient vagues et sans regard ; les lèvres étaient brutales, retombaient comme alourdies par trop de sang et la mâchoire avançait bestiale et puissante. De cette bouche cruelle, on n'attendait que des paroles rudes... Or, ce qui complétait étrangement ce portrait, la voix était musicale et douce, mélodieuse et insinuante...

Il dit en riant, après l'échange des premières politesses :

— J'espère n'avoir pas troublé votre sommeil cette nuit, par mon arrivée ?

Il s'exprimait en français, sans aucun accent. Et ce fut en français que se déroula, pendant le déjeuner, auquel Gasparone faisait honneur avec un formidable appétit, toute la scène d'allusions, de tâtonnements, de questions adroites aux arrières-pensées lointaines, où chacun des trois convives essaya de se former une opinion lui sur eux, eux sur lui...

Après les avoir mis bien à leur aise en refusant avec cordialité les remerciements qu'ils offraient pour l'hospitalité reçue, il était naturel qu'il les interrogeât.

Mais il entrait dans les vues de Gasparone de faire preuve de discrétion...

Chacun cachait son jeu, et, par une singulière anomalie, devait paraître jouer cartes sur table. Georges et Rouscouban ne pouvaient point se défier de leur hôte et leur devoir était de répondre par un entier abandon, savamment calculé, à ses avances.

Ils avaient pressenti que la curiosité de Gasparone, qu'elle se manifestât ou non, porterait certainement sur trois détails principaux...

Quel était le motif de leur voyage en Sicile ?

D'où provenaient les brûlures dont Georges portait les traces aux deux poignets ?

Le coup de poignard ?

— Je me charge de le renseigner, avait dit Rouscouban... Laisse-moi faire...

Non seulement Gasparone ne demandait rien, mais il semblait à peine écouter, ne perdait pas un coup de dents, buvait sec les plus fins vins de sa cave, faisait largement honneur à une cuisine raffinée... Il avait l'air, en vérité, de se prêter par politesse à ces confidences qui ne l'intéressaient guère... On eût même dit, parfois, tant son indifférence était complète qu'il n'écoutait plus... Puis, soudain, il se rattrapait par une de ces exclamations vagues par lesquelles on essaie de prouver que l'on ne s'éloigne

pas trop d'un entretien qui vous ennuie... ou bien à un sourire... ou bien encore à un hochement de tête... Rouscouban avait de l'imagination et il était bavard... Il s'en donnait à plein cœur. Il était de Gascogne.

Voici donc l'histoire que Gasparone entendit...

Et Dieu sait s'il avait l'air de s'en soucier !

Si peu, même, que Rouscouban, piqué au vif, accumula détails sur détails...

— Ah ! ils s'en souviendraient de leur voyage ? On part pour s'instruire et pour s'amuser et l'on tombe dans un tas d'aventures ! Merci !... Voici Georges-Claude Blancafort qui s'en vient, après ses derniers concours des Beaux-Arts en architecture, compléter son éducation artistique par la contemplation de toutes les merveilles de l'Italie... Voyage inoffensif !... Eh bien, il lui prend la mauvaise idée de tenter une excursion à l'Etna, en pleine éruption... il s'y hasarde, pousse uen pointe audacieuse vers le cratère, en activité, se trouve tout à coup entouré de laves brûlantes et ne se sauve que par miracle, en se brûlant les mains... A qui la faute ? Parbleu, à lui, rien qu'à lui !... qu'avait-il à faire à l'Etna, en sa qualité d'architecte lauréat de l'Ecole des Beaux-Arts Il n'avait pas l'intention de démolir la montagne pour la reconstruire ?...

Ici, la bouche pleine, Gasparone demanda négligemment :

— Où étiez-vous descendus, à Taormine ?

— Chez Siméone...

Gasparone asquiesça :

— C'est le meilleur hôtel... bien que la cuisine laisse fort à désirer...

— Georges-Claude revenait de l'Etna, estropié pour quelque temps. Cette brûlure le refroidit un peu, si j'ose dire. Et comme nous étions à la fin de nos vacances, on songea au retour... Mais Georges est fatigué, la fièvre augmente. Il faut s'arrêter à Naples... Et nous y apprenons, à nos dépens, que Paris n'a pas le monopole des apaches... Cela faillit coûter cher à mon jeune ami, en dehors du portefeuille qui lui a été volé...

Gasparone demanda encore :

— Ce meurtre avait le vol pour mobile ?

— Sans nul doute... Autrement, comment l'expliquer ?

— C'est juste ! fit le banquier en portant son verre à ses lèvres.

— Ce qui nous surprend, c'est que la justice n'ait rien découvert...

— Ah ! dit Gasparonne avec bonhomie, nos bandits sont comme les vôtres... Ils se tiennent bien ! Votre voyage, je le vois, a été fort bousculé... Toutefois, je ne veux pas que

vous emportiez un trop vilain souvenir de notre pays... et je vous aurais une véritable gratitude si vous consentiez à ne point partir de chez moi avant la complète guérison de ce jeune homme.

Et, par-dessus la table, il tendit affectueusement sa main à Georges, qui la serra.

Comment refuser un homme aussi aimable ? Ils acceptèrent. La glace était rompue.

Du reste, les petits yeux de Rouscouban brillaient d'un éclair de triomphe. Il avait ces yeux-là quand il était sûr d'avoir roulé son homme. Il paraissait tout à fait rassuré.

Et il se frotta les mains lorsqu'il se retrouva seul avec Georges.

— Eh bien, fils, tu as entendu ?...

— J'ai entendu, vieux.

— Je l'ai mis dans ma poche, ton banquier !

Georges eut un bon regard, pour l'ancien voleur, un regard de tendre ironie.

— Mon pauvre ami, je t'ai toujours dit que tu parles trop !... Tu es trop de ton pays ! !

— Hein ? quoi ? qu'y a-t-il ? fit le petit homme déconcerté et penaud.

— Je vais te prouver que tu as la langue trop longue... Si tu ne t'es pas trompé dans tes prévisions et si Gasparone est venu pour nous tâter, il n'a pas eu besoin de nous questionner. Il sait maintenant à quoi s'en tenir.

— Mais j'ai eu soin de lui raconter...

— Des mensonges si naturels que tout autre à sa place les aurait pris pour la vérité !... Tout autre, sauf lui... Et si naturels, ces mensonges, qu'il lui sera bien simple de les contrôler. D'abord, tu as fait de moi un lauréat de l'Ecole d'architecture... Un télégramme à Paris lui apprendra dès demain que les Beaux-Arts n'ont jamais compté un élève de mon nom... Premier mensonge qui éveillera ses soupçons...

— Lui crois-tu esprit si délié ?... Il a l'air d'une brute !

— L'homme qui a tenu tête victorieusement à toute la bande de la Mala Vita n'est pas à dédaigner... vraiment, vieux, je ne te reconnais plus...

Rouscouban baissa le front.

— Soit, dit-il, mais les brûlures dans la lave de l'Etna ? Tu n'as pas trouvé cette histoire-là pleine d'imagination ?

— Excellente, jusqu'au moment où, sans avoir l'air de rien, Gasparone t'a demandé où nous étions descendus à Taormine... Ce qui fait que la journée ne se passera pas sans que notre hôte ait envoyé un télégramme à Siméone

sollicitant une réponse. Et dans sa réponse, Siméone ne manquera pas de dire que nous ne sommes point montés à l'Etna puisque nous n'avons pas arrêté de guides... Et il n'oubliera pas, sans doute, de raconter que dans la carrière on a trouvé le cadavre de Giovanni... Peut-être dira-t-il que Giovanni était connu pour faire partie de la Mala Vita... Ce sont des secrets qu'on ne dévoile pas tant qu'un bandit est vivant, et dont on se soucie peu quand il est mort... Et il ajoutera que la découverte du cadavre coïncida avec la disparition de deux voyageurs français... Qui t'affirme, même, qu'on ne nous a pas reconnus dans la tartane de Domenico ?... De tout cela à soupçonner que nous avons maille à partir avec la Mala Vita, il n'y a pas loin, pour un homme avisé et Gasparone doit l'être... Et d'un soupçon allant à un autre, pourquoi Gasparone n'en viendrait-il pas à penser que l'héritage de Saint-Cast est en question dans toute cette aventure ?...

— Comme tu y vas ! dit Rouscouban, qui se tortillait, mal à l'aise, dans son fauteuil.

— J'irai encore plus loin en affirmant que Gasparone a acquis la certitude que nous avons affaire à la Mala Vita... Silvio n'était pas couché... Silvio, il nous l'a dit, a entendu les coups de sifflet qui s'échangeaient dans le guet-apens... Le « Garçon, rentre, car il pleut ! » est familier à toutes les oreilles napolitaines.. Il en a rendu compte à Gasparone... Est-ce clair ?

— Trop clair ! bougonna le petit homme, de plus en plus gêné.

— Gasparone poursuit toute la bande de sa haine jusqu'à l'extermination... Ce serait une œuvre pie, s'il n'était conduit en ceci par une pensée de crime... Il les tue parce qu'il les redoute... Il les redoute parce qu'ils connaissent son secret... Et il nous redoute et nous tuera, pour le même motif...

Et gaiement :

— Tâche de me dénicher une cigarette... Je n'ai pas fumé depuis que je suis au lit... et j'en ai une envie folle... Ce qui prouve que je vais mieux...

— De tout quoi il résulte, murmura Rouscouban, que, puisque tu te sens plus fort, nous n'avons pas à demeurer ici une minute de plus...

— Tu n'y penses pas, ami ! ! Et notre promesse !

— Ta vie avant tout !

Georges lui prit la main.

— Regarde-moi, vieux... Mais là, bien en face !... Et pendant que tu vas me regarder jusqu'au fond de l'âme, je t'examinerai de la même façon.. Bien... Très bien... Tes petits yeux vifs pénètrent en moi comme deux vrilles... Comment me trouves-tu ?...

— Calme, reposé, maître de toi... et, de par tous les diables, on dirait que tu t'amuses ! !

— Je m'amuse énormément, vieux... voilà pourquoi je ne veux pas m'en aller d'ici...

Il secoua le bras de Rouscouban.

— A présent, veux-tu que je dise ce que je lis au fond de ton cœur ?... Tu es partagé entre deux sentiments aussi violents l'un que l'autre... Tu voudrais partir, en m'entraînant... et cela, par affection... et tu voudrais rester, parce que tu te révoltes contre tout ce qui a l'air d'une fuite...

Rouscouban se dégagea, haussa les épaules avec colère :

— Nous faisons une sottise... Allons-y, puisque cela te plaît !... Tu ordonnes, je n'ai qu'à obéir... Moi, je ne suis qu'une ombre... l'ombre de toi... Mais toi, tu es du bois dont on fait les héros... ou les victimes...

Dans la soirée, ils apprirent, par Silvio, auquel son maître n'avait pas recommandé le secret, que Gasparonne avait envoyé, un peu partout, de nombreuses dépêches... Il y en avait pour Paris... et pour Taormine, cette dernière à l'adresse de Siméone... Le banquier ne parut point au dîner... Il fit dire qu'il était retenu à Naples...

— Nous avons une nuit tranquille à passer, dit Georges... Profitons-en... Dormons !

Il exigea que le petit homme passât cette nuit au lit, dans la chambre que Silvio avait mise à sa disposition, près de celle de Georges.

Il y avait dix jours que Rouscouban ne s'était pas couché.

Rouscouban consentit. Rien, en effet, ne semblait les menacer, en cette nuit-là. Le ciel était très pur et très bleu, pointillé d'innombrables étoiles, mais sans lune. Les ténèbres étaient profondes. Georges resta quelques minutes encore, accoudé sur la terrasse. On eût dit, tant elle était douce, une soirée de printemps. Puis, il se coucha, tourna le commutateur de l'électricité. L'ombre apaisante envahit peu à peu son cerveau et il s'endormit profondément.

Quand il s'éveilla, la nuit était toujours aussi noire et cependant, comme il arrive parfois, il avait la sensation d'avoir dormi très longtemps. Un tour de bouton et à la lumière de la lampe électrique, il consulta sa montre. Il était à peine minuit. Il éteignit et essaya de se rendormir. Le sommeil ne vint pas. Alors, il rêva, les yeux ouverts. Et son rêve se peupla de fantasmagories. D'abord, pourquoi faible et harassé, s'était-il éveillé ? Il crut se rappeler qu'il avait entendu le fort craquement que font souvent les meubles dont le bois joue. Etait-ce cela ? Il n'avait pas abaissé les rideaux sur la large porte-fenêtre s'ouvrant sur la terrasse et, de son lit, il voyait les étoiles au loin,

sur l'horizon deviné de la mer. A deux ou trois reprises, il lui sembla que ces étoiles se voilaient brusquement, comme si un corps se fût placé entre elles et lui. Tout d'abord, il n'y prit pas garde, enseveli qu'il était dans une sorte de demi-torpeur toute reposante et pleine de charme qui ouatait son cerveau et l'empêchait d'aller jusqu'au bout de ses observations. Cependant, il regardait. Le phénomène ne se renouvela pas. Les étoiles restèrent brillantes sur le firmament d'un bleu sombre et il allait probablement céder au sommeil de volupté, quand un second craquement sonore l'éveilla tout à fait, et, cette fois, en lui rendant toute sa présence d'esprit.

Sa première pensée fut de rallumer l'électricité.

La pleine lumière, en montrant qu'il était sur ses gardes, eût éloigné toute tentative criminelle. Mais n'était-il pas le jouet d'une imagination surexcitée ? Il n'en fit rien. Après tout, en cas d'attaque, puisqu'elle ne le surprendrait pas, mieux valait en avoir le cœur net...

Seulement, il se leva, doucement, passa son pantalon et mit son revolver dans sa poche.

— Et Rouscouban ? Si je le prévenais ?

La chambre du petit homme ne communiquait pas directement avec la sienne. Elle en était séparée par une sorte de serre d'hiver où l'on entendait le bruissement monotone et continu d'un jet d'eau retombant dans une vasque de marbre parmi les fleurs les plus rares.

Lentement, mesurant ses pas, il se dirigea vers la porte et voulut l'ouvrir...

Elle était fermée au dehors ! !...

— Voilà qui devient plus précis, pensa Georges... au fond, j'aime mieux cela !...

L'oreille contre la serrure, à la seconde porte, il écouta... Et telle était la subtilité de ses sens, dont la finesse était décuplée par l'approche d'un danger certain, qu'il crut saisir, de l'autre côté, le souffle haletant de quelqu'un qui guettait... Oui, sûrement, il y avait un homme là... Et cet homme et Georges n'étaient séparés que par la mince cloison de bois...

Qui ?...

En une seconde, tout un monde de pensées...

Silvio ?

Ce n'était pas vraisemblable... Le vieillard était très vieux, très faible... On ne confie pas à tant de faiblesse une mission de meurtre... Puis, disons-le, Silvio était hors de tout soupçon...

Mais il restait Gasparone... et Saracino... et le beau Spoliani, aux yeux de femme...

Et d'autres, par légion, que Georges ne connaissait pas...

Qui ?

Il ouvrit brusquement la porte, de la main gauche, et son revolver à l'autre main, il s'élança... L'attaque avait été si violente et si imprévue que deux corps se choquèrent et roulèrent, de ci de là... Mais Georges, aussitôt debout, s'était relevé avec une souplesse de tigre... le doigt sur la détente...

Autour de lui, dans les ténèbres opaques, maintenant c'était le vide...

Plus rien... l'homme avait disparu... sans faire de bruit... sorti de l'ombre... rentrant dans l'ombre...

Georges hésita un instant... un instant, il voulut aller éveiller Rouscouban... Il n'en fit rien...

— Inutile... Pour ce soir, leur coup est manqué !...

La porte de sa chambre était restée grande ouverte... Il rentra... la referma à clé...

— Ces gens de la Mala Vita sont vraiment très entêtés ! murmura-t-il.

Soudain, il s'arrête de respirer... Il écoute... son cœur même ne bat plus...

Dans sa chambre, au fond, là-bas, derrière le lit, il s'est imaginé qu'il vient d'entendre le souffle court et précipitié, déjà surpris, tout à l'heure, derrière la serrure...

Et tout de suite la pensée terrible :

— Il y a un homme dans ma chambre...

Comment était-il entré ?

Sûrement durant les quelques secondes pendant lesquelles la porte était restée ouverte.

Malgré sa blessure, Georges a reconquis une partie de ses forces, et malgré les brûlures des poignets, les mains ont retrouvé leur souplesse et leur vigueur.

Il se sait robuste et adroit. Il a confiance en lui-même. Il n'a pas peur. S'il a le cœur étreint par un peu d'angoisse, c'est à cause de ces ténèbres, si opaques qu'il n'est plus possible de rien distinguer, autour de lui... Et ceci est bizarre... Il ne voit pas plus que si ses yeux étaient, pour l'éternité, privés de lumière... Or, tout à l'heure, de son lit, il comptait les étoiles...

L'homme, en entrant, avait baissé les rideaux sur la grande baie de la terrasse ! !...

Maintenant, il n'entendait plus aucun bruit de respiration... On le guettait... Mais si l'ombre était un danger pour Georges, elle le protégeait aussi... Puis, cette ombre, il allait l'illuminer d'un jet de clarté intense, en ouvrant le commutateur du lustre du plafond...

Il s'accroupit et rampa, pour changer de place, car l'homme pouvait avoir deviné sa position dans la chambre... Georges tâta le mur... C'était là qu'était le bouton de l'électricité... Sa main remonte, prudente, agile... Voici le

bouton... Il retient un soupir de joie... Il tourne... La lumière devrait apparaître, aveuglante, livrant le secret du crime... et trahissant le criminel... Il tourne et l'obscurité reste profonde... En même temps, il a cru percevoir un rire silencieux... au fond, derrière le lit... et il en comprend l'ironie sinistre...

L'homme a dû, avant de monter, fermer le compteur, condamnant la villa de Diane tout entière à l'obscurité...

Et malgré sa bravoure, Georges sent un frisson d'angoisse couler dans ses veines...

Mais il garde tout son sang-froid... Il se déplace encore, sans bruit, afin de dépister l'*autre*... Celui-ci n'a pas bougé... ou, s'il a bougé, c'est avec la prudence de Georges... Tous les deux vont se guetter ainsi... jusqu'à l'étreinte mortelle... Cette étreinte, Georges la souhaite... A chacun de ses mouvements, il sent couler au long de ses bras des muscles d'acier... Mais viendra-t-elle ? Et le coup qu'on lui destine ne sortira-t-il pas de l'ombre, derrière, alors qu'il attendait par devant ?

Et puis, tout cela n'était-il pas imagination, surexcitation, et reprise de fièvre ?... Etait-il bien sûr d'avoir surpris un souffle d'homme ?... un rire d'homme ?... Ne se forgeait-il pas, de toutes pièces, cet abominable cauchemar ?...

Le plancher craqua... du côté de la porte... suivi du glissement d'une tige d'acier contre du fer ou contre de l'acier... Georges comprit encore... S'il ne rêvait pas, et si vraiment un homme était là, l'homme venait de retirer la clé laissée par Georges dans la serrure... Il empêchait toute fuite... Il se conduisait dans la chambre comme si tous les meubles lui en étaient familiers... C'était donc Gasparone ?... Ne serait-ce pas Silvio ?... A moins qu'il ne fît un rêve ! !

Un rêve ?

Il venait de se rapprocher de son lit que l'*autre* avait quitté... et ses doigts, par hasard, rencontraient le moustiquaire... Or, il sentit que, lentement, le moustiquaire glissait dans sa main, lui était retiré de force... geste tenace, soutenu, auquel Georges céda... C'était l'*autre* qui, sans doute, préparait son attaque... Georges lâcha ce qu'il tenait et se recula vivement, aplati contre le parquet... Comme un fil d'Ariane, le moustiquaire avait servi de conducteur... à un des bouts du fil, Georges se trouvait... et l'*autre* avait bondi, en frappant... son coup n'atteignit que le vide... Et ce fut aussi le vide que Georges rencontra en s'élançant...

— Bon !... Je suis sûr de ne pas rêver...

Redressé contre le lit, il s'assura que le moustiquaire en avait été arraché ! Il pensa :

— L'*autre* va s'en servir, comme d'un filet, pour paralyser mes mouvements.

Il n'avait que son revolver, pas de couteau...

Alors, il resta debout, au pied du lit, le dos contre le mur... De cette façon, si l'*autre*, pareil aux gladiateurs antiques, voulait employer contre lui la ruse du rétiaire, il déjouait le piège... le lit, d'une part, et d'autre part la muraille, empêcheraient le déploiement du filet... Il était cependant surpris du silence qui l'entourait... Depuis la première attaque, l'*autre* n'avait pas bougé... Il retenait sa respiration... Où était-il ?... Avait-il des yeux de fauve, pour y voir dans la nuit ? A coup sûr, non, car déjà Georges eût été attaqué par traîtrise... Donc, les chances étaient égales... Georges ne percevait même plus, à présent, le halètement contenu, étouffé, de l'homme violemment ému... Emu seulement, car on ne pouvait pas dire que l'*autre* avait peur... Non, il était brave, mais il n'avait pas sur ses nerfs l'admirable puissance qui faisait que Georges commandait aux siens... Non, plus rien, plus même ce souffle... qui tout à l'heure avait trahi la présence de l'autre...

Mais un autre bruit, menu, rapide, régulier, très distinct dans le silence lourd...

Comme le tic-tac, tic-tac d'une pendule...

Il n'y avait point de pendule dans la chambre...

Il n'y avait que la montre de Georges... Il l'avait consultée, quelques minutes auparavant, et elle avait indiqué minuit...

C'était elle qui marchait, marquant, seconde par seconde, l'approche du meurtre...

Ceci donnait un renseignement précieux : la montre était sur une table, avec des livres, à la tête du lit, de l'autre côté...

Il fallait toute une stratégie pour l'atteindre...

Pourquoi l'atteindre ? Pourquoi ce détail infime, en un pareil drame ?

C'est que Georges vient d'avoir un frisson de joie...

Une lueur a illuminé ce cauchemar...

Il a l'illusion qu'à ce tic-tac significatif répond, pour ainsi dire, un autre tic-tac du même genre... sec, rapide... que surprend son oreille, surexcitée au paroxysme...

Que serait-ce, sinon une seconde montre ?...

La montre de l'*autre !!*

Alors, qu'il atteigne la table, qu'il s'empare de la montre — de la sienne — et qu'il en brise le ressort sous son doigt... qu'il brise cette petite vie mécanique, factice et retentissante, et il ne restera plus que celle de l'homme...

Et à moins que l'*autre* n'ait eu la même idée, il est perdu... le tic-tac, grossi par l'horreur de cette situation,

parviendra comme le déclic bruyant d'une horloge jusqu'aux oreilles de Georges, le guidera, lui criera : « Viens par ici... Retourne-toi de ce côté... Recule... Bondis !... C'est moi, petite montre, qui trahis, qui te fais signe et qui t'indique où peut s'abattre le coup meurtrier... »

— Bon ! se dit Georges-Claude, on va tâcher !... Et si je réussis, on s'amusera !...

Et, dans les ténèbres de poix, rasé au long du lit... il va s'avancer, lorsqu'il s'arrête... comme foudroyé par une pensée subite :

— Est-ce sa montre, à lui, qui, tout près, fait son tic-tac ? N'est-ce pas la montre de l'*autre ?*

Et ne va-t-il pas, tout droit, tomber dans un piège ?

Un moment d'attention et il se rassure... Il fait la différence entre les deux bruits : celui d'un tic-tac assourdi par l'étoffe de la poche où se trouve la montre ; celui d'un tic-tac plus clair d'une montre qui se répercute à l'air libre... Mais il entendait le premier, là-bas, près des rideaux de la baie vitrée... tout à l'heure encore... et maintenant le tic-tac assourdi a changé de place et se rapproche... Pas d'autre bruit... Pas même un froissement sur le parquet... On dirait quelque fantôme, une ombre, qui se déplace...

Le fantôme vient-il à Georges ? S'en éloigne-t-il ?... Ces deux êtres en ces ténèbres, luttent à coups de ruses, avant de s'étreindre et de s'entretuer...

Georges, à tâtons, le long du lit, reconnaît la table...

Il avance doucement la main vers la montre et il va la saisir...

Il va la saisir quand, tout à coup, il sent autour de son poignet le bracelet de cinq doigts de fer qui cloue sa main sur le guéridon, par-dessus la montre...

En même temps, une brusque secousse...

Georges a rejeté le corps en arrière... sa main s'est tordue dans l'étau de l'*autre*, et dégagée.

Un choc retentissant de lame brisée sur le marbre de la table qui se renverse...

Une seconde aux prises, les deux adversaires se sont perdus de nouveau...

Mais l'autre n'a plus d'arme... son poignard, qui cherchait une poitrine, a porté à faux, et s'est cassé net... Georges a bondi de côté, rampe et attend, invisible...

L'*autre* en a fait autant... Où sont-ils ?... Impossible de deviner... Tous les deux, ils font corps avec les ténèbres... Et le silence se fait plus poignant, plus terrible...

Georges a ouvert les boîtiers de sa montre... il appuie sur les engrenages délicats... les rouages perdent la vie... se taisent... elle ne le trahira pas...

Et il écoute... cherche à percevoir le tic-tac de l'autre...

Tic-tac, tic-tac... il l'entend... là, du côté où il suppose les rideaux, et déjà il lève son revolver pour tirer au jugé, quand, désemparé, il l'abaisse...

Le tic-tac a cessé...

L'*autre* a deviné... L'*autre* a eu la même idée que Georges... Sa montre est morte !

Puis, dans le silence, le déclic d'un ressort... qui s'est tendu et qui s'arrête...

Georges ne s'y trompe pas...

L'*autre* avait un couteau de rechange, et c'est ce couteau qu'il vient d'ouvrir... Son souffle est de nouveau saccadé... comme au début... Il rit ? Ou il a peur ?

Il rit !...

Aussitôt, un froissement d'étoffe légère... qu'on déplie... On dirait que l'*autre* s'énerve et qu'il ne prend plus de précautions... qu'il ne craint plus de se faire voir... ou entendre...

Cette imprudence ne peut naître que d'une certitude... L'*autre* doit croire que Georges n'a pas d'arme ! !

Il va se jeter au hasard, et à toute volée, l'envelopper du filet de son moustiquaire, paralyser sa résistance et frapper... une fois, dix fois... jusqu'à la mort !

C'est la minute décisive...

Georges tire vers le coin de ténèbres où remue quelque chose...

Un fracas de vitres !... La grande baie, frappée par le milieu, s'effondre...

Mais la flamme du coup a jeté une vague clarté dans cette nuit lourde... Il a cru distinguer l'homme, rencoigné comme un tigre, et qui s'apprête...

Il n'en faut pas plus à Georges... Le second coup est parti, si rapide après le premier, que les deux n'en font qu'un...

Un blasphème de rage, sourdement, y répond...

L'homme est touché...

Puis, des morceaux de vitre qui s'écrasent sous un pied lourd... un flottement de rideaux qui s'écartent... une ombre qui voile le ciel et s'interpose devant les étoiles...

C'est l'*autre*, blessé, qui fuit par la terrasse...

Georges s'élance, tire une troisième fois, une quatrième...

L'homme a enjambé la balustrade, s'est laissé tomber dans le jardin, a disparu dans les charmilles... C'est là, au hasard, que vont se perdre les dernières balles... Et le tapage des détonations a réveillé le monde multicolore de la volière qui crie d'effroi et se heurte les ailes aux barreaux, a réveillé Nestor, qui grince les dents, sous l'épouvante, a réveillé Minos, qui fait claquer son bec... Puis, tout ce branle-bas se calme...

Et dans la tranquillité revenue, on entend le perroquet crier :

— Bonsoir, Nestor... Bonne nuit, mon ami ! !

Alors, sous la détente de ses nerfs, le cauchemar fini, Georges-Claude est pris d'un rire inextinguible, d'un rire aux larmes, d'un accès qui le tord...

En même temps que la villa de Diane s'éveille et que des bruits de courses retentissent...

Georges n'avait-il pas dit qu'on allait s'amuser ?...

. . . .

Ce fut Rouscouban qui arriva le premier... tâtonnant, appelant...

L'ombre persistait... Il fit flamber une allumette et découvrit Georges... riant toujours...

Il crut que son élève était devenu fou... L'allumette s'éteignit... Il en alluma une autre...

Georges ne pouvait parler... rien expliquer... Georges riait...

— Es-tu blessé ?...

Il fit signe que non... En même temps, une lumière intense éclata, éclairant le désordre de la chambre. Les gens de l'hôtel montaient. Silvio, habillé, avait rouvert le compteur.

Presque aussitôt, une auto s'arrêtait devant la villa... un coup de trompe...

Silvio attendait son maître et ne s'était pas couché... Il se précipita pour ouvrir...

Gasparone parut... Le rire de Georges-Claude s'éteignit... C'était dommage !

Georges raconta brièvement ce qui s'était passé. Gasparonne donna des ordres pour que le jardin fût visité, de fond en comble. Ce qui, du reste, ne servit à rien. Pendant ce temps, Rouscouban passait une inspection minutieuse des lieux, puis il sortit sur la terrasse.

Il rentra presque aussitôt et vint examiner sa main à la lumière d'une lampe.

Il y avait des traces de sang sur sa main.

— Première indication sérieuse, dit-il, et probablement la seule : l'homme est blessé !... En franchissant la balustrade en marbre de la terrasse il a laissé des marques rouges...

— Comme il s'est sauvé avec une agilité de chat, la blessure ne doit pas être grave...

Du moins, cette blessure écartait les soupçons qui auraient pu peser sur Silvio, et sur le banquier lui-même, qui était en habit de soirée, correct, sans désordre apparent... Gasparone ne pouvait avoir participé à ce drame... Mais n'en était-il pas l'inspirateur ?

Le reste de la nuit se passa sans incident...

Au lever du soleil, Georges fut réveillé par le cri rauque de Minos qui disait :

— Bonjour, Nestor... as-tu bien dormi, mon ami ?

Et dans la paix revenue, parmi les parfums qui montaient jusqu'à lui et pénétraient dans sa chambre par les vitres saccagées de la véranda. Georges-Claude se demandait s'il n'avait pas fait quelque mauvais rêve... On l'aurait cru, vraiment, sans le moustiquaire arraché et qui traînait sur le parquet... Sans les vitres, éclatées sous le coup de revolver, sans la montre muette, sans le revolver, dont le barillet était vide de cartouches. Sans la lame du poignard brisée sur le marbre par un furieux coup...

Georges-Claude se refusa à toute enquête.

Au déjeuner, il dit à Gasparone :

— Il est évident que j'ai des bandits à mes trousses. J'ignore pourquoi. Mais je ne veux pas troubler plus longtemps le calme de ce palais et nous refusons, mon ami et moi, d'abuser plus longtemps de votre si généreuse et si cordiale hospitalité...

Gasparone secoua la tête.

— Ce serait me faire injure que de partir, monsieur Blancafort, car ce serait douter de la sécurité, que je vous offre et que je vous dois... Etes-vous certain que c'était vous que le bandit recherchait, cette nuit, et non pas moi ?... On me sait très riche et ce n'est pas la première fois que ma fortune me fait courir un danger de mort... Vous, pourquoi vous en voudrait-on ?... Vous sentez-vous en faute ?... Vous savez-vous poursuivi ?... Et si l'on vous poursuit, pour quel motif si grave ?...

— Je ne me connais point d'ennemis ! fit gravement Georges... De là à dire que je n'ai mérité la haine de personne ! Peut-on répondre d'un pareil mystère ?

— Je ne vous demande pas votre secret...

— Je n'ai pas de secret.

— Qu'importe ! Je ferai plutôt venir à la villa une compagnie de carabiniers pour veiller sur vous... Mais partir, dans ces conditions, serait une humiliation pour moi... Réfléchissez !

— C'est tout réfléchi, monsieur, dit Georges, nous resterons jusqu'à la fin de la semaine... Je tiens à ne m'éloigner qu'en emportant l'amitié d'un hôte tel que vous...

— Cette villa ne m'appartient plus tant que vous y serez, dit Gasparone avec une urbanité exquise... Moi, je vous quitterai ce soir... Je rentre à Messine par le paquebot...

Restés seuls, Rouscouban alluma sa pipe. Georges-Claude fumait cigarettes sur cigarettes.

Rouscouban paraissait de méchante humeur :

— A la fin, qu'est-ce que tu penses de tout cela ? murmura-t-il entre deux bouffées nerveuses.

— Hé ! Hé ! fit Georges qui le regardait du coin de l'œil.

— Merci, mon fils, pour cette opinion si clairement exprimée...

— Ne te fâche pas... Hé ! Hé ! cela veut tout dire, et cela dit tout... Hé ! Hé ! cela veut dire, d'abord, que mes prévisions se réalisent... oui... J'avais prévu que je m'amuserais et je m'amuse... Hé ! Hé ! cela veut dire que Gasparone ne veut pas nous lâcher... et qu'il nous prépare quelque plat de sa façon... Hé ! Hé ! cela veut dire qu'il n'est si fin qui ne se laisse prendre... et qu'à force de vouloir batailler avec nous, Gasparone tombera dans l'un de ses propres pièges...

— L'homme de cette nuit ?

— Oh ! Gasparone n'est pour rien dans l'affaire... Le piège était trop grossier... mais ceux de la Mala Vita, en travaillant pour leur compte, travaille aussi pour son compte, à lui... et je crois qu'il n'aurait pas été fâché que le coup réussît...

— Parbleu !... Donc, tu crois à Saracino ou à Spoliani ?

— C'était Saracino... Maintenant, vieux, Gasparone nous a annoncé son départ... C'est à présent qu'il va falloir veiller... Jamais le danger n'a été plus grand...

Rouscouban se leva, prit sa canne et son chapeau.

— Tu sors ?

— Oui. J'ai une course à faire à Naples...

— L'objet de cette course ?

— Tu le sauras dans une heure...

Il fit quelques pas vers la porte, puis tout à coup :

— A propos, n'oublie pas de recharger ton revolver... bien que... en plein jour...

— C'est fait ! dit Georges.

Et il lui envoya un signe amical.

X

L'homme à l'oreille coupée.

Lorsque Rouscouban rentra, une heure après, il trouva Georges en proie à un accès de fièvre violente, déterminé par le contre-coup des événements de la nuit. En outre, le jeune homme souffrait de sa blessure mal fermée, qui s'était débridée et s'enflammait. Malgré Georges, qui s'y refusait, Rouscouban fit demander le médecin.

En attendant, Rouscouban étala sur la table un paquet rapporté sous son bras.

— Tu vas voir ce que je t'ai acheté, dit-il. C'est un cadeau, une surprise...

Il déballa, déficela le paquet, et en sortit, triomphant, une cotte de mailles extrêmement fine, d'un travail admirable, légère, et qui, ramassée, tenait à peine un peu plus que la largeur de sa main. Il la déplia, complaisamment...

— Un bijou... et à ta taille ! Avec cela, mon fils, tous les coups de poignard des rufians de la Mala Vita glisseront sur ta poitrine comme des caresses de plumes... La preuve !

Il tira le couteau qu'il portait dans une poche étroite, en forme de gaine, sous son veston, en fit claquer la lame large, redoutable...

C'était cette lame qui avait eu raison de Giovanni, dans les roches de Taormine, et que le petit homme avait jetée, silencieusement, aux pieds de Tobia Basile...

Il serra le manche, leva, abattit d'un coup à percer un cœur d'outre en outre...

La lame ne s'émoussa point, parce qu'elle était bonne, mais pas une maille de la cotte ne céda... On n'aperçut même pas une éraflure...

— Merci, vieux, dit Georges ému... Tu prends soin de moi comme si j'étais ton fils...

Silvio vint rendre compte que le docteur Sonnini, qui avait soigné Georges, était absent de Naples pour une quinzaine de jours. Un de ses confrères, tout jeune, d'origine slave, le remplaçait durant cette absence. Il s'appelait Dimitri Grégof...

— Il sera ici dans une demi-heure, dit Silvio.

Et tournant vers Georges, alangui et frissonnant, son doux et honnête visage :

— Mon maître, en partant, m'a dit : « S'il leur arrive malheur, je te chasse ! » Excellence, j'ai fait monter un lit pliant et je coucherai en travers de votre porte, ou, si vous le préférez, sur la terrasse... A Naples, les nuits sont douces, et les moustiques ne peuvent plus rien sur ma vieille peau... Excellence, ne refusez pas... il y va de ma place... et j'ai l'ordre, sur ce point seulement, de ne pas vous obéir... Les gens de la Mala Vita sont si rusés...

— Tu les soupçonnes donc ?

— Cette nuit, seigneur, j'ai entendu leur « oi ne frasetenne, en chiove ! »

Le docteur Dimitri Grégof, après examen de la plaie, prescrivit un repos absolu. C'était un grand garçon taillé en force, taciturne, avec des yeux d'un bleu si pâle, que le regard en était pénible... On eût dit qu'il était aveugle... Il recommanda des soins spéciaux...

— Je passerai chez le pharmacien et je vous apporterai moi-même ce qu'il faut...

Et il partit, saluant à peine, sans avoir daigné sourire...

— Mauvaise impression ! murmura Rouscouban...

— Tu deviens difficile dans le choix de tes relations...

— Ne plaisante pas... Cet homme me déplaît... Il a des yeux de mort... L'autre m'inspirait confiance... Celui-là !... Tiens, pourquoi, au lieu de nous laisser son ordonnance, veut-il la prendre lui-même chez le pharmacien ?... Est-ce que, par hasard, il aurait l'intention ?...

Les deux hommes se regardèrent. Et Rouscouban n'osa point achever sa phrase...

— Bien simple, mon ami, dit Georges... Je ne prendrai rien de ce qu'il m'ordonnera...

Le soir, avant la tombée de la nuit, Rouscouban descendit pour se dégourdir les jambes en se promenant dans le jardin, la pipe à la bouche. Mais jusque dans les détails de la vie les plus indifférents, il mettait de la prudence... C'est ainsi que tout d'abord il ne s'éloigna point et, en bas, faisant cent fois le tour du bassin, il restait en communication avec Georges, dont l'accès de fièvre se calmait et qui, sur la terrasse, au fond d'un vaste fauteuil, se balançait mollement en jouissant de la beauté de la soirée. A une première pipe, Rouscouban en fit succéder une seconde, puis une troisième. Et peu à peu sa promenade s'allongea. Du bassin, il poussa jusqu'à la volière. Après la volière, il avisa tout à coup Nestor et Minos qui sautillaient côte à côte en se dirigeant vers une allée de chênes verts dont les cimes centenaires se rejoignaient et s'entrelaçaient dans des étreintes gigantesques formant une voûte impénétrable à la lumière. Le crépuscule régnait dans le jardin. Sous la voûte feuillue, c'était la nuit. Nestor vint lui sauter sur les épaules, lui fit des caresses, mais la fumée du tabac l'ayant fait éternuer, il s'en alla rejoindre le perroquet, dont le cri rauque emplissait les alentours :

— Bonsoir, Nestor... Bonne nuit, mon ami ! !...

Georges ne se balançait plus dans son fauteuil.

Il venait de s'assoupir.

Rouscouban n'allait pas vite. Il s'arrêtait presque à chaque pas. De telle sorte qu'il perdit de vue, à un détour, le singe et le perroquet.

Tout à coup, après avoir fait de nouveau une centaine de pas, il entendit du bruit dans les branches touffues, au-dessus de sa tête... comme le passage d'un corps léger...

Il n'y avait que le singe pour se promener ainsi dans les branches...

Rouscouban secoua les cendres de sa pipe et en riant il appela :

— Viens, Nestor je ne fumerai plus, pour te faire plaisir...

Au même instant, derrière lui, dans l'obscurité, une sorte de liane s'échappa, formant cerceau à l'extrémité ; elle se balança deux fois derrière la tête de Rouscouban, puis, tout à coup, le cerceau s'abattit sur lui, le cercle se resserra d'un mouvement violent autour de son cou, et Rouscouban se sentit enlever de terre, à trois pieds du sol, étranglé par un lasso, pendu, sans avoir pu pousser ni un râle, ni un soupir, ni un appel...

Dans les feuillages impénétrables, un léger bruit... puis, le silence...

Cahin-caha, revenant de leur promenade, Nestor et Minos reparurent en sautillant... et Nestor aperçut cette chose curieuse qui gigotait en l'air...

Minos, effrayé prit son vol lourd et regagna son perchoir.

Mais le singe resta, s'assit gravement, le museau en l'air et réfléchit profondément. Le premier résultat de ses réflexions fut que Rouscouban voulait s'amuser avec lui, qu'il ne s'agissait en fait que d'une partie de gymnastique. Il s'élança, gracieux, léger comme un oiseau, s'accrocha aux pieds et grimpa jusqu'aux épaules... Mais il faut croire que le pauvre Rouscouban faisait une terrible grimace, car Nestor dégringola avec un cri d'épouvante... Et il s'assit de nouveau sur le sol, en proie à une seconde série d'autres réflexions non moins profondes... Il roulait les yeux, poussait de petits gémissements... trottinait pour s'enfuir et revenait... Que se passa-t-il dans cette cervelle de singe ? Et se piqua-t-il d'honneur en voulant mériter, au moins une fois, son beau nom de Nestor, lui, le plus capricieux des animaux, Nestor, le plus sage et le plus écouté des rois ?...

Le voici qui prend sa course avec la rapidité d'une flèche, bondissant par-dessus les massifs, avec des cris stridents...

En une seconde, il a grimpé aux colonnes de la terrasse, saute sans la toucher, par-dessus la balustrade, et retombe sur les genoux de Georges-Claude, qui s'éveille en sursaut...

Attiré par les cris, Silvio paraît dans le jardin, rappelle Nestor, le gourmande, le menace, mais l'intelligente bête semble folle. Elle ne l'écoute pas... Elle secoue la main de Georges... l'enserre dans ses doigts robustes et agiles et l'entraîne... les yeux remplis d'effroi...

Georges ne comprend pas.. Comment comprendrait-il ?... Il repousse, doucement, le singe :

— Va-t-en, Nestor... Tu m'as réveillé... Va-t-en... j'ai besoin de repos...

Il lui parle comme si l'autre pouvait se rendre compte et deviner ses paroles. Mais il continue son manège... Il se jette avec colère sur la main qui le repousse... Georges se lève, frappé par une crainte superstitieuse... L'agitation de Nestor augmente... Ses plaintes redoublent...

En bas, le vieux Silvio, tremblant, murmure :

— Excellence, il doit y avoir un malheur... Il faut le suivre... Où est votre ami ?...

Un froid de glace coule dans les veines de Georges... Oui, où est Rouscouban ?... Alors, il n'hésite plus... Nestor l'entraîne vers la balustrade... Pour lui, c'est un saut joyeux... Il ne doute de rien... Mais Georges est obligé de passer par les appartements et de descendre... Pendant qu'il descend, il entend les cris aigus qui l'appellent... Nestor se croit abandonné...

Devant la terrasse, personne... Nestor et Silvio ont disparu... mais un bruit de course dans l'avenue toute noire des chênes... C'est par là qu'ils vont, le vieillard guidé par la bête...

Georges s'élance et vient se heurter à un groupe qu'il ne voyait pas...

Silvio, assis par terre, ayant sur ses genoux Rouscouban immobile, qu'il essaye de rappeler à la vie, par des tractions rythmées de la langue...

Au-dessus d'eux, dans les branches, le lasso, coupé au nœud coulant, continue de pendre et Nestor, joyeusement, s'y balance avec mille tours d'une fantaisie désordonnée...

— Oh ! les misérables ! les misérables ! dit Georges, dans un sanglot...

Très loin, dans le coteau du Pausilippe, des voix qui chantent arrivent en sourdine :

— Oi ne, frasetenne, en chiove !

— Par la Madone, Excellence, il était temps, dit Silvio... Le voilà qui respire !...

Et le sanglot de Georges s'achève dans un cri de joie... Rouscouban rouvrait les yeux...

Une heure après, le petit homme était tout à fait remis. Il ne lui restait qu'une sorte d'hébêtement de cette aventure, assez pareil à une surprise énorme qui démolit le cerveau.

Le retour de son intelligence se manifesta par un accès de violente colère contre Silvio.

— Ah ! ça, vieux, on entre donc dans ta maison comme dans un moulin...

Le pauvre Silvio tremblait comme une feuille au vent. Du reste, Rouscouban se calma vite.

— Au fait, pardon, vieux. Je ne suis qu'un ingrat... Tu m'as sauvé la vie...

— Mais non, Excellence, mais non, ça n'est pas moi...

— Et qui donc ?

— Mais... lui ! dit doucement le vieillard.

Et il désignait Nestor... Le singe les avait suivis dans la chambre, grave par hasard, et sans doute conscient du service qu'il avait rendu et qui lui donnait de l'importance...

Rouscouban eut une grimace comique :

— Sauvé par un singe ! Moi, Antonin Rouscouban, ancien professeur de philosophie... Il n'y aura pas de quoi me vanter, si jamais j'écris mes mémoires !

En bas, auprès du bassin, Minos, étonné de l'absence de son compagnon, criait à toute gorge, dans le calme de la nuit tout à fait venue :

— Bonsoir, Nestor.. Bonne nuit, mon ami !

Rouscouban caressa Nestor :

— Après tout, je suis injuste, envers toi aussi... et je n'ai pas le droit de te mépriser... Donne-moi ta main, petit... Tous les hommes sont frères !...

Le singe tendit la main. Après quoi, comme Silvio lui avait ouvert la porte, il partit en gambadant... retrouver Minos et calmer ses inquiétudes...

Malgré l'opposition de Georges-Claude, le vieux serviteur de Gasparone avait fait monter son lit sur la terrasse.

Il s'y installa, tout habillé, un fusil chargé près de lui.

Les gens de la villa, d'autre part, étaient sur le qui-vive. On eût dit que le somptueux palais de Diane était en état de siège. De son côté, Rouscouban, remis complètement, ne voulut point dormir chez lui et passa la nuit dans son fauteuil, près du lit de Georges. Ils furent longtemps à se laisser vaincre par le sommeil... Puis, peu à peu, la fatigue l'emporta... Les nerfs se calmèrent... les respirations devinrent un peu plus fortes, plus espacées, plus régulières... Ils reposaient...

Seul, Silvio veilla...

Et le matin, très tard, le soleil déjà haut, quand Georges et Rouscouban ouvrirent les yeux, ils aperçurent le vieillard, debout sur la terrasse, qui les regardait et qui accueillit leur réveil par un bonjour craintif et souriant.

Dimitri Grégof vint tous les jours. Il se montrait plus expansif. Mais Rouscouban gardait le même éloignement et ne surmontait pas son instinctive répugnance.

L'accès de fièvre de Georges ne s'était pas renouvelé.

Et cependant le médecin russe faisait visite au malade tous les jours.

Agacé, Rouscouban finit par hasarder une observation polie... Puisque Georges n'était plus malade, Dimitri Grégof pouvait rester chez lui.

A quoi le médecin répondit :

— Je dois veiller sur vous... Je ne cesserai mes visites qu'au lendemain de votre départ...

Rouscouban murmura à l'oreille de Georges :

— Nous sommes trop bien gardés... Il a trop soin de nous... Ça tournera mal !...

Georges se remettait rapidement. Aucune complication n'était plus à craindre. Ils résolurent de quitter la villa le dimanche suivant et firent leurs préparatifs.

Le docteur acquiesça gravement :

— Vous le pouvez, dit-il... je vous y autorise... Je vous ferai mes adieux samedi.

Le samedi, en effet, au courant de l'après-midi, il était là...

Il retrouva Georges et l'ancien voleur qui se promenaient autour des pelouses, devant le paysage ensoleillé de Naples, que rien ne cachait à la vue. On eût dit qu'ils voulaient s'enivrer de tout ce soleil, de toute cette gaieté, et de toute cette lumière bleue, avant de quitter l'Italie pour les graves devoirs à remplir qui les attendaient en Sibérie, autour de ce Saint-Cast, exilé et forçat, se mourant sous le froid et la neige, avec ses deux enfants, héritiers d'une immense fortune. Parmi les dangers courus, alors que sa tête est mise à prix, Georges-Claude n'a pas oublié ce devoir qui lui a été révélé dans la grotte des Chauves-Souris...

Il sait quels sont les malheureux contre lesquels Ludovic va s'acharner...

Ceux-là que lui, Georges, s'est promis de sauver...

Voici quinze jours que sa blessure les retient à Naples... Quinze jours perdus !... Quinze jours d'avance pour Ludovic et Lauvoyer...

Les deux misérables ont-ils su profiter de cette avance ?

Georges arrivera-t-il à temps pour empêcher trois crimes ?

Depuis cinq à six jours, le bon Silvio, qui s'était attaché à Georges, comme s'il l'eût servi toute sa vie, avait pris l'habitude de dresser un lunch sur une table, à l'ombre des palmiers. Le jeune homme aimait venir s'y asseoir, l'après-midi. La vue s'étendait sur le prodigieux spectacle de féerie qu'offraient le golfe, les villas, les campagnes, les ruines, les forêts d'oliviers, l'animation de la mer sans cesse traversée par des voiles blanches et rouges, et jusqu'au Vésuve, toujours en activité, et dont parfois les flammes sinistres rappelaient la menace constante de destruction, sous laquelle doit vivre, vit, danse et rit l'homme insouciant en ce coin béni de la terre.

Ce jour-là, un samedi, Silvio n'avait pas failli à son habitude.

La table était élégamment servie de fruits, de gâteaux, pendant que le vin de Chypre offrait sa couleur brunie à travers le cristal taillé de flacons enchâssés dans des mon-

tures de vieil or. L'air était léger, pur, chargé de parfums qui se mêlaient aux senteurs maritimes. Aucun souffle n'agitait les longues palmes au-dessus de la table. Fruits, fleurs, gâteaux et bonbons. Et parmi les bonbons, Silvio, attentif aux caprices du malade qu'il soignait paternellement, avait déposé ces raat-loukoum, à pâte tendre, ou rose, ou blanche, ou jaune, saupoudrés de sucre et entremêlés de pistaches grillées. Silvio savait la prédilection de Georges pour ces gourmandises orientales et, tous les jours, il n'avait jamais manqué de lui en offrir.

Quant à Rouscouban, il les dédaignait :

— J'aime mieux ma pipe, avec un verre de Chypre, disait-il.

Deux fois, Dimitri Grégof, se trouvant là par hasard, s'était assis à leur table.

Ils l'attendaient, en cette après-midi, pour la dernière fois.

Et, en l'attendant, ils se promenaient — tous les quatre !...

Mon Dieu ! oui, tous les quatre, car on eût dit que Nestor avait deviné la séparation prochaine ; il avait rejoint les deux amis et les suivait ou les précédait, selon la fantaisie du moment, mais ne les quittait pas.

Or, comme on ne voyait jamais Nestor sans Minos, Minos suivait Nestor en sautillant... Ce jour-là, entre eux, la plus franche cordialité...

Minos s'arrêtait tous les dix sauts pour s'informer, avec une bonté bruyante :

— Bonjour, Nestor... As-tu bien dormi, mon ami ?

Le soleil baissait... Mais Minos était sujet à l'erreur...

En attendant Dimitri Grégof, qui tardait, Georges remonta chez lui et Rouscouban resta seul au jardin.

Voici ce qu'il surprit, à ce moment, par une échappée entre les charmilles d'orangers qui laissent voir la villa et le quinconce des hauts palmiers...

C'était là qu'était dressée la table avec trois fauteuils autour.

Dimitri Grégof venait d'apparaître.

Etait-il donc entré sans que Silvio s'en fût aperçu ? Avait-il guetté Georges et Rouscouban, de loin ?... Ce qui était facile, dans l'enchevêtrement propice des arbres, des hautes plantes, des massifs, des allées pleines d'ombre...

Et que venait-il faire là ?

Que faisait-il, penché sur cette table ?

Pourquoi cette hâte fébrile, ces gestes rapides, ces regards d'effroi qu'il jetait autour de lui, en se retournant comme s'il avait eu peur d'être saisi dans quelque besogne sinistre ?... Et Rouscouban, après tout, était-il bien sûr de voir ces choses ?... Le docteur ne se contentait-il pas

d'admirer la parfaite ordonnance de cette table, richement servie, et surtout ces fleurs, rares entre toutes, dont Silvio avait dépouillé les serres pour le plaisir des yeux de ce jeune étranger?...

Ce fut une crainte instinctive chez Rouscouban, quelque chose qu'on ne raisonne pas.

Il se dit :

— Je suis un vieux fou, une vieille bête !...

En même temps, il s'enfonçait dans sa folie et dans sa bêtise. Et il les résuma :

— Cet homme, aux yeux de mort, est capable de tout...

Dimitri Grégof avait disparu...

Pendant de longues minutes, Rouscouban resta rêveur. Il cherchait la solution de ce problème... une autre solution que celle à laquelle il pensait...

Pas d'autre ne se présentait à son esprit...

Et celle qu'il avait trouvée était effroyable...

Ennuyés de voir que Rouscouban, tout entier à ses craintes, avait arrêté sa promenade, Minos et Nestor le quittèrent et s'en vinrent rôder autour de la table... Là, à quelques pas, Nestor fit une pause... Ses petits yeux brillèrent comme des diamants noirs... Nestor traversait, en ce moment, tout un drame de douloureuse tentation...

La première fois que Silvio avait servi ce lunch — le mardi précédent — avec de si beaux gâteaux et de si jolis fruits, Nestor n'avait pas réfléchi que ces apprêts de gourmandise ne lui étaient point destinés... et lorsqu'il s'était cru à l'abri de toute curiosité indiscrète, il avait lestement sauté sur la table, où il avait prélevé le plus succulent des repas qu'il était allé savourer au faîte d'un palmier...

Par malheur, lorsqu'il redescendit, sa digestion fut troublée par Silvio, qui s'était aperçu du larcin et qui administra au petit singe une forte correction...

Gravement assis devant la table, Nestor resongeait à cette correction...

Et il flottait entre la tentation, d'une part, et d'autre part, la crainte des coups...

Il prit sa course, comme pour fuir la tentation... Hélas ! Nestor n'avait pas tant de vertu, et le parcours qu'il fit était simplement pour s'assurer que le vigilant Silvio ne se trouvait point aux environs...

Pas trace de Silvio !

Et Nestor avait l'air joyeux, au retour de cette randonnée...

Il faut dire que le pauvre petit animal avait une excuse : il adorait, non point tant la pâte molle et odorante des raat-loukoum que les pistaches grillées qu'il y devinait... et ses yeux fins avaient aperçu la friandise orientale...

Nestor n'était qu'un singe, bien que Rouscouban l'eût traité de frère...

Nestor ne résista point à la tentation.

Un bond sur la table, le vol de trois ou quatre loukoums, autant que ses joues purent en contenir... et voilà Nestor, grimpant sur le plus haut des palmiers où, couché dans les branches, narguant l'humanité, il va déguster voluptueusement son délicieux larcin...

Or, Nestor a été vu...

Par Minos d'abord, mais Minos est un sage... il a horreur du vice et n'imite pas son ami...

Par Rouscouban, ensuite... qui traverse quelques minutes d'une inexprimable émotion.

— Si ce que je soupçonne est vrai, et si Nestor a été choisi par le hasard pour me prouver, la pauvre bête, que je ne me trompe pas, cela dépasse, en vérité, la portée d'un hasard ordinaire... et il y aurait là quelque chose de miraculeux...

Dix minutes se passent...

Dimitri Grégof se présente, serre les mains de Rouscouban, s'informe de Georges...

Il se présenta comme s'il arrivait pour la première fois...

Rouscouban passe sa main glacée sur son front où roulent des gouttes de sueur.

Il se demande maintenant s'il a vu ! s'il est bien sûr d'avoir vu !... Et il doute...

Georges-Claude vient de descendre et de les rejoindre.

Ils prennent place, tous les trois, autour de la table...

Dans des verres d'une finesse extrême, Silvio, derrière eux, verse du vin de Chypre.

Mais Rouscouban a eu le temps de murmurer à l'oreille du jeune homme :

— Pour l'amour de Dieu, ne mange pas, ne bois pas, ne touche à rien...

Georges l'a regardé, surpris, et il est devenu très pâle. Il a deviné...

Pourtant, chez Grégoï, rien ne trahit la pensée d'un crime immonde et lâche, la pensée du poison.

Tout à coup, un drame... qui prend naissance à la cime des palmiers, et s'achève brutalement sur le sol... Tous les quatre, ils dressent la tête... C'est qu'ils entendent, là-haut, des gémissements très doux, comme d'un être humain qui souffre... Du bruit dans les longues palmes... Un petit corps noir qui se balance... qui semble n'avoir plus la force de se retenir aux branches...

— C'est Nestor, dit Silvio... Qu'a-t-il donc ? Il se plaint !...

Ils se lèvent et s'élancent vers le palmier... Silvio et

Georges, d'abord... Rouscouban ensuite... et en dernier lieu Dimitri Grégof...

Au moment où les autres ont quitté la table, Grégof s'est penché sur le verre de Georges et des gouttes d'un liquide mystérieux y sont tombées d'une fiole invisible.

Cela fut si rapide que, même si Rouscouban avait voulu se retourner, il n'eût pas eu le temps de voir...

Et pourtant il avait vu ! !

Le soleil déclinait derrière le Pausilippe, et allongeait les ombres sur le sable fin.

Sur la blancheur du sable, Rouscouban, de côté, avait vu l'immense fantôme du docteur se courber, un bras se tendre brusquement... vers la table... Ce fut tout !

Quand il tourna la tête, le docteur les rejoignait... Aucune lueur dans ses yeux morts et froids.

— Ah ! bon soleil, pensa l'ancien professeur de philosophie, c'est à toi que Georges va devoir son salut... et à toi aussi, pauvre petite bête inoffensive et gentille qui vas expier cruellement ta gourmandise et qui nous auras sauvés tous les deux...

Un cri plaintif, le dernier, en haut de l'arbre, annonça la fin du drame.

Nestor avait tâché de se maintenir avec ses deux mains... et son corps suspendu s'agitait dans des convulsions atroces... Puis une main avait lâché prise... puis ce fut l'autre...

Et le singe vint s'abattre lourdement au pied du palmier.

Il n'était pas mort... Il regarda tristement ceux qui l'entouraient... De la mousse blanche suintait de ses lèvres et il crachait tout ce qu'il venait de manger — de manger avec tant de joie — comme s'il avait deviné que c'était de cela que venait sa mort.

Enfin, il se raidit dans une suprême convulsion et ne bougea plus...

Minos venait de se poser près de Nestor et le regardait en se rengorgeant.

Après quoi, le voyant dans son éternel repos, il cria :

— Bonsoir, Nestor... Bonne nuit, mon ami...

Silvio se hâta d'emporter le petit corps, pendant que Grégof disait :

— Il a manqué sa branche, là-haut, et s'est cassé la colonne vertébrale en tombant.

Ils regagnèrent la table... sans y reprendre place encore...

Ni l'un ni l'autre n'avait goûté ni aux gâteaux ni aux fruits... Ni l'un ni l'autre n'avait approché son verre de ses lèvres... Les serviettes même n'étaient pas dépliées...

— Ma foi ! je suis tout ému, dit le médecin, et j'ai besoin de me réchauffer le cœur.

— C'est comme moi, dit Rouscouban. J'avais une bonne raison de l'aimer, ce pauvre petit, puisque je lui devais la vie...

Ils restaient debout... regardant au loin Silvio qui disparaissait avec le léger fardeau.

— Ce brave Silvio ! dit Rouscouban pensif. Il a saccagé, pour nous, les serres de la villa...

Alors, sous l'œil étonné de Georges, sous le regard de Grégof, qui s'affola, le petit homme se livra soudain à un manège étrange...

La table de marbre était sur pivot.

Afin de mieux admirer les fleurs, sans doute, Rouscouban se mit à la faire tourner lentement, méthodiquement... et son admiration ne tarissait pas devant toutes les merveilleuses nuances qui défilaient ainsi devant lui.

Seulement, voici ce qu'il advint :

Les trois verres à demi emplis de vin de Chypre avaient suivi, comme de juste, le mouvement giratoire de la table...

Et maintenant c'était, en face de Grégof, le verre qui, tout à l'heure, s'était trouvé à la place de Georges...

Et, devant Georges, c'était le verre qui se trouvait à la place de Grégof.

Grégof eut un pâle sourire et de ses lèvres desséchées tombèrent des mots assourdis :

— Vous avez changé nos places, monsieur Rouscouban, en admirant ces fleurs...

Mais déjà le petit homme dépliait sa serviette. Et, avec une urbanité exquise :

— Bast ! docteur, nous n'avions pas commencé de luncher... asseyez-vous, je vous prie... Vous êtes le mieux servi, car vous avez devant les yeux, doré par le soleil couchant, le plus beau spectacle de l'Italie... Assieds-toi, Georges, assieds-toi, mon fils, et emplis tes yeux... Demain, nous serons en chemin de fer... A votre santé, mon bon docteur...

Le regard de Grégof s'alluma d'étranges lueurs...

Seul, Rouscouban pouvait y lire une épouvante horrible...

Georges, troublé, devinait quelque chose de tragique, mais il ne comprenait toujours pas.

Rouscouban avait tendu son verre à Grégof... Celui-ci semblait paralysé...

— A votre santé, dit-il, et à votre bon voyage...

Mais le verre resta sur la table... et les yeux des deux hommes, chargés d'effluves de mort, se croisèrent longuement... Enfin, la main de Grégof s'approcha du verre... Cette main était agitée par un tremblement convulsif... Rouscouban porta le sien à ses lèvres...

— Docteur, j'ai ouï dire qu'en Russie on casse son ver après qu'on a bu à la santé de son hôte... Vous, pren garde de le casser avant...

Il but jusqu'à la dernière goutte, fit claquer sa langu et se mit à rire :

— Voilà un crâne vin... J'en ferais mon ordinaire... ce Gasparone est un heureux gaillard !...

Une pensée lancinante éveillait bien toutefois un frisso au fond de son être :

— J'ai bu... mais s'il a touché à mon verre... comme celui de Georges...

Tout à coup, son rire devint plus bruyant :

— Eh bien, docteur, eh bien ! Qu'est-ce que je vous ava dit ! !

Grégof avait voulu soulever son verre... Celui-ci s'éta brisé dans ses doigts... Brusquement, Rouscouban s'e élancé, lui a arraché des mains ce qui reste du cristal av quelques gouttes d'or...

Et tous les trois, debout, se regardent, horrifiés...

Silvio, qui survient, s'arrête, effaré devant ces tro visages de colère et de haine...

— Mon brave, dit Rouscouban avec un calme terrible, t vas prendre tout ce qui se trouve sur la table, tout, le vi les fleurs, les gâteaux et les fruits, et tu les enterreras e ayant bien soin de ne pas céder à la gourmandise, comn ton pauvre Nestor, car tu en mourrais ainsi qu'il en e mort... Tout cela est plein de poison...

— Madone ! Madone ! murmura le vieillard.

Et il tomba à genoux... défaillant...

— Vous, mon bon et honnête Grégof, marchez devant nous avons à causer...

Le médecin était anéanti. Il ne songeait même pas mentir. A quoi bon ?... Il marcha d'un pas vacillant... pa fois soutenu par la main robuste de Georges, sans quoi se serait affaissé... Et Rouscouban suivait, emportar avec prudence, le reste de la liqueur précieuse, où tou expertise chimique eût fait découvrir le poison mortel...

Georges poussa Grégof dans sa chambre et referma porte.

Rouscouban se débarrassa du morceau de verre tremblait la perle d'or liquide.

Il retira son revolver de sa poche, le plaça sur le gué don à portée de sa main.

— Voici, dit-il, ce que j'ai vu... Quand j'aurai parlé, t Georges, tu jugeras... J'ai vu ce misérable, qui ne se sav pas surveillé, s'approcher de la table... Je n'ai pas pu de ner, à cause de l'éloignement, ce qu'il y faisait. Ce n'est q trop facile à découvrir maintenant... Il a substitué au d sert de choix qu'avait préparé Silvio, un autre dessert e

poisonné... Il est impossible qu'il songe à nier... Après ce forfait, il s'est éloigné, mais à peine était-il parti que Nestor, passant par là, et se croyant hors de toute correction, sauta sur la table, y fit, le pauvre animal, sa provision gourmande et alla s'en pourlécher en haut du palmier... Voilà ce que j'ai surpris... Ce n'est pas tout... Il y a mieux encore... Quand nous nous sommes levés de table pour courir au secours de Nestor tombé de l'arbre, Dimitri Grégof est resté un peu en arrière de nous... L'ombre portée du soleil couchant le trahit et je saisis le geste qu'il fit pour jeter du poison dans ton verre... Le soleil de Naples, mon fils, nous devait bien cette revanche... Comme pour te convaincre, et pour l'empêcher de nier, il fallait le prendre en flagrant délit de son crime, je me suis mis à admirer les magnifiques gerbes de fleurs rassemblées par Silvio et la table, en tournant, a placé le verre de poison devant l'empoisonneur... Le reste, tu le sais... Maintenant, interroge ce gai garçon, fils... Je serai bien aise de l'entendre... et je vais allumer une bonne pipe en écoutant...

Georges laissa peser un méprisant regard sur le misérable :

— Je suppose que vous ne doublerez point la lâcheté de votre crime par la lâcheté d'un mensonge ?

Dimitri Grégof secoua la tête :

— Non. J'avoue...

— Vous avez essayé de m'empoisonner ?

— Oui.

— Vous êtes de la Camorra ? de la Mala Vita, peut-être ?

— Non.

— Alors, pour le compte de qui avez-vous travaillé ?

— Ceci vous importe peu, et vous ne le saurez jamais...

— Je veux le savoir, dit Georges rudement... Tout de suite et sans hésitation... Sinon, je vous livre à la justice... et vous n'ignorez pas ce qui vous attend ?... Vous avez une minute...

Grégof tremblait... Il glissa un regard vers la porte... Vers la véranda... Il ne fallait pas songer à fuir. Les deux hommes étaient armés, sur leur garde. Ils seraient impitoyables... Dans l'œil noir de Rouscouban un rire méchant luisait...

— Aurai-je la vie sauve, si je parle ?

— Oui.

— Vous jurez ?

— Je jure !...

Le rire s'accentua dans le regard du petit homme. Lui, du moins, n'avait rien juré...

— L'homme qui m'a acheté... qui a payé mon crime... c'est Antonio Gasparone...

Ni Georges. ni Rouscouban, ne parurent surpris. Georges demanda simplement :

— Combien vous a-t-il payé ?

— Un million !...

Rouscouban se frotta les mains. Il jubilait. Son visage avait un air de satisfaction suprême.

— A la bonne heure ! Un million, je comprends. Ce Gasparone est décidément un homme... Hein, fils, quand je pense que cette crapule de Tobia Basile avait estimé ta tête à un millier de francs... C'était à vous décourager d'être honnête, ma parole !...

Georges poursuivait :

— Est-ce vous qui avez pénétré chez moi, la nuit, pour m'assassiner ?

— Non...

— Je le crois en effet. J'ai cru reconnaître l'autre. Mais mon ami a failli être victime d'un attentat. N'y êtes-vous pour rien ?

— Pour rien !... Je n'aurais aucune peine à vous faire l'aveu d'un crime de plus...

— Est-ce tout ce que vous avez à me dire ?

— C'est tout... Si... une chose !... J'ai été, jusqu'aujourd'hui, un homme sans reproche... C'est la séduction d'une fortune... de ce million... qui m'a perdu !...

— Bien... vous pouvez vous retirer...

— Je suis libre ?

— Entièrement libre... Eloigne-toi, Rouscouban, et laisse partir ce malheureux...

Mais Rouscouban ne bougea pas. Rouscouban paraissait n'avoir pas entendu.

— Pardon, mon fils... Tu as juré qu'il aurait la vie sauve. Je n'y contredis pas. Mais, moi, je n'ai rien juré... Ne te fâche pas... Et vous, rassurez-vous, mon bon Grégof... Je ne suis pas un assassin... et je ne vous tuerai pas... Mais...

— Laisse-le partir... dit Georges... je te l'ordonne.

— Il partira, je te le promets... Que diable, c'est moi qui ai découvert le pot-aux-roses et sans te rien demander, mon fils, tu me dois une petite satisfaction... Oh ! légère, très légère, une satisfaction d'amour-propre plutôt... Tiens, par exemple, ceci... afin qu'il ne soit pas dit que cet excellent garçon sera parti de chez nous comme il y est entré...

Prestement, les mains derrière le dos, il avait ouvert son couteau...

Au déclic du ressort, Grégof avait reculé d'un pas...

Mais la lame du couteau, maniée par une main experte, s'abattit au long de la joue...

Grégof eut un cri de rage...

Rouscouban venait, proprement, de lui couper l'oreille !...

L'oreille, sanglante, tomba sur l'épaule, dégringola sur le plancher avec un bruit mou...

— Monsieur Grégof, dit Rouscouban, Silvio vous pansera... Et, du reste, la blessure n'est pas dangereuse, et vous êtes médecin... Vous êtes libre, et je suis satisfait... Vous l'êtes également, j'en suis sûr... Une oreille de moins vous fera souvenir plus tard qu'il ne faut jamais écouter certaines propositions, y eût-il un million derrière elles... Une oreille de moins, docteur, cela vaut encore mieux que la prison en cellule, à perpétuité...

Grégof défaillait, non point tant sous la douleur que sous la honte...

Rouscouban acheva de le consoler d'un mot, prononcé avec grandeur d'âme :

— Songez, docteur, que j'aurais pu, tout aussi bien, vous couper le nez ! !...

Le misérable prit la fuite, laissant après lui une traînée de sang, et hurlant des imprécations.

— Pourquoi as-tu mutilé cet homme ? dit Georges, mécontent.

Rouscouban répliqua froidement :

— Par plaisir, fils !... Puis, j'avais une autre idée...

Il se livra à certains prépartifs que Georges considéra, très intrigué. Rouscouban avait ramassé l'oreille, l'avait essuyée soigneusement. Il l'entoura d'ouate, puis d'un linge, la casa dans une petite boîte qu'il trouva dans sa chambre, juste à point, cloua la boîte, la ficela pour plus de sûreté, et, le long des cordons, y posa les cachets de cire rouge, exigés par la poste...

— Prête-moi ta bague, mon fils...

Georges obéit, curieux. La bague, sur la cire molle, imprégna l'abeille aux ailes déployées, qui voletait en butinant les fleurs, ce signe des *Compagnons de la mouche à miel*, la filiale de la Mala Vita, créée par Tiburzi pour combattre Gasparone.

Il mit l'adresse d'Antonio Gasparone, banquier et armateur, à Messine.

Il déclara l'envoi de Georges-Claude Blancafort...

Et, de sa plus belle écriture, il ajouta le plus sérieusement du monde :

« *Valeur déclarée : un million.* »

— Cela nous coûtera cher à la poste, dit-il, mais nous sommes encore riches... L'héritage laissé par ton père est intact... Nous pouvons nous payer ce luxe...

— Tu es fou ! dit Georges, amusé à la fin.

— Une lettre accompagnera l'envoi, dit le petit homme imperturbable... Je la rédige... Ecris :

« Monsieur, je vous adresse avec grande joie un souve-
» nir de votre ami Grégof, dont il s'est privé pour nous.
» Ce souvenir vous sera doublement précieux puisqu'il
» vous rappellera l'hospitalité somptueuse que nous avons
» reçue de vous et le soin tout particulier que vous appor-
» tiez à notre bien-être... »

Le lendemain, la boîte et son étrange contenu partaient pour Messine.

Le soir, sans autres aventures, Georges et Rouscouban quittaient Naples.

TROISIÈME PARTIE

DEUX ENFANTS DANS LA TOURMENTE

I

Une évasion du bagne en Sibérie.

A Taormine, dans la grotte des Chauves-Souris, Ludovic avait laissé deviner aux bandits son plan criminel et il avait révélé le nom des victimes :

— Saint-Cast, forçat en Sibérie, mourra de misère ou sous le knout, au bagne...

» Ses enfants, Emile et Valentine, l'un âgé de douze ans, la seconde âgée de quinze ans, mourront dans la neige sibérienne, de froid et de faim, ou sous la dent des loups...

» Joanny, le mendiant breton, seul, survivra, mais je lui apprendrai les trois vices qu'il faut pour le retenir en mon pouvoir : la gourmandise, la luxure et la paresse... et je lui donnerai l'or qu'il voudra pour les satisfaire... Sa volonté deviendra la mienne... »

Et Lauvoyer, implacable, était parti pour exécuter la première partie de ce plan...

La mort de Saint-Cast, le forçat innocent, de son fils et de sa fille...

Saint-Cast était un inoffensif savant, tout à ses études et à ses recherches, pendant qu'autour de lui s'agitait la meute mystérieuse des meurtriers politiques rassemblés dans un but commun par Karl Vassilevitch, frère de la pauvre Sonia Blancafort.

Après l'attentat anarchiste dans lequel il avait été impliqué, qui s'était préparé près de lui, sous ses yeux, sans qu'il en eût même le soupçon, il avait été déporté pour la vie en Sibérie.

C'était l'enfer qui s'ouvrait, avec un adieu éternel à la vie...

L'administration lui avait permis d'emmener sa femme et ses enfants, ceux-ci en bas âge. Le lieu de déportation était Nertchinsk, et les forçats les plus criminels, les plus endurcis, les plus abjects, ne parlent jamais des mines de Nertchinsk sans un frisson d'épouvante et d'horreur.

Il resta cinq ans aux mines de cuivre, qui sont mortelles.

Comment survécut-il à cette mort de tous les jours et de toutes les heures, alors que l'espoir, cette fleur si tenace au cœur de l'homme, n'existait plus depuis longtemps, et n'était plus là pour le soutenir ?

Au bout de cinq ans, sa peine fut adoucie. L'administration utilisa son intelligence autrement qu'à travailler à coups de pic et de barre au fond de la terre. Elle employa Saint-Cast aux bureaux.

Alors que l'existence devenait moins dure, presque supportable, sa femme mourut.

Saint-Cast resta seul, en cet exil au bout du monde, avec son fils et sa fille.

Sa joie unique, au milieu de toutes ses tortures... qui l'avait fait survivre...

Car c'était à cause d'eux qu'il s'accrochait à la vie...

Lui mort, que seraient-ils devenus ?...

Quand il s'attardait à cette pensée horrible, il se sentait devenir fou...

Emile et Valentine... Dans l'intimité de la cabane du forçat était revenue la douceur familiale du foyer de France... Là, ils se pelotonnaient tout près, très près, l'un de l'autre, avec la vision lointaine du pays que les deux petits ne connaîtraient peut-être jamais...

Les deux petits... le Mile et la Tine... ainsi qu'on les appelait dans cette intimité... Le Mile et la Tine qui s'adoraient, qui ne se quittaient point... le Mile et la Tine qui n'auraient pas survécu à une séparation... le Mile et la Tine, plus vieux que leur âge, car le malheur et la souffrance vieillissent... doux et graves, avec le regard profond des enfants qui ont grandi en voyant pleurer beaucoup autour d'eux...

Le sort de Saint-Cast, après dix ans de bagne, fut changé une deuxième fois.

De Nertchinsk, on l'envoya auprès de Narym, dans le gouvernement de Tobolsk... Ce fut tout un monde à traverser... mais il se rapprochait de quelques milliers de kilomètres de la patrie toujours lointaine... C'était encore la Sibérie, froide, déserte et mortelle, c'était toujours l'esclavage, car le forçat colon ne laisse pas que d'être esclave et continue d'être étroitement surveillé... Pourtant Saint-Cast accueillit ce changement avec joie... Pourquoi l'espérance,

depuis si longtemps morte, revécut-elle soudainement ?... Il faut si peu de choses au cœur de ces malheureux, foudroyés par la destineé !... La pensée de l'évasion hanta son cerveau...

Trois mois après, il se trouvait à Narym, colon d'un village de forçats. En dix années, dans les mines, il avait amassé quelques petites économies, car, sur son salaire, il n'avait touché que le dixième et le surplus lui avait été rendu au moment de son départ. Il arriva à la fin de l'été, c'est-à-dire en septembre, parmi les innombrables fleurs de la Sibérie souriante, puis, subitement, ce fut l'hiver de la Sibérie, terrible, avec son immense nappe de neige, ses froids insoutenables, ses vents de tempête, la vie interrompue dans la solitude sinistre.

La Sibérie est le pénitencier de la Russie... le vaste bagne, plus grand, à lui seul, que l'Europe tout entière, où les réprouvés se recueilient, en attendant la mort, et vivent dans la promiscuité les uns des autres, l'assassin avec le sectaire, l'illuminé avec le voleur, la femme et l'enfant avec la prostituée.

Narym était un entassement d'isbas très basses, construites avec des poutres et des troncs d'arbres superposés, à un rez-de-chaussée seulement. Le village était commandé par un fort aux murailles de construction pareille à celle des isbas, avec une seule porte basse et cintrée. C'était là, derrière ces murailles, que se trouvaient l'hôpital et la prison, que résidaient les soldats chargés de la garde des forçats, que logeait le gouverneur.

Dans cette partie de la Sibérie, les villages sont éloignés les uns des autres de trente à quarante kilomètres. Les services de communications y sont entretenus par des relais de poste. Les chevaux font le trajet de l'un à l'autre relai, sans plus, et reviennent au point de départ, au pas, pour se reposer du galop endiablé qui est leur allure habituelle. Les voyageurs changent de chevaux — s'il en est de disponibles — car on ne peut obliger le chef du poste à les faire atteler que trois heures au moins après leur retour.

La campagne est plate, unie à perte de vue, et l'immense forêt vierge, au long de laquelle fuit la route de Moscou, sans jamais y pénétrer, n'est pas faite pour rompre par l'enchevêtrement de ses pins et de ses bouleaux la monotonie d'un paysage désolé.

Parfois, quelques campements d'indigènes ostiaks avec leurs rennes domestiques qui errent aux alentours, pauvres gens plus près de la brute que de l'homme et que la lente poussée des colons russes émigrants et des déportés fait refluer de plus en plus vers la mer glaciale.

Parfois, un convoi de condamnés, fers aux pieds, gagnant le point de déportation, sous l'escorte des

cosaques, et cueillant, aux abords des villages, les vivres que la charité prévoyante des habitants leur abandonne...

Parfois, de louches bandes de bandits, à l'affût d'une aubaine, toujours en quête d'un vol ou d'un meurtre, par l'appât de quelques roubles ou de quelques kopechs, ou simplement d'une fourrure plus chaude ou d'une paire de bottes plus neuves.

Parfois d'immenses troupeaux de chevaux demi-sauvages, fuyant dans la neige, passant les rivières sur la glace... conduits par des Ostiaks qui caracolent...

Parfois des lacs, des marécages, bordés de mélèzes et de cèdres nains...

Parfois des bourgades formées d'indigènes, de juifs et de colons russes, où règne l'honnêteté, où le voyageur est toujours certain de recevoir une hospitalité cordiale, émouvante de noblesse et de simplicité...

Et parfois, non loin, dans des isbas misérables, des ramassis de misérables, écume de tout ce qu'il y a de plus redoutable et de plus criminel en Sibérie.

Tel est le pays où pendant deux ou trois chapitres nous transportons nos lecteurs, à quelques centaines de verstes de la voie ferrée, qui le relie à la civilisation et le rattache, à travers les monts Oural, à la Russie d'Europe.

Immense prison mieux défendue par ses glaces, ses neiges, son climat, ses forêts, ses bandits, ses loups, sa solitude et sa misère, que si elle était entourée de cent murailles inaccessibles, prison d'où l'on s'enfuit aisément, et d'où l'on ne sort pas !

Là, au même centre de ce désert de neige, quel que soit le point de l'horizon où se porte anxieusement le regard du condamné, il est toujours à des milliers de lieues de la terre libre, de la terre bénie où le cosaque n'aura plus le droit de faire peser sur sa nuque la lourde main armée du fouet de cuir... en face, les steppes sibériennes, et toute la Russie, à sa droite, les steppes des Ostiaks jusqu'à l'Océan du pôle... à sa gauche, les steppes des Tartares traversées par le Transsibérien qui pourrait être la route du salut... et derrière, les immensités vertigineuses, glacées et désertiques des plaines du gouvernement d'Irkoutsk... de Yakout... de la Mandchourie...

Penser à s'évader était du délire...

S'évader était une folie...

Saint-Cast avait ce délire et cette folie... Saint-Cast y pensait... Il y pensait parce qu'il voyait ses forces s'en aller tous les jours et que c'était affreux de laisser après lui le Mile et la Tine en ce pays de la mort...

Nous avons dit que les évasions sont faciles et qu'elles échouent toujours... Les fuyards, s'ils sont isolés, finissent par périr de faim, d'épuisement, de froid, ou noyés, ou

mangés par les loups, disparaissent sans laisser nulle trace. On ne retrouve même pas leurs os blanchis en quelque coin de forêt... Neuf sur dix meurent ainsi, après l'évasion... affirment les statistiques. C'est pourquoi, lorsqu'une évasion est signalée, les autorités, au bout de quelques jours, font peu de choses pour arrêter le fuyard... Une poursuite immédiate, puis c'est tout... Les éléments font le reste quand le déporté n'est pas retombé dans sa chaîne...

Puis, s'il ne meurt point, n'a-t-on pas toutes les chances de le reprendre, sans efforts, de par la rigueur même des mesures policières qui font de la Sibérie un camp où il faut un mot d'ordre pour librement circuler ? N'est-il pas trahi par son aspect même, reconnaissable entre tous ?... Où trouvera-t-il le traîneau et les chevaux qui le feront fuir ?... Qui lui donnera le passeport dont il aura besoin ? Aura-t-il l'imprudente audace — s'il possède un peu d'argent — de s'adresser aux maisons de poste ?... Du premier coup, il serait repris. Et en supposant même qu'il échappe une première fois, le danger se renouvellera tous les jours... Il le sait... Il sait qu'aux relais, sur un registre spécial, soigneusement tenu, sont indiqués avec la plus scrupuleuse exactitude le nombre des chevaux dont dispose la station, les heures de départ et de rentrée de chacun d'eux... Il sait que sur un registre à double souche on inscrit : un numéro d'ordre, le nom et la profession du voyageur, relevés sur un passeport qui doit être visé fréquemment, l'heure de son départ, le nombre de chevaux qu'on lui donne, le prix payé, et même le nom du yemchtchik qui le conduit. Ce cocher, ainsi que le voyageur, reçoit de ce document une copie détachée de la souche qu'il doit remettre au chef de la station suivante... C'est pour le fisc un contrôle et pour la police le moyen de surveiller les voyageurs et les cochers. Seule, la fuite à pied offre une chance, à travers les plus affreuses angoisses... Et voilà pourquoi les déportés se suicident... La meilleure et la plus sûre des évasions, c'est la mort !...

Réduit à ses seuls moyens, le condamné est impuissant.

S'il trouve un complice au dehors, parmi les colons libres, si quelque ami lointain ne l'oublie pas, veille sur lui, et prépare sa fuite, celle-ci devient possible...

Saint-Cast n'ignorait rien de tout cela...

Mais des amis lointains, il ne s'en connaissait plus, depuis longtemps... En France, jadis il n'avait laissé personne qui lui fut attaché... En Russie, tout lui était ennemi...

Et malgré cela, il songeait à fuir, non pour lui, mais pour ses enfants...

Narym, où se trouvait la colonie pénitentiaire, profilait ses isbas misérables sur une pente douce au bas de

laquelle coulait l'Obi. En haut de la pente était bâtie la prison, entourée de palissades. Un bataillon de cosaques y tenait garnison, infanterie chargée du service de surveillance, avec un peloton de cosaques à cheval. Les déportés sans famille étaient cantonnés dans de vastes casernes dont une partie était occupée par les cosaques. Les autres habitaient dans des cahutes en bois. Chaque officier ou employé avait sa maison particulière, petite, mais propre.

La cabane de Saint-Cast était très étroite, assez large à peine pour le loger avec ses deux enfants. Un tiers de la pièce était pris par le poèle, indispensable dans un climat aussi rigoureux. Porte et fenêtre fermaient mal, laissaient entrer vent et neige, mais le déporté y remédia tout de suite. Ce fut sa première besogne. Elle était située un peu à l'écart des autres constructions, sur la déclivité de la colline et tout près du cimetière.

En attendant les premiers beaux jours, pendant lesquels on emploierait Saint-Cast à cultiver un lot de terres labourables, en plus du jardin qui lui était attribué en particulier, et comme toute besogne était suspendue dans les champs pour de longs mois encore, les déportés étaient occupés à des travaux d'aménagement dans le village, à l'hôpital et à la prison : bêtes de trait ou de somme pour le transport des matériaux. Saint-Cast utilisait ses rares heures de liberté à parcourir les isbas de Narym, pénétrant chez les habitants, colons russes, déportés, ou indigènes. Et partout il donnait des conseils, instruisait les enfants, faisait souvent office de médecin, tranchait les différends, s'attirait la sympathie et le respect.

D'autres travaux furent indiqués. Saint-Cast fut employé à concasser l'albâtre dans le hangar construit sur la berge de la rivière, ou bien, après les tempêtes si fréquentes et si redoutables, il fallait déblayer la neige autour des cabanes.

Tous les soirs, à la lumière de la lampe à pétrole achetée à un colporteur juif, Saint-Cast complétait l'instruction de ses enfants. C'était les heures bien douces et reposantes, les heures où il oubliait, en réchauffant son cœur endolori au sourire du Mile et de la Tine.

Il y avait trois mois que, boulevard Péreire, Lauvoyer avait dit à Ludovic :

« Je n'ai rien abandonné au hasard. Dans cinq jours je serai à Saint-Pétersbourg. J'irai en Sibérie... Quand tu me reverras, le forçat Saint-Cast sera mort avec ses deux enfants. »

Le lendemain, en effet, il était parti. C'était un homme adroit et prévoyant. Il savait que le voyage aventureux qu'il allait tenter dans la steppe aurait été arrêté à chaque pas s'il ne s'était pas muni d'un passeport. Il l'obtint aisé-

ment pour lui et un domestique l'accompagnant. Le but avoué de son voyage, et il désira que ce fût mentionné au passeport, était l'étude qu'il voulait faire du système pénitentiaire de la Sibérie. Il espérait ainsi pouvoir, plus aisément, se rapprocher des forçats, dans le cas où Saint-Cast eût encore été interné, après ses dix années de déportation.

Le problème le plus difficile à résoudre était, pour lui, de savoir où se trouvait le malheureux. N'était-il pas mort ? Et alors qu'étaient devenus les deux enfants ?

La solution du problème le retint pendant deux semaines à Saint-Pétersbourg.

Comme il ne ménageait pas l'argent, il finit par obtenir le renseignement qu'il souhaitait. Saint-Cast était aux mines de Nertchinsk !... Lauvoyer fit la grimace... On était en plein hiver. C'était un terrible voyage à entreprendre, mais sans doute qu'il avait de graves et mystérieux motifs pour ne pas reculer, car il allait partir, quand un renseignement, communiqué à la dernière minute, lui fit modifier son itinéraire... On lui apprit, dans les bureaux du chef de la chancellerie du ministère de l'Intérieur, que Saint-Cast avait été transféré à Narym.

Un coup d'œil sur la carte le mit au courant...

Il vit Narym, petit point noir au milieu des immenses solitudes de la steppe tartare, sur la frontière du pays des Ostiaks, et du gouvernement d'Irkoutsk.

— Toujours quelques milliers de kilomètres de moins, pensa-t-il...

Le chemin de fer Transsibérien pouvait le déposer à Tomsk, qui se raccordait à la grande ligne par un embranchement. De Tomsk, en traîneau, il gagnerait Narym, ce qui lui prendrait sans doute un mois à travers la neige.

Il n'hésita pas plus longtemps.

Le soir, les vastes et confortables wagons de première classe du train partant de Saint-Pétersbourg emportaient un gros voyageur emmitouflé dans d'innombrables fourrures.

A Moscou, il rejoindrait le Transsibérien.

De Moscou à Tomsk, il faut compter six jours, par l'express, car si les wagons sont confortables, le train, qui part deux fois par semaine, ne marche pas à plus de trente et une verstes à l'heure...

Lauvoyer utilisa les longues, interminables heures d'un voyage fastidieux et monotone à combiner le plan qu'il allait mettre à exécution. Il savait assez de russe pour converser sans gêne et n'avait pas eu besoin de s'embarrasser d'un interprète. A Tomsk seulement il aurait à prendre des gens du pays pour le guider, mais déjà il était

résolu, s'il le fallait à se passer des relais de poste et à voyager avec ses propres ressources, ce qui lui laissait plus de liberté. Il avait obtenu l'autorisation de garder ses armes ; il emportait une excellente carabine Winchester et un revolver. A Tomsk, en faisant viser son passeport, à la descente du chemin de fer, il obtiendrait aisément un permis de séjour pour le gouvernement de Tobolsk, sans être obligé de remonter jusqu'à cette dernière ville.

Ce fut en février qu'il débarqua à Taïga, ville dont la création, sur l'emplacement déboisé de la forêt vierge, ne remonte qu'à quelques années, qui compte présentement des milliers d'habitants et qui fut, dans les premiers temps, le repaire de tout ce que la Sibérie occidentale recélait de plus redoutables parmi ses bandits les plus dangereux. L'embranchement de Taïga à Tomsk n'a que soixante-cinq kilomètres, mais les trains sibériens sont fantaisistes et Lauvoyer mit une nuit entière à franchir cette courte distance.

Le matin, à l'aube, il mettait le pied dans une gare minuscule, située à quatre verstes de la ville. Des cochers, sur le siège de leurs traîneaux, criaient à tue-tête, invitant les voyageurs...

Quelques minutes après, Lauvoyer glissait sans bruit vers la rivière de la Tome, qui s'étalait largement sous une croûte de neige.

Le cocher s'arrête en haut d'une rampe escarpée, contre laquelle s'appuie la rue Millionnaya. Il y a là une auberge d'apparence assez convenable. Une chambre reste libre. On la donne à Lauvoyer. Pas de lit. Des couvertures sur un large canapé, Lauvoyer s'y étale avec volupté et s'endort... dans une atmosphère si étouffante que la respiration y est pénible...

Dès le lendemain, il s'occupe des préparatifs de son voyage.

Jusqu'ici tout a marché sans encombre. Il n'a eu qu'à se laisser véhiculer par le Transsibérien. A présent, les difficultés commencent. Mais le gros homme, nous l'avons dit, a eu le temps de réfléchir et de combiner. Puis, la ceinture de cuir qui s'enroule autour de son ventre imposant est pleine d'or. Dans son portefeuille, il y a des lettres de crédit sur les principales banques, et il a bourré sa sacoche de roubles, de kopecks, de pièces de cinq, de dix, de vingt, pour parer à toute éventualité, pour distribuer aisément les pourboires.

Enfin, il est résolu et son cœur est impitoyable.

Il sait qu'il a fait ce long trajet pour accomplir un triple crime.

Mais il sait aussi qu'il ne peut agir seul : il lui faut un

complice... Il lui faut apporter la plus grande prudence dans le choix de l'homme. Le succès en dépend.

A Tomsk, comme en toute la Sibérie, ce ne sont point les bandits qui manquent.

Le lendemain de son arrivée, en se promenant par les rues de la ville, aux alentours des débits de boisson, sur les bords de la Tome, parmi les chantiers, dans les ruelles infectes et puantes où grouille toute une population dans la saleté, le fumier, la misère, Lauvoyer ne fut pas sans remarquer certaines figures aux yeux cruels, aux mâchoires saillantes, qui se retournèrent longuement sur lui, tant qu'on put le voir, avec une sorte d'appétit de meurtre.

— Voilà ce qu'il me faudrait ! murmura-t-il...

Or, Lauvoyer, on le sait, en fait de misérables, s'y connaissait.

Lauvoyer tentait le crime... Lauvoyer suait le richard ! Si tant est qu'on puisse employer une pareille expression dans un pays où le thermomètre, au moment où il déambulait parmi les glaçons de la rivière, marquait 30 degrés au-dessous de zéro. Sa première précaution — car il avait grand soin de sa grosse personne — avait été de s'entourer moelleusement de vêtements dans lesquels il allait impunément braver le voyage périlleux. Il avait enfilé trois paires de bas de laine et, par-dessus, une quatrième paire de bas en feutre ; le tout, dans de grosses bottes fourrées. Il avait endossé une chemise de peau de renne. Par dessus, un vêtement de laine souple. Deux fourrures : la première, avec le poil en dedans ; la seconde, avec le poil en dehors. Une pelisse pour le traîneau le garantirait contre les vents qui coupent la figure et gèlent les membres, contre les terribles chasse-neige qui glacent, boulevérsent et sèment l'épouvante. Enfin, un bonnet de fourrure s'enfonçait sur son front et sur ses oreilles. Pour le traîneau, encore, il avait joint un bachelik en poil de chameau dont le capuchon pouvait être rabattu tout autour de la tête, chaudement, pendant que la pèlerine le serrait autour du cou et protégeait les épaules.

— Qui peut prendre soin de moi, si ce n'est le fils de ma mère !

Son bon revolver ne le quittait pas, et il avait des balles de rechange, dans l'étui.

Lorsqu'il rentra dans son auberge, après avoir tenté ce premier voyage d'exploration dans les bas-fonds hideux de ces enfers sibériens, il eut la joie — mon Dieu ! oui, nous le disons comme cela est — de remarquer qu'il était suivi de loin par un des plus hideux parmi les êtres de la réprobation qu'il avait coudoyés au bord de la Tome.

C'était un gaillard vêtu d'une peau de mouton, la laine

en dedans, coiffé d'un bonnet de fourrure pelée, également de peau de mouton...

Lauvoyer l'avait frôlé, tout à l'heure, ivre de vodka.

La démarche du bandit était alourdie et singulière. On pouvait l'attribuer aussi bien à l'ivresse qui avait eu raison de ce colosse qu'à la fatigue ancienne des fers du bagne qu'il avait dû porter longtemps à la jambe. Une chemise de grosse toile bâillait sur sa poitrine velue, insensible au froid mortel... Il portait une culotte de grosse toile qui s'engouffrait dans des morceaux de drap enroulant ses jambes jusqu'au genou. Et, pour chaussures, il portait des sandales en lanières d'écorce de tilleul sauvage, comme les Ostiaks.

L'homme suivit Lauvoyer et ne le quitta que lorsqu'il eut disparu. Mais Lauvoyer put l'apercevoir à plusieurs reprises, pendant la journée, rôdant autour de l'auberge.

A la nuit, l'homme revint encore... Il flairait un crime à commettre, celui-là aussi, et une bonne aubaine... que lui livrerait l'imprudence du voyageur...

Vers dix heures du soir, en dépit de toutes les recommandations qu'on lui fit, Lauvoyer voulut sortir. Les rues de Tomsk n'étaient pas sûres. Avec les ténèbres commençait le règne des rôdeurs. La ville est mal éclairée, on pouvait même dire pas du tout... Malgré les gardiens armés qui veillent, on ramassait des cadavres tous les matins...

— Barine, vous avez tort... disait l'hôtelier... Ne sortez pas seul !

Lauvoyer répliqua :

— Je n'ai pas peur, et je suis bien armé !

La rue était déserte. Tomsk, animée et grouillante pendant le jour, semblait morte. La neige était tombée dans la soirée et n'avait pas encore eu le temps de geler, sur la croûte ancienne de l'autre neige. On y enfonçait jusqu'à mi-jambe. Puis, le ciel s'était déblayé, était redevenu très pur et la lune brillait, éclairant les longues rues sillonnées de fils électriques qui relient les uns aux autres d'autres fils perpendiculaires retenus au moyen d'anneaux en porcelaine... Les fils cuivrés du téléphone pendent si bas qu'on les toucherait avec la main... Lauvoyer longe de hautes maisons de briques rouges, passe devant la cathédrale, toute blanche et dont le dôme bleu se perd, imprécis, dans le bleu du ciel, puis devant le théâtre, qui est près de là... devant le Grand-Hôtel qui sépare l'un de l'autre... De temps en temps, Lauvoyer a écouté... mais malgré la finesse de son oreille, dont il est si fier, il n'entend aucun pas suspect... La neige, molle et douce, ne peut craquer sous les bottes ou sous les sandales... Alors, il se retourne brusquement, au moment où il va quitter la place du

théâtre pour se jeter dans des rues étroites qui le conduiront vers la rivière...

Il a eu le temps de voir une ombre, aussitôt disparue, aussitôt effacée...

Il soupire, satisfait :

— C'est mon homme...

Il ne s'arrête pas. Il semble s'offrir volontairement, à l'autre, comme une proie facile. Les rues se resserrent, deviennent ruelles, les maisons s'espacent, les terrains vagues commencent, la nuit devient sinistre... la lune se voile... La vie ne se manifeste plus que par des cris, des hurlements, qui partent d'auberges où l'ivresse est au comble et derrière les fenêtres desquelles on devine de la lumière. Le froid est insoutenable.

L'homme, maintenant, ne dissimule même plus sa marche. Lentement, il se rapproche.

Bientôt, ce sont des baraquements où grouillent, dans la misère, des familles d'émigrants russes, puis des chantiers de construction, puis la solitude complète... si ce n'est, de loin en loin, quelques tas de bois auprès desquels veille un gardien de nuit, en agitant, de temps à autre, ses castagnettes. Des chiens hurlent.

L'homme, par derrière, a pressé le pas, l'endroit lui paraît propice...

Lauvoyer, au contraire, a ralenti la marche... Il sent que l'heure est venue...

Et tout à coup, quelque chose comme une trombe s'effondre sur lui, silencieusement. Mais il est prêt... Le gros homme a fait un bon de côté, léger comme un de ces écureuils gris qui voltigent, pareils à des oiseaux, dans les sapins de la forêt voisine. Il a esquivé l'assaut. Le bandit a trébuché dans la neige et, avant qu'il ait eu le temps de se retourner, deux étaux le serrent à la gorge. Ce sont deux colosses d'égale force. Ils luttent... Autour d'eux, le silence, le désert... La Tome roule, invisible, sous ses amas de glace... Devant eux, à quelques centaines de verstes, une ligne, plus sombre, indique quelques isbas qu'on dirait abandonnées... Les deux hommes se roulent dans la neige, et peut-être que Lauvoyer, gêné par ses fourrures, n'aurait pas eu le dessus, s'il n'avait saisi son revolver.

Quand le bandit sentit le froid de l'acier sur son front, il ne bougea plus.

Un souffle rauque de bête sortait de sa poitrine déchirée...

— Relève-toi, et pas un geste, où je te fais sauter la tête...

L'homme obéit. Il est dompté.

— Comment t'appelles-tu ?

— Gog...

— Que fais-tu ?

— Rien...

— Tu me guettais depuis ce matin pour m'assassiner ?

— Oui.

— Et en me voyant si confiant, me livrant à toi, tu n'as pas compris que je t'avais deviné ?

— Non.

— Brute !... Relève la tête... tourne-la, pour que je te voie mieux.

L'homme tourna le visage qu'éclaira un pâle rayon de la lune. C'était un visage sinistre, au front couturé de cicatrices...

— Ah ! ah ! tu es un forçat évadé, je parie ?

« Et tu as essayé de faire disparaître le mot *voleur* inscrit au fer rouge sur ton front...

— Oui. Il y avait : *Vor*... J'ai brûlé cela avec du vitriol...

— Veux-tu être à moi, Gog, pour une besogne qui te fera riche ?

— Oui. Tu épargnes ma vie... Je t'appartiens... Moitié d'avance, moitié après ! dit-il cynique.

— Conduis-moi quelque part où nous pourrons causer.

— Viens... Rengaine ton revolver... Tu n'as plus rien à craindre... Je te protégerai, au besoin.

Ce qui put se dire entre les deux misérables, si bien faits pour s'entendre, nous n'avons pas besoin de le conter. Les faits qui vont suivre l'expliqueront eux-mêmes. Gog se chargea d'acheter toutes les provisions nécessaires, une troïka, et fixa l'heure du départ pour le surlendemain... Il entrait dans le plan de Lauvoyer de ne point se servir des cochers officiels des relais. Gog prétendait connaître suffisamment le pays pour ne point se perdre jusqu'aux environs de Narym. En outre, les cochers des relais ne se fussent pas prêtés à son projet criminel, ou bien ils eussent rendu compte du crime commis. Autant d'yeux vigilants et honnêtes, autant d'obstacles, autant de dangers. Il préférait courir celui de confier sa vie au bandit ramassé à Tomsk. Puis, il veillerait. Ils avaient conclu le marché à cinq cents roubles dont la moitié avait été versée, mais dont Gog ne devrait toucher le reste qu'au retour du voyage, si Lauvoyer était vivant. Gog avait-il intérêt à ce que Lauvoyer vécût ?

Le matin du départ, alors que les trois robustes chevaux sibériens, difficilement maintenus par Gog sur le siège, piaffaient en faisant tinter leurs sonnailles, Lauvoyer ouvrit sa fenêtre et jeta un regard du haut de la Millionnaya, sur l'immense paysage qui se déroulait au pied de la ville jusqu'au plus lointain horizon. Un vent glacial soufflait. Il tombait quelques rares flocons. Les nuages se bousculaient. Tout près, on devinait, aux chantiers de

bois inondés sur les deux bords, la ligne blanche, insaisissable de la rivière, imprécise dans ses limites, et qui semblait faire corps avec la neige... Barrant l'horizon, une forêt noire dont les sommets étaient saupoudrés de neige, dont les retraites étaient vierges, la forêt redoutable, qui tente souvent les forçats, par son apparente et trompeuse sécurité, qui les attire, les retient, et les ensevelit.

La route de poste longe, presque toujours sans y pénétrer, la taïga monotone et funèbre.

C'était de ce côté-là, vers les déserts mystérieux, que Lauvoyer allait s'enfoncer.

Par là qu'était Saint-Cast, et qu'étaient aussi le Mile et la Tine...

Il contempla ce spectacle pendant quelques secondes, resta rêveur...

Un nom, prononcé très bas, tomba des lèvres du misérable, un nom très doux, qui appelait une vision de jeunesse, de beauté, de virginale candeur... mais de tristesse aussi... un nom qui aurait dû s'éteindre au contact de pareilles lèvres :

— Zizi ! !...

Il referma la fenêtre et descendit.

Cinq minutes après, à fond de train, les rênes dans les mains de Gog, habillé de neuf, la troïka dévalait par les rues de Tomsk, et s'élançait vers la solitude sauvage...

. . . .

A Narym, Saint-Cast sentait s'affaiblir ses forces et redoutait une fin prochaine. Il se retenait à la vie de tout son désespoir et ne vivait plus qu'avec une seule pensée :

Fuir ! Gagner la France !

Il lui semblait que le Mile et la Tine, une fois là-bas, dans le pays natal, et quel que fût leur abandon, seraient sauvés. Tandis qu'en ce désert, les pauvres petits !...

Alors, il avait résolu de tenter de s'évader à tout prix...

Malgré le froid, malgré l'hiver... car la mauvaise saison ne prend fin qu'en mai... Et encore, à cette époque, le soleil qui fait fondre les neiges amène partout des fondrières, transforme les forêts en marécages, et la plaine en un lac immense... Les fatigues ne sont pas moins grandes, si les périls sont un peu moins nombreux. Mais Saint-Cast avait peur d'attendre jusque-là.

Et, s'entourant de prudence, au fond de sa cabane, n'ayant confié son secret qu'au Mile et à la Tine, il se préparait.

Dans un sac en peau d'écureuil, il avait placé ses économies, les quelques roubles amassés péniblement depuis tant d'années. Aux mines d'or de Nertchinsk, il aurait pu voler des pépites, comme tant d'autres, mais il était honnête. Il s'était contenté de son maigre salaire pendant

qu'autour de lui se faisait un commerce de vente d'or en contrebande aux marchands russes, sibériens, polonais et juifs. Il était arrivé au bagne sans tare, il en partirait sans reproche.

L'important, pour une évasion, était de se constituer toute une réserve de vivres. Depuis longtemps, il y tâchait.

Il fallait également, au risque d'être bientôt livrés par des ostiaks indigènes ou des paysans, changer l'uniforme du bagne trop facilement reconnaissable : gros drap gris marqué d'un as de carreau en noir dans le dos.

Quant à la langue, il parlait le russe comme le français et le Mile et la Tine s'exprimaient facilement dans les deux langues.

Donc, achetant des provisions lentement, kopek par kopek il réunit tout ce qu'il put... du maïs, des morceaux de sel, des morceaux de lait de jument glacé, trois gourdes pleines d'eau-de-vie... le quart de vodka coûte cinq kopeks... du fromage de brebis, dur et piquant... du poisson gelé... des langues de rennes fumées, achetées à des indigènes, du pain de maïs, des concombres salés... des marmites...

Il divisa le tout dans trois sacs, avec des bretelles, il porterait le plus lourd ; la Tine, celui qui venait ensuite ; le Mile, qui était moins fort, porterait le plus léger. Car Saint-Cast prévoyait tout, même une catastrophe, même la séparation !...

Depuis longtemps, il avait fabriqué lui-même trois couteaux-poignards qu'il tenait en réserve, cachés dans une poutre creuse de son isba. Il avait fallu, aussi, se précautionner de briquets et d'amadou... Il y avait pensé. Chacun d'eux emporterait de quoi allumer du feu. Il avait fabriqué lui-même de l'amadou avec des bandes de toile en fil qu'il avait fait brûler lentement en les étouffant au fur et à mesure avec un autre morceau de toile. Cela produisait une espèce de charbon extrêmement inflammable. Le silex faisait jaillir dessus l'étincelle et cela flambait. Il avait ainsi entassé de l'amadou dans trois boîtes, et chacun d'eux devait emporter la sienne. Tout ce qu'il possédait et tout ce qu'il avait réuni avait été ainsi divisé en trois parts, une part pour lui, une part pour la Time, une part pour le Mile. Il garda pour lui le sac en peau d'écureuil, mais il partagea presque tout son contenu dans deux ceintures de cuir, fabriquées par lui, comme le reste, et que les deux enfants devaient porter autour des reins.

Quant aux vêtements, des chemises, des sandales en peau de mouton, liées avec des lanières de bouleau, voilà pour lui, avec une touloupe presque toute neuve et un bonnet de fourrure. Les enfants, chaudement vêtus, n'auraient besoin de rien.

Dans ces préparatifs si simples, qui n'eussent pas pris plus d'une journée dans une ville, il fallut à Saint-Cast de longs mois. Il y consacra toute sa pensée et toute sa vie depuis son départ de Nertchinsk et son arrivée à Narym.

Maintenant, il était prêt.

Il n'attendait plus que l'occasion... L'été, par les champs immenses de maïs et de sarrazin, hauts de deux mètres, et qui s'étalaient au loin comme un océan de verdure et de fleurs, il aurait pu s'évader même en plein jour...

L'été ? Aurait-il, le pauvre homme épuisé, la force de vivre jusque-là ?

Depuis quelques jours, le temps était devenu menaçant. Les forçats, habitués à tous les pronostics, prévoyaient la terrible tempête pendant laquelle les hommes et les animaux semblent disparaître, s'enterrent, fuyant le bouleversement de la nature... Saint-Cast ne s'y trompait pas plus que les autres...

Fuir pendant la tempête, c'eut été courir à la mort.

Pourtant, le Mile disait tout bas, bien bas, un soir :

— Quand tu voudras, père, nous n'avons pas peur !

Le Mile... Douze ans, frêle comme une fille, très brun, avec des yeux noirs, des yeux tranquilles d'enfant sérieux qui connaît toutes les douleurs... et d'enfant brave aussi, qui a connu déjà bien des fatigues et bien des dangers...

La Tine caressait les cheveux blancs de Saint-Cast de ses deux mains mignonnes :

— Mile a raison, quand tu voudras, père, nous sommes résolus...

La Tine... quinze ans... Elle en paraissait dix-huit... La voix était grave... les yeux étaient bruns, de ce brun clair qui a le don de s'assombrir, aux émotions, et de devenir presque noir... des yeux étonnés et craintifs, pleins de tendresses, de beaux yeux larges et profonds, miroirs d'une âme vaillante et douce... Encore un peu maigre, parce qu'elle avait grandi vite, elle avait pourtant les épaules larges et sa taille était souple, ondulant librement, sans corset, sur des hanches de jeune déesse. C'était un contraste délicieux que ce corps de jeune fille, avec ces yeux et cette âme d'enfant. Aussi belle que Zizi, certes, mais non plus. Autant de séductions que Zizi, mais non les mêmes. Passionnée, elle le serait sans doute autant que Zizi, mais si toutes les deux devaient souffrir, il y en avait une des deux qui garderait pour elle sa souffrance avec orgueil, tout au fond... c'était la Tine... Il y en avait une des deux qui était toute de fièvre et d'exaltation... et d'emportement... C'était Zizi... Et l'autre toute d'humilité, de timidité, de crainte, dans le silence de son cœur... c'était la Tine... Perle noire et perle blanche, toutes deux précieuses, joyaux inestimables et rares...

Tel était le Mile et telle était la Tine...

Saint-Cast leur sourit, hocha la tête et, avant de leur répondre, ouvrit la porte de l'isba et consulta le ciel...

La nuit était obscure... le ciel bas et lourd... le froid extrêmement vif. Il n'y avait aucun souffle de vent, et rien ne décelait le chasse-neige que tout le monde redoutait... Mais c'était ce calme qui ne trompait personne.

Au loin, dans l'immensité, toute blanche, on entendait des aboiements brefs.

C'étaient des loups affamés qui rôdaient, en chasse.

Saint-Cast referma la porte et se rapprocha des deux enfants :

— Un peu de patience, mes gentils petits...

— Nous attendrons longtemps, père ?

— Un jour, deux jours, trois jours au plus... Ensuite, je vous confierai à la solitude et nous essayerons de gagner ensemble une terre de liberté.

. . . .

Il y avait deux heures juste que Lauvoyer et Gog, au grand galop des trois chevaux de la troïka, avaient quitté Tomsk, lorsque le transsibérien siffla en arrivant en gare de Taïga... Par hasard, le train correspondant avec Tomsk était prêt à partir et les voyageurs descendus des wagons de la grande ligne et qui n'avaient point à s'arrêter au village, remontèrent précipitamment... Par hasard encore, le train de Tomsk voulut bien, ce jour-là, marcher un peu plus vite que d'habitude et il stoppa dans la petite station de Tomak, ayant gagné quelques heures sur son trajet...

Parmi les voyageurs descendus à Taïga et remontés aussitôt, deux étrangers, faciles à reconnaître à leur attitude comme à leur visage...

Ils n'avaient pas prononcé une parole.

A Tomsk, ils exhibèrent les passeports qui leur furent demandés et qui étaient en règle sans doute, car il ne leur fut adressé aucune observation.

Ainsi que Lauvoyer, quatre jours auparavant, ils montèrent en traîneau et s'arrêtèrent, à la volonté du cocher, devant la chinka de la Millionnaya.

— Autant ici qu'en face ! murmura l'un d'eux, le plus petit, avec l'accent gascon très prononcé.

— D'autant plus, vieux, que nous ne moisirons pas à l'auberge. J'aime mieux le grand air.

Le plus petit ajouta, en frissonnant sous ses fourrures et les couvertures qui faisaient de lui une sorte d'énorme paquet ambulant, roulant et trébuchant :

— Chien de temps !

— Tu préfères la paisible villa de Diane, sous le ciel pur et léger du Pausilippe ?...

Le petit haussa les épaules et gronda, non sans une nuance de tristesse :

— Pauvre Nestor, qui nous a sauvé la vie !... Il est maintenant, lui, dans le paradis des singes, au milieu de tout ce qu'il aime, le gourmand... au milieu de tous les fruits du soleil et de la chaleur, les pastèques, les oranges, les citrons, les grenades, les ananas, les noix de cocos, les dattes, toutes bonnes choses parfumées que le soleil a faites pour les singes, comme pour les hommes, pendant que nous autres nous crevons de froid dans ce damné pays... Pauvre et bienheureux Nestor !

On a reconnu Georges et Rouscouban.

Partis de Naples après avoir réussi et dépister la Mala Vita, ils avaient gagné Rome, Milan, le Tyrol, l'Autriche, s'étaient arrêtés à Saint-Pétersbourg pour y prendre les passeports nécessaires, les renseignements sur Saint-Cast.

Et là, au cabinet de la chancellerie, ils eurent une première angoisse.

A quelques jours d'intervalle, c'était la seconde fois qu'on demandait, aux bureaux, des détails sur le nommé Saint-Cast, Français envoyé dix ans auparavant aux mines mortelles du bagne de Nertchinsk... depuis, transféré à Narym...

Leur cœur se serra.

Pourtant, ils ne témoignèrent aucun étonnement.

Mais quand ils furent sortis, Georges dit à Rouscouban :

— Ce ne peut être que lui... Ludovic ! mon frère ! !

— A moins que...

— Achève !

— A moins qu'il n'ait confié cette mission de sang et de meurtre à celui qui ne recule devant aucun crime... à Lauvoyer !... qui parle le russe comme un moscovite !...

Et le petit homme se frottait les mains...

— Je voudrais ne pas me tromper... Il y a longtemps que nous ne nous sommes pas embrassés, Lauvoyer et moi !... Sur le quai de Boulogne, certaine nuit, en face de Sèvres, il a estourbi, d'un coup de poing derrière la nuque, un ivrogne de ma connaissance... lequel, peu après, lui volait la valise aux diamants de maman Gérard... Nous sommes manche à manche... Je lui offrirais volontiers la belle !...

— Eh bien, tu vas être servi, vieux... L'occasion s'en offrira bientôt, à coup sûr !

A l'hôtel de la Milionnaya, le renseignement qu'ils obtinrent sans difficulté ne leur laissa aucun doute...

— Oui, barines, un voyageur français... gros... très large d'épaules, et très riche, car il porte des bagues en or à tous ses doigts, et aussi une chaîne de montre en or, et

des boutons de chemise et de manchettes en or... Du reste, nous sommes obligés d'inscrire sur nos registres les noms des voyageurs, d'après les passeports... Il s'appelle Lauvoyer...

Georges et Rouscouban échangèrent un regard.

Georges demanda :

— Il voyageait seul ?

— Oui... il est arrivé seul... mais...

— Mais ?

— Ecoutez, barines, si vous portez intérêt tous deux à ce voyageur, tant pis, parce que je crois que vous ne le reverrez plus. Il a pris à son service un des bandits les plus dangereux de la ville, Gog, un ancien forçat qui a fait son temps... Gog le volera et le tuera...

— Les loups ne se mangent pas ! murmura Rouscouban à l'oreille de Georges.

L'aubergiste entendit et répliqua en souriant :

— Dans votre pays, peut-être, barines ; en Russie, les loups se dévorent entre eux, à belles dents.

— Lauvoyer est-il parti depuis longtemps ?

— Ce matin...

— De telle sorte que si nous voulions le rejoindre ?

— Il n'a que deux ou trois heures d'avance sur vous.

— Ce qui n'est rien... avec de bons chevaux...

— Il vous faudra le temps de les choisir, de les acheter, de les harnacher, d'acheter un traîneau, de trouver un guide... à moins que vous ne préfériez vous servir des relais de poste...

— Que nous conseilles-tu ?

— Les relais ! Mais à une condition... Savez-vous où vous allez ?... et où va votre homme ?

— Le but de son voyage, le nôtre, c'est Narym...

— Ah ! ah ! il y a bien des forçats évadés, bien des bandits sur le chemin... La route n'est pas sûre. Voyagez de relais en relais, barines, vous vous en trouverez bien. Et tout de suite vous gagnerez du temps... Une troïka, ça se trouve comme on veut... Des chevaux, c'est plus difficile.

— Et nous pourrions partir tout de suite ? dit Georges qui s'énervait.

— Oh ! oh ! comme vous y allez ! Vous n'êtes pas en France !... Vous allez voyager en plein désert. Vous traverserez des villages misérables où vous ne trouverez point de provisions... Il faut tout emporter... Je vais envoyer à la maison de poste retenir des chevaux... Prenez patience... Voici du thé, des gâteaux, restaurez-vous ! En Russie, il faut de la philosophie, barine, dit l'aubergiste en riant... Et, en Sibérie, il faut être un saint !...

Ils l'apprirent à leurs dépens. Ils ne revirent l'aubergiste que vers midi...

— Il y aura des chevaux à trois heures... D'ici là, vous aurez le temps d'acheter des vivres...

Rouscouban, calculant :

— Mon bon ami Lauvoyer aura sept ou huit heures d'avance sur nous... C'est peut et beaucoup... Beaucoup, s'il fait le voyage sans accidents... peu, s'il y a des anicroches...

— Et si, de notre côté, nous faisons le trajet sans aventures...

— Oh ! dit l'aubergiste, les bagages seront solidement arrimés... rien ne bougera, vous verrez, toutes les fois que vous verserez !...

— Hein ? fit le petit homme... On verse donc souvent ?...

— Tant qu'on peut ! C'est l'habitude... On s'y fait. Vous verrez, c'est très amusant...

— Merci !... Ah ! une recommandation... Tâchez de nous découvrir un guide qui, à défaut de français, sache un peu d'allemand... Je ne suis pas très calé en langue russe... Il sera notre interprète.

— Ceci n'est pas impossible, barine... Nous avons beaucoup de Polonais qui parlent l'allemand.

— Bravo ! Je n'aime pas les Allemands, mais j'ai un faible pour les Polonais...

A trois heures, à la maison de poste, le traîneau était attelé et les formalités d'usage avaient été remplies. Une bâche de toile retenue par des cerceaux protégeait les voyageurs. Les bagages étaient empilés et l'on s'asseyait dessus. Plutôt, l'on se couchait.

L'ésaoule avait visé les passeports. L'yemchtchik était sur le siège, portant la plaque spéciale sur le bonnet et au bras gauche, l'emblème de ses fonctions. L'interprète Teki, bonne et naïve figure, au nez trognonnant, au sourire perpétuel, avait pris place au fond. Georges et Rouscouban s'installèrent, enveloppés de leurs pelisses fourrées, ramenèrent les couvertures jusqu'à la bouche, rabaissèrent le bonnet jusqu'aux yeux. De son fouet, au manche court, à longue et forte lanière, le cocher cingla les quatre chevaux. Un carillon endiablé se fit entendre. La téléga partait...

Georges consulta sa montre.

— Il est trois heures et demie !... Et voici la nuit qui tombe... Quatre jours et quatre nuits de voyage avant d'être à Narym... Pourvu que nous arrivions à temps !...

Un bruit étrange, de son côté, attira son attention... Il se pencha... et sourit.

C'était Rouscouban qui, déjà, ronflait...

. . . .

Entre la troïka de Lauvoyer et la téléga de Georges, une lutte de vitesse commençait, course folle, à travers les

steppes couvertes de neige, les rivières débordées et gelées, dans les tristes et silencieuses forêts de pins, de mélèzes et de bouleaux, course vertigineuse. Debout sur son siège, le cocher sibérien criait et fouaillait à tour de bras.

Les grelots des chevaux servent à attirer de loin l'attention des maisons de poste, en annonçant l'arrivée d'une voiture. Au relai, les chevaux doivent être harnachés, prêts à atteler. Mais ceci n'existe guère que pour les courriers officiels et le service des dépêches qui ont même le droit de requérir les chevaux chez les paysans, s'il en manque au relai.

A Bogradschow, on attendit une heure... après quoi on repartit :

— Total : neuf ou dix heures d'avance pour Lauvoyer... Au train où nous allons !

— Dors ! fit Georges.

— Parbleu ! que veux-tu que je fasse de mieux ?

La neige durcie brillait dans la steppe sous la clarté lunaire. Les arbres, figés, semblaient trempés dans la neige que la gelée avait plaquée le long des branches et des troncs. Pas de vent. Aucun bruit. Sur le dur tapis, le traîneau glissait comme dans des profondeurs ouatées. Pas de maisons. Point de villages. Les verstes succédaient aux verstes dans une lamentable uniformité. Parfois, quand la lune se cacha, et que la nuit devint plus noire, des trous rouges, de ci de là, ensanglantèrent de points brillants l'obscurité. Les trous rouges paraissaient se mouvoir et suivaient le traîneau, comme des lucioles attirées par un courant d'air. Et cela aussi était inquiétant et silencieux.

— Des loups ! fit le cocher.

Les chevaux les avaient sentis et s'énervaient. Ils avaient un galop désordonné. Puis, les points se dispersèrent, pâlirent, s'éloignèrent. Les loups s'étaient lassés de suivre.

L'aube grise apparut. Georges, lui aussi, avait fini par s'endormir. Ce fut l'arrêt brusque du traîneau qui l'éveilla. Rouscouban fumait sa pipe et le regardait avec tendresse.

Le cocher venait de s'apercevoir qu'il avait abandonné la route et, depuis deux kilomètres, glissait sur la neige, loin de la piste. Il revenait sur ses pas, en jurant.

— Total, une demi-heure de plus à l'actif de Lauvoyer...

Ils avalèrent un déjeuner rapide, partagé avec Téki. Le cocher fit honneur à une gourde pleine de vodka qu'on lui tendit. Piqué au vif par l'erreur commise, il excita l'attelage. On allait d'un train d'enfer. Il faisait jour quand ils descendirent pour se dégourdir les jambes, en attendant qu'on changeât les chevaux, au relai de Parabel...

Georges fit un signe à Téki :

— Demande à l'ésaoule de venir... Je voudrais que tu lui adresses quelques questions.

Cinq minutes après, un gros homme à l'air épanoui, une longue barbe blonde flottant sur sa blouse fourrée, recevait Georges, Rouscouban et l'interprète dans une salle basse du relai où il y avait des tables et des bancs de bois, où régnait une température étouffante.

L'eau bouillait, avec un petit bruit doux dans le samovar. Du thé fut servi.

— Vous avez à me parler ? demanda le maître de poste.

Georges fit expliquer par Téki. Il se renseignait sur Lauvoyer. L'avait-on vu ? Depuis combien de temps ? Etait-il possible de le rejoindre ?

L'ésaoule caressa longuement sa barbe avant de répondre. Il examinait les voyageurs. Qu'était-ce ces hommes et que venaient-ils faire si loin de leur pays, en plein hiver sibérien ?

Mais Rouscouban était de décision prompte. Adroitement, il glissa un billet de dix roubles dans la main du maître et revint s'asseoir, avec un air de complète indifférence. Les dix roubles délièrent une langue qui, sans cela, serait restée muette. Le maître de poste se mit à rire :

— Un voyageur répondant au signalement que vous me donnez est arrivé hier au soir. Il a couché au relai. Il est reparti aujourd'hui, par ses propres moyens... mais un de ses chevaux boite... Il n'ira pas loin... Pour ne pas retarder les autres... il faudra le tuer...

— A quelle heure ce voyageur a-t-il quitté la maison de poste ?

L'ésaoule répondit, et Téki traduisit à Georges :

— Sept heures...

Georges et Rouscouban bondirent... Il était neuf heures... Plus que deux heures de retard !...

Un quart d'heure se passa.

Sur la blancheur immaculée de la steppe, filant droit vers la forêt de sapins qui barrait l'horizon d'un immense trait noir, quelque chose volait dans la neige, sans y toucher, pour ainsi dire... C'était la troïka de Georges dévorant l'espace... de Georges, debout derrière le cocher qui était debout lui-même... hurlant :

— Plus vite ! Fouaille ! !... Plus vite ! !... Je double ton salaire ! !...

Et le cocher, qui n'entendait pas un mot de français, comprenait quand même.

Aussi loin que l'on pouvait voir, on ne distinguait aucun attelage... Tout à coup, un point mouvant se dessina... Haletants, ils regardèrent, envahis par une émotion intense...

Etait-ce Lauvoyer ?... Reprenait-on de l'avance ?

On s'était trompé. Ce n'était qu'un Ostiak dans son traîneau attelé de deux rennes...

Vers midi, on n'avait rien découvert...

Ils laissèrent à leur droite le village d'indigènes appelé Tarosof... réunion de quelques misérables cabanes... Des chiens au museau pointu, au poil rude, aux yeux sanglants, poursuivirent longtemps le traîneau infernal, avec des aboiements de mort. Ensuite, ce fut, de nouveau, le silence du désert, la solitude absolue... Maintenant, la route de poste longeait la forêt vierge... Les chevaux, malgré le froid intense, étaient couverts d'écume... On eût dit que toute la neige qu'ils broyaient de leurs sabots impétueux rebondissait contre leurs flancs et s'y collait... Un nuage de vapeur sortait de leurs naseaux...

— Plus vite ! Plus vite ! Je triple ton salaire ! !

A trois heures, on n'avait rien vu !... Au loin la neige, toujours le désert lamentable sur leur gauche... Et contre eux, à droite, l'interminable coulée de la forêt sans routes...

Tout à coup le cocher arrêta, se tourna vers Georges :

— Barine, au train dont je vais, nous aurions dû les rejoindre... et même les dépasser... Donc, puisque nous n'avons rien aperçu, c'est que nous les avons laissés derrière nous...

— Retournons !

— Impossible, barine, les chevaux n'en peuvent plus... D'ici à Taramiskaïa, le prochain relai, il ne reste que six verstes... C'est tout ce que je peux faire... Voyez ces pauvres bêtes !

Elles fléchissaient sur leurs fins jarrets. Les flancs battaient... Elles étaient à bout de souffle.

— Je te les achète !... Je te les paye le double, le triple de ce qu'elles valent...

Le cocher secoua la tête et grommela des mots tristes que Téki traduisit :

— Tu leur bourrerais le ventre de roubles d'or que ça ne leur rendrait pas des jambes...

Alors, cachant sa rage, Georges dut s'incliner. On gagna le relai au pas !...

La nuit était tout à fait venue, la nuit de la steppe, la nuit des ténèbres blanches. Au relai, il n'y avait plus de chevaux. Le service de la poste avait pris les trois disponibles. Il fallait se résigner. Taramiskaïa était un village d'Ostiaks. Des rennes et des chiens... on aurait pu en acheter... Il n'y avait pas un cheval à vendre...

— Combien de temps nous faut-il, avant de partir ?

Le chef de poste calcula. Et avec une indifférence absolue, calme et apathique :

— Six heures environ, petit père...

Cela les remettait à minuit. L'aubergiste de la Millonnaya l'avait bien dit : « En Russie, il faut être philosophe... et en Sibérie, un saint... »

— Est-il passé des voyageurs dans la journée ?

— Il n'est passé personne, mon petit père...

— La plaine est vaste. Rien ne serait plus facile à un traîneau que de filer hors de la vue du poste... pour regagner plus loin la piste de la grande route.

L'ésasoule secoua la tête.

— Non, petit père, ce que tu dis est impossible... Il y a des fondrières partout... Les chevaux s'enliseraient dans la neige... On ne trouverait pas un cocher pour consentir....

Georges tressaillit de joie. Si le cocher avait dit vrai, Lauvoyer était en arrière, et, poursuivant sa route, il serait obligé de passer par la maison de poste. Mais comment ne l'avaient-ils pas rencontré ? Comment ne l'avaient-ils pas vu ?

Ils s'étendirent sur les bancs, dans la salle basse. Il y avait quelques personnes à l'isba. On leur prépara un repas sommaire. Ils y firent honneur. Ensuite, la fatigue fut la plus forte. Ils reposèrent un peu, côte à côte, sur la planche, dans les couvertures.

Combien dura ce sommeil ?... Deux ou trois heures ou quelques minutes ? Ils furent réveillés en sursaut par un concert d'aboiements féroces, de hurlements sauvages...

Tous les chiens de Taramiskaïa semblaient en fureur.

Le maître sortit. Les chiens se calmaient. Sur la blancheur du sol, éclairé par la lune, quelque chose glissait sans bruit, s'amincissant au fur et à mesure que cela s'éloignait, pour disparaître bientôt... une troïka attelée de deux chevaux... emportant deux voyageurs dans le désert...

Rouscouban, sorti avec le maître, rentra et vint dire tout bas à Georges :

— Il vient de passer... C'est lui, j'en suis sûr... Et l'ésaoule de Parabel ne nous a pas trompés. La troïka a un cheval de moins... Ils ont dû se débarrasser de celui qui boitait...

Il était onze heures... A minuit, leur attelage attendait... Ils y sautent...

— Ventre à terre, cocher, et cinquante roubles si tu rejoins le traîneau qui est devant nous !

Téki a traduit. Le cocher a poussé un hurlement d'allégresse. Sa rude lanière enveloppe et cingle les reins des robustes bêtes. C'est un départ fou.

— Plus qu'une heure de retard ! murmure Rouscouban, satisfait... Je commence à croire que nous finirons par le

rattraper... J'ai hâte de tomber dans ses bras et de serrer le cher vieux compagnon contre mon cœur...

Entre Taramiskaïa et Narym, il n'y avait plus qu'une seule station de poste... Cent kilomètres environ les séparaient de Saint-Cast, du Mile et de la Tine...

Cette fois la route traversait un coin de la grande forêt triste.

Depuis leur départ, ils n'avaient versé que trois fois, sans dommage pour personne...

Maintenant, penchés hors de la toile de bâche, le visage meurtri par le froid, ils essayaient de sonder, devant eux, les ténèbres blanches et de deviner l'approche de leur ennemi...

. . . .

Pendant les premiers jours, Lauvoyer n'eut point de soupçons. Il se sentait, dans cette solitude si propice à tous les crimes, en une sécurité complète. Infatigable, doué d'un tempérament de fer, il pouvait, presque à volonté, s'abandonner au sommeil, pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, de même qu'il lui était possible de s'en priver durant le même temps, sans un moment de lassitude.

Il ne dormit pas.

D'abord, il voulait surveiller Gog. Mais il s'assura bientôt qu'il devait avoir en lui la plus entière confiance. Gog ne songeait qu'au gain qui lui était promis. Il s'était engagé à servir Lauvoyer pendant son expédition pour tout ce qu'on lui demanderait, même pour la besogne la plus basse et la plus répugnante.

Il était fidèle à son contrat...

Il y eut peu de paroles échangées entre eux, Gog sur le siège, Lauvoyer derrière...

Lauvoyer, ne se doutant pas qu'il avait à ses trousses les deux implacbles adversaires de Ludovic, n'avait aucune raison pour voyager la nuit.

Lorsqu'il put coucher dans les relais où, parfois, se trouvait une auberge, il n'y manqua point, et ce fut ce qui permit à Georges de le rejoindre.

Un peu avant d'atteindre Parabel, un des trois chevaux boita... Gog examina les sabots... Rien... La bête avait une foulure du jarret droit... Elle était perdue.

— Fais-la marcher tant qu'elle pourra... Ensuite nous l'abattrons !...

S'il avait pu se douter qu'on le poursuivait, il eût sacrifié ce cheval sans tarder. Une heure après avoir quitté Parabel, il fallait se décider. Ils se trouvaient près du village indigène de Tarosof, habité par une centaine d'Ostiaks. Ce fut là qu'ils s'arrêtèrent. Les indigènes étaient campés dans des trous de neige au-dessus desquels

ils avaient tendu leurs tentes de peaux de rennes. Gog savait quelques mots d'ostiak, les indigènes savaient quelques mots de russe, on put s'entendre. Lauvoyer voulait acheter un cheval pour remplacer celui qu'il venait de perdre. Les sauvages refusèrent. Il leur fallait des ordres.

Et ils montrèrent la forêt proche en prononçant à plusieurs reprises le mot :

— Ostrog ! Ostrog !

Gog donna des explications.

L'Ostrog est un poste de dix à quinze cosaques établi dans un fortin en palissades sous le commandement d'un officier, et chargé de percevoir l'impôt en fourrures dû par les nomades du district.

Le commandant a, dans son rayon, une toute-puissance absolue : c'est lui qui permet, ou défend, le recrutement des chevaux ou des rennes. Il peut même autoriser ou empêcher, s'il leur convient, l'achat des vivres.

Lauvoyer se fit conduire à l'Ostrog, par la forêt.

L'officier refusa net, malgré sollicitations, et Lauvoyer ayant fait mine de glisser la main à sa poche pour offrir un pourboire, il fut mis à la porte...

Il s'en revenait à Tarosof, lorsque, tout à coup, sur la bordure de la Taïga de sapins au long de laquelle, ainsi que nous l'avons dit, passait la route de poste, il s'arrêta... Au loin, un petit point noir arrivait, à une vitesse folle, grossissant à chaque seconde... une téléga, attelée de quatre chevaux...

A quel sentiment, à quel instinct Lauvoyer obéit-il ?

Il n'eut qu'à reculer de quelques pas dans les inextricables entrelacements des branches de sapins, pour être invisible, avec le nomade qui le guidait...

Il était invisible, dans les ombres de la forêt, faisant corps avec les arbres, mais si on ne pouvait le voir, lui voyait !

Et ce qu'il vit, lui arracha un cri de folie et de terreur...

La téléga passa comme la foudre... Un homme debout derrière le cocher, hurlait :

— Plus vite ! Fouaille ! Fouaille ! Je double ton salaire !

La vision disparut, enveloppée d'un nuage de neige...

Et Lauvoyer, hébété, se demandait s'il avait bien vu !

S'il avait bien vu cet homme, vivant portrait de Ludovic...

Cet homme qui ne pouvait être que Georges Blancafort...

La vision avait été si rapide, l'élan de la téléga si impétueuse, que le misérable n'avait pas eu le temps de regarder le second voyageur.

Il resta tremblant, pendant de longues minutes, à reprendre son sang-froid... Il était bouleversé ! Georges, en

travers de son projet, obstacle à son crime !... Ses dents grincèrent, sa figure devint hideuse... Sa forte mâchoire s'avança, comme pour mordre... Et dans le froid intense de 40° au-dessous de zéro, il essuya son front où se congelait de la sueur d'angoisse.

Ainsi Georges avait échappé à tous les pièges qui lui avaient été tendus en Sicile...

Il avait échappé à l'extraordinaire hospitalité, qui en eût affolé et fait fuir de plus braves, que Gasparone lui avait offerte dans les parfums, parmi les fleurs, devant l'adorable paysage, sous le ciel bleu du Pausilippe !

Et le voici en Sibérie, acharné à sa poursuite !...

Peut-être eut-il, à cette minute, le pressentiment que contre une pareille audace, contre une aussi indomptable énergie, rien ne ferait... que lui et Ludovic seraient vaincus...

Cette épouvante, il se la traduisit par une exclamation bizarre :

— Vaincus dans cette lutte ?... Mais alors Zizi ?...

Cette pensée — mystérieuse — parut le calmer soudain... Il fit lever le nomade qui l'attendait, patient, assis sur la neige et ils reprirent le chemin de Tarosof. Il eut, le soir, même, une longue conversation avec Gog. Après quoi, les deux chevaux reposés furent attelés à la troïka. Rapides et silencieux, ils glissèrent dans la nuit...

Vers onze heures, devant la station de poste de Taramiska, parmi le concert des chiens ostiaks, Lauvoyer remarqua une téléga qui attendait des chevaux de relai...

Il reconnut le traîneau aperçu le long de la forêt...

Et il sourit, sinistre... Il reprenait courage... La chance tournait en sa faveur... Il agita vers l'isba éclairée sa main gantée, dans un geste bénisseur et murmura :

— A bientôt ! !

. . . .

Dans la forêt vierge, entre les épaisseurs d'arbres et les amoncellements de broussailles de chaque côté, et qui, en haut comme en bas, faisaient les ténèbres profondes, malgré la neige, la téléga de Georges bondissait éperdument...

La route, au lieu d'être l'immensité plate, la mer figée, ainsi que partout depuis Tomsk commençait à grimper rudement et à redescendre dans des pentes vertigineuses, et parfois des ravins profonds la bordaient, au fond desquels il y avait comme des ruines d'arbres.

Il fallait que l'yemchtchik eut des yeux de loup pour conduire ainsi par ces profondeurs noires. Quand il ralentissait aux montées, sous ces voûtes de caveaux produites par les épaisseurs d'arbres, c'était pour relancer à corps perdu ses chevaux sur les descentes, en risque tout, avec une sorte de joie triomphante et féroce...

Soudain, dans une dégrinfolade à pic, il se rejette en arrière et raidit les bras.

Peut-être a-t-il vu un danger, et il voudrait enrayer cette course à l'abîme...

Ce fut terrible...

Des arbres avaient été abattus au travers de la route, les uns au ras du sol, les autres retenus au travers, par les branches, au niveau du siège de la téléga.

Le traîneau arriva sur l'obstacle à fond de train... les chevaux basculèrent les uns par-dessus les autres, les traits cassés ; le cocher avait donné de la tête en plein sur un arbre qui avait fait l'office de catapulte. Arraché à son siège, il avait été lancé à dix mètres et il gisait, la tête à demi séparée du tronc, raide mort...

Deux chevaux avaient les jambes brisées et soufflaient au fond du ravin où ils venaient de rouler, la tête enfouie dans la neige amoncelée...

Deux autres avaient roulé, comme eux, mais s'étaient relevés, sans blessures.

La téléga, brisée, avait sauté l'obstacle, mais il était désormais impossible de s'en servir. Elle était en trois morceaux. Les bagages étaient semés sur la route. C'était un désastre irréparable.

Et Georges ? Et Rouscouban ? Et l'interprète Téki ?

Tous les trois ils avaient été, par le choc, lancés à toute volée... L'épaisseur de la neige amortit la chute de Georges, qui resta un moment étourdi, sans se rendre bien compte de ce qui s'était passé... Il sentit qu'on le soulevait, qu'on le retirait du trou que sa chute avait creusé dans la blancheur profonde du tapis...

Il reconnut Téki. Le visage de l'interprète était ensanglanté. Mais il ne paraissait point avoir de blessures graves. Son crâne avait éraflé des branches, en tombant.

Georges se souleva, fit mouvoir ses bras et ses jambes.

— Rien de cassé !... Mais où est Rouscouban ?

— Là ! fit Téki, laconique.

Parmi des ballots et mille objets sortis des bagages crevés, Rouscouban gisait, immobile, sur le ventre, un bras replié sous lui, l'autre bras gardant encore dans la main une branche de sapin à laquelle, instinctivement, il avait voulu se retenir, et qui s'était cassée dans la secousse.

Le petit homme ne donnait pas signe de vie...

Ils le relevèrent. Il ne portait point de blessure apparente. Pas même de trace de sang. Peut-être, en tombant, la tête en avant sur la couche de neige durcie par la gelée, avait-il eu le crâne défoncé... était-il mort, assommé ?...

— Mon pauvre vieux ! murmura Georges, angoissé...

La main chercha la place du cœur... de ce cœur qu'il avait relevé jadis, et où il avait su jeter les nouvelles

semences généreuses de la bonté, de la droiture et du sacrifice... qu'il avait trouvé dans la boue et qu'il avait replacé au grand soleil, dans la pure lumière... Et ce cœur battait faiblement... Rouscouban n'était pas mort...

Téki trouva une gourde pleine de vodka dans les débris des bagages. Il réussit à entr'ouvrir la bouche de Rouscouban, glissa entre les lèvres le col d'où s'échappa la forte et brûlante eau-de-vie. Et la dose fut si vigoureuse que le petit homme rouvrit les yeux, en toussant, éternuant, étranglant et jurant... Mais tout cela fut brusquement interrompu par un cri de douleur... Rouscouban porta vivement sa main droite sur son bras gauche. Celui-ci pendait, inerte, comme paralysé. Il le tâta, et tout son sang-froid revenu :

— J'ai le bras cassé en deux endroits, petit ! Voilà une salle affaire...

L'obscurité était telle au bas du ravin, à cause des branches entrecroisées et des troncs serrés les uns contre les autres, qu'ils avaient peine à se voir.

Téki s'empressa d'allumer du feu. Ce n'était pas le bois mort qui manquait. A la lueur de la flamme, ils purent se rendre compte de la situation critique où ils se trouvaient.

Tout d'abord, le sort du pauvre cocher les inquiéta. Téki remonta en se tenant aux racines émergeantes hors de la couche de neige.

De là-haut, au bout de quelques minutes, on l'entendit crier :

— Il est mort !

L'interprète redescendit :

— Nous autres, nous sortirons de ce trou, dit-il, mais sans secours, il nous sera difficile d'en tirer les chevaux... Que voulez-vous que je fasse ?

— Courir au relai de Taramiskaïa et raconter l'accident.

— Un accident, monsieur ? dit Téki... Plutôt un crime !...

Ils tressaillirent. Téki continuait, du reste, sans apparente émotion :

— J'ai pu voir les coupures des arbres... C'est tout frais... On les a taillés à la hache , il n'y a pas une heure et la neige piétinée autour a gardé des traces récentes...

— Hé, vieux ? disait Georges. Ne désirais-tu pas rencontrer ton ami ?

— Nous étions manche à manche... il m'a gagné la belle...

Ils sortirent du ravin, à grand'peine, Rouscouban surtout, que Georges et Téki furent obligés de hisser, car il ne pouvait se servir que d'un bras. Leur premier soin fut

d'essayer de porter secours au cocher... Mais il était trop tard... Ils étendirent sur lui une couverture.

L'interprète hésitait à s'éloigner :

— C'est un guet-apens... Dans le pays rôdent des forçats libérés ou en fuite... Qui sait si vous n'allez pas être attaqués ?... massacrés ?... volés ?...

Mais Georges avait son opinion faite. Les bandits qu'il pouvait craindre, il les connaissait. Il en connaissait le nombre. Ils étaient deux : Lauvoyer et son complice.

— Va, dit-il, va au plus vite et tâche de ramener des chevaux.

L'homme obéit et s'éloigna, rebroussant chemin. La nuit était calme. Des heures allaient s'écouler avant qu'il fût de retour... Rouscouban ne se plaignait pas.

— Souffres-tu beaucoup ?

— A vrai dire, pas trop. J'ai le bras tout engourdi... avec des élancements sourds...

Georges fit bouillir du thé, ramassa des fourrures, organisa un lit.

— Etends-toi !... les pieds au foyer...

Il visita et arma les armes, deux carabines et deux revolvers... Le silence se fit... L'attente fut longue... Il n'y eut point d'alerte... Des ombres fuyantes rôdèrent autour d'eux... C'étaient des loups qu'attiraient l'odeur des chevaux, et qui se préparaient à la curée... Mais ils n'osèrent s'approcher... Chaque fois qu'ils faisaient mine de vouloir descendre dans le ravin, Georges courait sur eux en agitant une branche de sapin enflammée... et ils fuyaient. Dans le trou, les chevaux renâclaient de terreur... C'est ainsi que l'aube les surprit...

Alors, ils purent mieux voir autour d'eux, dans la lumière encore indécise. C'était vrai, ce que Téki avait révélé. Les hachures étaient visibles, aux troncs de pins : besogne hâtive, faite par des hommes robustes. Et comme ils avaient bien choisi ce coin de forêt... à un tournant brusque, en bordure d'un ravin presque à pic, comme un immense trou préparé pour des ours à prendre au piège !... Devant eux, la clairière s'élargissait, la forêt fuyait sur la droite et à gauche ; c'était, de nouveau, la steppe unie, où le guet-apens devenait difficile. Quelques pas de plus et ils étaient sauvés. Là, non loin, une habitation isolée. Ils s'en approchèrent. C'était une yourte abandonnée, hutte de nomade en forme de pyramide tronquée, revêtue d'herbes sèches et de mottes de gazon. Ils entrèrent. Deux lucarnes servaient à y voir clair, avec des vessies de poissons pour vitres. Le sol était creusé à la profondeur d'un mètre. Çà et là, des blocs de pins, comme sièges.

Ils s'y installèrent, en attendant le retour de Téki.

Georges soigna Rouscouban comme il put — étendit son bras dans des éclisses fendues aux planches de la téléga éventrée, entoura le tout avec des bandes de drap — fit une écharpe et posa le bras dessus.

Il était dix heures quand Téki revint, avec des attelages de rennes. Deux cosaques à cheval, que le chef de l'ostrog avait bien voulu prêter, l'accompagnaient avec des indigènes ostiaks. On recueillit ce qu'on put des débris de la téléga, tous les bagages furent arrimés sur les traîneaux bas ; sur un traîneau, on transporta le cadavre du cocher ; sur un autre, prirent place Georges et son ami... Les chevaux blessés furent abandonnés aux loups, dans le fond du ravin, et on finit, avec des cordes passées sous le ventre comme des sangles, et hissées de la route, par aider les autres à remonter.

Dans l'après-midi, le cortège rentrait à Taramiskaïa.

Il y avait au village un juif, moitié rebouteux et moitié médecin, qui visita le bras de Rouscouban, rectifia les soins pris par Georges, non sans une certaine adresse.

Un procès-verbal de l'accident avait été dressé. Il y eut enquête. Tout cela prit du temps. Ce fut le lendemain seulement, vers neuf heures, que Georges put se procurer deux attelages et des rennes achetés aux Ostiaks avec la permission de l'ostrog. Un des deux attelages traînait les bagages, sous la conduite de Téki. L'autre emportait les deux amis...

— Total, murmurait Rouscouban, grondeur... trente-cinq ou trente-six heures de retard...

Mais il n'insista pas... Il vit que Georges était pâle... Tout espoir s'envolait...

Ils n'arriveraient point à temps pour empêcher trois crimes...

Saint-Cast était perdu ! Perdu le Mile, si confiant et si brave !... Perdue, la Tine, aux longs yeux rêveurs, timides et graves...

. . . .

Le temps resta calme, avec les nuages bas, présages de tempêtes.

Et pourtant la tempête redoutable et prévue ne se déchaînait pas.

Et Saint-Cast sentait ses forces qui s'affaiblissaient d'heure en heure...

— Du moins, je sacrifierai le reste de ma vie à les sauver !

Et il annonça le départ.

— Pour bientôt, père ? dirent les enfants, dans leur fièvre d'attente...

— Pour la nuit prochaine, peut-être... pour la nuit suivante, au plus tard...

Dans la journée, on avait entendu, à Narym, les grelots d'un traîneau ; c'était chose rare qu'un étranger vînt au pays des forçats. Le village n'était guère fréquenté que par des bandes de tziganes, des colporteurs, ou parfois par quelque horde de nomades venant y écouler des produits...

L'attention de Saint-Cast se portait autre part. Il n'y prit point garde.

Le soir, vers cinq heures — il faisait nuit complète — on heurta à la porte de l'isba et Saint-Cast alla ouvrir...

Un gros homme entra, qui semblait rouler, tant il était gonflé par des fourrures.

Et Saint-Cast tressailit, pris tout de suite d'une grosse émotion, en écoutant parler la langue de son pays.

Le gros homme disait, avec une belle franchise d'allure :

— Le hasard m'amène à Narym et je viens d'apprendre qu'il y a un compatriote au bagne... J'en suis profondément troublé... Et certes, il m'eût semblé commettre une mauvaise action si je n'étais venu, bien vite, vous serrer les mains, vous réconforter, me mettre à votre service et vous demander si je peux vous être utile...

En même temps il tendait des mains grasses, chargées de bagues.

Un moment, Saint-Cast resta éperdu de joie... Il y avait vraiment un hasard miraculeux dans l'arrivée de cet inconnu, venant de France à Narym à l'heure dangereuse où l'évasion se préparait. Le gros homme s'était débarrassé de ses fourrures et il offrait au forçat sa large figure souriante. Où, dans quel geste, dans quel regard, dans quelle attitude, Saint-Cast eût-il cherché et trouvé le soupçon qu'il pouvait avoir affaire à un traître ? Et dans quel intérêt l'eût-on trahi ?

Se méfier eût été une folie impossible. Et le vieillard ne songea qu'à ses enfants !...

— Monsieur, dit-il, je ne vous connais pas. Je ne connais pas votre nom. Mais j'ai confiance en vous parce que vous êtes un homme du pays qui est le mien, et que cet homme doit avoir pitié de nous... et ne peut songer à nous tromper... Je suis malade... je me sens mourir... mais ce qui me fait mourir surtout, c'est la pensée que je laisserai derrière moi mes pauvres petits à l'abandon... Alors, j'ai songé à l'évasion... j'ai voulu fuir... J'y suis prêt... Nous allions prendre la fuite, cette nuit, ou demain... Vous m'offrez de m'aider... Je suis prêt à vous remettre ma vie... qui n'est rien... et celle de mes enfants, si précieuse...

— Que puis-je faire ?

— Oh ! merci, monsieur, merci de ne pas refuser. Ce que vous pouvez faire ?... M'attendre à l'heure qui sera convenue entre nous, auprès des bords de l'Obi, à l'emplace-

ment du bac d'été... Nous emmener le plus loin possible de Narym... Avant les relais, nous descendrons, nous ferons un long détour et de l'autre côté des relais et hors de vue des cosaques, nous vous rejoindrons... Si vous ne pouvez nous conduire jusqu'à Tobolsk, du moins nous en serons assez rapprochés pour nous y rendre à pied...

Il s'arrêta, accablé soudain par une pensée funèbre... puis reprit à voix basse :

— Si la mort me prenait en chemin, et si mes deux enfants étaient voués à la misère, à la faim, je crois que vous n'auriez pas le triste courage de les laisser... Conduisez-les loin d'ici, loin de la Sibérie maudite, loin de la Russie... Le voyage ne vous coûtera rien. Ils ont de quoi subvenir à tous les frais. Et, en France, ils savent auprès de qui ils auront le droit d'aller réclamer une aide et une protection... L'homme qui m'a fait condamner injustement s'appelle Karl Vassilevitch... Sa sœur a épousé un magistrat de Bordeaux, Blancafort... Sonia Blancafort, en souvenir du crime de son frère, aura pitié de nous !... Si je suis certain que vous ferez cela, monsieur, la mort peut venir... Elle me trouvera triste, mais non désespéré...

Lauvcyer essuya une larme, tendit sa main :

— Je le jure ! Et je n'oublierai pas une seule de vos paroles.

Il entrait dans les vues de Lauvoyer de gagner tout entière la confiance du forçat. C'est pourquoi il se crut obligé de lui conter le but de son voyage, tout philanthropique, puisqu'il préparait un virulent plaidoyer contre les misères des déportés dans l'enfer sibérien. Cela, bien entendu, sous le couvert d'une étude administrative. Le bagne de Narym n'avait rien qui pût le retenir longtemps et il était libre de partir dès que Saint-Cast lui-même lui en donnerait le signal.

Il fut dès lors décidé que Saint-Cast s'évaderait la nuit même.

Il quitterait le village à la faveur des ténèbres, gagnerait la forêt voisine, dont les sentiers, jusqu'à la rivière, lui étaient familiers, et, près de l'Obi, il attendrait l'arrivée du traîneau sauveur, avec le Mile et la Tine... Lorsque, à l'appel du lendemain matin, Saint-Cast ne répondrait pas... quarante ou cinquante verstes, déjà, le sépareraient du bagne... Les cosaques s'en remettraient à la neige, à la famine et aux loups du soin de châtier les fugitifs. Le salut était proche. Et même Saint-Cast pouvait mourir.

Quand le gros homme fut parti, les moindres détails arrêtés, le forçat attira ses enfants contre son cœur... Il était affolé de joie :

— La vie ! mes petits, pour vous, c'est la vie !

Et il fut surpris de voir le trouble et la frayeur de la Tine...

— Qu'as-tu ?...

— Père, cet homme me fait peur...

— Pourquoi ?

— Il a les yeux d'un fourbe et d'un lâche !... Deux fois il a essayé de me regarder et deux fois son regard s'est détourné... Père, ne te confie pas à cet étranger.

Saint-Cast gronda la jeune fille. Alors, elle se tut, repliée sur elle-même, silencieuse.

Et pourtant, si le forçat avait pu voir !...

Lauvoyer venait de rejoindre Gog, avait échangé avec lui quelques mots. Puis Gog l'avait quitté et s'était rendu aussitôt dans une auberge fréquentée par les cosaques de la petite garnison. Des sous-officiers buvaient, riaient, juraient. A une table, à part, un des leurs buvait seul, ou plutôt, abruti par l'ivresse, les yeux hébétés, les lèvres pendantes, il regardait son verre et sa bouteille vides... Il hurlait après le juif, maître de l'auberge, qui refusait de le servir, car le sous-officier était son débiteur et le juif ne voulait plus laisser grossir la créance.

Gog s'approcha et lui frappa sur l'épaule :

— Je paye !... Juif, apporte-nous des bouteilles de vodka...

Penché à l'oreille du sous-officier, Gog parla longtemps et au fur et à mesure qu'il expliquait, les yeux du soldat brillaient d'une joie méchante... Et de temps en temps un rire énorme faisait saillir ses mâchoires de loup... car la main de Gog coulait des roubles dans la main du Cosaque.

— C'est fait, l'ami ! dit le sous-officier, en se levant et en rebouclant son ceinturon.

Il paraissait subitement dégrisé, tout à une joie bestiale...

Et il sortit de l'auberge, après avoir répété, comme pour mieux se souvenir :

— Dix heures, au bac de l'Obi...

A dix heures, en face du bac, des ombres, l'une très grande, deux autres petites, sortirent de la forêt qui longeait la rivière, et parurent surprises de ne point trouver là ce qu'elles attendaient... L'une des deux ombres, plus petite joignit les mains et une douce voix peureuse murmura :

— Père cet homme ne viendra pas... cet homme nous a trompés ! !

Au même moment et comme pour donner raison à cette épouvante instinctive de la Tine, une galopade sourde de chevaux dont la course fait craquer la neige...

— Les Cosaques !

Ils sont entourés !... Et ils ont beau jeter autour d'eux

un regard d'horreur, nulle part le traîneau sauveur, sur lequel ils comptaient, n'apparaît... Saint-Cast fléchit sur ses jambes... Le coup est trop dur pour sa faiblesse... il roule dans la neige... Mais soudain, il se relève...

Le knout, à la longue lanière de cuir garnie de nœuds, vient de le flageller en plein visage... Saint-Cast ne réfléchit plus à rien... ni à lui-même, ni à la mort, ni à ses petits effarés qui sanglotent... Saint-Cast est atteint d'une crise de folie furieuse...

Il a tiré son poignard et il l'enfonce dans le poitrail du premier des chevaux qui se cabre sur lui... Le Cosaque est désarçonné et le forçat, en hurlant, se jette sur lui.

C'est une lutte hideuse, la lutte de la folie contre la cruauté froide...

Les autres — ils sont dix — arrivent au secours de leur camarade... ils n'osent pas frapper... car le Cosaque roule dans la neige, tantôt dessus, tantôt dessous.

Le voici qui se redresse... et fait quelques pas en chancelant...

Il rit... Il est blessé...

Mais Saint-Cast, lui, ne bouge plus...

Il est mort !

Quand ils ont constaté qu'il n'y a plus rien à faire et qu'il est bien mort, ils sautent de cheval — deux en croupe sur le même — et s'envolent par la neige, au grand galop, sans s'occuper des enfants, effarés, qui ne semblent pas comprendre ce qui vient de se passer, tant le drame a été court...

Sans s'occuper non plus de ce cadavre, pâture prochaine des loups...

— Père ! Père !

Et le Mile et la Tine s'effondrent auprès du corps, le soulèvent, essayent de le ranimer.

Hélas ! Les pauvres yeux exorbités n'auront plus jamais leur regard de souriante tendresse... et aucune parole ne tombera plus de ces lèvres ensanglantées...

Alors, les deux enfants, l'un près de l'autre, serrés dans les bras l'un de l'autre, voient tout à coup des lueurs vacillantes, rougeoyantes, devant leurs yeux... Une énorme bouffée de chaleur passe sur leur front... La vie leur échappe... ils se laissent aller dans l'anéantissement qui les absorbe... et restent évanouis...

A peine sont-ils ainsi depuis quelques secondes, que le traîneau de Lauvoyer sort à fond de train de la forêt... les grelots sonnant en tintamarre...

Pas un geste, pas un cri de surprise ou de compassion. Certes, Lauvoyer a dû assister au drame. Tout a été prévu par lui... et rien ne l'étonne... Un ordre :

— Mets les enfants dans la troïka et filons !

Gog obéit. Le Mile et la Tine ne se sont pas éveillés. La troïka est repartie.

Elle avait regagné la forêt.

Longtemps elle fila, du même train, sous les voûtes d'arbres emplies de ténèbres...

Entre Gog et Lauvoyer aucun mot n'était prononcé... Lauvoyer, on le sait, était l'homme des préparations... Leurs rôles, à lui et à son complice, étaient tout tracés...

Au bout d'une heure, l'allure du traîneau se ralentit...

Gog arrêta, se retourna sur son siège et dit :

— Là ?

Il montrait, du manche de son fouet, un amas de broussailles inextricables.

Lauvoyer, laconique, répondit :

— Oui !

Il retira du visage pâli de Mile une petite éponge imbibée de narcotique. Une légère odeur de pomme de reinette flotta dans l'air glacé...

L'enfant dormait, profondément, sommeil voisin de celui de la mort.

Gog sauta du siège, prit le petit garçon, le jeta sur son épaule et disparut dans les broussailles...

Quand il revint, il n'avait plus l'enfant...

Sans un mot, il reprit sa place, claqua la langue, enveloppa les chevaux d'un coup de fouet, et la troïka bondit sur la neige...

Une demi-heure après, ils laissaient la forêt derrière eux...

Une nouvelle demi-heure se passa... dans un galop affolé que surexcitaient les cris et les coups cinglants de Gog...

Ils étaient, cette fois, en pleine steppe...

Loin de toute route... le désert blanc, tout blanc, les ténèbres blanches.

Gog arrêta, se retourna et dit encore :

— Ici !

Lauvoyer venait de faire pour la Tine ce qu'il avait fait pour le Mile.

La Tine ne s'était pas réveillée de son évanouissement.

Gog la prit dans ses bras et alla déposer dans la neige de la plaine, sous les nuages menaçants, le corps de la frêle et élégante fillette.

Et dans cette neige, elle reposait si gracieuse et si jolie, qu'au moment où la troïka allait repartir, Lauvoyer arrêta Gog en disant :

— Non, pas encore ! attends !

Le misérable paraissait en proie à une agitation extraordinaire... C'est qu'une vision, tout à coup, s'élançait de

cette nappe blanche, une vision étrange qui le bouleversait... la vision de Zizi...

Pourquoi, en cette heure infâme, quand il vouait cette enfant à la mort, pensait-il à cette autre, là-bas, à Paris, à laquelle, peut-être, ce crime affreux allait porter malheur ?

Longtemps, longtemps, il hésita... les poings crispés sur son front... Une lutte se livrait dans ce cœur où restait sans doute une dernière lueur d'humanité.

Puis, il y eut un cri, effrayant :

— Va... mais va donc, brute ! !...

Et la troïka se mêla à la nuit, dans une course pleine de vertige.

II

Les ténèbres blanches.

Pendant une heure, la course dura ainsi, et Lauvoyer, le front dans les mains, disparu dans des pelisses et des fourrures, avait l'air d'un homme endormi...

De temps en temps une main gantée sortait, se soulevait péniblement jusqu'au front et essuyait de la sueur glacée.

Lauvoyer était en proie à l'épouvante.

Brusquement, un nouveau cri, rauque :

— Arrête ! arrête donc, sauvage !

Gog n'a pas besoin de comprendre. Il est là pour obéir. Les chevaux stoppent.

Gog penche à demi la tête pour attendre un nouvel ordre.

— Reprends le même chemin...

Gog n'a pas de réflexion à faire... Il est payé... Il gagne ce qu'on lui a promis.

La troïka a refait en sens inverse la route déjà parcourue... Il faut l'instinct pour se conduire dans la plaine de neige. Gog a cet instinct. Et pour découvrir les traces de la troïka, par la nuit, légers sillons à peine visibles sur la couche glacée, il faut des yeux de fauve... Gog a ces yeux.

Une heure se passe...

Et c'est à peu près la même scène qui se passe, laconique et terrible.

Gog a stoppé et Lauvoyer, montrant un léger monticule de neige, sorte d'exhaussement gigantesque produit contre

un repli de terrain par le vent qui a poussé les flocons en rafale, comme on jette de la terre sur un tombeau :

— Est-ce là ?

— Oui, là !

A cet endroit, tout à l'heure, Gog a jeté sur la steppe, la Tine endormie.

Lauvoyer cherche l'enfant... Il n'y a plus trace d'enfant.

— Tu te trompes, Grog !

— Non, c'est là, à cette place !... près de la branche forte du bouleau qui sort de la neige.

Et il achève tranquillement :

— Regardez donc, barine, s'il n'y aurait pas de traces de loups ?...

Un long frisson d'horreur parcourut Lauvoyer. Il vient se réfugier dans le traîneau.

— Continue ton chemin vers la forêt !

Aller là ou ailleurs, peu importe à Gog ! Il fouette ses chevaux. La troïka s'envole...

Une heure encore de course sinistre sous les arbres, cette fois. Et Gog arrête et dit :

— C'est ici, à deux pas !

— Va ! Relève le petit et ramène-le... Oui... Vraiment... oui... vraiment, c'est trop horrible.

Et il murmura pour lui seul, tout bas :

— A cause de Zizi, à cause d'elle... j'ai peur ! oh ! comme j'ai peur ! !

Encore une fois, que vient faire le doux nom de Zizi sur les lèvres ignobles du meurtrier d'enfants ? Et pourquoi la pensée de Zizi, dans ce sombre drame ?

Gog a disparu dans les broussailles.

C'était bien là, tout à l'heure, qu'il avait déposé le Mile... qui ne s'éveilla point.

Cinq minutes se passent et Lauvoyer calme, hideux d'épouvante :

— Hâte-toi ! Il doit être mort de froid ! Nous le réchaufferons... Répondras-tu, misérable !

Gog sort de l'ombre et s'approche de la troïka.

Il n'apporte rien et se contente de dire :

— Le petit n'est plus là !

— Les loups ! Les loups ! hurle Lauvoyer.

— Peut-être... Il fait trop sombre... Dans les broussailles, on ne peut rien voir...

— Morts ! Morts tous les deux !...

Ceci est une sorte de plainte. Cet homme est assailli par toutes les terreurs.

Gog est remonté sur son siège. Il fredonne une complainte mélancolique.

— Tais-toi, chien !

— Faut-il reprendre sa route, barine ?

— Va ! Crève tes bêtes ! Mais va donc ! Allons-nous-en loin d'ici !... très loin ! très loin ! !

Le traîneau filait. Et les yeux terrifiés de Lauvoyer voyaient toujours devant eux, sur la vaste steppe plate, blanche et désolée, une vision lamentable.

— Il arrivera malheur à Zizi à cause de moi !...

. . . .

Le froid, qui aurait dû les perdre, les sauva...

Le Mile s'éveilla dans les broussailles. Il connaissait les dangers de la neige et savait qu'il ne fallait pas s'y endormir.

Mais comment se trouvait-il là, seul ? Et qu'y faisait-il ? Où était son père ? Et la Tine ?

Les pensées du pauvre petit n'étaient pas bien nettes... L'horrible drame, si bref, de la mort de Saint-Cast, avait frappé trop fort à son cerveau.

Il fut longtemps à se souvenir et n'y arriva qu'en remontant au départ de Narym, pour l'évasion, à ce départ duquel devait dater la liberté enfin reconquise... à la fuite lente et cauteleuse hors des isbas du bagne, et plus précipitée au fur et à mesure qu'on s'éloignait, qu'on approchait de l'Obi... Ah ! comme ils avaient couru ! Le père, lui-même, retrouvait ses jambes de vingt ans et du souffle pour courir, sans perdre haleine. Puis, ils étaient arrivés au passage où l'été le bac transporte les rares voyageurs !... C'était là que l'inconnu, dont la Tine se défiait, avait donné rendez-vous ! Et ils n'avaient vu personne... Et tout à coup ! !

Maintenant, Mile se rappelait le massacre... le vieillard égorgé... fou de fureur et de désespoir... Et puis c'était tout... Vaguement, il lui semblait qu'on l'avait emmené, qu'il avait été bousculé, puis ce fut tout... le noir, la mort, l'insensibilité...

Pourquoi se retrouvait-il là, dans les broussailles ?...

D'abord, il eut un sanglot... « Papa ! mon pauvre papa ! » Et il se tournait et retournait dans les branches entremêlées des sapins serrés, pour sortir... Puis, il chercha... Où était sa sœur ?

— La Tine ! La Tine !

C'est un faible cri, parce que la peur le prend... Mais le courage revient, et il crie plus fort :

— La Tine ! où es-tu, la Tine ?

Hélas ! la Tine est bien loin, abandonnée comme lui et ne peut l'entendre... Il se met à pleurer doucement... Et comme il reste immobile, l'engourdissement le saisit... Mais l'enfant ne veut pas mourir... Il se met à marcher, écartant les basses branches mortes, allant sans savoir où... Ce qu'il se dit, dans les premières minutes, c'est qu'on

a voulu le faire mourir... et que, bien sûr, on a essayé d'en faire autant avec la Tine... C'était l'homme sans doute, l'homme qui avait tant fait peur à la fillette !... Pourquoi ? Qu'importe ! Le Mile voulait retrouver la Tine, et, comme la Tine bien sûr, le Mile voulait vivre !...

Il erre au hasard à travers tous les enchevêtrements.

De temps en temps, il s'arrête, et crie :

— Tine ! Tine ! !

Il écoute. Sa voix semble ne point franchir les broussailles au milieu desquelles il se meut péniblement et s'assourdir contre ces troncs d'arbres immobiles et monotones, tristes comme des arbres de cimetière. A force de crier, il s'enroue... ne peut plus... et les sanglots reviennent... Il est brave, pourtant, mais ces arbres ont l'air de fantômes et il sait que la forêt est interminable, qu'elle n'est traversée par la route de poste que sur un point, la coupant comme à la pointe d'un triangle, et que nulle part ailleurs il ne rencontrera d'autres routes, pas même de sentiers... Ah ! ce qu'il rencontrera, par exemple, ce sont des pistes de loups voyageant par bandes, battant le terrain pour quelque carnage, de quoi assouvir leur faim terrible... Et l'enfant tremble ! Il est brave pourtant, mais il est seul et il a peur de ces ténèbres blanches, de ce silence, de ces craquements produits par le froid... Ah ! s'il avait la Tine auprès de lui, la Tine à protéger, et qui le protégerait... De rauques soupirs d'effroi sortent de sa gorge.

Il marchait ! Comment aurait-il pu savoir où il allait ? Les arbres heureusement, le garantissaient contre les morsures du froid. Et il pensait à la Tine... Où était-elle ? Avait-elle la chance, comme lui, d'être un peu abritée ?... Enfin, il s'arrêta. Il tomba, vaincu par la fatigue. Mais il réagit... Il se disait : « Si je m'endors, je meurs, et si je meurs, personne n'essayera plus de sauver la Tine ! » Vous voyez bien que l'enfant était brave, bien qu'il eût grand'peur !

Peut-être se guiderait-il mieux quand il y verrait. Il résolut d'attendre le jour.

Le sac de provisions préparé par Saint-Cast ne l'avait pas quitté, attaché par une courroie à son épaule et à sa ceinture. Il n'avait pas à redouter la famine pendant les premiers jours. Et il avait une hachette et un long et solide couteau. Puis, dans un étui de cuir, des pièces d'argent et des pièces d'or ; sa part des économies du forçat. Il creusa un trou dans la neige, qui était loin, sous bois, d'atteindre la même épaisseur que dans la steppe. Il s'y abrita, réunit des branches mortes, battit le briquet et alluma du feu... Les loups ont peur du feu... S'il en venait rôder autour de lui, ils n'oseraient l'attaquer. Il fit rôtir

quelques grains de maïs... Et là, tapi comme une bête, il mangea un peu tout en pleurant... Accablé, il finit par s'endormir... Le froid l'éveilla, car le feu menaçait de s'éteindre... Il réunit du bois... La bonne flamme flamba en crépitant... Mais cette nuit durait depuis des siècles.... Elle ne finirait donc jamais ?...

Enfin, l'aube parut, toute grise et triste et funèbre, à la cîme des sapins...

Il reprit sa marche... Il n'allait pas vite... Les broussailles prenaient plaisir à s'enrouler autour de son petit corps grelottant...

Tout à coup, au bout de trois ou quatre heures, une étrange lumière s'aperçoit au loin, entre les arbres... au ras du sol... On dirait, tellement la lumière est blanche, que c'est le ciel qui se continue sur la terre... ainsi qu'il arriverait si la forêt était en haut d'une montée... C'est la plaine... C'est la fin des sombres sapins... C'est la steppe... Il est hors de la taïga vierge... qui l'a protégé... et devant la solitude qui le dévorera...

La Tine ? où est la Tine ? Est-ce bien de ce côté qu'il faut se diriger ? Ou là-bas, vers l'est ? Ou vers la rivière dont on devine le cours à ses blocs de glace amoncelés ?

Il s'avance, oh ! le pauvre petit, tout faible et presque invisible dans l'immensité !...

N'est-ce pas la route, cette piste où sont marqués des sillons de traîneaux et des pieds de chevaux ? La route, où, dans quelques jours peut-être, il rencontrera une créature humaine ? La route qui remonte l'Obi et qui le conduira, si Dieu l'aide, jusque vers les lieux habités ?

La Tine ? Où est la Tine ?...

Mais là-bas, qu'est-ce donc que cette tache noire sur la pureté immaculée de la neige ?

Il y court... Tout les intéresse, ceux-là qui sont perdus dans de pareils déserts...

C'est un morceau de drap épais, large comme la main, doublé d'une peau de mouton dont la fourrure est en dedans et qui vient d'un bachelick...

Et Mile éprouve une émotion si grande qu'un nuage passe devant ses yex et qu'il fléchit les genoux en embrassant l'humble chiffon avec des baisers éperdus...

Cette pièce d'étoffe brune, il la reconnaît, traversée par une raie bleue... Certes, elle est commune et il y a beaucoup de bacheliks qui lui ressemblent... Mais celle-ci n'a pas été arrachée... elle a été coupée avec un couteau, dont on voit nettement les striures... et en outre, il y a sur la bande bleue une tache de goudron qu'on n'a jamais pu faire partir complètement.

Et cette tache, sur la cape de la Tine, c'est lui, le Mile, qui en est l'auteur...

Donc, il ne peut douter...

Et il essaye de découvrir, auprès, les traces des pieds de la fillette sur la neige durcie.

Des traces, il y en a... singulières... qui ne sont point des pas... On dirait plutôt des dessins, capricieusement produits là par le passage de quelque bête ?...

Le Mile regarde... Ce sont des signes d'une régularité qui n'est pas due au hasard. Ni les oiseaux, ni les écureuils, ou les martres, ou les loups, ou les ours n'ont dessiné de pareils traits qui se suivent sur une ligne uniforme.

Une créature humaine a fait cela... et c'est la Tine, sans doute.

Il regarde plus attentivement... et il a un sanglot de surprise.

Ces dessins, est-ce possible ? On dirait des lettres ! !...

La première, on ne peut s'y méprendre, c'est un T majuscule... La seconde, un I, la troisième, un N... la quatrième, un E...

Et le mot tout entier fait TINE ! !

Oui, oui, c'est elle qui est passée sur cette neige et qui est perdue, abandonnée comme son frère, et qui, se souvenant du *Petit Poucet*, que Saint-Cast leur a conté bien des fois lorsqu'ils étaient tout petits, a laissé sur le sol des traces de son passage...

Il cherche, ardemment, les autres lettres.

Il les trouve, il recompose la phrase courte...

Courte, mais éloquente :

TINE A PASSÉ LA

Le cœur du petit Mile bondit... Il rit, l'exilé au milieu de cette solitude effroyable, dans ce désert de glace, seul, voué à la mort !...

Il rit, comme s'il voyait s'ouvrir devant lui toutes les joies du ciel...

Tine a passé là ! Mais par où s'est-elle dirigée ensuite ?... Sur cet immense drap blanc dont derrière lui la forêt vierge est la bordure, comment la découvrir ?... Il n'est jamais sorti de Narym, il ne connaît rien de ce pays, aucun point de repère !... Tine n'a-t-elle donc pas pensé à ce que serait son anxiété ? Alors, il cherche, vers l'est, vers l'ouest, vers le sud et vers le nord... Et voici qu'il trouve un tout petit morceau de chiffon... venant du bas de la jupe de Tine... Et là, suivant en remontant la direction de l'Obi, un long trait sur la neige, marqué sans doute par la fillette avec la pointe de son couteau.... Elle a voulu dire :

— Si tu me retrouves, viens, c'est par là que je vais ! !

Et il va ! !...

III

Le voyage miraculeux.

La route qu'il suivait était parallèle à la forêt vierge — la Taïga — dont elle ne s'éloignait que de trois ou quatre kilomètres : long ruban noir interminable fuyant vers l'inconnu, vers les terres boréales, vers les pays de la glace éternelle et de la mort. Le temps continuait d'être calme, mais le ciel restait couvert. La tempête de vent qui fait naître le terrible chasse-neige, était de plus en plus menaçant. Depuis quatre jours, il en était ainsi au-dessus de la plaine. Entre le bleu du ciel et la terre, s'étendait une plaque de nuages sombres, épais comme des couches superposées de plomb...

De cinq cents mètres en cinq cents mètres, le Mile trouvait un indice laissé par l'ingénieux Petit Poucet qui le précédait, et dont il comprenait les angoisses.

Car le Petit Poucet devait se dire :

— Le Mile a-t-il découvert ma trace et retrouvera-t-il sa Tine ?

Toute la journée se passa ainsi. Tantôt c'était un morceau d'étoffe, tantôt deux branches coupées à un mélèze rabougri et placées en croix... Vers le milieu de l'après-midi, auprès d'une boîte qu'il ramassa, et dans laquelle avait été quelque conserve, il remarqua les mêmes signes dans la neige : « Tine a passé là ! » Il était donc sur le bon chemin.

Le soir vint. L'enfant était mort de fatigue. Il s'était arrêté deux fois pour manger du poisson fumé avec un peu de galette de maïs... Il buvait de temps à autre une gorgée de vodka, pour échapper au froid qui l'engourdissait, malgré la marche. Combien de temps faudrait-il marcher ainsi, sans rencontrer personne, ni un homme, ni une cabane ? sans rien voir que la traînée sinistre de la Taïga, le ciel bas qui recélait l'ouragan de la dévastation, et la neige, la neige, toujours de la neige ?... Quand il vit la nuit qui s'approchait, il résolut de gagner les bois, afin de faire du feu... de creuser un trou, comme la veille... et de dormir sans crainte des loups... Le pauvre petit n'en pouvait

plus... Il tomba deux fois, les jambes refusant de le porter... Et peut-être se fût-il laissé mourir sans la pensée de la Tine, qui près de lui, là, devant, courait les mêmes dangers...

Puis, un coup de vent brusque, que rien n'avait annoncé, souleva des tourbillons blancs dans la plaine... C'était le chasse-neige... La tempête se déchaînait... Tout à l'heure la steppe disparaîtrait soulevée comme une mer furieuse... Malheur aux exilés qui se sont laissé surprendre... Malheur aux forçats perdus ! malheur aux indigènes qui n'ont pas pas prévu le désastre... C'est la mort !

Mile se releva et marcha.

Déjà, il ne voyait presque plus... Les ombres descendaient et les flocons, soulevés de terre par les rafales continues, rendaient la marche presque impossible...

Il tomba encore, se releva encore...

L'instinct le faisait aller tout droit, parce que c'était en allant tout droit qu'il rencontrerait la Taïga... Et la forêt, sinistre toujours, il l'appelait maintenant de toutes ses prières parce qu'elle le sauverait une seconde fois... Le vent hurle... les tourbillons s'épaississent... L'air en est obstrué... Et la neige venait toute de la terre. Il n'en tombait pas un flocon venant du ciel... Elle se transportait au ras de la steppe en nuages lourds semblables à des draperies blanches que nulle lumière n'aurait pu percer. Et cela allait durer des nuits et des jours... La steppe balayée redeviendrait unie comme une glace, vierge de toute piste.

Et toute trace de Tine, — du Petit Poucet qui fuyait comme lui — serait invisible...

Mile se reprenait à avoir peur... D'autres que lui, des hommes, ont peur pendant ces bouleversements... Les voyageurs surpris s'ensevelissent dans leurs fourrures et se glissent sous leurs traîneaux... pendant des jours et des jours... on les retrouve étouffés et gelés... Pas une bête ne sort de son repaire... Les loups eux-mêmes ne rôdent plus...

Mile se traînait dans la tourmente...

— Je n'arriverai jamais !

Etait-il même sur le bon chemin ? Ne tournait-il point le dos à la forêt ? Il ne savait. Parfois les tourbillons s'écartaient et l'enfant croyait voir, courant sur lui, l'entourant, le chassant et le poursuivant, des fantômes gigantesques arrachés du sol... et qui dansaient, dansaient une sarabande d'enfer... Parfois, ne pouvant plus respirer, car sa bouche s'obstruait de neige, et ses narines, lorsqu'il aspirait l'air glacé, il se jetait à plat ventre, cachait ses lèvres dans ses mains, et ainsi pour quelques secondes, à l'abri, il respirait... Quelques secondes, pas plus, et quand il se redressait, c'était en secouant un lourd fardeau de neige abattu sur son corps...

Enfin, il trébuche, tombe, se relève et trébuche encore...

Il vient d'atteindre la forêt sans la voir...

Et parmi les ténèbres noires, il voit plus claire que dans la plaine nue, parmi les angoissantes ténèbres toutes blanches...

Il s'enfonce dans la forêt... La neige tombe bien, là aussi, celle qui est secouée à la cime des arbres par les rafales, mais elle se disperse en poussières de flocons...

Il est à l'abri... Il est sauvé pour l'instant..

Mais Tine ? Est-ce que la Tine aura eu le même bonheur ?

Et il pleure, il sanglote doucement, tout en creusant le trou où il veut se réfugier pour y passer la nuit... Comme la veille, il réunit un amas de bois mort... C'est la provision qui lui servira tout le temps que durera la tempête...

Et c'est là qu'il passe la nuit, en proie à la fièvre, à l'épouvante, au délire...

Toute la journée du lendemain, la tempête hurla...

Mile fut obligé de creuser plusieurs fois son trou. Il avait étendu des branches sur l'entrée, formant toiture, mais la neige très fine passait au travers.

Le feu flambait tout le temps. La provision de bois épuisée, il la renouvelait et revenait s'enterrer. Au milieu de la seconde nuit, le vent cessa brusquement, comme il s'était levé.

Le matin, il sortit du bois... il chancelait sur ses jarrets amollis...

Sur l'horizon immense se déployait le vaste drap blanc, sans une seule tache...

Mais si, près de lui, une tache noire mouvante, à une verste environ... Qu'est-ce ? Un être humain ? Un animal ?... Les yeux de Mile, rougis par la fumée de son foyer au fond du trou, ne distinguaient pas bien... Il s'approche avec précautions en longeant, de l'intérieur, la lisière de la forêt... Au bout de cinq cents mètres, il voit mieux...

C'est un renne... et un renne domestique, échappé pendant le chasse-neige à quelque campement d'Ostiaks, car il a des débris de brides et de traits faits avec des lanières de bouleau tressées... qui ont dû l'atteler à un traîneau rustique, maintenant sans doute enseveli sous la neige et que le dégel du printemps découvrira.

Mile vient à lui... le renne ne se sauve pas et le regarde curieusement...

Mile tire de sa besace une poignée de maïs et la lui tend... Le renne mange avec une satisfaction évidente... et regarde l'enfant de ses gros yeux placides... Mile renouvelle sa friandise... puis, réunisant ce qui lui reste de forces, il grimpe sur le dos de la bête, saisit une bride et la fait marcher... La bête obéit et d'elle-même prend la direction que

Mile suivait l'avant-veille, celle que la Tine avait marquée de ses indices...

A quoi bon chercher ? Le vent a effacé toute trace... Mile pleure...

Le renne n'hésite pas. Il sait où il va. Son instinct le conduit...

Toute la journée, ce fut ainsi... une journée de soleil, sans un nuage...

Un peu avant le soir... devant lui, sur un renflement de terrain qui bordait l'Obi, une dizaine de cabanes apparurent...

C'était vers ces cabanes que le renne se dirigeait...

Mile pleurait toujours... Là encore, c'était un peu de salut, pour quelques heures, mais la Tine ? Où était la Tine ?

Des indigènes, hommes et femmes, dans le campement, s'arrêtent, étonnés, devant l'enfant qui surgit près d'eux avec sa monture...

Et tout à coup, un va et vient... une tente de peau s'entr'ouvre... une fillette sort de l'ombre... des bras se tendent vers lui...

— Mile ! Mile ! mon pauvre petit !

C'est la Tine réfugiée là, sauvée par les Tartares qui l'ont rencontrée mourante sous les tourbillons... C'est la Tine qui sanglote...

Quant à Mile, il ne pleure plus ! !

Ils pénétrèrent sous la tente où le terrain a été creusé sur une profondeur de plus d'un mètre, et où brûle le foyer dans une fumée intense qui aveugle et prend à la gorge.

Ils ne s'en soucient guère. Les voici réunis. Ils sont heureux. Il faut que ce soit Mile qui raconte, tout d'abord, ses aventures. Elle exige. Ensuite vient son tour.

— Alors, tu ne sais pas comment l'homme t'a abandonné ?

— Je ne sais pas. Je dormais. Je me suis réveillé dans la forêt.

— Eh bien, moi, je vais te dire. Je m'étais évanouie. En revenant à moi, j'étais dans un traîneau. Lentement, mes souvenirs revinrent. Je te cherchais. Tu n'étais plus là... Et j'allais crier, t'appeler, quand je réfléchis que c'était inutile et qu'il valait mieux faire la morte... L'homme se pencha sur moi et m'examina. Je retins mon souffle. Je l'entendis qui murmurait : « Toujours évanouie. » Le cocher sauta du siège, et l'homme m'appliqua sur la bouche et le nez une éponge qui était imprégnée d'un liquide à l'odeur écœurante... Ce ne pouvait être que du poison... Je retins ma respiration, pendant plus d'une demi-minute, mais j'allais respirer et sans doute me perdre, quand il crut que sa sinistre besogne était complète et il dit à l'autre :

« Va ! » Le cocher me prit sur ses épaules, fit une centaine de pas et me jeta sur la neige comme une guenille. Je ne bougeai pas. Je vis le traîneau disparaître, et je me levai. Où étais-tu ? Car je ne pensais qu'à toi... puisque notre pauvre père n'avait plus besoin de nous... Alors, je me suis rappelé l'histoire du Petit Poucet... et notre père veillait sur nous, car je suis bien sûre que c'est lui qui nous a sauvés...

Ils restèrent deux jours chez les Tartares. Les enfants savaient le russe. Les indigènes en connaissaient quelques mots. On put s'entendre.

Ils achetèrent le renne sur lequel Mile avait voyagé.

Saint-Cast leur avait dit qu'avec l'argent qu'ils emportaient, ils pouvaient aisément vivre pendant plusieurs mois en Russie et payer leur trajet en chemin de fer. Ils avaient hâte de gagner la station la plus voisine. Aucune caravane n'était à prévoir venant de l'intérieur de la Sibérie pour se rendre dans les grandes villes. Ils étaient résolus à partir seuls.

Tine disait, en frissonnant :

— Si l'homme s'aperçoit que nous sommes vivants, il viendra nous tuer...

— Oui, disait le Mile, et cette fois, la Tine, il ne nous manquera pas.

C'est ainsi qu'ils partirent, en croupe sur le renne, Mile conduisant, et très fier de son rôle. A défaut de la caravane à laquelle ils contaient se mêler et sous la protection de laquelle ils eussent fait le parcours, ils rencontrèrent, à la sortie du village, un sibérien-colporteur, voyageant en téléga. Ils le reconnurent pour l'avoir vu la veille auprès d'eux au moment où ils achetaient le renne, et où ils venaient de tirer leur sac en cuir pour y puiser quelques roubles et payer. Le colporteur avait une figure douce, avec un éternel sourire figé.

— Vous serez gelés sur votre monture et jamais vous n'arriverez au relai, leur dit-il... Je vous offre de monter dans ma téléga... J'attellerai votre renne avec les autres...

Ils se consultèrent. La mine du Sibérien était rassurante. Ils acceptèrent.

Le soir, ils couchaient dans l'auberge voisine du relai de Yebel. Pas de lit. On s'étendit sur les planches, autour du poêle, sous l'icône encadrée placée dans un angle de la vaste pièce, en face de la porte d'entrée, et sous laquelle brûlait une lampe.

Les deux enfants ne furent pas plus tôt étendus qu'ils s'endormirent, harassés.

Il y eut, dans la nuit, un tumulte de voyageurs qui pénétrèrent dans l'auberge, burent, se chauffèrent, se couchèrent... Il y eut des cris, des blasphèmes de tous les gar-

çons d'écurie, mêlés aux lamentations des femmes que l'on bousculait et brutalisait.

Le Mile et la Tine n'entendirent rien et ne se réveillèrent pas.

Au petit jour, le tumulte, les cris, les blasphèmes, les hurlements recommencèrent.

Le Mile et la Tine continuaient de dormir comme des bienheureux.

Ce fut le maître de l'auberge qui les éveilla en riant :

— Hé, petits, vous tenez de la place... Et vous n'avez donc ni soif ni faim ?

Ils ouvrirent les yeux, étonnés, effarés même. Puis, ils se mirent à rire. Ils se sentaient si dispos. Et une faim ! C'est vrai qu'ils avaient une faim de loup !... Mais ils étaient économes. Ils ne demandèrent que du thé. Ils puisèrent dans leur sac à provisions pour y prendre ce qu'il leur fallait de poisson fumé, empruntèrent une marmite où ils firent leur popote de lait qui se dégela, morceau par morceau, et grignotèrent ensuite du fromage de brebis, dur comme de la pierre, avec du pain de maïs...

Cependant, la faim assouvie, ils commencèrent à être inquiets.

Qu'était donc devenu leur ami le colporteur ?

Ils s'informèrent.

Le maître de l'auberge les regarda d'un air surpris.

— Il est loin, s'il court encore ! Il est parti au lever du jour...

D'un même mouvement, dans le même effroi, le Mile et la Tine s'élancent vers les écuries.

Ils cherchent leur monture... le renne docile et doux qui les aidera, qui les sauvera...

Le renne a disparu... le colporteur, par distraction sans doute, l'a emmené avec son attelage.

Un instant atterrés, et tête basse, les enfants reprennent courage.

— Nous en achèterons un autre, et même un traîneau avec, dit Mile, résolu...

— Heureusement que notre pauvre père nous a laissé de l'...

Ils cherchent sous leur ceinture la pochette de cuir qui renferme leur petite fortune, le seul espoir de leur salut... et ils pâlissent et pleurent... Le colporteur a passé là...

Les deux bourses ont été coupées... Ils sont volés et n'ont plus un sou !...

Il y a maintenant autour d'eux un cercle de gens apitoyés par leurs sanglots.

Là-bas, devant les écuries, des garçons s'empressaient d'arrimer des bagages sur une téléga, pendant que

d'autres attelaient les chevaux. Le cocher avait déjà grimpé sur son siège, et, debout, il invectivait gaiement les gens d'écurie pour hâter leur besogne.

Sous la bâche raidie par des cerceaux, deux voyageurs enveloppés de fourrures et dont l'un, le plus petit, portait son bras en écharpe, s'apprêtaient à s'installer et donnaient aux hommes, en même temps que quelques kopecks, leurs dernières instructions.

Le maître de l'auberge demandait à Mile et à Tine :

— D'où venez-vous, mes pauvres petits ?

— De Narym.

— Et que faisiez-vous à Narym, et pourquoi en êtes-vous partis, seuls ?

— Nous y vivions avec notre père...

— Forçat ?

— Oui !... Notre père a voulu s'évader... avec nous. On l'a repris. On l'a tué. Nous deux, nous avons continué de fuir... Nous ne voulons plus rester en Sibérie...

— C'est bientôt dit. Ne plus rester en Sibérie, c'est parfait. Mais le moyen d'en sortir...

— Le colporteur nous a tout volé...

— Il fallait vous y attendre... Et où vous proposiez-vous de vous rendre?

— En France...

— Vous êtes Français ?

— Oui...

Et l'un contre l'autre, silencieusement, leurs larmes redoublèrent.

Les deux voyageurs s'étaient rapprochés aux premiers mots.

Ils avaient entendu et paraissaient en proie à la plus vive émotion. Le plus petit, surtout, gesticulait, de son seul bras valide et il murmurait à l'oreille de son compagnon :

— De par tous les diables, mon fils, ce ne peut être qu'eux !...

On frappa sur l'épaule de l'aubergiste.

— Laisse-moi seul avec ces enfants... J'ai besoin de les interroger...

— Barine, à tes ordres... Tiens, entre là, tu seras seul avec eux...

Et il ouvrit la porte de sa chambre particulière. Les enfants obéissaient, machinalement. Ils n'avaient plus de volonté. Ce nouveau coup les accablait. La porte refermée, les deux hommes se débarrassèrent de leurs fourrures. Et le Mile et la Tine, levant enfin leurs yeux d'où roulait un ruisseau intarissable de pleurs, rencontrèrent deux regards de franchise, de pitié et d'ardente curiosité... Georges et Rouscouban étaient trop émus pour parler... Alors qu'ils

s'étaient crus battus par Lauvoyer, voici qu'au contraire ils triomphaient. Le hasard, toujours contre eux, avait fini par les favoriser... Surpris par le chasse-neige, ils avaient failli périr, leur attelage avait été étouffé, ils s'étaient réfugiés à Yédel, demi-morts de froid. Ils avaient dû attendre de pouvoir acheter un traîneau... Ce retard les avait servis...

Les yeux timides de la Tine ne cessent de se fixer sur les yeux de Georges avec une sorte d'obstination enfantine qui les déconcerte. Et dans ce regard profond de la jeune fille passent toutes les sensations qui se heurtent au plus profond d'elle-même. C'est d'abord l'inquiétude... Est-ce que celui-là est un traître aussi, comme le premier — l'homme de Narym qui avait livré Saint-Cast ? ou un voleur comme le colporteur ? Quel piège, encore, va-t-il être tendu ? quel danger les menace ?... Mais les paupières de Georges, un instant baissées sous l'ardeur de ce regard d'enfant, sous l'admirable lumière de cette pureté et de cette candeur, se soulèvent de nouveau... Elle tressaille à son tour, tant il y a là de bravoure et de probité. Elle rougit, son sein se met à battre avec violence et une volupté douce, infinie, coule dans ses veines... elle se sent enveloppée d'un grand bonheur et d'une grande paix... Elle se laisse aller à cette joie nouvelle, puissante, indéfinissable, qui l'entraîne, qui l'emporte vers ce jeune homme, si hardi et si doux.

Quand il l'interroge, elle ne s'étonne pas... Elle a la sensation singulière d'avoir déjà entendu cette voix... Elle va lui répondre, timide, certes, mais sans crainte, car pour craindre, il eût fallu se défier et la Tine ouvre, en allégresse, son cœur qui a confiance...

— Vous venez de Narym et vous vous appelez Emile et Valentine Saint-Cast ?...

— Oui...

— Comment êtes-vous seuls, et sans guide ?... Comment avez-vous été abandonnés ?

Elle raconta le guet-apens des bords de l'Obi, après l'évasion du bagne... et comment, ensuite, l'un et l'autre, avaient été jetés dans la forêt et sur la steppe, pâture des loups, voués à ce carnage s'ils ne mouraient pas de froid et de faim...

— Connaissez-vous le nom du monstre qui avait décidé de pareils crimes ?

— Il l'a prononcé une fois devant nous : il se nomme Lauvoyer...

— Où avait-il promis de vous conduire en France ?

— C'est une triste histoire. Je vous la dirai. Mon père, innocent, avait été condamné par la trahison de Karl Vassilevitch... Karl Vassilevitch a une sœur mariée, à Bordeaux, avec un magistrat... Mon père nous adressait à

cette femme, implorait sa pitié, en souvenir et en expiation de la trahison de son frère...

Georges eut un long frisson de joie...

— Et cette femme qui devait vous défendre... car elle vous eût défendus, mes pauvres petits, n'en doutez pas !... Cette femme...

— Elle s'appelait...

— Sonia Blancafort !...

— Comment le savez-vous, monsieur ? fit la Tine avec un cri de surprise...

— Je suis son fils... Ma mère est morte... C'est moi qui vous protégerai, si vous voulez bien avoir confiance... Avez-vous confiance, Tine ?... Et vous, Mile ?

— Confiance ? Oh ! monsieur ! fit la Tine... avec un admirable sourire... Je ne sais pourquoi je me suis sentie tout de suite, auprès de vous, infiniment heureuse...

— Vous êtes en sûreté désormais auprès de nous... Ma mère est morte... c'est à moi de réclamer la mission que voulait lui imposer, justement, votre père... Je veillerai sur vous... Voulez-vous être mon frère, Mile ? Et vous, Tine, voulez-vous être ma sœur ?

— Votre frère ! dit gravement le petit garçon en tendant les deux mains...

— Et vous, Tine ? n'accepteriez-vous donc pas ?

Elle avança lentement la main, et baissa les yeux. Sa figure était devenue un peu pâle et Georges-Claude, en serrant ces doigts délicats, sentit qu'ils étaient brûlants.

— Oui, dit la jolie fillette, votre sœur !...

Georges l'admirait en souriant doucement.

Puis, il cessa de sourire.

Le fantôme éploré de Zizi, soudain, venait de passer entre eux !...

Les préparatifs du départ, pour les enfants, ne furent pas longs. Rouscouban, qui tenait les cordons de la bourse, régla leurs dépenses menues. L'aubergiste, bon diable, ne voulait rien recevoir.

Un quart d'heure après, ce fut le tintamarre des coups de fouet et des grelots...

La téléga filait à fond de train vers Tomsk.

Posément, comme s'il avait parlé de la chose la plus naturelle, Rouscouban, qui était resté longtemps en méditation, se mit à dire :

— Si nous avons la chance de le rencontrer... il n'y aura qu'un moyen...

— Rencontrer qui, vieux ?

— Lauvoyer, mon ancien compère...

— Et tu as trouvé un moyen ? Le moyen de quoi faire ?

— De nous débarrasser de lui...

— De quelle façon ?

— En le tuant ! fit le petit homme, paisible. Nous sommes dans un pays où chacun attaque ou se défend avec ses propres ressources... La loi, qui protège ou qui châtie, arrive toujours trop tard... Le pays est trop grand... Or, ce Lauvoyer est un monstre...

Georges ne répondit rien... Rouscouban l'examina du coin de l'œil. Il pensait :

— Hé ! hé ! il n'a pas dit oui, mais il n'a pas dit non... Lauvoyer n'a qu'à bien se tenir...

A chaque relai, ils prirent des renseignements. Ils filaient bien sur la même piste que le bandit, mais celui-ci avait douze heures d'avance... Nul espoir de le rejoindre...

— Il faudrait un accident, fils... Mais les accidents, ce n'est pas fait pour les gredins de son espèce. Ça n'arrive qu'aux honnêtes gens, comme toi...

Après six jours de voyage sans aventure, ils descendaient à Tomsk.

C'était la nuit. Mais le ciel était complètement déblayé et la lune resplendissait.

Au moment où le traîneau s'arrêta devant l'auberge de la Millionnaya, un homme surgit tout à coup, passa auprès d'eux, les regarda, et disparut.

La Tine, en le voyant, avait jeté un cri d'effroi. Elle se serra contre Georges.

— Quoi donc, mon enfant ? Qu'avez-vous, Tine ?

— J'ai cru le reconnaître...

— Qui ?

— Cet homme...

— Eh bien ?

— Il était à Narym et sur les rives de l'Obi avec... l'autre... C'est lui qui m'a prise dans ses bras — ainsi que sans doute il avait fait de mon frère — et qui m'a déposée dans la steppe pour y mourir.

— N'ayez plus de crainte, Tine, puisque vous êtes près de moi !..

Ils passèrent la nuit à Tomsk et prirent le lendemain un train de l'après-midi pour Taïga où justement c'était le jour du transsibérien. Quand ils s'installèrent dans le wagon, un homme large des épaules, à l'allure de portefaix et dont les traits disparaissaient complètement sous ses fourrures et son bonnet, arriva juste au moment où le train démarrait et prit place dans le wagon voisin. A Taïga, l'homme laissa descendre Georges... le suivit de loin... et ne le quitta que lorsqu'il eut repéré l'hôtel où le frère de Ludovic entrait... on ne le revit plus... Mais le soir, à l'arrivée du transsibérien, ce fut le même manège... Et l'interminable et monotone voyage commença. A Moscou, le mystérieux voyageur remonta dans le train. Il ne descendit qu'à la fronitère.

Et là, dans l'arrêt forcé, parmi le va-et-vient obligé autour de la douane, dans le brouhaha de l'arrivée et du départ, la Tine, de nouveau, prit le bras de Georges et l'étreignit convulsivement... et il sentit contre lui le cœur de l'enfant qui battait en tumulte...

— Voyez ! dit-elle, voyez ! !

Elle lui désigna l'homme à tournure de portefaix.

— Cette fois, je suis certaine, c'est lui !

Déjà Georges s'élançait pour prendre l'homme à la gorge, lorsque Rouscouban le retint avec énergie, de sa main valide, et rapidement :

— Que vas-tu faire ? un esclandre ? Nous avons tout à redouter, et en premier lieu d'être séparés des petits... Laisse filer cette brute... Nous trouverons mieux que lui en France...

L'homme comprit peut-être ce qu'on disait, et qu'on parlait de lui...

Il abaissa ses fourrures, releva son bonnet, montrant à découvert son front mutilé...

Et il leur sourit !... Mais quand ses yeux sauvages se croisèrent avec les regards terrifiés des enfants, il eut un trouble profond... son visage prit une couleur de terre... Par quel miracle ces deux petits, voués à une pareille mort, avaient-ils été sauvés ? Cette âme primitive voyait là une intervention surnaturelle.

Trois quarts d'heure après, le train emportait nos quatre compagnons...

Cette fois, Gog resta sur le quai et les regarda partir...

Mais quand le train fut hors de vue, il se hâta de gagner les bureaux du télégraphe...

Lauvoyer était un homme de précautions : il avait tout prévu et tout préparé !...

IV

Oi né, frasetenne, en chiove !...

Les steppes sibériennes étaient encore couvertes de neige, et rien n'y faisait présager la belle saison, alors qu'en France, le printemps déjà était venu.

Ce fut par une belle et calme nuit d'avril que Georges et Rouscouban, accompagnant Mile et Tine, descendirent à la gare de l'Est.

Le long et rude voyage était terminé...

Rude, certes, et pourtant il n'avait pas été sans charme.

Et ceux qui avaient fait le charme du voyage étaient le Mile et la Tine, la Tine surtout... La Tine était heureuse... Sur ses traits, une adorable expression de gratitude que les yeux disaient sans crainte, parce que cette âme était innocente... Tine ne savait pas, et alors ses yeux parlaient... quelquefois Georges les trouvait appuyés sur lui avec une persistance telle, que, de toute autre que cette enfant, il en eût été gêné... Tine ne savait pas... Ou bien, quand ils se regardaient à l'improviste, Tine souriait, et son sourire était aussi éloquent que son regard... Mais Tine ne savait pas... Et il y avait, en elle, jusque dans la pâleur de son émotion, jusque dans certaine langueur, dans certain vague, certain trouble du regard, jusque dans les flammes soudaines qu'une instinctive pudeur faisait monter à ses joues, une volupté qui n'était pas seulement celle d'un être à l'abri des dangers sous la protection du jeune homme, mais qui était celle de la joie d'aimer... Oui, ce trouble, ce vague, cette langueur, tout cela était la volupté de l'amour, et Tine s'y abandonnait, surprise, parce qu'elle y était infiniment heureuse... Tine était innocente... Elle aimait, mais Tine ne savait pas...

Georges-Claude ne s'en doutait pas, mais il se laissait envelopper doucement... Il ne raisonnait pas et il ne pensait pas à s'interroger, parce qu'il était moins innocent qu'elle et parce qu'il savait !... Zizi occupait son cœur...

Pourtant, lorsque le voyage prit fin, après tant de longs jours, de nuits plus longues, tant d'interminables heures, ils eurent tous les deux la même impression que ces heures avaient fini bien vite.

Et il entendit la Tine qui murmurait, avec un regret :

— Déjà !

Rouscouban n'était pas homme à laisser jouer auprès de lui, sans s'en apercevoir, le prologue d'un drame d'amour.

Il avait tout vu, mieux que Georges, et surtout mieux que la Tine.

Plusieurs fois ses petits yeux noirs, mobiles et expressifs, s'arrêtèrent avec inquiétude sur la Tine et sur Georges... puis, devenus fixes et rêveurs, évoquèrent un autre visage joli, doux et tendre, un autre amour dévoué et puissant... l'amour de Zizi...

Et son visage s'assombrit... car peut-être entrevoyait-il bien des tristesses, bien des tempêtes...

Georges-Claude avait prévenu, à Sèvres, de son arrivée la nuit, afin que la mère Redoux eût le temps de préparer deux chambres pour Mile et pour Tine.

Il ne s'occupa de ses bagages que pour les faire mettre à la consigne.

Sur le quai, au moment où le train déversa ses voyageurs, Georges et Rouscouban, aux aguets, inspectèrent

rapidement toutes les figures. Ils se savaient toujours sous le coup de quelque danger, Georges surtout... danger qui ne venait pas seulement de Lauvoyer et de Ludovic, mais de la bande de la Mala Vita. Il savait que les misérables n'abandonneraient jamais leur proie, ne se décourageraient jamais... Se décourager et abandonner la partie n'était point leurs coutumes... Leur haine est vivace... leur vengeance ne désarme pas... Et la tête de Georges était mise à prix... la mort avait été prononcée...

— Tu crois qu'ils oseraient, même en France ?... disait-il à Rouscouban.

— Même en France !

— Même à Paris ?

— Surtout ! Où sont-ils moins connus, plus libres, mieux cachés qu'à Paris ?

Aucune figure suspecte. Du reste, Lauvoyer devait les croire ensevelis dans les neiges sibériennes, au fond de la Taïga silencieuse... Ludovic allait suivre, sans obstacles, le cours de sa destinée criminelle... Sans doute, Tobia Basile avait été averti que Georges était mort et il avait rappelé à lui Spoliani et Saracino, désignés pour frapper...

Dans la cour de la gare, en avant des grilles, quelques voitures sur le siège desquelles dorment les cochers, ces vieilles voitures disloquées et branlantes, attelées de pauvres haridelles efflanquées qu'on trouve la nuit aux alentours des gares, avec lesquelles on sait bien quand on part, sans être jamais sûr d'arriver...

Mais, de l'autre côté de la grille passe lentement une auto de place, qui s'est attardée dans ces parages, et dont le drapeau rouge levé indique qu'elle est libre.

Georges hèle le chauffeur...

L'homme a un cache-nez autour du cou et sa casquette rabattue sur les yeux. Il est gros et sa peau de bique le gonfle encore, outre mesure...

Il a stoppé... Il demande avec le pur *assent* d'un enfant de Marseille :

— Où allez-vous ?... Je rentre... Il est temps... Allez-vous du côté de Levallois ?

— A Sèvres !

Le gros chauffeur hausse les épaules, embraye, et repart. Georges lui crie :

— Un louis de pourboire.

L'homme stoppe de nouveau, se penche à droite, et demande, brutal et hargneux :

— Vous avez dit ? Je voudrais vous entendre répéter... Un pourboire de ?...

— Vingt francs, si vous nous conduisez à Sèvres...

— Alors, ça va, montez ! !

L'auto prit la rue de Dunkerque, enfila deux ou trois

rues, remonta sur les boulevards extérieurs, tourna à droite dans la rue de Rome et longea le chemin de fer de Ceinture, se dirigeant vers la porte Dauphine.

A plusieurs reprises, Rouscouban se pencha à l'une des portières ouvertes.

Il inspectait la route, en avant et en arrière, de ses petits yeux perçants.

Une fois, il dit :

— Décidément, rien de suspect...

Mais, un peu avant la porte Dauphine, s'étant penché de nouveau, il murmura :

— On nous suit...

— Es-tu sûr ?

— A peu près... Cette auto de maître... là... une torpedo qui pourrait nous semer comme elle voudrait, semble s'acharner à ne pas nous perdre de vue... Tout à l'heure, elle était devant et alors je ne m'en suis pas préoccupé... mais la voici maintenant derrière... et elle semble régler son allure sur la nôtre... Louche...

— Oui, si tu ne te trompes pas... Toutefois, c'est bien invraisemblable...

— Pas tant...

— Il faudrait, pour cela, un concours de tant de hasards !

— Pas tant ! répéta le petit homme... Gog ne nous a quittés qu'à la frontière... Un télégramme est vite envoyé, vite arrivé, et sans doute Lauvoyer, qui est le monsieur de toutes les précautions, lui aura laissé des ordres...

Les enfants écoutaient en silence. Georges sentit le corps délicat de la Tine qui tressaillait contre lui. Mile et Tine eurent une plainte d'effroi...

— Soyez sans crainte, mes petits...

Par un geste instinctif, la Tine avait glissé sa main dans celle de Georges. Et son âme craintive et timide communiqua ainsi avec l'âme du jeune homme. Sans le savoir, ses doigts s'étaient liés à ceux de Georges, comme ceux d'une maîtresse amoureuse se lient aux doigts de son amant... Et elle fut rassurée... Mile, voyant sa sœur plus calme, se calma à son tour...

La torpedo inconnue passa tout contre eux et reprit les devants.

Ils étaient dans le bois de Boulogne. Les ténèbres étaient peu épaisses et la torpedo parut s'évanouir dans la nuit.

— Bon voyage ! dit Rouscouban soulagé.

— Tu vois, tes craintes étaient vaines...

Le gros chauffeur ralentissait son allure. Cependant, aucun obstacle. Les allées du Bois étaient désertes. Pas de rôdeurs, pas de filles, dans les sentiers détournés et dans les coins broussailleux... Georges fit glisser la vitre.

— Activez, mon brave... nous sommes pressés ! Mettez-vous en quatrième, s'il vous plaît...

Placidement, le chauffeur manœuvre le levier. La vitesse s'accéléra. On était maintenant sur le quai de Boulogne, longeant la Seine à droite. A gauche, des villas disséminées dans les arbres nus et pour la plupart encore inhabitées.

Deux phares éclatèrent, au loin, dans la nuit, se rapprochant, en face, à toute allure.

Rouscouban se pencha, pour la dixième fois.

— C'est la torpedo ! dit-il... soyons sur nos gardes... Ça ne me semble pas catholique.

Les doigts jolis et délicats, liés aux doigts de Georges, tremblèrent et serrèrent un peu plus.

L'auto arrivait droit, comme pour foncer sur eux, tenant le milieu du quai. Le chauffeur jura et stoppa brusquement, si brusquement qu'il fut lancé contre son volant et dégringola le marchepied, pendant qu'à l'intérieur, Rouscouban, Georges et les enfants étaient bousculés les uns contre les autres.

Le gros chauffeur s'était relevé et jurait toujours.

Il manœuvrait la manivelle à grands coups, mais le moteur ne rendait pas.

— Sur nos gardes, répétait tout bas Rouscouban.

La torpedo s'était arrêtée. Quelqu'un descendit et s'approcha :

— Toutes nos excuses, c'est notre faute... Vous n'avez besoin de rien ?...

Au même moment, la torpedo se vidait de ses autres voyageurs. Il y avait là quatre hommes qui s'approchèrent... Cela faisait cinq avec le premier qui semblait le maître.

Un autre, le long des arbres bordant la rive, resta dans l'ombre, observant et n'osant avancer. Rouscouban, de sa main droite qui était valide, saisit son revolver, remonta la targette de sûreté, abaissa la gâchette...

— Fais-en autant, mon fils !

Un faible cri attira leur attention sur la Tine.

La Tine, frissonnante, eut une crise nerveuse, montrait le chauffeur qui venait de sortir la tête du capot, où il avait paru vérifier sa machine et chercher la panne qui l'immobilisait.

Or, sa casquette était tombée...

Sa perruque s'était dérangée. Dérangée aussi, sa barbe qui, grotesquement, lui pendait tout entière, favoris et moustaches, sous le menton.

Les phares l'éclairèrent une seconde.

Ensuite, la tête disparut et, quand on la revit, la casquette avait repris sa place sur la perruque et la barbe encadrait la large figure.

Mais, pendant cette seconde, la Tine avait vu...
— L'homme de la steppe !
— Lauvoyer ?
— Oui ! Sauvez-nous ! Sauvez-nous !
Son bras, qui s'était étendu pour désigner le misérable, retomba autour du cou de Georges, pendant que la tête de l'enfant s'inclinait.
— Lauvoyer ! J'aurais dû m'en douter ! Ah ! mille diables ! !
Deux portières violemment ouvertes d'une poussée irrésistible.
A droite, revolver à la main, c'est Rouscouban qui vient de sauter.
A gauche, armé lui aussi, c'est Georges-Claude !
Or, avec une rapidité foudroyante, voici ce qui se passe :
Rouscouban est à peine hors de l'auto que quelque chose de souple et de léger et de résistant s'abat sur sa tête, retombe autour de lui, jusque par terre, l'enserre étroitement, paralyse ses mouvements... C'est un épervier qui vient de s'abattre et de s'enrouler autour de son corps, lancé par une main adroite... Et, en même temps, deux hommes le maintiennent... Une corde serre contre lui les mailles du filet et comme il se débat avec une rage qui décuple sa vigueur, bondissant et se coulant comme un reptile dans cette cage mouvante, un des deux assaillants saisit son bras en écharpe et le lui tord...
La douleur est si terrible que Rouscouban jette un cri, étouffé par une main brutale :
— Ah ! canailles !
Mais il est pris... les jambes emprisonnées... pris dans le filet de la tête aux pieds.
Un hercule l'empoigne, le jette sur son épaule et se dirige vers la Seine.
Tout cela s'est passé silencieusement, dans le souffle rauque d'une lutte sans merci.
Pas un passant sur le quai. Du reste, le drame n'a pas duré une minute.
Cependant, pas très loin, il doit y avoir un témoin de l'attentat, car voici qu'on entend tout à coup un coup de sifflet, avec une modulation bizarre...
Il arrive jusqu'aux oreilles de Rouscouban, porté comme un paquet sur l'épaule de l'hercule. Où donc a-t-il déjà entendu cette modulation ?...
Il tressaille sous ses liens... Il s'est souvenu...

Oi né, frasetenne, en chiove !

— Garçon, rentre, car il pleut !
Ce coup de sifflet, il l'a entendu pour la première fois

dans les ruines du théâtre de Taormine... puis parmi les rochers, dans l'éboulis gigantesque de la carrière, puis dans le repaire de la bande de Tobia Basile...

— La Mala Vita ! murmura-t-il... Fichu, mon vieux !...

Et comme, plié en deux sur l'épaule de l'homme qui l'emporte, il a reconnu celui-ci :

— Hé ! Saracino, c'est toi, mon bon garçon ?

L'autre n'a pas répondu... Rouscouban ne se décourage pas.

— Mille francs, si tu me laisses aller, vieux !

Saracino sourit. Il vient d'arriver sur le bord de l'eau, les pieds baignés par la Seine.

Un coup d'épaule fait choir Rouscouban dans l'herbe.

— Deux mille, mon garçon ! En veux-tu deux mille ?

Saracino le ramasse. Il le tient sous le cou et sous les jarrets. Il le balance une fois, deux fois, trois fois, afin de prendre de l'élan et d'envoyer le corps au plus loin possible...

— Cinq mille, aimable camarade ! En veux-tu cinq mille ?... Franchement, écoute, tu as tort de ne pas accepter, je ne les vaux pas !...

L'homme compte, tranquillement :

— Uno, duo, tre, cuatre, cinque...

Et il lance le corps, qui décrit une parabole dans l'espace...

Rouscouban, en l'air, continue de corrompre :

— Dix mille, bandit !... Dix mille !... Et je t'assure, c'est bien payé !

Plouff ! Il retombe... Il se débat... reste un moment à la surface et s'enfonce...

Et l'infernal refrain accompagne sa plongée :

Oi né, frasetenne, en chiove...

Sur le quai, Georges-Claude livre une lutte de géant...

Deux hommes sont accrochés au bras qui tient le revolver, cherchant à le lui arracher.

Deux fois, au hasard, risquant de se blesser lui-même, il a pressé la détente...

Les deux coups sont partis sans atteindre personne...

Un troisième bandit s'approche de lui par derrière...

Il lève son poignard...

L'arme s'abaisse dans le dos, entre les deux épaules, avec une force de taureau.

Un peu de la lumière du phare a éclairé le misérable...

Il est jeune... à peine vingt ans... Son visage est délicat comme celui d'une femme et de grand yeux veloutés, noirs, illuminent les traits de celui que Tobia Basile appelait « le plus beau des hommes ».

C'est Spoliani.

— Je t'ai manqué à Naples... je ne te manquerai pas une seconde fois...

Le poignard a disparu tout entier et le coup a été si féroce que la poignée reste dans la main de Spoliani... la lame s'est brisée.

Le bandit ricane :

— Mille lires, Excellence... Un joli coup !

Georges-Claude est tombé en avant...

A peine a-t-il touché terre qu'il s'est redressé, qu'il est debout.

Juste à temps pour voir filer les deux autos... dont l'une, celle que conduisait Lauvoyer, emporte le Mile et la Tine évanouis...

Le poignard s'est brisé contre sa cotte de mailles...

Si Spoliani avait su, il eût frappé à la gorge, et c'était la mort...

Près de lui, dans la nuit, un râle de détresse :

— A moi ! A moi ! Mille diables... Je coule...

C'est Rouscouban qui remonte, prend une gorgée d'air après avoir rendu des gorgées d'eau, et qui va s'engloutir pour de bon...

Les enfants sont perdus... Même dans une course affolée, où il fût mort, il n'aurait pu rejoindre les autos... Georges les abandonne... Il se jette à l'eau...

Rouscouban a coulé... Georges plonge... revient une fois respirer à la surface... Il plonge de nouveau... rencontre sous l'eau un paquet ficelé qui roule à la dérive, l'aggripe au passage et remonte.

Quelques instants après, il est sur la rive.

Il dégage Rouscouban, coupant les liens et les mailles du filet... Le petit homme rouvre les yeux, éternue une dizaine de fois, a des haut-le-cœur...

Et tranquille :

— Le plus clair de tout cela, mon fils, c'est que je me suis enrhumé !... Merci tout de même !...

— Le plus clair, reprit Georges avec tristesse, c'est que nous venons de perdre, en quelques minutes, tout le fruit de nos efforts, de nos fatigues, de nos peines...

— Les enfants ? bégaya Rouscouban, en se soulevant sur l'herbe rase de la berge.

— Enlevés !... Et comme ils sont condamnés à mourir...

Il n'acheva pas. Son cœur s'étreignait d'une anxiété affreuse... Et soudain, il eut une mystérieuse sensation, rapide, étrange... celle de sentir dans sa main, autour de ses doigts, la lente pression des doigts de la Tine... puis, autour de son cou, la fraîcheur des bras de la fillette, et de sentir sur son visage un souffle précipité d'épouvante...

Impression si vive, qu'il se retourna, machinalement, et regarda derrière lui...

Hélas ! il ne vit rien... le quai était désert...

Et depuis longtemps, on n'entendait plus le ronflement du moteur.

Dans l'auto qui emportait les enfants, ils étaient trois... sans compter Lauvoyer qui avait repris sa place au volant.

En face du Mile et de la Tine, inertes, affaissés sur la banquette, un homme se tenait, qui les contemplait d'un air distrait en fumant une cigarette.

L'homme attend, avec patience, que les petits reviennent à la vie.

Dans l'obscurité, que rend un peu moins dense la lumière en avant des phares, son visage apparaît très dur, résolu, implacable.

Lauvoyer a failli jadis s'apitoyer à la grâce de Mile, à la beauté de Tine...

Ludovic ne se laissera pas attendrir.

Par delà tous les crimes qu'il a rêvés et qu'il accomplira, il aperçoit l'énorme, la colossale fortune convoitée et cela suffit pour que ses yeux ne voient pas tant de charme, et que ses oreilles n'entendent pas ces plaintes, pour que son cœur soit un rocher...

Mile a remué, Tine vient d'ouvrir les yeux... Et tout d'abord, ils se disent qu'ils ont dormi, et que rien d'anormal ne s'est passé, puisqu'ils se retrouvent dans la même auto...

Mais tout à l'heure ils étaient quatre, à présent ils ne sont plus que trois...

Puis leur revient le souvenir de la lutte, près de chacune des portières, le souvenir de ce qu'ils ont entrevu, dans la nuit... Rouscouban abattu, roulé, ligoté, emporté vers le fleuve... Georges-Claude aux prises avec des bandits, déchargeant deux fois son revolver... puis tombant, lui aussi, frappé dans le dos par un des misérables.

Et même Tine avait entendu des mots, en une langue qu'elle ne comprenait pas.

C'était tout. La nuit s'était faite dans le cerveau des enfants.

L'homme assis devant eux avait vu qu'ils venaient de s'éveiller.

Son visage avait perdu toute expression de dureté. Les yeux s'étaient faits très doux. Et ce fut d'une voix très douce aussi qu'il dit :

— Vous avez eu grand'peur, n'est-ce pas ?

Tout de suite, ils furent rassurés, en entendant cette voix.

Georges ! C'était lui ! C'était leur protecteur !

Et puisque Georges ne les avait pas quittés, qu'avaient-ils à redouter ?

Et Georges se retrouvait là, sain et sauf, sans blessure, calme comme si rien ne s'était passé, comme s'il n'avait pas eu à soutenir tout à l'heure une lutte terrible...

Mais Tine ? Qu'avait-elle donc vu ?

Elle avait vu Georges attaqué par derrière et succombant...

Cauchemar, alors ?... A cause des ténèbres, elle avait dû se tromper ?

L'homme qui était devant eux, elle ne pouvait pas hésiter à le reconnaître.

C'était Georges, le visage énergique et loyal de Georges, ses yeux de bonté attendrie...

Et sa voix compatissante à leur faiblesse et à leur épouvante...

Il devina leur pensée car il dit :,

— Vous m'avez cru perdu, n'est-il pas vrai ?

— Oui... perdu... assassiné... J'ai vu pourtant, j'ai vu ! disait la Tine.

— Vous avez mal vu, Tine, dit-il en riant, l'appelant de son nom familier. Ce n'est pas la première fois qu'on essaye de me tuer, et, comme vous pouvez en juger, je ne m'en porte pas plus mal... Il y a quelques mois, on a tenté de m'assassiner en Sicile... plus tard, ce fut à Naples, et là on faillit réussir, car un coup de poignard me cloua au lit pendant trois semaines... Et durant ces trois semaines, j'échappai quatre ou cinq fois à la mort, au meurtre comme au poison... En Sibérie, où j'ai eu le bonheur de vous rencontrer, nouvelle tentative à laquelle j'échappe encore ; mon cocher meurt, tué sur le coup, Rouscouban — vous le savez — s'en tire avec un bras cassé... et moi, rien !... Nous vous avons conté cette histoire... Mais j'avoue que, cette nuit, j'ai cru que tout était fini...

Tine ne soupçonnait pas que l'homme qui parlait n'était point Georges. Et si quelque soupçon était né en elle, il se fût vite évanoui, en écoutant. Nul autre que Georges ne pouvait connaître ces détails. Dans la vie de Georges et des enfants, depuis leur rencontre au relai de Yédel jusqu'à cette heure, il n'y avait pas eu d'interruption, pas de lacune... C'était l'instinct — qu'on ne raisonne pas — qui avait mis au cœur de la Tine une crainte vague en apercevant cet homme — qui était Georges pour elle et pour tous — Georges qu'elle croyait mort... qu'elle avait vu tomber... A ces paroles, à ce récit, à ces souvenirs évoqués, pouvait-elle hésiter encore ?... Il répétait :

— Vous n'avez plus peur, Tine ?

— Puisque je suis près de vous, dit-elle de sa voix douce et tremblante.

— Ni vous, Mlle ?

— Oh ! moi, fit bravement le petit garçon, je savais bien que vous seriez le plus fort et qu'ils ne vous tueraient pas... Mais qu'est devenu votre ami ?

— Rouscouban ? Il a échappé comme moi... Ne vous inquiétez pas de son sort.

La Tine, cependant, pensait :

— Je l'ai bien vu, je n'ai pas rêvé... Il se tordait sur le sol... pendant qu'on le liait, et un homme, un colosse, l'a emporté sur ses épaules vers la rivière...

Mais elle n'osa rien dire...

Georges n'était-il pas là ? Et puisque Georges disait qu'il ne fallait plus rien craindre ! !

— Dormez, mes petits... fit Ludovic.. Vous avez un long voyage à faire...

— Je croyais que nous allions chez vous, près de Paris...

— A Sèvres ?

— Oui... Vous nous aviez dit...

— Je ne veux pas vous exposer à d'autres dangers... Je vais vous cacher très loin de Paris, vous confier à des amis, vous dérober à tous les yeux, car vous avez des ennemis...

— Qui nous connaît ? Qui nous veut du mal ?

— Je vous le conterai plus tard... Sachez que ce n'était pas contre moi seul qu'était dirigée l'attaque de cette nuit, mais contre vous...

— Contre nous !

— On voulait vous enlever !.. Plus tard, mes enfants, plus tard, vous saurez... Pour le moment, dormez !... Je veille sur vous !

Ils finirent par céder au sommeil, enlacés, comme pour se protéger l'un l'autre... Le voyage dura toute la nuit... A l'aube, l'auto s'arrêta dans une petite ville... le chauffeur descendit... réveilla un épicier, renouvela sa provision d'essence... remonta... repartit...

Les enfants continuaient de dormir.

Vers huit heures du matin, l'auto s'arrêta de nouveau. Les enfants venaient de s'éveiller...

Il y avait une panne, sans doute, car le couvercle du capot était relevé et le chauffeur, pour la seconde fois, penché sur les pièces du mécanisme cherchait d'où la panne provenait...

Ludovic était descendu et se promenait à vive allure sur la route pour se dégourdir les jambes, à l'air frais du matin...

Le soleil triomphait de nuages qu'il dissipait. Une brume flottait encore au-dessus des arbres d'un bois qu'on venait de traverser.

On était en pleine campagne et il n'y avait pas trace

d'habitation, aussi loin que l'œil pouvait voir... De vastes landes s'étendaient à droite et à gauche de la route.

Lauvoyer retira sa tête du capot et s'en alla rejoindre Ludovic.

Ils s'entretinrent ensemble quelques minutes.

Or, la Tine les regardait.

Elle serra violemment la main de son frère.

Et, à voix basse, montrant Lauvoyer :

— L'homme de la steppe !

— Oui, moi aussi, je le reconnais à ses yeux...

— Pourtant, Georges ? Georges ?... Celui-là ne peut pas nous tromper ?

— Non... mais regarde la joue gauche de cet homme...

— Sa joue gauche ?... Oui, une longue cicatrice...

— As-tu remarqué cette cicatrice sur le visage de Georges ?

— Jamais ! A coup sûr, elle n'existe pas !

— Donc cet homme n'est pas Georges...

— Alors, qui ?

— L'ennemi.

Tine eut un frisson violent et retint un sourd sanglot.

Ludovic se rapprochait de l'auto.

Et Tine murmura, effarée :

— Mon pauvre Mile... Georges et Rouscouban sont morts... Et nous...

— Et nous, Tine ? disait l'enfant, tout pâle et les poings serrés...

— Nous sommes perdus !... (1)

(1) *L'épisode qui fait suite, a pour titre :* LES MALHEURS DE ZIZI.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LA LETTRE SANGLANTE

DEUXIÈME PARTIE

UNE TÊTE MISE A PRIX

TROISIÈME PARTIE

DEUX ENFANTS DANS LA TOURMENTE

IMPRIMERIE DE CHOISY-LE-ROI. GRUFFEL ET C[ie]

65 c. le Volume

LES GRANDS ROMANCIERS POPULAIRES
SONT TOUS ÉDITÉS DANS LA COLLECTION DU
"LIVRE NATIONAL"

65 c. le Volume

Œuvres parues dans la Collection :

Paul d'AIGREMONT

1. L'empoisonneuse.
57. Les Deux Aimées.
59. Le Martyre d'Arlette.
61. L'Amour vainqueur.
65. Tragique Amour.
66. L'Heure terrible.
78. Vierges de France.
79. Filles de Lorraine.
80. Suprême Victoire.

Arthur BERNÈDE

84. La Marchande de Bonheur.
85. Sauvée par l'Amour.

DE BOISGUILLAUME

76. Amours tragiques de Marguerite de Bourgogne.

Th. CAHU

7. Criminel par Amour.

H. DEMESSE

8. La Fille du Forgeron.
40. La Fleuriste des Halles.
43. La Jeune Veuve (Baronne Isabelle).
45. La Jeune Veuve (Claude Renard, dit Biribi).
47. La Jeune Veuve (L'Accusée).

P. FÉVAL

6. Le Collier sanglant.
32. Le Fils du Diable.

L. FOREST

17. On vole des Enfants à Paris.

J. de GASTYNE

10. Flétrie.
23. Coupable.
35. Le Mystère d'Auteuil.
50. Le Secret de l'Inconnue.
53. Cœur sacrifié.
69. Le Roman d'une Jeune Fille.

H. GERMAIN

44. La Fauvette du Faubourg.
46. Le Calvaire d'Yvonne.

E. LADOUCETTE

9. Pauvre Mignon.

E. LEPELLETIER

73. Madame Sans-Gêne (La blanchisseuse).
74. — (La Maréchale).
75. — (Le Roi de Rome).

P. MAHALIN

12. Les Sergents de la Rochelle.
24. Le Filleul d'Aramis.
31. Mademoiselle Monte-Cristo.
36. Chevaliers du Clair de Lune.
51. Les Espions de Paris.
60. Fin de Chicot.

G. MALDAGUE

38. Trahison d'Amour.

Jules MARY

18. Le Régiment (Une Mère Martyre).
19. — (Les Frères d'Armes).
20. Mortel Outrage.
21. Secret de Marie-Rose.
25. La Charmeuse d'Enfant.
26. Le Démon de l'Amour.
29. La Bête féroce.
30. Le Châtiment d'un Monstre.
34. Diane la Pâle.
37. Blessée au Cœur.
41. Roger la Honte.
42. Mère Coupable.
48. La Pocharde.
49. Celui qui venge.
55. La Vierge en danger.
56. Les Amants de la Frontière.
62. Pantalon rouge.
63. Barbe blonde.
64. Déserteur.
71. La Goutte de Sang.
72. Perdues dans Paris.
201. Trompe la Mort.
202. La Dame au Sourire terrible
203. La Marque d'Infamie.
204. Aimée jusqu'à la Mort.
205. La Marquise Gabrielle.
206. Le Dernier Baiser.
207. Tante Berceuse.
208. Zizi la Gueuse.
209. Les Malheurs de Zizi.

Ch. MÉROUVEL

2. Misère et Beauté (Sans Tombeau).
3. — (L'Une ou l'Autre).
22. La Passerelle.
53. Mariage de Convenances.
54. Un Drame du Mariage.
67. Bâtards.
68. Le Fils de Rose.
301. Abandonnée.
302. Seules dans la Vie.
303. La Fille de l'Amant.
304. Les Deux Pères.
305. Vierge et Déshonorée.
306. Enfin vengée !!

L.-A. SPOLL

52. La Belle Diane.
70. La Guerre des Amoureux.

Max. VILLEMER

77. Sans Asile.

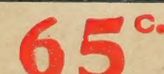
R. VERNEUIL

81. Le Joli Séducteur.

Michel ZÉVACO

82. Buridan.
83. La Reine Sanglante.

En vente partout :



Librairies, Kiosques, Gares

ENVOI FRANCO contre **0.80** mandat ou timbres adressés à l'Éditeur,
Jules TALLANDIER, 75, rue Dareau, PARIS (14e).
10 volumes au choix franco contre **6.50** en mandat-poste adressé à l'Éditeur.